



KANEKO Mitsuharu

金

Histoire spirituelle
du désespoir

子
光

晴

ÉDITIONS  RUE D'ULM

COLLECTION VERSIONS FRANÇAISES

KANEKO Mitsuharu

Histoire spirituelle du désespoir
L'expérience du siècle de Meiji
dans ses tristesses et cruautés

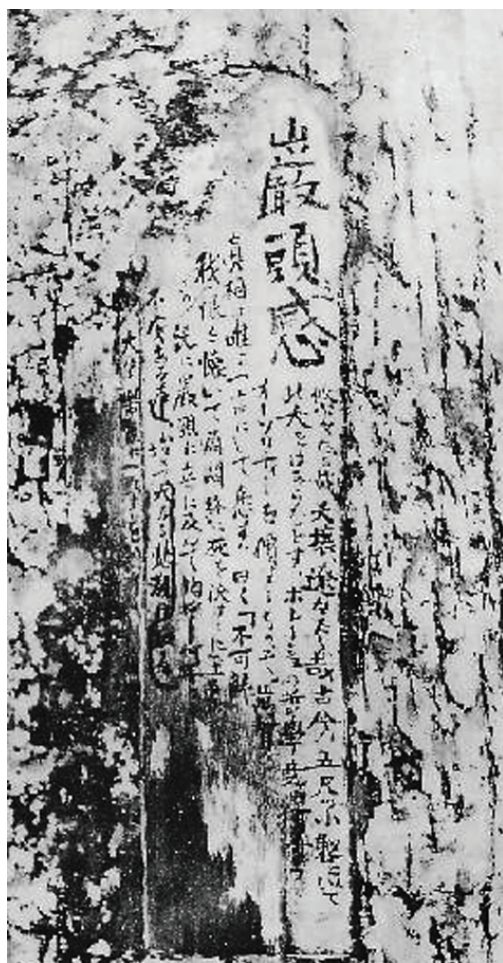
Traduction, annotation et postface
de Benoît Grévin

ÉDITIONS **NSRUED'ULM**

*Les éditions Rue d'Ulm remercient la direction de l'École normale supérieure
d'avoir contribué à la publication de ce livre.*

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2009
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.pressens.fr

ISBN 978-2-7288-0418-4
ISSN 1627-4040



*Sentiment au sommet du roc [gantô no kan]. Photographie de l'inscription gravée sur le tronc d'un arbre près de la cascade de Kegon à Nikkô par Fujimura Misao peu avant son suicide (voir *infra*, p. 53).*

Note sur l'édition

À Taku, en souvenir de l'hiver 2008

La présente traduction de l'*Histoire spirituelle du désespoir* [*Zetsubô no seishinshi*], essai d'inspiration autobiographique paru au Japon en 1965, est, sauf erreur, la première en langue occidentale. La vie de KANEKO Mitsuharu (1895-1975), essentiellement connu en Occident comme poète avant-gardiste du Japon des années 1920-1960, présente un mélange d'expériences littéraires, de l'étude des classiques chinois à la poésie futuriste, de la nouvelle à l'essai biographique, de la traduction de classiques français du xx^e siècle au carnet de voyage sous les tropiques. Cet éclatement de l'œuvre reflète une série d'aventures vécues dans le Tôkyô du début du xx^e siècle, puis dans la Bohème littéraire du Japon de l'entre-deux-guerres, mais aussi en Europe, dans le monde des artistes, revendeurs d'antiquités et trafiquants japonais de Paris, Bruxelles et Londres, et en Extrême-Orient, depuis la Chine en convulsion des années 1930 jusqu'à la Malaisie et à l'Insulinde des bordels et des plantations coloniales. Un cynisme teinté d'anarchisme et de nihilisme achève de conférer à l'ensemble de l'existence et de l'œuvre une tonalité très particulière, discordant dans la musique plus régulière de ceux des classiques japonais du xx^e siècle qui ont eu les honneurs de la traduction.

Le sinologue et orientaliste australien A. R. Davis avait élaboré une traduction annotée d'une autre autobiographie d'apparence plus classique, *Shijin* [*Un poète*], écrite par Kaneko quelques années avant l'*Histoire spirituelle*, en 1958. Ce texte pionnier est paru à titre posthume aux presses universitaires de Sydney en 1988. Dans ce premier essai autobiographique, Kaneko racontait dans l'ordre chronologique les principales phases de son existence jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, en n'accordant quasiment rien aux années d'après-guerre, marquées par l'arrivée de la vieillesse et la solitude.

L'Histoire spirituelle du désespoir est la reprise huit ans plus tard de ce travail autobiographique dans une perspective différente, et bien plus originale. Kaneko accomplit le même parcours chronologique, en s'arrêtant pour l'essentiel à la fin de la guerre, mais en mettant systématiquement au premier plan certains des nombreux personnages, généralement japonais, qu'il a croisés au cours de son aventureuse existence. Le fil du propos est la présentation de cette chaîne de Japonais tantôt célèbres, comme l'écrivain Nagai Kafû, tantôt tombés dans l'oubli, qui ont hanté Kaneko depuis son enfance – dans le Japon de la seconde partie de l'ère Meiji (1868-1912) encore saturé par les souvenirs du shogunat – jusqu'à l'immédiat après-guerre. Le point commun postulé entre tous ces personnages est leur échec ou leur inadaptation profonde aux changements en cours dans la société japonaise, inadaptation que Kaneko considère comme le symptôme d'une vocation plus générale du Japon contemporain au désespoir. De ce désespoir, il précise les causes possibles dans une longue introduction historique, en une sorte de mise en train du pinceau de l'artiste où l'exposition du conditionnement séculaire des malheureux Nippons dans la lignée des foisonnants essais théoriques sur la spécificité japonaise du genre *nihonjinron* [théories sur le Japon] est rapidement animée par la brillance de l'ironie.

C'est toutefois au-delà de ces considérations introductives, dans la partie proprement biographique de l'ouvrage, que le mélange entre la veine mi-cynique, mi-lyrique du narrateur Kaneko, la progression chaotique de son existence et la succession des portraits tragi-comiques de ces « désespérés » successifs, se révèle suffisamment explosif pour faire de ce mélange d'essai historique et d'autobiographie en négatif une œuvre absolument non conventionnelle.

Le livre échappe en effet à la traditionnelle présentation univoque des ravages de l'occidentalisation doublée par la valorisation narcissique d'un héritage japonais traditionnel idéalisé, si caractéristique d'une partie de la littérature japonaise du xx^e siècle. La peinture au vitriol d'un autre Japon profondément marginal, pot-pourri de bohémiens

de tous âges et de tout poil, de nobles et parasites déclassés oscillant entre gâtisme pro-shogunal et futurisme, entre libéralisme de pacotille, je-m'en-foutisme, fascisme, anarchisme et communisme, ramassis d'arrivistes et de profiteurs aventurés sur les routes de la forêt malaise, des taudis parisiens ou des maisons de passe de Shanghai et Tientsin, restitue la part de la folie humaine et du désarroi collectif qui, après la modernisation apparemment contrôlée de Meiji (1868-1912), s'emballe sous les yeux de Kaneko – d'ailleurs, sous sa plume, acteur aussi lamentable et drolatique que les autres – dans une sorte de danse des morts-vivants, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et au-delà. La poésie et la folie individuelle côtoient sans cesse la folie collective, dont les grandes manifestations – deuil sadomasochiste de l'empereur Meiji, pogrom anticoréen et chasse au gauchiste du grand tremblement de terre de Tôkyô, massacres et exactions de l'armée dirigés contre les Chinois mais aussi les Japonais récalcitrants dès les années 1930, absurde propagande shintoïste à l'usage des populations conquises pendant la guerre – prolongent sans difficulté les rêveries et les malaises des amis et des familiers choisissant avec sûreté leur route vers l'échec, la folie et le suicide, à moins qu'ils ne se nourrissent de fantasmes et de parasitisme dans d'improbables interstices de la société japonaise. Et le grotesque se mêle au sublime pour faire de cette autobiographie inversée et polyphonique, portée dans la prose même par la puissance métaphorique du poète et scandée par des poèmes extraits de différents recueils de Kaneko, la transfiguration d'un inquiétant postulat de départ – la condamnation du Japon au désespoir collectif par une sorte de fatalité historique – en une éclatante fresque expressionniste.

Cette traduction a été effectuée à partir de la réédition de l'*Histoire spirituelle* aux éditions Kôdansha, dans la collection « Bungei bunko » (1996¹). Les recherches bibliographiques sur les différents lieux et personnages ont été quelque peu compliquées par le déroulement d'une partie du récit en Europe et en Chine, et par la faible empreinte

1. Texte repris de l'édition des *Œuvres complètes* (Kaneko M., *Zenshû*, vol. XII, Tôkyô, Chûôkôron, 1975).

laissée par certaines des personnalités évoquées sur l'histoire littéraire, artistique ou politique du Japon contemporain. J'ai toutefois pu bénéficier pour compléter certaines de mes propres enquêtes du travail précédemment cité de R. A. Davis, dont l'apparat critique est riche et soigné. Mais tout comme à ce dernier, il m'est arrivé pour une poignée d'irréductibles échappant au monde de la littérature ou de la politique (une beauté célèbre, une troupe de danseurs sur balles...) de rester sans informations. N'ayant par ailleurs pas les compétences sinologiques nécessaires pour m'aventurer très loin dans des domaines spécialisés comme l'histoire du théâtre de Pékin ou les détails de la topographie shanghaienne, j'ai aussi laissé dans le vague deux ou trois références qu'un sinologue aurait peut-être pu mieux préciser. Au-delà des ouvrages en langues européennes, mes recherches en la matière se sont généralement arrêtées aux sites et ouvrages japonais sur la Chine que j'ai pu consulter.

En dépit de toutes ces limites, qui sont celles de ma culture personnelle et du temps accordé à ce travail, j'ai tenté de donner des notes synthétiques sur les différents personnages, lieux et concepts historiques évoqués dans l'essai. Ces notes ne sont généralement pas indispensables à la lecture, mais devraient permettre à qui le désire de comprendre un peu plus précisément à partir de quelle position ou référence politique, historique ou littéraire Kaneko développe ses métaphores et ses réflexions concernant les différents personnages évoqués. Même si ce livre n'était pas conçu au départ pour être lourdement annoté, j'espère avoir ainsi ménagé un espace anticipant les questions des lecteurs non nipponisants tout en remplissant au moins une partie des légitimes attentes des spécialistes.

La traduction est suivie d'une postface dans laquelle on trouvera quelques renseignements sur le contexte historique des errements de Kaneko, ainsi que des éléments d'analyse sur certains des grands thèmes abordés dans l'essai : les théories sur la spécificité japonaise, les survivances de l'époque d'Edo dans le Japon de Meiji, le développement de l'idéologie impériale et la militarisation entre 1868 et 1945, enfin

les activités des Japonais à l'étranger pendant l'entre-deux-guerres. Cette postface est elle-même complétée par une chronologie, rendue nécessaire par les allers-retours de Kaneko dans le fil de son récit.

Les principales modifications volontairement apportées au texte original dans la traduction concernent les points suivants.

Les noms d'années selon les ères impériales japonaises ont été doublés par leur équivalent selon le comput européen. J'ai donc glosé « an vingt de Shōwa » par « (1945) », l'équivalence entre les deux systèmes, automatique pour nombre de Japonais, ne l'étant pas pour le lecteur francophone.

Certains noms propres japonais doivent être intégrés directement dans la traduction en tant que tels, mais n'en sont pas moins chargés d'un sémantisme intéressant. Dans quelques cas, j'ai donc glosé le terme conservé tel quel par sa traduction. Par exemple, les éditions Shinchō-sha sont mentionnées dans le texte, accompagnées de la traduction de ce nom (Nouvelle vague) qui donne une bonne idée de la position avant-gardiste de leurs animateurs dans la première partie du xx^e siècle. Exceptionnellement, j'ai à l'inverse donné à la suite de la traduction française d'un nom commun le terme japonais original entre parenthèses, quand celui-ci correspond à un concept souvent connu du public s'intéressant au Japon, et trop particulier à la société japonaise pour que la traduction puisse en rendre toutes les nuances. Par exemple, le terme « aîné » ou « camarade plus âgé » a été occasionnellement glosé par *senpai*, pour rappeler qu'il s'agissait dans ce cas du concept japonais de membre d'une institution (école, université) plus âgé ou ancien dans celle-ci, auquel le nouvel arrivant doit le respect, impliqué par l'emploi de ce terme. Ces précisions ajoutées dans le texte restent néanmoins exceptionnelles. Généralement, le terme français ou japonais du texte supposé problématique est expliqué en note.

Les noms et prénoms japonais sont cités dans l'ordre traditionnel, c'est-à-dire que le nom précède toujours le prénom.

Le texte de cette traduction a été préparé dans une première version à Paris en 2002-2003, revu à Rome en juillet 2005 et en janvier 2006, enfin de nouveau à Paris pendant l'automne et l'hiver 2007-2008. Ce travail fut une aventure personnelle et les erreurs ou imperfections sont de mon entière responsabilité. Il doit néanmoins beaucoup à plusieurs personnes, et d'abord à une inspiratrice privilégiée. C'est Véronique Perrin qui m'a fait connaître Kaneko Mitsuharu et a pensé à moi pour faire passer l'*Histoire spirituelle du désespoir* en français, sans doute en jugeant que ce livre serait particulièrement du goût d'un historien. Je lui dois ce choix heureux, ainsi que les premières démarches liées au projet d'édition. Cette dette ne m'inquiète pas. Je sais qu'elle s'estimera assez payée de retour si un livre qui lui est cher a été passé tant bien que mal de l'autre côté...

Miyazaki Kaiko a bien voulu m'accorder quelques heures romaines pour rectifier certaines incompréhensions. Romain Graziani et Yan Zhang m'ont fait profiter de leurs compétences en chinois pour jauger les difficultés d'un certain nombre de termes rencontrés dans les chapitres liés à Singapour, Pékin, Shanghai et Tientsin. Anne-Sophie de Franceschi m'a aidé à deviner le nom de Miomandre et Michèle Grévin ceux de Lilian Gish et Pearl White derrière leur graphie japonaise. J'ai bénéficié de l'hospitalité de la bibliothèque de l'Institut japonais à Rome pour améliorer l'apparat critique en juillet 2005. Madame Kaji Ikuko, directrice de cette bibliothèque, m'a en particulier offert son assistance pour certaines recherches bibliographiques. Étienne Anheim, Valérie Theis, et tout particulièrement François-Charles et Michèle Grévin, ont passé des heures à relever obscurités et incorrections dans mon français. Estelle Figon, qui a succédé dans la charge d'enseignement du japonais rue d'Ulm à Véronique Perrin, m'a donné de précieux conseils dans les mois précédant la remise du manuscrit définitif à l'éditeur, et Nathalie Kouamé m'a suggéré la solution probable de l'une des énigmes prosopographiques du texte. Enfin, Rémi Scoccimaro a réalisé les cartes qui figurent à la fin du livre. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés.

Je dois néanmoins des remerciements tout particuliers à Kuroiwa Taku qui a accepté en dépit de lourdes obligations la tâche ingrate et épuisante d'opérer avec moi dans des délais restreints une dernière relecture intégrale de la traduction, texte japonais en main, durant l'hiver 2008. Ses innombrables critiques, suggestions et informations linguistiques et culturelles ont permis une dernière métamorphose de ce texte et de ses notes qui justifie sans doute mieux sa publication. Je veux lui redire ici toute ma gratitude pour sa générosité et son aide inappréciable dans ce qui fut sans doute l'étape la plus délicate de cette entreprise.

Pour finir, j'exprime ma reconnaissance à Lucie Marignac, qui a accepté d'héberger Kaneko dans sa collection « Versions françaises », pour ses efforts renouvelés afin de faire aboutir ce projet dans des circonstances souvent difficiles et pour son implication constante dans la relecture et la préparation du livre.

B. G.

Histoire spirituelle du désespoir
L'expérience du siècle de Meiji
dans ses tristesses et cruautés

Avant-propos

Au commencement fut Meiji, puis Taishô, Shôwa¹, ce qui jusqu'à nos jours devrait faire à peu près cent ans². Cent ans, autrement dit ce siècle où les Japonais au petit corps, de toutes leurs forces, jouèrent des coudes entre les grandes puissances de l'époque. Certains en auront sans doute ressenti de l'orgueil, d'autres le désarroi d'avoir été entraînés bon gré mal gré. Sous Meiji, au temps de l'ouverture officielle du pays³, les grandes puissances étaient des loups en robe de bonze. C'est alors que le chien japonais refusa de s'avouer vaincu, voulut contrefaire le loup et se blessa cruellement à la fin de la fable.

«C'est le chemin pris depuis Meiji qui était le bon», prétendent à présent certains, alors que d'autres estiment que le Japon a pris un nouveau départ dans les vingt ans qui ont suivi la défaite⁴. Pour ceux qui disent que la direction prise par la nation depuis Meiji était la bonne, la défaite dans la « guerre pour la grande Asie⁵ » n'aura pas été une leçon suffisante. Ils représentent en somme l'ardeur perverse de l'homme qui n'hésite guère à répéter les mêmes folies, si les circonstances s'y prêtent, dès que ses forces le permettent⁶.

Quant à ceux qui cherchent à mettre en valeur nos vingt années d'après-guerre, position qui peut après tout se défendre, je crains qu'ils ne croient un peu trop vite au principe de justice de la démocratie actuelle.

C'est toutefois la source même du comportement incohérent des Japonais que je souhaiterais comprendre avant ce genre de problème. Prenons à titre d'exemple la défaite en question : la rapidité du retournement de l'opinion publique a tout de même eu quelque chose d'admirable. Des gens qui haïssaient à tel point l'Amérique et l'Angleterre qu'ils écrivaient « anglo-américains » en ajoutant la clé du monstre aux caractères « anglo-américains »⁷, et qui hissent

brusquement le drapeau de l'amitié anglo-américaine. Ou encore ces hommes incapables de dormir les pieds tournés vers le palais impérial, et qui s'affilient en masse au parti communiste comme s'ils changeaient de bateau.

L'aversion des Japonais, c'est leur détachement, leur absence de désirs et de dogmes. Mais le revers, c'est leur formalisme, leur ténacité dans la rancune, leur manie d'embarrasser les autres par leurs ragots – ces Japonais qui adorent se mêler des affaires d'autrui. C'est en observant à quel point de confusion, de contradiction interne en est arrivé ce caractère qui est le leur que je désire tirer des « considérations sur les Japonais⁸ » de mon cru.

Aussi ai-je tenté d'extraire de mes souvenirs trois ou quatre personnes qui m'ont fait l'honneur de me fréquenter au long de mes soixante-dix ans d'existence. Comme il s'agit de ma jeunesse, j'ai pu commettre des erreurs d'appréciation, mais j'ai au moins cette certitude qu'ils ont bien, chacun à sa manière, porté sur leur dos, leurs épaules, le désespoir du Japon moderne. La diversité de leurs positions ou des époques a bien pu le faire varier, mais c'était sans conteste de désespoir qu'il s'agissait.

En engageant une enquête sur ce qui a permis l'existence de ces « Japonais qui désespèrent », je ne prétends pas faire œuvre d'historien, ce livre n'ira pas jusque-là dans mon intention. Mon but est plutôt de donner la parole à ces désespérés qui s'alignent devant mes yeux.

Qu'ils racontent leur propre désespoir, chacun à sa manière. Naturellement, puisque je donne le ton dans ce groupe, je serai moi aussi amené à compléter. En écoutant ce que ces originaux et leurs injures ont à nous dire, nous devrions en savoir plus sur la force de contrainte de cette époque qui les oblige à agir ainsi.

Car nous qui vivons à présent, nous portons le fardeau de cette fatalité dont je recherche les causes, du simple fait que nous sommes Japonais ; et si ce livre pouvait d'une manière ou d'une autre nous aider à lutter contre elle, j'en serais heureux.

15 août 1965
Kaneko Mitsuharu

1

Le Japon, terre d'élection du désespoir (la spécialité d'une île solitaire du Pacifique)

*Tout en continuant à tomber nonchalamment,
Fermant les yeux,
Ajustant bien les deux plantes de mes pieds, je prie.
« Mon Dieu.*

*« Je t'en supplie. Que sans erreur, j'atteigne le paradis de ma terre natale.
« Qu'au gré du vent, je n'aie pas être emporté, ballotté sur les flots.
« Que sous mes pieds tout ne s'abîme pas comme un rêve s'éteint, en un instant.
« Que surtout, négligé par l'attraction terrestre, toujours tombant, toujours
tombant, sans point de chute, je n'aie pas m'abîmer dans la tristesse. »*

Tiré du recueil *Le Parachute*¹.

Qu'est-ce que le désespoir ?

Qu'est-ce donc au fond que le désespoir ? Et où sont les désespérés ? Tout de même, le mot « désespoir » est un mot bien sévère. L'homme, quel qu'il soit, aspire au bonheur. C'est ce qu'on comprend en voyant la foule de *Traités sur le bonheur*² écrits par tant de gens. Le bonheur ? Il commence par l'espoir qu'il se poursuive demain. On pourrait aussi bien dire qu'on ne peut rien espérer du lendemain, et que le véritable bonheur réside dans l'instant. La plupart des gens aspirent toutefois à un bonheur long et durable.

Mais en quoi consiste ce fameux bonheur ? Ce qui pour les uns fait une vie de bonheur serait parfois pour d'autres impensable dans les mêmes termes. Semblablement, on peut bien envisager de parler de « désespoir » d'un point de vue objectif, il n'en va pas de même d'un point de vue subjectif. De même que le bonheur ou le malheur,

le désespoir dépend ordinairement de la manière individuelle de sentir et de penser.

S'il est toutefois au moins une certitude, c'est bien que, quelle qu'en soit la nature véritable, si quelqu'un a fait l'expérience de ce désespoir, cette expérience existe.

Il suffit même de tendre un peu la main, car ce ne sont pas les désespérés qui manquent dans notre entourage. Hommes dont la fortune a détourné les yeux, hommes qui après avoir échoué dans leurs entreprises portèrent leur vie durant le poids d'une dette absolument impossible à acquitter ; amoureux désespérés ; malades incurables, pleinement conscients qu'ils ne pouvaient envisager la perspective d'un rétablissement ; hommes qui avaient perdu toute foi en quoi que ce fût ; hommes dont les appuis s'étaient dérobés, que les mécènes qui leur servaient de soutien laissèrent mourir ; hommes qui continuaient à vivre sans plus combattre – de tels hommes, le monde regorge.

Un peu plus concrètement, nous pouvons faire un bout de conduite aux désespérés que j'ai vus et entendus pendant ma propre existence sous Meiji [1868-1912], Taishô [1912-1926] et Shôwa [après 1926]³. Le plus proche est mon père de sang⁴, qui jura de bâtir une fortune d'un million de yens, lutta en désespéré pendant soixante-dix ans, puis, faute d'atteindre son but, émigra à Shikoku⁵ où il finit une vie entière de désespoir sur un revers de montagne comme gardien du temple abandonné d'un misérable village de pêcheurs. Ou encore, cet oncle qui échoua dans son projet de cultiver le corail en branches au large de Kagoshima⁶ et se suicida. Furieux de l'inconduite de sa femme, c'est en avalant le bacille du choléra qu'était mort un médecin de ma connaissance ; déplorant son manque de génie, tel autre sculpteur de mes amis se coupa les doigts pour renoncer à toute ambition dans son travail.

Sans aller chercher ces hommes un à un, puisque les humains sont mortels, on devrait plutôt, en toute impartialité, parler du désespoir que tous ont en commun. Le fataliste, posant que la mort découle de la nature, propose de la prendre en compte à l'avance et invite au

renoncement. Le religieux cherche à sauver du désespoir face à la mort en mettant l'accent sur l'existence *post-mortem*.

Pourtant, je ne veux pas tenter de stupéfier mes lecteurs en alignant diverses variétés de chutes imprévues dans l'enfer qui ouvre sa gueule béante devant nous, pas plus qu'il n'est dans mon intention de dissenter sur les méthodes auxquelles on peut recourir pour se préserver du désespoir à partir de ma chétive existence en sa faible extension. En ce sens, il ne s'agit pas d'une forme inversée de *Traité du bonheur*.

Bien sûr, en prenant ces exemples un à un, je voudrais en extraire les désespoirs individuels, mais mon but en écrivant ce livre est surtout de tenter d'observer quels rapports les victimes qui y furent acculées entretenaient avec les caractéristiques particulières de leur milieu, de leur lieu d'origine⁷, de leur époque.

Je reconnais également l'ampleur du conditionnement historique qui, à travers la longue fermeture de l'archipel solitaire, coupé du monde extérieur et isolé à l'extrémité du Pacifique⁸, a jusqu'à nos jours imprégné et façonné les Japonais au fil des morts et des naissances, des naissances et des morts. Il est d'ailleurs notoire que négliger cette perspective, reviendrait à se mettre dans l'impossibilité de comprendre le désespoir des Japonais modernes, maints ouvrages de recherche existent déjà sur ce point⁹, et nombreux sont ceux qui doivent le savoir par simple culture personnelle. C'est donc en me fondant sur ma propre expérience ou sur des observations directes que je voudrais m'essayer à témoigner au fil de la plume, à partir de mon entrée dans l'âge de raison, c'est-à-dire de ma troisième ou quatrième année d'école primaire, en l'an trente-sept de Meiji [1904], lors de la guerre russo-japonaise de mes huit ans¹⁰.

Pour un simple individu comme moi, traverser l'existence en tant que Japonais ne laissait guère de place au libre arbitre ; bon gré mal gré, un certain lot vous était d'avance attribué. Qu'il s'agît du fils face à ses parents, de l'élève face à ses maîtres, du bizut face à ses aînés (*senpai*), du sujet face à la nation, c'était la plus prompte, la plus parfaite obéissance que l'on vous inculquait. Car suivre les règlements, se fondre dans son entourage en avançant sans résistance

et sans frictions comme on vous l'avait appris – ce mode d'emploi garantissait plus ou moins toute une vie de bonheur.

Sur ce point, en l'absence d'objet de comparaison immédiate, l'archipel japonais était en un certain sens privilégié. De ce produit d'un mélange de races variées qu'était l'Amérique, ou du contact avec trois ou quatre pays voisins qui donnait aux divers pays d'Europe tant d'occasions de comparer au moindre incident leurs forces relatives, résultaient une intranquillité, un esprit de compétition toujours aiguillonnés à la moindre occasion. En revanche, ce fut sans doute la source de leurs progrès et de leur aptitude à l'autocritique.

Dans un pays comme le Japon, nous n'arrivons pas à savoir par nous-mêmes si nous sommes réellement heureux ou malheureux. Aussi, quand les autorités se mettent à dire que le Japon est un pays divin, il devient un pays divin, quand elles chantent qu'il n'est aucun pays aussi beau, aussi parfait que le Japon, l'ensemble du peuple fait aussitôt chœur.

Si c'est objectivement vrai, on n'aura pas à s'en plaindre, mais si c'est loin d'être la vérité, la répétition de cette propagande politique aboutira à la formation d'une nation orgueilleuse et hautaine, une nation de fanatiques. N'est-ce pas là que prirent naissance le désespoir et la tragédie dont nombre de Japonais ont porté le poids jusqu'à nos jours ?

C'est un fait que, vers la fin de Meiji, le peuple japonais tel que je l'ai connu débordait d'une telle confiance qu'elle en devenait presque embarrassante pour les autorités politiques, quant à elles bien conscientes de la force réelle du pays. « Encore plus loin ! encore plus loin ! Qu'est-ce que tu attends ? »... À grand renfort de cris et d'audace, la confiance commune dans les forces du pays, passant toute mesure, finissait par se changer en une sensation d'euphorie. Ce trait caractéristique des Japonais, de prendre la réalité à la légère – légèreté qui finit par les entraîner –, leur est d'ailleurs toujours resté.

À l'époque de Meiji, le Japon était certainement considéré comme l'enfant gâté de la fortune par les autres peuples de l'Extrême-Orient. En ces temps-là, tous ces peuples n'avaient pu éviter d'être réduits en

colonies ou en protectorats de l'Occident et, alors qu'ils souffraient de leur propre condition d'esclaves, le seul Japon, non content d'échapper aux dommages de l'invasion, affûtait ses crocs pour se faire lui-même envahisseur. À preuve, la Chine voisine, en grand danger d'anéantissement, qui, tout en craignant l'Amérique, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, pays occidentaux, avait baptisé le Japon « démon du Pacifique » et éprouvait à son égard une crainte haineuse.

« Enrichir le pays, renforcer l'armée ¹¹ », tels furent les principes directeurs de Meiji. La force militaire avait pour soutien un puissant nationalisme centré sur la foi en l'Empereur, ainsi qu'un capitalisme développé sur le modèle occidental.

Mais à côté du « croissez et multipliez » de la réussite mondaine à l'intérieur d'un monde de matérialisme centré sur l'ici-bas, on louait et encourageait la féroce compétition que se livraient les hommes pour vivre, et ces deux éléments qui se contredisaient au premier abord, amalgamés sans tenir compte des circonstances, étaient tendus vers un but unique.

L'époque dite de Taishô [1912-1926], par opposition à l'allure forcenée de Meiji, recouvra enfin un peu d'objectivité. On pourrait en ce sens y voir une sorte de réaction. En considérant la culture spirituelle de l'Occident, nous prîmes fortement conscience de notre retard : d'un côté l'enthousiasme, de l'autre la haine de soi nous enserraient en ce temps-là.

Toutefois, d'un autre point de vue, cette introduction de la civilisation occidentale qui, en rectifiant rapidement l'orientation incohérente due à la tendance au matérialisme de Meiji, aurait dû enrichir la culture japonaise, n'arriva pas à se dégager du courant de pensée japonais « pour le pays ¹² ». C'est pourquoi l'importation de la pensée occidentale sous Taishô peut être considérée comme superficielle avec raison. Ce manque de conviction et ce déséquilibre, quand il fallut solder les comptes sous Shôwa [à partir de 1926] sans avoir ce qu'il fallait en caisse, se changea peu ou prou en une panique matérielle et spirituelle – du moins c'est ainsi que je verrais volontiers les choses.

À ce stade, l'enchaînement devient de nouveau problématique. Que les Japonais aient commencé à agir en vrais démons du Pacifique sous Meiji ou à un autre moment, ils ne purent aller jusqu'au bout de cette démonisation, pas plus qu'ils ne purent devenir un véritable pays de civilisation¹³ – et cela a une cause réelle, qui doit bien se cacher quelque part.

Afin d'élucider cette question, j'ai d'abord songé en procédant par ordre à tourner mon regard vers les particularités géographiques qui isolent le Japon et la fermentation inhabituelle des esprits qu'étouffe l'action délétère d'un climat humide. Cela a certainement contribué à ce caractère historique des Japonais modernes. En somme, le monde de «devoir et sentiment¹⁴» qui était celui de l'époque du vieux *bakufu* des temps modernes [1603-1868]¹⁵ a subsisté jusqu'à aujourd'hui en arrière-plan. Dans le même temps, les fantômes de la vieille époque, que l'on croyait disparus depuis longtemps, s'accrochaient à l'improviste dans les recoins du cœur des gens et, non contents de les entortiller dans les coutumes et les plaisirs de leur vie, tiraient profit de la profondeur de leur superstition pour les enfermer dans un monde illogique.

Cet état de fait vient sans doute de ce qu'en guise de fondation à l'esprit de Meiji, les Japonais invoquèrent, au lieu de l'esprit logique, une mystique, ou plutôt un monde de fantômes, afin de renforcer le lien de «devoir et sentiment» centré sur l'Empereur. C'était sans doute la seule carte que ce petit pays eût en main, mais on ne peut guère nier qu'avec l'intention de couper les herbes folles, on n'ait fait croître un nouveau buisson.

Si je commence mon propos sous l'enseigne du désespoir, c'est parce que nous vivons dans une période où l'on ne peut penser au seul bonheur. Cela, à tout prendre, aucune époque ne peut se le permettre. Mais il importe de ne pas tomber à son insu dans des ténèbres plus profondes encore. C'est donc dès à présent que nous devons apprendre à connaître le désespoir, en allant l'examiner jusque dans les moindres recoins où il s'est niché.

Un Japon dont on ne peut fuir

Pendant la guerre, telle une souris prise dans une souricière, j'ai tourné en tous sens en arpentant l'étroit Japon. L'année qui précéda l'entrée en guerre contre l'Amérique, cela se prolongea un peu moins de six mois. L'instinct de survie poussait à s'enfuir, tant la respiration se faisait difficile dans une atmosphère qui se raréfiait.

Mais, dans cet archipel exigu qu'est le Japon, à la fin, où que j'allasse, le terminus était la mer : c'était comme si une chaîne de fer plus lourde que mon bras avait encerclé la terre ferme, tirant mon corps en arrière avec un son bringuebalant. Je m'arrêtai devant cette mer et pensai : « Vraiment, pas moyen de s'enfuir. »

Cette impossibilité n'était pas seulement physique. Sans qu'ils en aient eux-mêmes toujours conscience, c'est par leur langue, par leurs habitudes, par leurs modes de pensée, par l'épaisseur des liens du sang, et par un je-ne-sais-quoi de plus profond encore, que les Japonais, soit dilection rétive à tout effort de compréhension, soit communauté de sentiments, soit proximité de goûts, se retrouvent du jour au lendemain enserrés dans les liens étroits de cette confraternité, sans plus pouvoir y échapper. Il y eut bien des Japonais de l'époque de Meiji pour penser dans leur insatisfaction à porter leur activité à l'étranger, mais ce n'était jamais là qu'une manifestation d'amour patriotique visant sous une autre forme au développement du Japon.

Quant aux étudiants envoyés en mission à l'étranger par le gouvernement ou aux fonctionnaires partis en tournée d'observation, ils comprenaient la bonté du Japon au cours de leur périple en Occident, et leur amour du pays en sortait encore renforcé. On peut saisir cela à travers une lecture populaire dans nombre de foyers à la fin de Meiji – le récit des mésaventures de célébrités en voyage en Occident rassemblées dans une plaquette intitulée *Le Touriste naïf*¹⁶.

Dans mon idée, l'apparition de Japonais tendant à haïr les Japonais ressortirait plutôt, de manière générale, à l'époque de Taishô. Avant qu'ils en arrivent à cette haine de soi-même que l'on a quand on contemple sa propre silhouette, ses propres défauts reflétés dans un miroir, il fallait, concrètement, que leur conscience de soi fût parfait-

tement développée. Car pour les Japonais de Meiji et d'avant, autant le rejet du monde était aisé, autant le rejet du fait d'être Japonais ne leur serait même pas venu à l'esprit. Être humain, être japonais étaient en effet synonymes.

En Europe, les patriotes sincères étaient certainement nombreux, mais il y avait aussi depuis longtemps des contempteurs de leur propre pays. Car le rejet de son pays était l'une des étapes préalables au rejet du monde. On trouvait également des satiristes qui n'écrivaient que persiflages sur leur pays ; et ceux qui, entretenant des griefs contre la manière dont il était gouverné, méditaient une révolution tout en étant l'objet d'une surveillance constante, étaient légion. Dans les cas fréquents où ces hommes voyaient un danger à rester dans leur pays ou ne pouvaient plus en supporter l'oppression, ils fuyaient leur terre ancestrale pour se mettre en sûreté, car s'exiler dans un pays voisin n'était pas bien difficile. Dans un archipel comme les îles britanniques, en franchissant en bateau le bras de mer de Douvres, on pouvait aller n'importe où.

Mais justement, pour les Japonais, à partir de l'époque moderne¹⁷, pendant les trois cents ans de la longue fermeture du pays¹⁸, l'oppressif système féodal, enserrant l'individu dans d'étroits rapports hiérarchiques, se fonda sur l'imposition d'un complet isolement à l'extrémité des mers d'Orient¹⁹. Même une fois la fermeture du pays enfin abolie, le nouveau gouvernement de Meiji, désireux de prendre rang parmi les grandes puissances de haute culture, ne trouva rien d'autre pour affermir le cœur du peuple que d'interdire strictement toute liberté d'esprit, et en même temps que la vieille spiritualité confucéenne, il laissa en place les maximes de «devoir et sentiment». Cela s'est d'ailleurs poursuivi jusqu'à nos jours, où c'est encore la politique du «point n'est besoin que le peuple sache²⁰» dont l'application entrave les membres des Japonais.

En tout cas, même les Japonais d'après Meiji, depuis les années qui suivirent la guerre russo-japonaise²¹ jusqu'à l'époque de Taishō, ressentaient l'étroitesse du pays. La réalité, c'était peu de gagne-pain et beaucoup de soucis. Comme dans la rengaine «Je suis las d'habiter

dans c’Japon trop étroit²²», à la mode après la guerre russo-japonaise où, par rapport aux sacrifices consentis, le butin avait été maigre, un je-ne-sais-quoi d’insupportable, un sentiment d’étouffement diffus gagnait le cœur des jeunes ambitieux dont les pensées se tournaient d’abord vers l’expatriation lointaine, dans un esprit de dévouement au développement du pays.

Les émigrants de familles paysannes, eux non plus, n’étaient pas seulement des crève-la-faim ; en envoyant chez eux l’argent gagné à l’étranger, ils avaient au fond d’eux-mêmes le sentiment de contribuer à l’enrichissement du pays. Il était banal que des garçons de dix à douze ans entreprissent des voyages clandestins, cachés dans la cale d’un cargo, et que ce fût *Le Roi de la mine d’argent* ou *Le Cuirassé du fond des océans*²³, les enfants d’alors dévoraient fiévreusement des romans d’aventures, qui les poussaient pour finir à se lancer dans ces touchantes entreprises outre-mer.

En 1919, l’année qui suivit la fin de la Première Guerre mondiale, j’avais tout juste vingt-cinq ans²⁴ quand je quittai le Japon pour la première fois ; l’ensemble de ma famille, proche ou lointaine, pensant naïvement à la mode d’antan que je reviendrais après avoir décroché quelque emploi lucratif, juste compensation du prix investi dans le voyage, se berçait de cette attente. Mais moi, sans aucun talent pour le commerce et sans guère de santé, loin d’avoir une idée précise sur mon avenir, j’étais seulement oppressé par le poids de mes sentiments et ne cherchais en quittant le Japon qu’à éprouver un certain soulagement. Les jeunes gens comme moi n’étaient pas particulièrement rares au début de l’ère Taishô.

Le navire sur lequel j’embarquai, le Sadomaru, un vieux cargo gouvernemental déclassé de six mille tonnes, était le premier à gagner l’Europe depuis la guerre²⁵. Aussi, en raison du grand nombre d’étrangers qu’elle avait immobilisés parmi les passagers, le bateau était archiplein. Noble russe blanc en exil faisant marche arrière vers le Proche-Orient, moine en robe noire à col serré rentrant de Macao au Portugal, droguiste arménien à l’air rusé... Tous ces types, entassés avec moi à fond de cale dans les chambres de dernière classe, avec

cette puanteur des aisselles propre aux étrangers²⁶ – c'était comme une odeur de ranci que dégageaient mes compagnons de voyage.

Les Japonais étaient les tout premiers à quitter le Japon : l'un d'eux, complètement désœuvré, chantait continuellement, sur un ton terriblement monotone, la complainte alors à la mode du garde de Tsintao²⁷, étendu sur l'une des couchettes superposées recouverte d'une natte. D'autres festoyaient assis en cercle, et d'autres encore jouaient aux « six cents coups²⁸ » avec des cartes florales à la faible lueur des chandelles.

À voir sa grande coiffure en *marumage*²⁹, on sentait la campagnarde chez la jeune épouse d'un ingénieur au visage maladif qui allait prendre son poste dans une plantation de caoutchouc malaise³⁰ en cours de développement. La seule gloire d'un maître coiffeur était d'avoir coupé, pendant la guerre russo-japonaise, les cheveux du général Kuroki Tametomo³¹ sur le théâtre des opérations. Un prote au front dégarni m'expliqua qu'il était le typographe d'un journal en japonais qu'on allait créer à Surabaya³²; il déboucha une bouteille pour le Nouvel An, au large de Saïgon : « Au Nouvel An, fils du ciel d'une seule lignée, mont Fuji sans rival !³³ Allons-y avec entrain », disait-il à la ronde. Seul un vieux qu'on appelait « patron, patron » était assis à son aise, sur deux *zabuton*³⁴ empilés : tout en alignant les mets de Nouvel An transmis par le chef cuisinier, il les picorait de ses baguettes. C'était le patron d'un bordel. Les quatre femmes qui l'accompagnaient, silhouettes en *yukata*³⁵ débraillés, s'étaient recroquevillées sur elles-mêmes, en proie au mal de mer, comme un malade dont l'estomac n'a plus rien à rendre, et passaient presque tout leur temps couchées. Elles allaient prendre pour clients des Indiens et des Malais et envoyer l'argent gagné à leurs familles natales, qu'elles s'étaient spontanément proposées de soutenir dans ses difficultés ; quand on examinait leurs sentiments profonds, comme chez le typographe, le coiffeur et l'ingénieur de la plantation de caoutchouc, on retrouvait, source d'encouragement et de coercition, le portrait de l'Empereur³⁶.

Les matelots n'avaient qu'un mot à la bouche : « Sur le bateau, la terre du Japon continue », et c'était tout à fait le cas. Non seulement

la terre natale continuait, mais après la longue fermeture du pays, on était devenu farouchement hostile à l'extérieur ; impossible de se fondre avec les étrangers : au fur et à mesure que l'on s'éloignait du Japon, les liens entre camarades japonais se renforçant, le cœur se rapprochait du Japon en proportion inverse de la distance parcourue. Les Japonais ne sont jamais aussi purement nippons qu'à l'étranger, et il n'est guère de moment où ils aiment ce misérable archipel au point où ils le chérissent alors.

C'est lors de cette première traversée vers l'Europe que je fus moi-même confronté aux us et coutumes de ce Japon d'antan, si différents de ceux des intellectuels de Taishô³⁷, et que, constatant que la manière de penser des Japonais de Meiji survivait inchangée, je dus revenir sur mes opinions. Ces gens entamaient des discussions dès qu'ils avaient un moment.

Le consulat général du Japon était trop timoré face aux autorités étrangères ; il fallait non seulement chasser par la force les Anglais et les Hollandais de l'Extrême-Orient, mais l'un disait : « C'est pour ça que le Japon prépare une grande guerre, dans un proche avenir. Je l'ai entendu de source sûre », tandis qu'un autre éruçait : « Les Chinois antijaponais d'outre-mer, si on ne leur règle pas leur compte avec une autre bonne guerre³⁸, ça n'en finira jamais. Il faut d'abord faire un sort à ces sales *Chankoro*³⁹. »

Dans tous les cas, si l'on grattait un peu sous l'écorce, c'était le désir de protéger leur position présente qui se révélait ; ils se fiaient non à la diplomatie ou à la détente entre les peuples, mais à la force brutale du pays. Ce qui les avait fourvoyés dès le départ, c'était le militarisme de Meiji avec ses promesses expansionnistes fondées sur la force, promesses que le naïf peuple du Japon, dans son ignorance du monde, avait gobées sans sourciller.

Des rocs dressés ou allongés refoulant la mer alentour, faisaient obstacle. La mer, à perte de vue, était d'huile, s'opposant aux velléités de sortir du Japon, mais c'est elle aussi qui surveillait, porteuse de ruine, de troubles et d'excitations superflues qu'ils convoyaient de l'extérieur, l'approche des navires étrangers⁴⁰.

En effet les Japonais avaient oublié pendant bien longtemps l'existence d'autres pays au delà de leur mer. Ou sans aller jusqu'à l'oubli, ils ne s'en souciaient guère. À l'exception de la Corée et de la Chine qui acheminaient vers le Japon des estampages, des médicaments ou des nécessaires à écriture, on était convaincu que toute autre terre n'était qu'un repaire de barbares. Cette politique était encore une manifestation du « Point n'est besoin que le peuple sache. » À cause d'elle, pendant la période d'Edo, le caractère des Japonais, plongés durant trois cents ans dans un rêve de paix, s'altéra progressivement.

« Ne rien voir. Ne rien entendre. Ne rien dire. ⁴¹ » C'est dans ce microcosme passif que put naître la pusillanimité sous l'arrogance, le calcul permanent derrière les airs de petit bouddha, tous ces traits de caractère sans aucune valeur à l'étranger et complètement incohérents. Au-delà du seul caractère, l'habitude de rester continuellement assis finit par changer des infirmités telles qu'un long buste ou des jambes incurvées en véritables caractéristiques corporelles.

Il en reste d'ailleurs, parmi les Japonais d'aujourd'hui, de ces natures promptes à renoncer, à s'en remettre à autrui, à penser que « la raison du plus fort est toujours la meilleure ⁴² » ; et c'est de là sans doute que vient cette vitesse à repeindre les enseignes ou, pis encore, cette intégrité de parole doublée d'un utilitarisme de fait, cet âpre désaccord de la parole et du cœur que ceux qui sont passés sains et saufs d'Edo à Tôkyô ⁴³ ont dû tirer de l'enracinement profond d'un désespoir expliquant la profondeur de leur duplicité.

Est-ce en définitive une bénédiction ou une mauvaise fortune que d'être né japonais ? Personne ne peut sans doute répondre à cette question. Pourtant, le sentiment d'une fuite impossible qui m'empoignait quand je contemplais les remous du *kuroshio*, du courant noir ⁴⁴, debout sur les brise-lames ou les récifs à moitié rongés, tenait bien au désespoir que le Japon se maintint à l'identique dans la situation jadis créée par la fermeture du pays, un constat qui ne souffrait pas d'erreur.

Si les défenses les plus rigoureuses, comme ce mur qui sépare l'Allemagne de l'Est et l'Allemagne de l'Ouest ⁴⁵, peuvent malgré

tout être surmontées, alors nous pouvons trouver le courage de créer notre propre destin en accord avec nos pensées. Quand bien même, cette frontière une fois tombée, un désert s'étendrait au-delà, nous pourrions faire nôtre cette liberté, aussi loin du moins que nous porteront nos quelques pas trébuchants.

Choix de représentations mentales à la vapeur

À partir des Barbes d'épis⁴⁶ (vers le cinq juin du calendrier solaire), on entre dans la «pluie des pruniers⁴⁷». Les fruits des pruniers arrivent à maturité à la saison des pluies ; de là, dit-on, cette manière de la nommer. On a dépassé le premier jour de l'été, les plants des rizières gorgées d'eau éclatent d'un vert vif, c'est l'époque où croît toute chose. Il existe une saison humide dans l'ensemble des pays du Sud-Est asiatique, mais si l'on en fait une maladie, la «pluie des pruniers» japonaise en offre des symptômes spécialement pesants.

Où que l'on se tourne, tout semble empreint de moisissure. On a l'impression d'étouffer, le temps a des sautes de fraîcheur, la nourriture pourrit aisément. Les œufs se changent en larves, jeunes feuilles et bourgeons foisonnant dans l'éclat de leur vert, en sont dévastés. Le contact des tatamis est uniformément humide, et dans la cuisine, à la surface des couteaux comme des planches de l'évier, adhèrent de rondes et grasses limaces.

La saison des pluies... on la distingue particulièrement, mais automne comme hiver, ces saisons-là aussi sont pleines d'humidité. Les feuilles tombantes, les feuilles mortes s'accumulent, puis pourrissent. Si la maison japonaise, construite à l'origine en bois et en bambou simplement recouverts d'un peu de torchis, n'est pas dépourvue d'attraits esthétiques en tant qu'insertion picturale dans la nature, lambourdes et piliers pourrissent aisément, et dans la grande touffeur de l'air, c'est jusqu'au cœur des habitants qui devient moite et dégouttant d'humidité.

D'aucuns disent avoir du mal à admettre que c'est précisément la distinction entre les quatre saisons, avec leurs contrastes de

températures, qui forge naturellement les Japonais corps et âmes. Le Japon n'a pourtant pas assurément un climat si doux qu'il puisse se dire béni entre tous les pays – quoiqu'en disent les Japonais⁴⁸.

Un endroit dans le genre de Bandung, en Indonésie, est agréable à habiter, avec sa température constante au fil des saisons, à peu près comme celle d'octobre au Japon⁴⁹. L'Europe du Sud a un climat doux et ne connaît pas le froid d'un véritable hiver. L'Europe du Nord est froide, mais bien équipée contre le froid, et l'on n'y ressent pas la chaleur étouffante du plein été.

C'est sur ce terreau des représentations mentales lugubrement vaporeuses des Japonais que foisonnèrent ces innombrables récits des causes-et-effets du bouddhisme, apparus avec le *Konjaku monogatari*⁵⁰ et autres histoires du même genre. Dans cette misère glacée, le ton des sūtras bouddhiques se chargea progressivement d'une tristesse décharnée, profitant du vide qui régnait dans le cœur des Japonais pour se transmettre jusqu'à nos jours dans les courbes mélodiques des chansons populaires.

Sous le *bakufu* d'Edo, même après qu'eut été adoptée la doctrine confucéenne avec ses relents moralisateurs, quand on en venait au problème de la vie et de la mort, sans l'appui du bouddhisme, un sentiment de faiblesse et d'intranquillité vous empoignait, depuis le bas peuple jusqu'à la classe des *bushi*⁵¹, laquelle tranchait nettement par son éthique confucéenne. D'après les enseignements du bouddhisme, l'injustice du monde présent s'égalerait dans les comptes de la rétribution dernière compensant ainsi l'absence de rétribution du monde passé⁵². Par conséquent, les esprits errants, faisant appel de leur compte non réglé, se pressaient par grappes grouillantes au seuil du monde présent et du monde à venir. Que ce soit pour l'*Urabon* ou pour les services des défunts non apaisés⁵³, les célébrations bouddhiques sont d'une profonde tristesse.

Prenons le thème des chansons : on peut dire qu'il s'épuise en dialogues entre les esprits des morts et des vivants, et dans la littérature de divertissement de la fin d'Edo, il ne se trouve guère d'histoire où ne surgisse quelque fantôme. Dans les récits de doubles suicides de

Chikamatsu Monzaemon⁵⁴, ce ne sont que couples écrasés par les devoirs de ce monde se repaissant de l'espoir improbable d'un arrière-goût d'amour dans le monde futur. Tsuruya Nanboku était un maître ès histoires de fantômes⁵⁵ dont les revenants rencontrèrent un véritable succès populaire, et le peintre-estampeur Katsushika Hokusai⁵⁶ eut recours à des terreurs nouvelles pour éprouver les nerfs engourdis des hommes d'Edo.

Cette habitude invétérée de ménager les fantômes nous a laissé en héritage une reddition inconditionnelle érigée en dogme face à des pouvoirs disparus, des lignages, des hiérarchies, de vieilles boutiques, sans aucun égard pour leur valeur réelle.

Et au-delà des fantômes... les histoires de marchand d'esclaves comme *L'Intendant Sanshō*⁵⁷, de belle-mère et de belle-fille comme *Assiette rouge et Assiette creuse*⁵⁸, ou bien *L'Origine de la poutre faïtière de la Salle de trente-trois ken*⁵⁹, pleurant la séparation de l'esprit du vieux saule qui s'était lié avec un homme ; *La Rivière Hitaka*⁶⁰, où la jalousie d'une femme la change en serpent, les récits sanglants d'amours masculins du genre du *Daruma de sang des Hosokawa*⁶¹, ou les histoires de vengeance contenues dans le *Récit de l'origine de la Voie des Guerriers*⁶² – tout cela regorge de la sombre tristesse engendrée par cette terre humide et vaporeuse.

Prise isolément, il n'est pas une de ces histoires qui ne soit lugubre. Aussi comme elles vont bien au climat, aux formes de vie japonais ! Depuis que l'on est passé à Meiji, à Taishō, à Shōwa, avec quelle pesanteur ces superstitions et cet univers de «devoir et sentiment», soutenus à l'arrière-plan par ces récits, ne se sont-ils pas maintenus !

Par exemple, à l'«ouverture du couvercle de la marmite infernale» le seizième jour de juillet⁶³, dans chaque famille, on présente aux morts une offrande d'aubergines et de melons d'eau montés sur pieds⁶⁴, en commençant par les parents et la fratrie, en continuant par les fils tombés au combat, pour finir par les esprits à l'ombre ténue des ancêtres éloignés, repoussés dans un coin du registre des défunts : la pièce étroite ne les contient pas, ils s'amoncellent en tas jusque dans les recoins des couloirs⁶⁵. Ils empêchent ainsi de chasser croyances

et mœurs ancestrales de la tête des gens. Or c'est précisément par la poursuite de ce commerce avec les défunts que commence la relation compliquée des Japonais avec le désespoir. Car c'est de morts qu'il s'agit, et le plus élémentaire des savoir-vivre est l'absence de communication entre morts et vivants.

De là la difficulté à vivre des Japonais. Sans doute possèdent-ils également cette part d'inexplicable qu'on appelle « mystère oriental ». Mais si l'on peut accorder une valeur pratique ou esthétique au *seppuku*⁶⁶, au *zazen*⁶⁷, au *jûjitsu* ou aux états d'âme de Bashô⁶⁸, les Japonais doivent se garder de les interpréter dans un sens plus ésotérique, plus profond, et de les utiliser eux-mêmes pour prouver leur supériorité spirituelle. Cela ne reviendrait à rien d'autre qu'à les isoler de nouveau volontairement du monde. En admettant même que leur sourire indéfinissable, leurs silences incompréhensibles, leur excessive humilité, leur tendance à la pochardise, leur étrange habitude de considérer d'un œil magnanime les effets de la boisson, résultent du climat lourd de vapeurs de l'archipel qui aurait créé ces fugitives représentations mentales – les Japonais doivent s'efforcer de vivre en adultes et, par l'introspection, repousser ces entraves qui leur lient mains et pieds.

C'est précisément dans cette intention que nous devons examiner minutieusement les symptômes du désespoir des Japonais.

2

La tragédie du temps des moustaches (antagonismes entre pères et fils sous Meiji)

*Quelle stupidité d'êtreindre une ambition,
Dans ma convoitise de voir un rêve,
Poursuivant un mirage qui va disparaissant, mon cœur est vide,
Autour de mon corps, il n'y a jamais rien.*

*Hélas, mon printemps aussi a beau tendre à son crépuscule,
Moi qui ne sais que folâtrer,
Longeant les palissades du jardin public, juché sur le toit pour mieux voir,
Le bonheur que j'ai cherché sans l'attraper, je l'appelle au soir tombant.
La fierté ! L'amour ! Tous les rêves de l'âge de vingt ans !*

Tiré du recueil *Au fil de l'eau*¹.

Une vie sous la moustache

L'époque de Meiji fut celle de l'influence des sieurs à moustache.

Les fonctionnaires se firent pousser d'épaisses moustaches, et tout en en tortillant de la main les extrémités pour former des vrilles, l'épaisse chaîne de leur montre en or lovée dans leur ceinture *hekoobi*², ils flânaient nonchalamment la canne en l'air, toisant de haut les temps modernes. C'était un temps où le pays ne produisait pas encore d'articles occidentaux, et on les importait tous par bateau. Les draps étaient anglais, les galons et les bottes français, des bottes au cuir chantant qui sonnaient à chaque pas, *kyû, kyû*³, des bottes de parade. Les autorités gouvernementales allaient et venaient au zénith de leur gloire, montées dans des voitures à cheval peintes en noir ou remorquées dans des voitures à bras escortées par un tireur et un pousseur.

Du premier ministre à l'agent de police, les employés du nouveau gouvernement tout comme les militaires avaient fait des moustaches un précieux adjuvant pour accroître leur autorité. C'était en effet

sur elles qu'ils bâtissaient leur considération, grâce à elles qu'ils gardaient leur flegme ou en elles qu'ils trouvaient l'appui nécessaire pour exercer tout leur ascendant sur leurs subordonnés, voire sur le bas peuple.

Une vie sous la moustache, c'était une vie près du soleil. Les ci-devant *samurai* de campagne⁴, qui poussaient souvent le dandysme étrangement loin, portaient une attention exclusive à l'entretien de leur superbe moustache.

Des moustaches à la Kaiser qui, se relevant à angle droit aux deux coins de la bouche, imitaient l'empereur allemand Guillaume II ; des moustaches à la Napoléon III, des moustaches à la Bismarck, des moustaches à la Poincaré, des moustaches à la Garibaldi... ce fut là un de ces engouements enfantins bien japonais pour la nouveauté que de prendre pour modèles les moustaches de toutes sortes de héros et d'hommes politiques européens de premier rang.

Selon l'*Histoire du Japon à l'époque moderne* d'Uchida Ginzô⁵, « la situation intérieure de notre pays, en bouleversement dans tous ses fondements, faisait apparaître une société véritablement nouvelle [...] », et en un certain sens, les moustaches jouèrent un rôle symbolique dans cette multiplicité de nouvelles images.

Mais tout en imitant les institutions européennes pour tenter de faire jeu égal avec les grandes puissances dont on importait la civilisation⁶, l'esprit d'ouverture du pays qui fut celui du gouvernement de la Restauration⁷ était un prolongement de l'éthique confucéenne d'antan, comme le montre le Rescrit impérial sur l'éducation⁸, et derrière l'apparence d'une double voie occidentale et orientale⁹, la nouvelle société qui apparut réellement, indubitablement, n'avait pas tout bouleversé de fond en comble ; ce n'était qu'un revêtement superficiel, et aujourd'hui, avec le recul, la légèreté des débuts de l'« ouverture aux Lumières » prend quelque chose d'un étonnant sortilège.

C'était en somme un temps d'excitations fortes, d'engouements tapageurs, de changement si brutal dans la perception des couleurs que l'œil aveuglé ne pouvait que cligner devant leur trop vif éclat ;

telle était sans doute cette époque. Mais, après l'effondrement de la société ancienne, un violent partage s'opéra simultanément dans les masses entre ceux qui purent suivre et les autres – faisant de ces temps une épreuve cruelle.

Parmi tous les *bushi*¹⁰ de l'ensemble des fiefs¹¹, un grand nombre était monté à Tôkyô pour s'engager dans la police. À la nuit tombée, le long des berges du côté de Hama-chô¹², ces policiers livraient de sanglants combats à des cambrioleurs ayant eux aussi perdu leurs moyens d'existence et se souvenant de leurs bras d'ex-*bushi* ; on en publiait des scènes illustrées dans la revue *Les Mœurs du temps*¹³ que j'avais dénichée dans le *dozô*¹⁴, et leur lecture reste l'un de mes souvenirs d'enfance. Ces policiers sabrés, ces bandits sabrant arboraient de superbes moustaches.

La caste des *bushi* n'était pas la seule à avoir perdu ses ressources avec l'effondrement du *bakufu*¹⁵. Vieilles maisons de commerce qui s'étaient révélées incapables des mutations nécessaires pour s'adapter à la nouvelle époque, artisans spécialisés qui n'avaient guère d'utilité hors de la société ancienne formaient encore d'autres strates. Une famille déchue avait déménagé dans un baraquement ; la fille d'un vassal direct du *shôgun* à hauts appointements¹⁶, vendue comme courtisane, était devenue « concubine d'extérieur¹⁷ » ; celle d'un ancien grand négociant s'était fait tatouer et pratiquait le vol à main armée – tel était le genre d'histoires que je lisais et entendais, à peine entré au collège¹⁸.

En contraste avec ces misères, tel autre, sautant sur l'occasion, s'était rapidement élevé : devenu en peu de temps riche à millions, il avait contracté alliance avec les membres d'une famille noble en épousant leur fille ; ce violent bouleversement des mœurs semble entretenir certains liens avec le Japon de l'immédiat après-guerre, dans les années vingt de Shôwa [1945-1955].

Quand j'arrivai à l'âge de raison en l'an trente de Meiji [1907], les moustaches n'étaient plus l'ornement des seuls commerçants de haute volée, des professeurs d'université et plus généralement des hommes des échelons supérieurs de la société ; elles étaient progressivement

devenues du goût des masses, et il n'était pas jusqu'aux chiffonniers ni aux ouvriers à la journée qui n'en arborassent de superbes. Ils furent particulièrement nombreux à s'en laisser pousser après la guerre russo-japonaise.

Ce fut par exemple le cas de mon père adoptif qui, quand il fut muté à Taiwan¹⁹ pour son travail, finit par se laisser pousser un bouc. Pas de moustache, pas d'autorité : son incidence directe sur le rendement au travail l'y avait décidé.

Les hommes de l'époque d'Edo, toujours à réclamer leur rasoir, n'étaient pas tranquilles tant qu'il restait un cheveu sur la tonsure de leur coiffure en demi-lune²⁰, un seul poil à leur moustache. La politique d'Edo était une politique sans moustache. Ce n'était d'ailleurs pas pour des raisons démocratiques : de même que le *shôgun* s'était efforcé de faire raser les moustaches foisonnantes de Katô Kiyomasa²¹, on voulait simplement empêcher les orgueils de repousser en supprimant avec les moustaches l'esprit batailleur du temps des guerres intestines²². Pour les *bushi* ou les commerçants, se faire pousser la moustache, et particulièrement une barbe de plusieurs jours, évoquait la malpropreté d'un banni dans son île²³.

Avec le passage à Meiji, quand la moustache devint un attribut ostentatoire, la fraction du peuple sans moustache, ayant conservé intacte la sensibilité d'Edo, haïssait les moustaches, s'en moquait, en faisait l'objet de ses risées.

Motifs de kimonos, goûts culinaires, appréciation artistique, largesses ou présents faits aux artistes, c'était, étendu à toute sorte de choses, un sobre raffinement de manières, incompréhensible pour la gent moustachue, que ce peuple lui opposait avec ténacité, dans sa tentative de préserver sa fierté d'humanité sans moustache. On retrouvait l'esprit même d'un conservatisme intemporel et universel dans cette attitude scandalisée devant la nouveauté, cette obstination à ne pas même vouloir en tâter. Il n'y a d'ailleurs là rien de particulièrement japonais, la ressemblance étant grande avec ceux qui s'opposent eux aussi de toutes leurs forces au style de vie à l'américaine qui les entoure dans les pays d'Europe.

Inversement, la force d'attraction de la nouveauté exerçant son emprise sur nombre de gens, le passage des années finit par créer un compromis entre l'ancien et le nouveau. Quand les nouveautés n'en furent plus vraiment, l'antagonisme entre les deux partis s'émuissant, les conservateurs mêmes les adoptèrent à leur insu, mais les amateurs de ces primeurs étaient déjà las. Meiji avait vu se déchaîner cette lutte entre l'ancien et le nouveau qui atteignit son acmé à l'époque de la guerre du Sud-Ouest [1877]²⁴ et de l'incident du mont Kaba [1884]²⁵.

Ma grand-mère maternelle était fidèle au *shôgun* : si seulement le monde de la cour²⁶ avait continué, même avec l'ouverture du pays, on n'aurait pas eu à supporter un monde aussi répugnant, se lamentait-elle.

Mais, encore une fois, même si l'on méditait de renverser le régime de Meiji, même si l'on haïssait les grandes figures de la Restauration et allait jusqu'à les considérer comme des imposteurs au point de leur tenir tête intérieurement, il devenait peu à peu impossible de s'opposer à la tendance générale : quand on fut directement confronté aux grandes crises nationales que furent les guerres contre la Chine [1894-1895] et la Russie [1904-1905], il fallut bien se mettre à l'unisson pour un beau jour se retrouver métamorphosé en suivant enthousiaste de l'Empereur.

Les vieillards et les gens d'âge mûr que je connaissais dans mon enfance étaient tous passés par ces épreuves, et comme j'étais devenu un homme pendant les hautes eaux qui suivirent la guerre russo-japonaise, au temps des chœurs du Japon en marche, sans avoir connu l'épreuve douloureuse du temps de la guerre, je fus confronté à une expérience fort semblable à celle que connaissent les adolescents d'aujourd'hui, qui se retrouvent sans aucun repère, plongés dans l'ambiance particulière d'une paix saturée de haute croissance. Quant à ressentir de l'amour ou de la haine pour le *shôgun*, c'était vraiment de l'histoire trop ancienne, trop lointaine pour cela.

C'étaient les Japonais qui avaient été dans la fleur de leur jeunesse dix, quinze ans avant moi qui s'étaient fait bourrer le crâne avec la nation impériale et depuis, on s'était habitué à ne penser à l'Empereur

moustachu qu'en le défiât. Nous ne nous réjouissions guère dans notre for intérieur que la faveur d'être nés sujets de l'Empereur nous empêchât de nous dérober au service militaire, mais il nous fallait bien nous en accommoder. À cette époque, la crainte d'être taxés d'antipatriotisme nous poussait à faire montre de cocardisme jusque devant nos proches parents.

Nos grands-parents, qui avaient vécu à l'époque de l'ancien *bakufu*, avaient du mal à se plier à cette contrainte et, profitant de ce que l'héritier d'une famille n'était pas tenu au service militaire, avaient fait adopter leur deuxième, puis leur troisième fils dans une autre maison – abusant de cette échappatoire pour éviter la catastrophe.

Avec le changement de législation, dès lors que l'armée de conscription populaire devint une réalité²⁷, la majorité des jeunes gens bons pour le service se résignèrent et le reste invoqua un hasard providentiel. D'autres consumaient leur corps à force de mauvais soins, augmentaient leur myopie, se perçaient les tympanes pour tenter d'échapper à la conscription.

Dans ces occasions, même des gens cultivés qui détestaient d'ordinaire la superstition se fiaient aveuglément, en vertu d'on ne sait quels sophismes, à une croyance portée par la rumeur selon laquelle on pouvait éviter la conscription en portant sur soi trois poils pubiens d'une femme plus âgée que soi d'un cycle de douze ans entiers²⁸, et ils l'expérimentaient en faveur de leurs enfants. Dans certain temple de la préfecture de Chiba²⁹, on débitait avec grand succès des talismans pour échapper à l'appel, et il n'était pas jusqu'à la femme d'un général de l'armée de terre qui n'eût fait le déplacement pour s'en procurer un, racontait-on.

Les différences de rang en vigueur parmi les pékins³⁰ n'avaient absolument pas cours au régiment. Les hommes étant reclassés suivant leur grade militaire, une obéissance absolue était requise à l'égard des hauts gradés, et l'armée entière était dirigée, à l'échelon suprême, par l'Empereur moustachu. Sur l'ordre des hauts gradés personnifiant sa volonté, il fallait au besoin se jeter au feu et à l'eau. À cette fin, tendances individualistes, esprit critique, humanité et sens moral,

tout ce qui nuisait à l'exécution des opérations devait être rejeté : il fallait recréer un homme qui serait une simple unité de pure force militaire.

Que son point de départ fût tel ou tel de ces systèmes particuliers, *bushi*, soldats du *bakufu* ou mercenariat, le gouvernement de Meiji se modernisa en imposant à l'ensemble du peuple ce devoir qui fut la force motrice de l'accroissement de la puissance nationale. Alors triomphèrent pleinement les nobles familles moustachues qui entouraient l'Empereur à moustaches, ainsi que leur parti.

Face à l'« armée de conscription nationale » – ou plutôt, devrait-on dire, à cette sorcière qui transformait tout le monde en porcs –, la jeunesse du Japon n'avait qu'un moyen d'échapper à la peur : l'oubli. Parents, amis, aucun soutien n'existait plus, car eux aussi faisaient partie des victimes. Eux non plus n'avaient guère d'autre remède que l'oubli.

D'ailleurs, pour diriger cette armée originellement constituée d'hommes, c'était moins un choc éphémère qu'un objectif particulier, en faveur de la « patrie » ou de la « révolution », qui était requis. Le mot d'ordre qui servait de bannière au gang des moustaches n'était autre que le bon vieux *sonnô jôï* : « Révérez l'Empereur, expulsez les barbares³¹. »

Appliquer en toute rigueur ce mot d'ordre d'isolement menait à l'autodestruction. Concilier la participation au concert des puissances avec le maintien de cette pose orgueilleuse, sans parler de l'équilibre des pertes et profits, requérait une bonne dose de duplicité. Pour les jeunes gens qui s'appliquaient à vivre de la même manière que leurs compatriotes, se tromper soi-même pour se mettre à l'unisson d'autrui était donc, comme pour les apôtres du *sonnô jôï*, une condition préalable.

Pendant bien longtemps, dans ces îles esseulées, entre les paysans et leurs cruels prévôts³², la vie ne fut qu'une succession de prélèvements impitoyables. Dans ces conditions, le peuple, plutôt que de se leurrer lui-même, avait développé une technique étonnante : faire disparaître tout « moi » susceptible d'être trompé. Aussi les jeunes gens, avec

une apparence d'insensibilité stupéfiante, ne montraient-ils pas la moindre douleur sur leur visage quand on leur découpait une portion de derrière pour s'en faire une côtelette, habitués qu'ils étaient à être traités comme des porcs.

Mais il y a aussi un danger à développer ce genre de capacité à encaisser. Ne pouvant pas plus fuir dans d'autres contrées que falsifier les registres d'identité, les jeunes gens, attendant leur destin de jambon ou de saucisse, exhalaient leur tristesse comme un troupeau de porcs vaguant dans son enclos. Que l'on s'en aperçût ou non, dans chacun de ces cœurs s'ouvrait un trou béant couvert de feuilles tombantes et mortes, que les larmes remplissaient à grandes eaux.

Avec le nouveau régime, c'est un désespoir tout neuf qui commença. Et ce désespoir semblait curieusement se teinter d'une couleur d'espérance sous l'apparence d'un rouge semé de poudre d'or.

Tous les enfants

Dans le jardin de guerre

S'en vont tomber.

Un vieux tout esseulé reste garder

*Sa rizière de montagne*³³.

Par la grâce de leur Empereur moustachu, les «cinquante millions» du peuple du Japon étaient bien obligés de se pénétrer de leurs devoirs bon gré mal gré.

Les autorités de ce Meiji moustachu engendrèrent des arrivistes qui se placèrent dans le sillage de leurs moustaches. Ils rejetèrent le mode de vie de l'ancien régime comme un non-sens, une manière de se griser de rêveries indolentes.

Alors que sous le strict système de classes d'Edo³⁴ ils n'auraient guère pu qu'être taxés d'effronterie ou d'insubordination, ces enfants de paysans n'appartenant ni aux clans blasonnés, ni aux familles de renom pouvaient désormais ambitionner d'être généraux ou ministres, et quelque envie que provoquât leur réussite de fraîche date, il n'y avait pas lieu de les blâmer mais, plutôt, de s'en féliciter. En d'autres termes, sous le règne des Lumières³⁵ et de l'égalité entre les quatre

classes, chacun avait acquis la liberté de se frayer la voie vers le destin auquel il aspirait dans la mesure de ses capacités, si bien que le pays s'était donné une belle apparence dans le groupe des nations avancées.

Cet état d'esprit qui fleurit à la fin du *bakufu*³⁶ avait pour cause que l'on avait à sa naissance dépouillé l'homme de possibilités de bonheur qui lui étaient rendues : en théorie, l'ensemble du peuple se retrouvait aligné sur la même ligne de départ, à égalité. À cet instant, dans les yeux des visionnaires, se refléta le mirage d'un Japon futur qui fut peut-être l'un des plus beaux rêves entrevus dans ce monde.

En même temps que s'ouvrait le pays, les ingénieurs étrangers engagés pour aider à son développement technologique exposaient cet espoir, cet avenir du Japon que représentait l'Occident comme un coquillage artistement travaillé. Les jeunes adoraient Napoléon ou Gladstone, lisaient avec ferveur le *Self Help* de Smiles³⁷ et s'enflammaient pour le courant de pensée du « progrès dans l'indépendance³⁸ ». Le talent se révélait dans les plus humbles recoins.

Les étudiants à domicile³⁹ d'extraction plébéienne, l'air de sortir d'une famille mal dégrossie de *samurai* campagnards, arborant les cannes-épées interdites, déambulaient pleins d'assurance sur les berges de la Sumida⁴⁰, au milieu de la foule des admirateurs de fleurs. Il m'arriva d'en voir se faire interpeller par la police malgré la foule. Quant à ces cannes-épées, après la loi interdisant le port de l'épée, les ex-*bushi* devenus agitateurs s'étaient munis de cannes de cerisier dont l'écorce dissimulait une lame droite à double tranchant, jaillissant sous la pression d'un bouton, et que faute de mieux ils ne quittaient jamais en marchant⁴¹.

Entre autres objectifs, les arrivistes visaient naturellement à assouvir leurs aspirations et le goût de revanche qui en était le revers en tentant de se rapprocher des familles distinguées à force d'argent et de s'allier à elles à tout prix en épousant leurs filles. Un exemple bien connu est celui de Murai Kichibee⁴², pauvre vendeur de tabac haché⁴³ devenu le roi du tabac japonais, qui épousa en secondes noces une dame de haut rang retirée de la cour impériale ; Itô Denemon,

ancien mineur qui avait réussi dans le charbon, se maria avec une dame Byakuren, femme de talent liée aux Yanagihara, une famille de la haute noblesse⁴⁴.

Cependant, la majeure partie de la population regardait les moustaches et tout l'arrivisme qui en sortait d'un œil méprisant. C'était en général avec une sombre méchanceté, avec une curiosité malsaine qu'elle suivait des yeux le devenir des mariages politiques des nouveaux riches de Meiji. Par jalousie, on guettait les ridicules de ces messieurs, et quant à ces dames qui, trahissant leur dignité naturelle, avaient plié devant l'argent, on les en blâmait avec fureur.

Si l'on n'avait assurément que liberté et égalité à la bouche, un sentiment d'infériorité invétéré, une profonde vénération pour les hauts rangs ou les grandes fonctions étaient solidement enracinés dans le cœur du peuple de Meiji et Taishô, et l'on ne se réjouissait guère des bouleversements de l'ordre établi. En d'autres termes, le nouvel esprit des arrivistes, empreint d'insensibilité, en venait à susciter une forme de rejet dérivée du fonds de « devoir et sentiment ». Aussi le peuple, bien qu'il se montrât froidement égoïste, n'admettait pas, au niveau des mentalités individuelles, l'égoïsme d'autrui. Tout cela restait très passif : on avait généralement recours à des stratégies de boycottage vis-à-vis des parvenus, appuyées sur ses relations sociales ou sur des circonstances personnelles.

Néanmoins, si un choc frontal se profilait, on craignait les contrecoups et restait hésitant, par faiblesse devant le pouvoir.

Du genre à ne pas résister de front, mais à bougonner imperceptiblement, ces hommes qui faisaient le dos rond devant le monde coriace de Meiji étaient nombreux à se pelotonner dans mon entourage.

Excentriques et solitaires

Ce fut le maître Noma Sankei qui m'enseigna le *kanbun*⁴⁵ au collège. Son père, de son nom Noma Gunpei, avait eu une certaine réputation comme maître de l'école militaire d'un clan quelconque. Le maître, dans son enfance, avait été élevé selon les idées anciennes, on lui

avait inculqué à outrance l'éducation à la chinoise concernant les rapports entre maîtres et sujets ; d'après ces idées, il devait, incarnant l'héritage de son défunt père, servir la cour et faire du Japon le véritable règne des saints Empereurs⁴⁶, et c'était là le but pour lequel vivait cet être d'exception. Toutefois, l'événement n'avait pas répondu aux attentes ; faute de pouvoir les concrétiser, il avait au moins choisi de devenir professeur de lettres chinoises, afin de les léguer aux jeunes qui façonneraient l'époque suivante.

Pourtant, quel regret pour le maître et quelle source de lamentations continues de n'avoir déniché personne à qui confier cette mission dans l'école catholique française « Étoile du matin », cette école pour fils désœuvrés de la bourgeoisie que l'on appelait alors un *gakushûin* privé⁴⁷ ! Le maître avait tiré son pseudonyme, Sankei [Trois chemins], d'un passage du *Retour au pays* de Tao Yuanming⁴⁸ : « En dépassant la lande aux trois chemins on trouve encore des pins-chrysanthèmes⁴⁹. » Rares étaient sans doute alors les êtres qui pensaient avec le plus grand sérieux à utiliser dans le présent, inchangé, le grand idéal confucéen d'il y avait deux mille cinq cents ans.

De son point de vue, les politiciens d'alors, dissimulés à l'ombre de la manche de l'Empereur, semblaient une bande de factieux ne poursuivant que leurs visées particulières ; les courants de l'époque, dans leur imitation impétueuse des mœurs vulgaires de l'Occident barbare, balayaient toute morale, et la Voie était sur le point de disparaître dans un monde voué au déclin⁵⁰ sans un regard pour ce qu'il rejetait – une interprétation qui ne souffrait pas d'alternative.

Son vénéré père, le maître de tactique, ayant apparemment eu, dans son enseignement, une forte prédilection pour l'école de Mito⁵¹, le langage du maître était plein de vigueur, et quand on écoutait sa conversation, le temps rétrogradait, on avait l'impression d'être revenu aux jours passés du *sonnô jôï*. Mais le maître était si éloigné, si complètement coupé du présent que son indignation et ses déplorations n'entraient guère dans le cœur des jeunes d'alors.

J'avais été baptisé dans une église protestante du quartier Takegawa de Ginza⁵² et étais fasciné par les lumières de la civilisation occidentale :

dans cet état d'esprit, j'avais placé mes espoirs dans le collège «Étoile du matin» ; mais, bientôt dégoûté du bourrage de crâne et de l'interventionnisme de l'éducation française, je me mis au bout d'un an à faire l'école buissonnière, pris en aversion la morale chrétienne, me familiarisai avec les cours de maître Sankei et me donnai le nom de plume de Dôsai [Voie purifiée]⁵³.

Pourtant, quand j'arrivai à la seconde année, dégrisé de mon ardeur à apprendre comment «régir le monde⁵⁴», j'en vins à trouver le maître quelque peu donquichottesque. Le surnom que ses disciples lui avaient appliqué, «le presque-saint», résonnait désormais d'un écho comique.

Je n'en rendis pas moins visite assez souvent par la suite à la demeure basse et humide qui lui servait de domicile privé juste derrière l'école, à l'ombre, dans un angle auquel on accédait par quatre ou cinq marches de pierre moussue à l'apparence traîtresse. Pour atteindre son bureau, au fond de cette maison de location banale de trois pièces, il fallait passer en se baissant sous des fils tendus auxquels étaient suspendues des couches qui s'égouttaient.

Telle était l'honorable pauvreté du maître, conséquence des enfants qui lui naissaient l'un après l'autre comme de la consommation d'alcool qu'il affectionnait, et qui semblait un exutoire à sa fureur envers le monde, à moins qu'il ne s'agît plutôt d'une manière d'alibi lui permettant de considérer rétrospectivement sa conduite sans avoir à rougir.

En compagne bien assortie, sa pudique femme, d'apparence éteinte, se troublait en présence des visiteurs, et même au yeux d'un jeune homme sans aucun usage du monde, elle semblait parfaitement pitoyable.

Quant à l'exemple que fournissait le maître, peut-être était-il loin de constituer un parfait spécimen d'humanité désespérée. Tant qu'il conservait sa foi, on pouvait dire de toute cette vie de misère que c'était un chemin d'épines qu'il s'infligeait, mais elle pouvait aussi s'expliquer par son inadaptation congénitale. Car ils sont nombreux, dans le monde, à ne pas savoir faire leur trou.

Mais ô problème, le maître était-il complètement, terriblement sérieux, ou au fond de son cœur avait-il totalement renoncé ? Là est toute la question. Se pouvait-il qu'il eût renoncé, mais qu'imitant la posture de Yan Yuan⁵⁵, sans pouvoir rompre avec son propre romantisme, il ait eu vraiment l'intention de s'opposer au flot impétueux du monde, avec pour seul effet de pousser sa petite mélodie plaintive ? Le jeune homme que j'étais n'avait pas suffisamment d'effronterie pour creuser jusque là.

Bien des années plus tard, de retour de l'étranger, alors que je résidais temporairement dans le quartier d'Ushigome Yochô⁵⁶, je me trouvais par hasard dans une ruelle de Wakamatsu⁵⁷, quand je tombai sur un collègue du maître, le professeur de japonais Mizuochi Matsujirô. Maître Mizuochi avait un visage rond affreusement marqué par la petite vérole, ce qui lui avait valu le surnom de « pain complet⁵⁸ ». N'ayant plus le pas bien ferme, il s'approcha en titubant, et quand il reconnut en moi un ancien élève, se pencha pour me dire d'une voix affreusement enjouée :

« Dis-moi, dis-moi, tu es au courant ? Mon vieux Noma, sa tête est complètement détraquée. Dès qu'il a un moment, il se ramène à l'école. Oui, oui. Il a beau être à la retraite, avoir arrêté d'enseigner, il est toujours sur le toit de la salle de cours, à regarder le ciel. Et puis il s'agit en disant que des avions américains arrivent pour nous attaquer, on ne sait vraiment plus quoi faire. »

Sur ces quelques mots, il s'éclipsa d'un air satisfait.

Je ne prends ces exemples que parmi mes connaissances, ce qui n'est peut-être guère amical pour le lecteur ; mais c'est pour mon plaisir que je veux, comme dans la scène des fossoyeurs de *Hamlet*, déterrer des crânes désormais sans attaches afin d'exposer encore une fois en plein soleil ces restes de désespoir et de souffrance que l'on pensait enfouis pour l'éternité.

Celui que l'on appelait le vieux Hasegawa était de ma parentèle éloignée. C'était l'un de ces *bushi* déchus du régiment Shôgi qui s'étaient dressés contre le gouvernement à la restauration de Meiji⁵⁹. Quand on était passé à Meiji, il avait coupé son chignon et était devenu

bouffon de banquets à Yoshiwara⁶⁰. Il survécut jusqu'au début de Taishô [1912] où, frappé de paralysie, il fut soigné à Asakusa, dans le quartier de Kojima, non loin de l'hôpital du temple Rakuzan, par sa petite-fille Onui-san qui tenait là une gargote, et y exhala son dernier souffle.

Le vieux était complètement entré dans son rôle de bouffon-parasite, il ne cessait de débiter des sottises, oubliait ses promesses sur-le-champ en toute irresponsabilité, allait jusqu'à rompre ses engagements sans la moindre once de mauvaise intention, pour ne vous laisser finalement d'autre choix que d'en rire ; les qualités de son caractère étaient peu ou prou hors d'usage dans le monde actuel. Dans sa vénération pour le dieu Ôji-Gongen de Takinogawa⁶¹, il vous hélait un inconnu croisé au hasard, lui disait : « Le seigneur Gongen me l'a ordonné. Recevez-le sans façon », se défaisait du *haori*⁶² qu'il portait, le faisait enfiler au comparse et s'en allait sans se retourner. Il vivait dans le quartier des plaisirs, sans boire à l'excès, et après la mort prématurée de sa femme issue du même lignage vassalique⁶³, il ne se remaria pas, mais sans qu'il eût donné prise au moindre ragot, on disait qu'il était bizarre.

À l'époque où je le connus, le vieux, ayant cessé ses activités de bouffon, vivait fort sagement à Asakusa Mekifudô⁶⁴ dans une maison d'une seule pièce bien tenue autour de laquelle il entortillait des volubilis. Comme il était malin, il arrivait à se faire passer tantôt pour un réparateur de laques, tantôt pour un encadreur, et mon père adoptif, qui collectionnait sans discrimination tout un bric-à-brac d'antiquités, de livres et de peintures, lui confiait souvent collages et rapiécages de porcelaines brisées, qu'il venait faire à domicile. Près de lui, je l'observais travailler des journées entières.

Le vieillard racontait de nombreuses histoires issues du monde des maisons closes, il avait un large répertoire argotique et les expressions que je ne comprenais pas foisonnaient. Par exemple « La loche et le poisson-chat, ça pèse son poids », vieille rengaine se moquant des fonctionnaires à moustaches de loche et de poisson-chat, ex-*samurai* campagnards de bas étage qui venaient faire de l'esbroufe dans le « quartier » avec leurs manières de rustauds, qu'il finit par m'apprendre

à force de la chanter. Il me racontait aussi des histoires de revenants. Le chef du régiment Shôgi, Amano Hachirô⁶⁵, vraisemblablement mort à la suite de son arrestation à Honjo⁶⁶, marchait devant lui ; il essayait de le suivre pour lui parler, mais pas moyen de le rattraper, entre-temps, il s'était fondu dans la nuit – des histoires de ce genre. Sa femme, qui avait prématurément quitté ce bas-monde, venait parfois dans un coin de la chambre, coiffée à la Takashimada⁶⁷ comme avant leur mariage, il ne savait pourquoi ; elle restait assise bien sagement, mais ne répondait pas quand on lui parlait. Il y avait des moments où elle venait lui raconter quelque chose dans le creux de l'oreille, mais alors on n'arrivait plus à la distinguer. Combien de fois l'ai-je entendu dire que c'était sans aucun doute le seigneur dieu Inari⁶⁸ qui l'avait fait revenir pour lui du royaume des ombres ?

Il va sans dire qu'il croyait aux histoires d'enchaînement des causes et des effets et de vies futures du bouddhisme ; viendrait un temps où, tels les Taira⁶⁹, les fières familles de Satsuma et de Chôshu⁷⁰ ne seraient plus qu'algues au fond des flots ! Katsu Kaishû, qui avait vendu la maison shogunale⁷¹, devait à présent être tombé dans l'enfer insondable⁷², il en semblait sincèrement convaincu.

Il disait en permanence s'être retiré du monde avec sabres court et long, attribuait sans exception tout ce qui marchait de travers ici-bas aux lâches procédés du gouvernement de Meiji et détestait au plus haut point que l'on mentionnât tout ce qui évoquait le simple nom d'Occident. Vêtements occidentaux, nourriture occidentale, marionnettes occidentales, cinématographe, télégraphe, téléphone et j'en passe, c'était pour lui un amoncellement d'horreurs dans une époque où il n'avait pas sa place. Comme rien de ce que faisait le gouvernement d'alors ne lui revenait, il répétait sans cesse qu'il aurait bien mieux fait de mourir rapidement pour ne rien voir du spectacle de ce bas-monde, au grand scandale de sa petite fille Onui-san.

« Il commence à faire l'enfant gâté, disait-elle. Depuis qu'il a arrêté son travail à Yoshiwara, il est désœuvré, comme s'il ne savait plus où est sa place. » Peut-être n'était-ce qu'une manifestation de

son véritable caractère, refoulé par sa conscience professionnelle de bouffon.

Il était également bourré de contradictions. Quand on mettait le doigt dessus, il entrait dans des transes ridicules, et parmi tous les gens qui venaient dans la maison de mon père adoptif, entrepreneur en construction, ceux qui avaient un fond de méchanceté le mettaient en boîte sous quelque bon prétexte en s'amusant à toucher ses points sensibles. Même moi, tout enfant que j'étais, je ne le prenais guère au sérieux, ce qui provoque encore aujourd'hui mes regrets. Car c'est l'un des quelques hommes qui demeurent dans mon cœur l'objet d'un tendre souvenir.

Que ce fût pour maître Noma ou pour le vieux Hasegawa, l'époque de Meiji ne fut pas simplement une sacrée galère ; cette galère, ils avaient des antécédents qui la rendaient inévitable.

Le cas de mon grand-père adoptif du côté maternel, Sadachi Shichijirô⁷³, originaire du fief de Sanuki⁷⁴, était en revanche quelque peu différent. Sorti de l'école d'ingénieurs en même temps que Tatsuno Kingo⁷⁵, le père du spécialiste de littérature française Tatsuno Yutaka⁷⁶, il obtint un poste de fonctionnaire, gagna la faveur de Kondô Renpei, membre de la chambre des Pairs⁷⁷, accéda à une position hégémonique dans le monde de la construction japonaise, fit très tôt le voyage d'Occident et participa à la fondation de l'actuelle Compagnie maritime du Japon⁷⁸. Il était de ces êtres qui, se conformant à l'esprit d'ouverture du nouveau gouvernement, étaient comme nés avec pour destinée de prendre toute leur place au soleil, en se frayant un chemin dans la vie la plus active. C'était un homme majestueux, à la haute stature de six *shakus*⁷⁹, qui portait une barbe magnifique, dans le genre de celle de l'amiral russe Makarov, coulé avec son bateau à l'entrée de Port-Arthur⁸⁰.

Au beau milieu de cette vie trépidante, cet homme, je ne sais pourquoi, proclama qu'il renonçait désormais à s'occuper du monde ; en conformité avec cette déclaration, il rompit tout contact avec autrui, il se retira dans sa demeure, et ce n'est qu'après dix ans qu'il termina une existence parfaitement inactive. Quant à ses moyens de subsistance,

les actions de la Compagnie maritime rapportaient, et il semblait en avoir reçu suffisamment pour vivre dans des conditions proches de celles de la classe supérieure d'alors.

Toutefois, il ne dit mot à personne du motif immédiat de cette conversion, même dans sa famille, et vu de l'extérieur, aucune circonstance extérieure véritablement contraignante ne s'imposait à l'esprit. C'était un temps où les principes éducatifs des familles de *bushi* étaient encore bien vivants, et ni sa famille ni sa parentèle n'eurent d'autre choix que de suivre en silence les décisions du maître sans en questionner le bien-fondé. Tels étaient l'obéissance et le respect qu'inspirait un chef de famille.

On peut conjecturer que quelque chose lui était resté en travers de la gorge ou que sa fierté avait été blessée. Assez souvent, les gens de l'époque de Meiji se cabraient sans motif apparent, se séparaient de leurs amis intimes, rompaient avec leurs proches parents de manière presque puérile. Ils étaient légion, ceux qui, même en présence de médiateurs, se détournaient en disant «non non, rien à faire», demeurant intraitables en dépit de leur intérêt ou de la raison. Ces caprices d'enfants gâtés passaient à cette époque, quand Maru no uchi était encore un lieu sauvage⁸¹ où volaient des libellules aux ailes vibrantes.

Dans le cas de mon grand-père adoptif, toutefois, je ne pense pas que ce fût la seule raison. Je suppose qu'une occasion quelconque avait clairement fait voir à ce géant pusillanime qu'en dépit des apparences il n'était pas fait pour lutter dans ce monde de réalités voraces, et qu'il avait habilement passé la main. *A contrario*, je sentais toujours que son attitude outrageusement humble dans ses contacts avec autrui recélait un profond orgueil. Cette manière bien à lui de poser ses baguettes au milieu du repas pour se retirer dans les règles, toute cette façade ne trahissait-elle pas le désir de se protéger tout en sauvant la face ? Le monde qu'il reconnaissait pour sien était en fait, dans un sens différent de celui qu'il avait pour maître Noma, le saint règne de Meiji⁸². Sa manière de gouverner sa maison, de veiller sur ses enfants était contre toute attente un confucianisme bon teint en réalité fort proche du «devoir et sentiment».

N'étant pas architecte pour rien, il avait construit sa maison, à Ushigome Mitsuke⁸³, en imitant le style anglais, chose rare à l'époque ; dans la demeure aux murs rouges intégralement recouverts de lierre, un grand lustre pendait du plafond de la haute pièce de réception qui s'élevait sur deux étages en façade et quand, directement après le vestibule, on gravissait l'escalier en colimaçon, les portes des chambres alignées s'ouvraient sur le couloir bordé de balustrades : c'était tout à fait un bâtiment de là-bas. Pourtant, à cette époque d'importations directes, le maître de cette maison élégante bâtie selon ses propres plans avait nommé trois de ses quatre enfants Tadaô, Nobuko et Takako, en s'inspirant des Tada [Loyal], Nobu [Fidèle] et Taka [Pieux] de l'histoire des *Huit chiens de Satomi* de Kyokutei Bakin⁸⁴.

Le vieux Hasegawa avait décidé que l'époque de Meiji n'était pas celle où il aurait dû vivre, et il avait embrassé un style de vie trompeur aux yeux d'autrui, se comportant ainsi comme un homme d'Edo.

Maître Noma, lui, avait beau considérer que la restauration de Meiji et ses suites avaient été justes, bien peu de choses lui convenaient dans le monde présent. Il tentait de garder la tête haute tout en remâchant ses souffrances.

Quant à mon grand-père adoptif Sadachi, il avait bénéficié des conditions les plus favorables, avait du talent, et c'est de lui-même que vint le refus de saisir sa chance : le fait qu'il se fût enfermé dans cette situation jusqu'à l'entêtement ne semble pas pouvoir s'expliquer par cet esprit fantasque propre aux Japonais que j'ai précédemment évoqué. De nombreux indices suggéraient plutôt que pour des causes physiques ou psychiques mon grand-père, à bout de souffle, ne pouvait plus suivre les cadences et les mentalités impitoyables et meurtrières des bâtisseurs du nouveau Japon⁸⁵, et qu'il avait passé la main sans hésiter dès qu'il s'en était rendu compte.

En dépit du violent clair-obscur résultant du mélange entre neuf et ancien qui en était la caractéristique, tout n'était pas aussi bien entretenu qu'aujourd'hui à l'époque de Meiji. Un dédale de ruelles et de culs-de-sac, de terrains vagues oubliés ou de landes d'herbes

folles et de vieux puits était encore intact, et les gens vivaient dans toutes sortes de recoins.

Quand la scène passa du gouvernement du *bakufu* à la monarchie, quand la politique nationale passa de la fermeture à l'ouverture du pays, la morale qui leur redressait l'échine était encore, sous le complet renouvellement de surface, une pâle imitation du confucianisme de l'école de Zhuzi⁸⁶.

Mais qu'il s'agît d'excentriques, de têtes de mules, de boudeurs ou d'originaux, ou même d'anti-gouvernementaux ou de terroristes, il n'était personne qui, toute opposition à la constitution nationale ou au souverain cessante, ne souhaitât la prospérité du pays.

Maître Noma, par exemple, soutenait vigoureusement la guerre et se réjouit vivement quand la Corée fut intégrée au Japon⁸⁷ : bientôt, l'Empereur du Japon, fils d'une lignée de dix mille âges⁸⁸, devait inmanquablement soumettre le monde et établir la Voie royale (vue pour le moins difficile à faire admettre aux autres pays) – voilà le genre de discours qu'il tenait devant ses étudiants. C'était à peu près comme si une femme au visage ordinaire, persuadée de sa beauté, s'était infatuée de l'idée que tous les hommes, captivés, brûlaient de l'aborder.

Faire prévaloir le Japon sur le reste du monde, cette idée malsaine qui, plus tard, s'imposa au cœur de la guerre sino-japonaise⁸⁹ et de la guerre du Pacifique, je me souviens qu'elle revenait dans les discours de maître Noma, et je comprends aujourd'hui que c'était déjà le symptôme d'une intoxication parvenue à un point de non-retour.

De même pour l'attitude de mon grand-père Sadachi face à la guerre. Au temps de la guerre russo-japonaise, il se lamentait que son fils aîné, qui n'avait pas encore atteint l'âge de la mobilisation, ne pût pas servir. Il portait alors une barbe à la Tolstoï, chantre de l'antimilitarisme⁹⁰, auquel il ressemblait par la vie de réclusion qu'il avait embrassée. En revanche ce n'était pas au comte Tolstoï, mais bien à l'amiral Makarov, qu'il faisait songer par son bellicisme.

L'exemple des hommes dont je viens de parler dit le désespoir de ceux qui possédaient une conscience à l'ancienne, face au nouveau

régime national de Meiji ; mais nous devons maintenant jeter un coup d'œil sur ceux qui, dans le sillage de la culture matérielle occidentale caractéristique de Meiji, s'éveillèrent à leur tour, quand elle fut enfin importée, à la culture spirituelle occidentale, et sur la violence du désespoir qu'ils ne purent que concevoir de cette acclimatation prématurée.

La pensée littéraire, philosophique et sociale de l'Occident avait été importée dès le début de Meiji, mais c'est avec quelque retard sur la civilisation matérielle, dans les années vingt du nouveau régime, qu'elle commença d'être assimilée. Entre tous les hommes qui se laissèrent emporter, pris dans l'enchaînement des circonstances, les quelques précurseurs qui avaient fait la découverte de leur moi par l'entremise de la culture spirituelle occidentale la payaient d'un sentiment de solitude insupportable en proportion directe de sa précocité, qui les entraînait impétueusement sur la voie du désespoir.

« Qu'est-ce que la vie ? » C'était à peu près, dans le flou de l'absence d'instructions, le puzzle compliqué qu'on avait importé de l'étranger, et parce qu'aucune réponse convenable ne put lui être donnée, certains allèrent jusqu'au suicide.

En l'an vingt-sept de Meiji [1894] mourut le poète Kitamura Tôkoku⁹¹. Sentiment de défaite face à la maladie et au travail, divergence entre sa conception de l'amour et la réalité de celui-ci, dépeuplement de son entourage... le jeune lettré d'obédience chrétienne fut accablé par le poids de ces circonstances qu'il avait contribué à créer et dont le concours le dépassait. Ainsi d'un vase posé sur un rebord manifestement dangereux, que l'on regarde tomber et se fracasser avec un sentiment associant la pitié et la conscience de sa fragilité à une sorte d'arrière-goût plein de fraîcheur. Les cris de ces consciences désormais éveillées demeurèrent sans écho, s'éteignant dans le brouhaha de leur entourage d'alors, qui n'avait que la réussite et l'argent pour objectif. On conçoit fort aisément qu'un tel sentiment de désespoir impuissant eût placé Kitamura dans une situation insupportable.

Cependant, les jeunes gens à l'unisson avec ses théories de sacralisation de l'amour arrivaient, en prenant la pose de ce désespéré, à ressentir

comme l'épanouissement d'une ère nouvelle. Par suite, l'esprit d'adoration de la femme éternelle se transmet jusqu'à la jeune génération dans le moindre recoin des villes japonaises les plus reculées, suscitant une vague de troubles parmi nos bourriques de provinciaux.

Au début des années trente de Meiji, par refus du monde, un jeune homme de dix-huit ans, Fujimura Misao⁹², se suicida en se jetant du haut de la cascade de Kegon à Nikkô⁹³. Entaillant le tronc d'un arbre à l'endroit d'où il s'élança, il y avait laissé en témoignage un *Sentiment au sommet du roc* de quelque cent quarante caractères. L'impossibilité de trouver un sens à la vie, tel en était l'argument. J'étais alors en troisième année d'école primaire, et même dans ma famille, où l'on n'avait que des rapports distants avec les lettres, ma tante, encore célibataire, psalmodiait d'une étrange voix tremblante ce *Sentiment au sommet du roc* dont elle ressuscitait, je m'en souviens encore, toute la sentimentalité grisante. C'est ainsi que je découvris la philosophie, science sinistre au point de pousser un jeune homme à la mort – ce qui ne me donna que de la peur, incapable que j'étais alors de comprendre de quoi il retournait.

Le *Sentiment au sommet du roc* suscita néanmoins une émotion générale, et cette histoire resta longtemps un sujet de conversation, d'autant qu'à la suite du jeune Fujimura, on put lire dans les journaux, de ci, de là, qu'un jeune homme adonné à la philosophie avait tenté de se suicider ou était devenu fou. Mais chaque fois qu'il lisait ce genre de récit, mon père adoptif, représentant l'homme de bon sens, semblait convoquer toute sa colère face à ces tendances de l'époque et claquait la langue d'un air excédé.

Ce qui faisait souffrir un jeune homme de Meiji

Je suis né dans la préfecture d'Aichi, district d'Ama, à un endroit nommé Tsushima⁹⁴, où ma famille semble avoir vendu du saké de génération en génération. Mes parents, pauvres et féconds, me firent adopter par une certaine famille Kaneko pour réduire le nombre de bouches à nourrir. Je suis né en décembre de l'an vingt-huit de Meiji

[1895]. Parce que la politique nationale du « croissez, multipliez⁹⁵ » battait alors son plein, j'ai pu voir le jour sous forme humaine, et au gré des mois et des jours, pour mon bonheur ou mon malheur, je suis parvenu à survivre jusqu'à maintenant. Certes, aujourd'hui, dans certaines circonstances, j'aurais bien pu finir emporté dans quelque bouche d'égout⁹⁶ au moment où il est encore difficile de faire la différence entre l'enfant et la grenouille.

Mon père adoptif, Kaneko, travaillait à Nagoya dans la succursale de l'entreprise de sous-traitance en bâtiment Shimizu quand il m'accueillit, à l'âge de deux ans. Il eut de l'avancement à Kyôto où nous résidâmes cinq ans, puis, alors que j'étais en quatrième année d'école primaire, revint à Tôkyô, promu par la maison mère. La guerre russo-japonaise était à peine terminée, et l'on pouvait voir à Kyôbashi et Shinbashi⁹⁷ de grands arcs de triomphe décorés de feuilles de cyprès construits pour accueillir les soldats qui rentraient. Un panorama des combats violents de la cote 203⁹⁸ exaltait l'enthousiasme de la victoire à l'emplacement exact de l'actuel théâtre Nichigeki⁹⁹.

Mes souvenirs de la petite enfance sont peu précis. Tolstoï, déjà doté d'une capacité d'observation à sa naissance, semble avoir enregistré précisément sur sa rétine le visage de la sage-femme qui l'avait accouché. Sans doute le grand romancier avait-il reçu en naissant un don particulier de Dieu afin de peindre la réalité du monde ? Mais l'époque de mon enfance flottant désormais dans des limbes indistincts qui confondent l'avant et l'après, il m'est des plus délicat d'en retrouver l'enchaînement logique.

En tout cas, j'étais frêle, facilement enrhumé ; mouillé par un peu de pluie, j'attrapais une fièvre affreuse et me retrouvais au lit ; mais en dépit de cette constitution, à partir de mes dix ans environs, j'exigeai de mes amis, sans distinction de sexe, le contact d'un amour violent, loin de me contenter de leur simple amitié. Au milieu du petit bois de jeunes pins de la colline Yoshidayama à Kyôto-Higashiyama¹⁰⁰, je passai par exemple toute une nuit nu enlacé avec un garçon de mes amis. D'amoureuses attractions semblables à une nostalgie de la chair

humaine, un désir de possession sans entrave troublèrent désormais périodiquement mon sang.

Par la suite, je ressentis ce trouble de mon sang comme une perversion personnelle, une infériorité dont je devais dissimuler le fardeau, face aux autres adolescents, à ma famille, à la société. Ainsi, la vanité que par réaction je développai me fit éprouver la tristesse et les souffrances d'un désespoir tel que n'en éprouvèrent probablement pas d'autres enfants¹⁰¹.

Afin de me faire des amis, j'avais volé dans un grand magasin de Ginza¹⁰² un jeu d'enfant d'alors qui s'appelait « peinture à huile », où l'on découpait des crayons de couleur, des cahiers, des roses, des petits chiens : je gagnai leur intérêt et les apprivoisai ainsi.

Dans les années trente de Meiji [1898-1908], la vie sous pression, trépidante et déréglée des adultes finit par m'emporter dans ses tourbillons. Ou plutôt, comme je possédais depuis l'origine ce genre de nature, je me contentai de me laisser emporter. Ce n'était du reste probablement qu'une question de temps.

Le premier domicile de mon père à Tôkyô se trouvait à Ginza Sanjukkenbori¹⁰³, mais au bout d'une année, nous déménageâmes à Shin'ogawa-chô dans le quartier Ushigome¹⁰⁴. Comme il s'agissait d'une demeure de vassal shogunal et que le bâtiment était resté tel quel depuis deux cent ans, elle tremblait de fond en comble quand on marchait dans le couloir.

Je négligeais moi-même les études que j'avais appelées de mes vœux et marchais à l'aventure hors de chez moi en compagnie de ce qu'on peut bien appeler de jeunes voyous. Désorienté, je sentais que l'état d'âme de ces garçons plus âgés que moi ne s'accordait guère avec le mien, qui était d'une affreuse tristesse, mais dont je ne parvenais pas à me détourner. Et ce sentiment, comme la teinture dense d'un rouge alimentaire, allait se fondre dans le clinquant pathétique de tristesse des rues de Meiji.

Cette tristesse m'incitait à voyager. À l'âge de douze ans, je fuguai de la maison familiale et marchai jusqu'à Yokohama¹⁰⁵ avec trois

compagnons de route. De là, nous voulions nous embarquer et passer en Amérique.

C'était un temps où chacun avait envie de fuir un Japon trop étroit. Après que l'éphémère excitation de l'après-guerre russo-japonaise se fut dissipée, dans l'épuisement dû à la guerre, ceux qui ne pouvaient se résigner à retrouver l'indigence d'une vie quotidienne qui se rappelait seulement alors à la mémoire projetaient leurs fantasmes sur l'Amérique, la Mandchourie et la Corée, les contrées du Sud.

Nous errâmes une semaine durant, de la presqu'île de Miura jusqu'à Yokosuka¹⁰⁶, ceints d'une corde comme des mendiants, avant d'être ramenés à Tôkyô. Cette vie me valut une attaque de néphrite et je m'alitai¹⁰⁷.

L'année suivante, j'entrai à l'école « Étoile du matin ». C'est alors que commença la relation difficile qui m'a lié pour la vie à la littérature. Non que ce fût une relation exclusive. J'ai pleuré à genoux devant la littérature, je l'ai haïe, je l'ai flattée, je m'en suis éloigné maintes fois pour retomber sous son emprise, je l'ai trahie, je l'ai trompée, j'en ai été à l'inverse abandonné ; j'en ai reçu d'indignes traitements, nous nous sommes vautrés ensemble dans la boue, pour finir par nous mettre en ménage. Aujourd'hui encore, je continue à me battre avec ma petite littérature personnelle indigne de frayer avec la Littérature, mais de guerre lasse, je suis désormais disposé à me résigner à notre commune existence.

Mais qui a donc pu amener cette créature chez moi ? Et en quoi pouvait-on vraiment parler de talent littéraire dans mon cas ? La littérature n'avait rien à voir avec ma famille ou mes amis : sur quel bord de chemin l'ai-je donc ramassée ? Sans doute encore une espièglerie de ce Meiji pervers.

Aussi bien, dans mon cas, une carrière littéraire n'était pas chose à susciter d'opposition particulièrement forte de la part de mon père, lequel tendait plutôt à une insouciance permissivité. Mais la surveillance paternelle ou hiérarchique exerçait une forte pression sur nombre de mes amis, qui tombaient par là dans de misérables traverses.

Car puisque j'en suis à parler du désespoir de Meiji, je ne peux guère me dispenser d'évoquer la tendre pureté du désespoir qui étreignit les jeunes vers la fin de cette époque.

À travers mon étroite expérience personnelle, que d'amis dont j'ai vu les pères se comporter en ennemis ! La plupart de ces pères étaient nés entre les ères Kaei [1848-1854] ou Genji [1864-1865]¹⁰⁸ et l'époque de la fondation de Meiji [1868], et ils avaient vécu en marchant au pas cadencé depuis les débuts de l'ouverture aux Lumières. Néanmoins, incapables de soupçonner les sentiments des fils qui allaient leur succéder à la génération suivante, ils jouaient de leur ego dans un complet désarroi, croyant que leurs idées étaient ce qui se faisait de mieux et entendant bien qu'on s'y conformât. Par réaction, leurs fils les haïssaient, s'efforçaient de les fuir, et quand ils se trouvaient nez à nez, leurs yeux s'injectaient de sang ; on allait jusqu'aux vœux de mort réciproques.

Pères et fils vivaient à jamais dans deux mondes qui ne se comprendraient jamais. À tout le moins, ils en étaient persuadés. Le père désespérait de ce fils qui ne s'adaptait pas à sa manière de penser, et le fils doutait de l'affection d'un père qui tentait de mettre des entraves à sa liberté.

Les fils aspiraient à la vie citadine : ces armoires à tiroir d'un noir luisant, ces couverts de cuisine laqués, ce papier opaque des portes-cloisons, ces peintures et ces calligraphies, ou encore ces lanternes et mortiers en pierre du vieux jardin – tous ces accessoires inamovibles hérités des ancêtres leur semblaient d'une tristesse insupportable, avec leur présence insistante et les idées de revenants qu'ils évoquaient, et ils ne pensaient qu'à les fuir.

Quant au père, l'ennemi qui lui arrachait le fils des mains, qui mettait tout par terre et qu'il surveillait craintivement, avait quatre apparences : la littérature, la tuberculose, le socialisme et l'amour.

La littérature était une occupation frivole que l'on choisissait par débauche, mais il y avait aussi la tuberculose pulmonaire, maladie incurable menaçant les jeunes gens au teint pâle amateurs de lettres ; le socialisme, passe-temps de garnements turbulents, rebelles à leur

patrie ; l'amour, qui changeait en rebuts des jeunes gens pleins d'avenir. C'était de tout cela, qu'il fallait empêcher les fils d'approcher. C'était la sorcière aux quatre visages.

Mais pour nous autres, lycéens corrompus, le désir d'entrevoir la vie sexuelle des adultes suffisait à nous faire fureter avec quelque intérêt dans la littérature, et surtout dans celle de l'école naturaliste qui, bien que boycottée par la bonne société, commençait à devenir le principal courant littéraire.

La littérature semblait être un monopole de Waseda¹⁰⁹ ; les graines de romancier montées de la campagne, traînant dans les pensions de famille dont regorgeaient les environs de Tsurumaki¹¹⁰, ne mettaient pratiquement jamais les pieds à l'université, se laissaient pousser les cheveux, prenaient un air mélancolique et posaient à l'Oblomov, cet archétype de l'intellectuel russe¹¹¹. Ils aspergeaient d'eau de toilette et de lotion *Hawker*¹¹² leurs visages constellés de boutons et étaient nombreux à hanter les bordels sans licences pour étudiants dispersés dans les environs (on prétendait qu'il y en avait un millier) dans leur volonté d'approfondir leurs recherches sur la vérité humaine.

Ce n'était pourtant pas neige d'antan...¹¹³ Tous ces types-là, où sont-ils donc passés ?

En comparaison avec la section de Lettres de Keiô¹¹⁴, son esprit raffiné et les ceintures *kakuobi* de ses étudiants snobs, les graines de romancier de Waseda semblaient exhaler de tous les pores de leur corps une odeur terne, lourde et campagnarde. Ils dégageaient cependant une atmosphère inoubliable de ferveur et d'intégrité.

À la fin de Meiji, je passais mon temps dans les pensions de ces garçons, mes aînés de trois ou quatre ans, et j'étais emporté dans le tourbillon de leurs discussions littéraires. *La Chute de la maison Usher* de Poe, *Sanine* d'Artsybashev¹¹⁵, j'entendis alors ces deux noms pour la première fois. Je pris par la suite conscience qu'avec toute mon ambition littéraire, je n'arrivais pas à la cheville de mes camarades. Mon guide était M., qui avait été avec moi au lycée, s'était fait des amitiés parmi eux et voulait monter une revue d'étudiants. Après ce

tournant, je mis mes espoirs dans la section de littérature anglaise de l'université Waseda.

Nombre de mes camarades avaient une maladie de poitrine et s'occupaient tantôt à cracher le sang dans les pensions, tantôt à rentrer au pays, comme je l'appris de M. Parmi ceux avec lesquels j'avais lié amitié, ils tombaient comme des mouches. Tôkoku, Chogyû, Takuboku, Doppo¹¹⁶, tous moururent précocement de tuberculose. L'opinion commune voulait qu'il y eût un lien de cause à effet entre les hommes de lettres et la tuberculose : maladifs, ceux qui aimaient la littérature invitaient la tuberculose, et réciproquement, les hommes scrofuleux susceptibles de développer la tuberculose étaient enclins à la littérature. Un homme de lettres dans un mariage ou une entreprise ? Ses partenaires le piétinaient d'ordinaire à pieds joints.

Toutefois, cette maladie désespérante qui teintait intégralement la vie de ces êtres d'un gris cerclé de bleuâtre, leur toux fragile, l'explosion éclatante de leur sang frais – tout cela gravait dans le cœur des gens l'héroïsme d'un court destin éclatant dans le ciel comme un feu d'artifice.

L'union amoureuse d'un jeune talent poitrinaire avec une jeune fille sentimentale fut le fantasme des jeunes gens tourmentés durant la transition de la seconde moitié de Meiji vers Taishô [1825-1912]. Le bord de mer à Shônan en était la toile de fond¹¹⁷. À une époque où les occasions de rencontre entre hommes et femmes étaient peu fréquentes, en dehors des petites sœurs des amis, des amies de la petite sœur ou des connaissances faites à l'église¹¹⁸ et dans d'autres lieux de ce genre, l'amour avait valeur de rareté. Quand, en s'avancant vers lui, il arrivait que l'on entrât en collision avec l'idéal de « devoir et sentiment » qui demeurait l'apanage des quatre cinquièmes de la société, l'amour essayait fréquemment de cruelles représailles.

Que ce fût au nom de la satisfaction des instincts ou du « faunisme¹¹⁹ », les revendications des écrivains n'étant rien d'autre aux yeux des pères que bavardages de vauriens, l'existence même d'écrivains n'était *a fortiori* qu'une nuisance. *Tôkyô Puck*, de l'auteur de *manga* Kitazawa Rakuten¹²⁰, qui a pour thème principal les frasques amoureuses des

demoiselles-en-brun¹²¹, tournait perversement en ridicule les « femmes nouvelles » qui se rassemblaient dans le groupe *Seitô*¹²², ces jeunes filles lettrées entichées des poétesses du courant « Vénus¹²³ » : il rejoignait par cette caricature les sentiments de la masse conservatrice.

Dans les premières années de Meiji, à partir de l'époque de la naissance du Parti libéral¹²⁴, il y eut des jeunes gens qui rêvaient de la Révolution française, mais la première souche de la pensée socialiste dépérit, faute de terreau convenable. Kôtoku Shûsui¹²⁵ fonda la société *Heimin* [Le Peuple]¹²⁶ en s'inspirant de la pensée populaire de Nakae Chômin¹²⁷ l'année précédant la guerre russo-japonaise¹²⁸, et pendant la guerre, de concert avec la position chrétienne du groupe d'Uchimura Kanzô¹²⁹, les penseurs socialistes créèrent leurs théories antimilitaristes afin de verser de l'eau sur le feu de la majeure partie de la population, affolée d'ultramilitarisme. Déjà, en l'an trente-sept de Meiji [1904], le *Manifeste du parti communiste* avait été traduit par Shûsui et Sakai Toshihiko¹³⁰. Les socialistes étaient considérés comme traîtres au pays et chargés de malédictions, et ce n'était pas seulement pour respecter l'injonction des autorités que le peuple ne s'approchait pas d'eux. Fouaillée par les deux guerres¹³¹, l'opinion publique, devenue insensée, appuyait le gouvernement.

Quant aux pères, ils ne voyaient certainement pas d'un bon œil leurs fils côtoyer un précipice aussi dangereux. Les socialistes, c'était l'avenir de tuberculeux maudissant le monde, la pointe extrême d'une déchéance de désespérés, un rassemblement de fous hurlant de joie en renversant les règles et les droits du temps – ainsi les considéraient-ils. L'image perverse, d'une pâleur démoniaque, des « nihilistes » qui avaient jeté leurs bombes sous le carrosse de l'empereur de Russie Alexandre II¹³², leur traînait dans la tête. Ils s'imaginaient encore que les socialistes allaient libérer les détenus, toute une humanité des bas-fonds qui, relâchée et en liberté, renverserait l'ordre social et leur paisible train-train quotidien. Même dans les taudis des crève-la-faim, membres de cette classe que la révolution était censée libérer, on finissait par en trembler de peur.

Pour convaincre des paysans imprégnés jusqu'à la moelle d'une servilité têtue, il faut patience et longueur de temps. Le verdict du procès de l'Affaire du complot de lèse-majesté, en l'an quarante-quatre de Meiji [1911]¹³³, fit frissonner les jeunes lettrés exsangues qui s'enthousiasmaient pour la littérature étrangère et faisaient preuve de complaisance envers le socialisme.

Si l'on se met à la place des pères, ce souci d'empêcher l'âge printanier de leurs fils d'approcher de l'une de ces quatre chausse-trappes était empreinte d'humanité. Mais les résultats franchement maladroits de cette préoccupation, trahissant l'immaturité des hommes de Meiji, étaient terrifiants au point d'en être insoutenables. En effet, on évitait à dessein les sujets sur lesquels on aurait pu s'accorder, tout en se laissant porter tout naturellement aux conflits cruels que l'on redoutait plus que tout. Par suite, alors que le père se déprenait d'un fils qui n'avait rien pour lui plaire, le fils désespérait de son côté d'un père incapable de le comprendre. Et ce désespoir se renfermant dans son formalisme pointilleux, bien dans la manière de Meiji, les relations s'en ressentaient, ce qui suffisait à aigrir les cœurs, affligés de blessures cuisantes ; dans leurs interstices impossibles à combler, entêtement et obstination faisaient se concentrer la tristesse comme dans un foyer.

Les pères qui avaient espéré que leurs fils seraient leurs héritiers et conseillers s'attristaient de cette trahison et les chassaient. Alors, c'était le théâtre de marionnettes¹³⁴ d'antan avec son univers de grandes scènes pathétiques. Puis la pénible explication mutuelle leur inspirait une telle aversion qu'ils se dissimulaient derrière leur peur et leur dédain réciproques. Les pères avaient en général une génération de retard, leur faculté de compréhension s'arrêtant à la morale d'entraide des Amis de la pierre à encre¹³⁵ ; les fils, fonçant à l'aveuglette, tel le héros de *L'Ours* de Tchekhov, Grigori Smirnov, proclamaient la vérité, car tout en sachant pertinemment qu'ils allaient droit au malheur et à la ruine, ils lui devaient fidélité, prisonniers qu'ils étaient de la mode du temps. Avec toute la fierté de la jeunesse, ils la considéraient comme un trésor absolument irremplaçable.

Yanagase Naoya comptait parmi mes amis les plus proches. C'était le cadet d'une famille fortunée des environs de la gare de Tarui dans la préfecture de Gifu¹³⁶, qui s'était habitué à la débauche dès le lycée et faisait montre d'une apparente légèreté, contrastant avec un fond ténébreux. Il avait le goût des lettres et composait des *tanka*¹³⁷ affreusement mélancoliques, chantant les grillons et autres créatures souterraines. Quand je lui demandai d'où lui venait cette noirceur, il répondit que c'était sans doute quelque chose qui était dans l'atmosphère de sa terre natale.

Invité dans sa maison de Gifu, je garde encore dans ma mémoire une vive impression de cette semaine entière où nous vécûmes ensemble dans un pavillon en retrait, sur une jetée à balustrade isolée surplombant l'étang. Le jardin, enseveli sous la mousse d'Atago, en pleine saison des pluies, brillait d'une clarté magique, comme brûlé par du phosphore blanc. L'armoise d'Ibuki dont on fait les moxas¹³⁸ foisonnait dans ces contrées ; l'hiver, le vent d'Ibuki glaçait à vous fendre le corps, et tout près, on trouvait l'emplacement de l'ancienne bataille de Sekigahara¹³⁹. Yanagase déblatérerait avec une rare violence sur sa contrée natale.

À partir du quatrième jour de mon séjour peut-être commença une affreuse scène de querelle avec son père ; bien que capricieux, il était au fond d'une nature paisible, et je m'étonnais qu'il recelât autant de violence – tels étaient les rugissements de révolte qui lui sortaient de la bouche.

Son père voulait le retenir dans sa contrée natale, toute la querelle venait de là ; l'aîné avait été affecté dans le Kansai¹⁴⁰, le père avait par ailleurs perdu sa femme, et le sentiment de solitude qui le poussait à retenir son fils près de lui était donc parfaitement compréhensible ; aussi, faute de pencher dans mon for intérieur d'un côté ou de l'autre, j'endossai le rôle de conciliateur entre les deux parties.

Son père ayant déclaré qu'il ne paierait plus ses études, nous nous enfûmes de la maison au bout d'une semaine, après quoi nous rentrâmes à Tôkyô en parcourant les environs d'Ôgaki et Yôrô¹⁴¹ ; c'était la première fois que j'assistais à un échange de mots aussi violent entre un père et un fils, et j'en restai quelque peu ébahi.

À son retour à Tôkyô, Yanagase eut une histoire sentimentale avec l'élève d'une école de couture proche de sa pension ; ils prirent la clé des champs et pendant qu'ils arpentaient la province de Gaibô ¹⁴², je rendis visite à la famille d'origine de la jeune fille et rencontrai son frère aîné.

J'arrangeai l'adoption de mon ami par cette famille et, volant à Gifu, pliai son père à sa volonté et lui fis accepter sa radiation des registres familiaux. Devant moi, qui n'étais encore qu'un tout jeune homme, il dévoila ses sentiments profonds : ne supportant pas de chasser de sa propre main celui qu'il avait élevé lui-même en l'absence d'une mère, il était, tel un héros de *jôruri*, secoué aux épaules par des sanglots d'homme. Tout jeune encore, c'était la première fois que j'entrevois l'une de ces blessures humaines qui ne se refermeront pas et dont la seule vue est douloureuse.

Les malédictions à l'encontre de la littérature étaient quelque peu déplacées dans la bouche du père de Yanagase. La misanthropie de mon ami avait pour véritable cause une maladie de poitrine qui le rongait à son insu ; il mourut à vingt ans à peine. Avec l'élève de l'école de couture, sa femme, il avait entre-temps donné naissance à une petite Yoshiko ¹⁴³. Si elle vit encore, cette enfant doit être une matrone de cinquante ans. Quant à ce débordement de la jeunesse, cette passion qui mène à l'autodestruction, qui emballe le budget de la réalité, qui, où qu'elle passe, ne laisse après elle que dévastation – si injuste que ce soit, elle n'a ni rétribution, ni compensation. L'oubli est la seule consolation qui reste aux survivants.

Le cas de Maejima Munenori est un exemple encore plus accablant. Il était d'une famille de lettrés confucéens et de médecins attachés de génération en génération à la maison des Tôdô ¹⁴⁴. Son père, employé comme directeur d'école primaire dans un village pauvre des bords du golfe d'Ise ¹⁴⁵, demanda à être envoyé dans une école des montagnes du Hamgyong-nam-do, au fin fond du nord de la Corée où l'on payait alors triple salaire, afin de restaurer la fortune de sa maison, et il alla rejoindre sa nouvelle affectation en emmenant sa famille ¹⁴⁶.

Son fils aîné, Munenori, resté en métropole, entra à Waseda dans la section des sciences politiques. Débauché à mi-chemin par Nietzsche, il décida de se spécialiser en philosophie, mais quand il eut fait part de la chose à son père, toujours en Corée, il n'obtint en réponse qu'une farouche opposition. La philosophie était hors de question ; s'il ne changeait pas d'avis, il pourrait dire adieu au financement de ses études ; aussi, pour emporter le consentement paternel, Munenori passa-t-il en Corée, et après un long périple au milieu des bourrasques de neige, il atteignit la maison de son père dans la montagne.

Ils ne furent pas plutôt face à face qu'une violente querelle commença. Peut-être un relent d'alcool y aidait-il, mais le père, sans discuter le pour ou le contre, se dressa en brandissant son sabre japonais, dont il fit briller la lame au sortir du fourreau ; il allait tuer Munenori et se faire *seppuku*, vociférait-il. La mère s'interposa, les petites sœurs, complètement bouleversées, entraînèrent leur frère, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, dans une échappée finale. Munenori, si long que dût être son voyage de retour, dévala aussitôt la montagne sans s'accorder la moindre pause, enchaîna sur un long voyage en train et regagna la métropole.

Assis en silence, sans rien manger, face au mur de la pension, Munenori en vint à se prendre pour un surhomme. Il se rendit ensuite dans le Kansai et arpenta les Kitayama, du côté de la route de Tanba¹⁴⁷ ; les manches de son *kimono*, son *hakama*¹⁴⁸ même n'étaient plus que loques quand il revint au bout d'une semaine dans la cité de Kyôto. La police d'Ebisugawa¹⁴⁹ l'appréhenda et à partir d'une lettre qu'il avait sur lui, on prit des renseignements auprès d'un certain sieur Y. de sa parentèle, lequel se déplaça sur le champ. Y. vint le chercher, pensa le conduire aussitôt à l'hôpital psychiatrique, mais décida de le garder temporairement chez lui. À ce moment-là, il semblait revenu à un état normal, un sentimentalisme exacerbé mis à part : il s'inquiétait pour ses sœurs en sanglotant, tout était fini pour lui, il n'avait que ce genre de jérémiades à la bouche.

Le lendemain il fut conduit à l'hôpital ; au moment où un médecin s'apprêtait à l'examiner, il fut pris d'un accès de violence. Interné dans

une cellule individuelle, il se frappait la tête contre les murs, sourd aux interdictions ; et il finit par se fendre le crâne. Dix jours après y être entré, il mourut dans cet hôpital. Son père, parti de Corée, ne put le revoir avant sa mort. Ce Munenori était de mes parents.

Pendant près de dix ans encore, la famille Maejima resta au fin fond de la montagne coréenne, où elle amassa la somme de dix mille yens, avant de revenir dans son Ise natal. L'une des petites sœurs n'ayant pas cessé de mouiller son lit alors qu'elle était en âge de se marier, les négociations de mariage furent rompues et elle s'empoisonna ; quant à la cadette, elle entra dans une famille du Kiso¹⁵⁰, dont elle revint suite aux mauvais traitements de sa belle-mère, mais sans reprendre sa place dans la maison de son père, trop traditionaliste ; retirée chez un parent, elle y mourut de maladie.

Le jardin de la vieille maison du temps des médecins de cour¹⁵¹ était dominé par une modeste colline sur laquelle s'alignaient les formes intrigantes de toutes sortes de lanternes de pierre, rassemblées par un aïeul, et quand l'éclat de la lune les faisait briller, ces lanternes, se dressant comme des êtres vivants, engageaient l'une après l'autre la conversation en une étrange et fantasque vision.

Le vieux couple était encore vivant peu avant le début de la guerre du Pacifique. Au soir tombant, la mère grimpait sur le tertre pour allumer le feu dans les lanternes. Il attirait de grandes phalènes qui venaient en foule, et la mère s'était mise en tête que les esprits de Munenori et des deux sœurs étaient du nombre ; elle leur parlait comme à son fils ou à ses filles. Du haut du tertre, on voyait s'étendre la mer par-delà une pinède ; sur la côte de Futami¹⁵² clignotaient des feux que l'on distinguait faiblement. Après la mort successive des vieux époux, la maison fut démantelée.

Toutefois, ne nous y trompons pas : si ce vieillard entêté au point de personnifier à lui seul les préjugés de la société et, collée à lui, s'en remettant à lui pour un oui ou pour un non, cette vieille serpillière accrochée à sa ceinture qui lui tenait lieu d'épouse avaient provoqué la catastrophe qui les engloutissait corps et bien – ce n'était pas seulement une conséquence des vieilles idées d'attachement à la lignée. La

société de caste n'aurait même pas pu concevoir cette idée de la libre concurrence fondée sur l'égalité des chances qui fit de leurs enfants l'objet d'attentes et de hautes espérances dans le cœur des parents de Meiji – il faut également prendre ce facteur en compte.

Aussi, quand les enfants faisaient fi de l'égoïsme parental, grande était la détresse des parents. Poussant à l'extrême leur sentiment de culpabilité, ils croyaient sincèrement qu'ayant fait de ces magnifiques sujets des bons à rien, ils étaient inexcusables envers l'Empereur. On ne peut nier que cette pensée, largement répandue parmi les parents, ne fût un résultat de l'éducation de Meiji.

Si leurs pères tourmentaient les jeunes hommes de Meiji, ceux-ci avaient encore un autre sujet de tourments. C'était, nouvellement importé, ce dieu que l'on nomme «Amour». Quand ils arrivaient devant ce dieu *delicate*¹⁵³, les jeunes, ne sachant comment se comporter, erraient désorientés, et il n'était pas rare que des comportements bizarres, incompréhensibles, imprévus, voire désespérés s'emparassent d'eux. J'avais un ami né des caprices de mes jeunes années, Senge Sachimaro, dont l'histoire tragique entre bien dans ce cadre.

Chef du grand sanctuaire d'Izumo¹⁵⁴, et même ancien ministre de la Justice, le baron Senge Takatomi¹⁵⁵ avait sa résidence dans le quartier d'Ushigome Shin'ogawa, non loin de ma maison. Comme elle, elle n'avait pas été refaite depuis la fin du *bakufu*. Dotée d'une poterne que prolongeaient de longues ailes aux fenêtres aveugles, cette demeure de *hatamoto*¹⁵⁶ avait des écuries donnant sur la rue, et le matin, quand je longuais la façade, j'avais souvent la vision du vieux Takatomi nanti de son étonnante barbe blanche, sur le point de sortir, debout dans l'avant-corps.

Son fils aîné, Motomaro, se fit plus tard un nom comme poète du groupe du «Bouleau blanc¹⁵⁷», et le Sachimaro que je fréquentais était son frère cadet. Sachimaro était myope, et sa lèvre supérieure saillante donnait à son visage un air de perpétuel mécontentement. Peut-être avait-il hérité son tempérament soupe-au-lait de la maison Senge plutôt que du sang chaud des hommes de Meiji. J'avais fait la connaissance de Sachimaro dans un *dôjô* de tir à l'arc. Mon intimité

avec le vicomte Okazaki, maître de chasse¹⁵⁸, Nakane Komajurô des éditions *Shinchô* [*Nouvelle vague*]¹⁵⁹, le romancier Katô Takeo¹⁶⁰ et d'autres encore remonte à ce *dôjô*¹⁶¹.

Voici comment naquirent mes rapports avec Sachimaro. Les Senge avaient un chien ; on informe son Excellence qu'un tueur de chiens le poursuit, Sachimaro ajuste son gantelet à la main droite et bondit l'épaule découverte ; immédiatement derrière lui, j'arrive en courant dans la même tenue, nous engageons le combat avec l'homme ; en un clin d'œil, le chien fut sauvé, et tout commença par là.

Il m'amena dans leur demeure après avoir acheté en chemin un paquet de brioches *mochigashi*¹⁶². Sans approcher du bâtiment principal, il me guida dans l'une des ailes, flanquant la porte d'entrée. Avec ses tatamis déchirés, ce n'était qu'un espace dévasté formé par trois pièces d'un seul tenant dont on avait ôté les cloisons.

Une fois assis, il appela un nom après l'autre ; des petits garçons arrivaient en courant pour s'agenouiller devant lui bien poliment, les mains tendues en plateau ; il plaçait à chaque fois une brioche sur leurs paumes. C'étaient ses petits frères.

Une femme pauvrement vêtue, qui l'appelait « jeune maître, jeune maître¹⁶³ », lui faisait des reproches, auxquels il acquiesçait par des « mmh mmh » d'adulte. C'était sa mère. Le père avait entrepris une servante qu'il avait installée dans une chambre de l'aile avec les fonctions de concubine, et les enfants, à commencer par Motomaro, traitaient leur mère comme une servante, au point de l'appeler par son simple prénom¹⁶⁴. Cette ségrégation féodale tenait aux immuables traditions des lois de la famille. Mais pour moi, c'était un spectacle imprévu qui me marqua profondément.

Quand nos rapports devinrent plus étroits, il me dit qu'il avait quelque chose à me raconter et me dévoila ses problèmes sentimentaux. Il s'agissait d'une certaine Sumako, qui l'avait trahi. La femme habitait du côté de Shiba¹⁶⁵. « C'est bien malgré moi que je me vois dans l'obligation d'entrer dans une autre famille sous la pression des miens. En dépit de ma tristesse, je vous prie de renoncer » – voilà la lettre qu'il avait reçue d'elle. Fonçant en pousse-pousse depuis Ushigome,

il était allé droit chez elle et, sans cérémonie, sous les yeux de sa mère et de toute la famille, il était passé dans sa chambre, l'avait saisie par le chignon comme, prise d'effroi, elle faisait mine de se lever, traînée à genoux sur les tatamis et, tout en pleurant, lui avait craché à la face sa trahison et son infidélité ; se mettant de la partie, la mère s'était s'agrippée à lui pour lui demander grâce ; il les avait repoussées d'un coup de pied et était retourné chez lui.

Pendant qu'il parlait, les larmes lui tombaient des yeux, au beau milieu du brasero qu'elles faisaient crépiter à grand bruit. La maison des Senge avait certes conservé toutes ses apparences, mais la mère de cette femme, sachant qu'elle était dans un dénuement affreux, s'était laissée tenter par un mariage d'argent, et la femme avait changé son cœur. Et d'ajouter qu'elle aurait dû résister à sa mère et s'enfuir si elle n'avait pas été pourrie jusqu'à la moelle. Je me contentais de l'écouter en acquiesçant, mais comme j'avais déjà développé une pensée de style nihiliste, mettre ainsi toute sa foi dans une femme pour s'indigner ensuite de son infidélité me semblaient des sentiments d'une autre planète ; en même temps, je l'enviais d'en être capable.

Pour finir, Senge Sachimaro sembla réussir au bout d'un semestre à s'extraire de ce sentimentalisme amoureux. C'étaient cette fois les familles de la haute société et les membres de l'aristocratie dont la laideur, la dépravation lui causaient des débordements de haine à longueur de journée. On commençait ainsi à rencontrer des fils de familles nobles imbus d'idées libérales qui multipliaient les fugues par haine de la noblesse ou se dressaient contre leur famille pour suivre un amour libre.

Meiji s'acheminait vers sa fin. Sur une suggestion de Sachimaro, avec une petite demoiselle du *dôjô* de tir à l'arc nommée Ohana qui allait sur ses quatorze ans, nous étions sortis voir les groupes de prière qui se formaient devant le pont Nijûbashi pour le rétablissement de l'Auguste santé de l'Empereur Meiji¹⁶⁶. Le gravier n'était plus visible tant le peuple en prière faisait masse, assis par terre. Il y avait des jeunes gens dans la foule, mais ceux qui s'y mêlaient étaient pour la plupart d'un âge avancé. Chacun de son côté, ils élevaient leurs prières,

invoquaient le Bouddha ou le Daimoku¹⁶⁷, et parmi eux, tel se dénudait, plaçant sur ses épaules ou ses coudes des bougies en équilibre, tel heurtait son corps avec des objets semblables à des castagnettes, tel dressait sur ses genoux quantité de longues aiguilles – le tout dans un brouhaha, une confusion visuelle qui formait un spectacle étrange et grotesque unique en son genre.

C'était tout à fait comme des fanatiques hindous en pleine mortification. « Les sentiments profonds du peuple recouvrent les abords du siècle impérial », disaient les journaux, mais si c'était bien le cas, le tréfonds des cœurs japonais était si lugubre, tel un vœu de sacrifice humain au fond d'un continent obscur, que je ne pensais qu'à fuir au plus vite cette atmosphère proprement terrifiante.

La petite Ohana approuva ma déclaration comme si elle l'avait attendue. Mais à notre grande surprise, Sachimaro resta énergiquement planté là, persistant sans rien entendre dans sa résolution de prier pour l'Auguste rétablissement jusqu'au matin suivant. Avec ses lunettes et sa casquette, vêtu de son *hakama* de serge, Sachimaro, assis sur le gravier dans la position du lotus, les yeux fermés, ne faisait pas un geste.

J'étais tout à mes affectations de spectateur nihiliste ; la flamme des hommes de Meiji couvait en lui, mais je n'avais pas encore pris conscience de sa chaleur.

Finalement, avant même que le deuil de l'Empereur Meiji ne fût clos, Sachimaro mourut en se jetant sous un train avec une femme dans les environs de Shinagawa¹⁶⁸. Cette femme était compeuse de points dans une salle de billard.

Pour donner complètement à comprendre le cœur de Sachimaro, nous devons considérer franchement le regard des hommes de Meiji sur le sexe féminin.

À l'époque de Meiji, tout comme on exigeait de ses sujets une loyauté sans faille envers l'Empereur, c'était unilatéralement que l'on demandait aux femmes chasteté et fidélité, et qui s'y refusait était regardée comme une putain, à l'image d'Omiya insultée par

Kan'ichi¹⁶⁹. On avait été jusqu'à s'aider des lois pour supprimer la liberté des femmes.

Le prix des pensions complètes pour étudiants était alors de huit à douze yens. Le salaire de départ d'un employé était de quinze à vingt yens, ce qui lui laissait la possibilité de monter un ménage une fois marié. Aucune chance n'était laissée à l'amour, et comme on ne pouvait pas non plus se marier après s'être fréquentés, c'étaient des condisciples plus âgés ou des parents, agissant en somme comme « entremetteurs », qui arrangeaient la plupart des mariages. Moyennant une simple photographie ou une entrevue, on avait la liberté de tenter de concilier goûts et dégoûts.

Avec l'importation de nombreux films, à partir de la fin de Meiji, on imita les poses de l'amour à l'occidentale, dont on finit par intégrer les techniques d'enlacement et l'art d'embrasser, et cependant les couples, pleins de réserve devant autrui, ne pouvaient cheminer à moins de trente centimètres l'un de l'autre. S'ils marchaient simplement un peu trop près l'un de l'autre, ils se faisaient chahuter par des groupes de jeunes prenant le frais du soir sur les bancs et subissaient les claquements de langue réprobateurs de ceux qui les croisaient. La police s'approchait, s'enquérât même de leur identité. Fouiller du regard les alentours, s'assurer qu'il n'y avait personne étaient des préliminaires obligés pour se prendre par la main.

La virginité de la femme était bien entendu requise. Une liaison entre un homme et une femme en dehors du mariage était communément considérée comme profondément immorale.

Dans les villages de pêcheurs de la presqu'île de Miura¹⁷⁰, en cas de mort par noyade, des groupes de jeunes s'approchaient en payant avec des cris de joie : si le cadavre était celui d'une femme, ils le tiraient à terre et violaient la dépouille à tour de rôle ; si c'était celui d'un homme, ils le repoussaient en claquant la langue de dépit. Les cadavres enlacés de deux suicidés par amour ? Ils en dénouaient les nœuds et ne ramenaient que la femme. Il arrivait même qu'une femme revînt à la vie pendant qu'on la violait. Ils n'avaient aucune intention de profaner le cadavre ; c'était la perversité du suicide ou

du double suicide qui motivait leur action, laquelle avait même un arrière-goût de châtement.

Si l'on exigeait de la femme qu'elle fût vierge, l'homme, sous la pression de ses aînés et de ses collègues, était quant à lui traîné de force au bordel, où une putain le débarrassait de son pucelage, et l'on se divertissait à le voir confondu et muet : « Tu es un homme maintenant », le félicitait-on, un peu comme si un groupe avait pris plaisir à emmener à la mer un homme ne sachant pas nager pour contempler sa douloureuse initiation.

Une fois mariés, les hommes prenaient rapidement l'habitude de rentrer tard au logis, passant leurs soirées dans la débauche. Ils devaient voir un ami, traiter convenablement leur clientèle, leur réussite sociale en dépendait : toutes sortes de prétextes de ce genre. Pour la société de Meiji, qui plus est, un homme qui respectait trop sa femme pour faire ce genre de choses n'était qu'un lâche mené par le bout du nez, que l'on méprisait. Jadis, sur l'estrade nuptiale, après l'échange de coupes¹⁷¹, le nouvel époux, tirant son sabre du fourreau, le pointait sous le nez de l'épousée et lui faisait jurer ainsi : « En cas de dévergondage, je consens à ce que tu uses de cet argument. ». Ce serment de sauvage parfaitement inique était présenté comme un modèle d'intégrité vraiment digne d'un *bushi*, et on le citait en exemple de conversation en conversation.

J'avais un ami, un certain M., qui avait fondé un journal japonais à Surabaya¹⁷² ; après la cérémonie du mariage, sitôt qu'il se retrouva seul avec sa nouvelle épouse, il lui déclara mot pour mot : « Je suis un fêtard et un buveur. Sur un mois, il est rare que je rentre dormir à la maison, c'est une habitude dont je ne peux ni ne veux me défaire. Si cela te déplaît, je te prie de rompre tout de suite le mariage, et de t'en aller avant que nous ne devenions mari et femme. » La jeune épouse, stupéfaite, ne saisit pas parfaitement son intention, mais elle n'était pas d'humeur à s'en aller et esquissa un geste d'acquiescement.

Et de fait, dès le lendemain, le nouvel époux se retira dans une maison de thé¹⁷³, où il resta deux ou trois jours sans rentrer. À ce propos, on disait de M., « Quel homme singulier », ou « Voilà un

homme ! » ; on le couvrait d'éloges, sans qu'il se trouvât personne pour le critiquer, tandis que celle qui se pliait à sa volonté sans un mot de reproche, la femme qui élevait ses enfants, était le parangon des femmes, montrée en exemple chaque fois que l'on réprimandait la sienne.

Meiji fut assurément une époque d'hommes, auxquels des femmes taillables et corvéables à merci devaient donner satisfaction. Telles étaient du moins les apparences, car à vrai dire, la femme tentait de tirer tout le profit possible de cette infériorité pour esquiver la moindre responsabilité individuelle en s'accrochant à l'homme. Malheur à celles qui n'étaient pas assez rusées : c'étaient elles qui récoltaient tous les ennuis.

Les hommes de Meiji n'en avaient pas moins leur idéal féminin. Ce furent tout d'abord des visages d'actrices oblongs comme les peignait le maître d'*ukiyoe* Utagawa Kunisada¹⁷⁴, qui prirent peu à peu un ovale de melon d'eau. Visages de *geisha* à la Otsuma¹⁷⁵ « aux cheveux déliés » ou à la Takemoto Seihô¹⁷⁶, visages de patriciennes à la Kujô Takeko¹⁷⁷. Quand arriva la dernière période de Meiji, ce furent les visages d'écolières aux traits pleins et ronds, avec leurs yeux bien découpés sous leur paupière fendue qui, telle Manryû de la maison Hayashi¹⁷⁸, eurent la faveur générale ; et quand on en vint à l'époque de Taishô [1912-1926], ce furent avant tout les beautés de type grec, telles des peintures de Rossetti¹⁷⁹, avec leurs lignes épurées, que l'on prisait.

Dans tous les cas, la forme d'amour variait peu : c'était essentiellement la réduction à une beauté idéale qui primait, sans égard pour la beauté individuelle.

Les femmes aussi avaient leurs canons de beauté masculine, lesquels, dans les premières années de Meiji, étaient encore tout à fait ceux de l'époque d'Edo : la délicatesse toute féminine d'un visage pâle au front et au menton saillants, ou bien la souffrance virile d'un long visage ténébreux – tous deux modelés sur les acteurs de *kabuki*. C'est certainement sous l'influence croissante des acteurs de films étrangers

que des yeux d'un profond éclat, une haute stature peu commune chez nous devinrent le critère de beauté par excellence.

« Révéler l'homme, mépriser la femme ¹⁸⁰ », telle était la tendance générale, mais il y avait des exceptions. Dans la deuxième décennie de Meiji, un homme, parmi tous ceux qui venaient de faire le voyage d'Occident, avait gravé profondément en lui le féminisme propre à ces contrées ; la vie n'avait pas encore quitté ce vieil érudit quand il m'arriva de le rencontrer. Comme celle qu'il aimait était morte après son entrée dans une autre famille, il recueillit dans son cœur le fantôme de cette femme et ne se maria jamais.

C'est au sein des élèves des *mission schools* que l'esprit de pur amour si typiquement chrétien se transmet pour se métamorphoser en un nouvel esprit poétique japonais, se répandant telle une eau souterraine. Une atmosphère doloriste se créa ainsi parmi les jeunes de la dernière période de Meiji. Se défendant de tout ce que Meiji avait de nippon, ils éprouaient de la répulsion pour ce qui était proprement japonais : les superstitions lugubres des temps jadis, à commencer par les dix signes et les douze branches ¹⁸¹, les cérémonies d'épousailles sous de parfaits auspices, l'assouvissement des désirs sexuels comme seul objectif des liaisons entre hommes et femmes – tout cela les révoltait. Dégagé de l'animalité du désir charnel, reliant les esprits entre eux avec d'autant plus de pureté et de passion, l'amour platonique surgit comme une vision de rêve, qui s'empara du cœur sensible des étudiantes et des lycéens.

Sans aucun contact de la main, dans la simple rencontre des regards, à travers l'enivrement de deux cœurs qui n'en font qu'un, cet ébranlement qui leur secouait tout le corps ne pouvait provenir que de la source de l'amour éternel, au plus proche de Dieu. C'était parmi les jeunes adeptes du presbytérianisme japonais que l'amour platonique donnait toutes ses fleurs. Mais si l'on regardait en amont, était-il vraiment issu du féminisme de la chevalerie médiévale, réellement transplanté en lui à travers le puritanisme anglais ou l'aspiration à l'éternité du romantisme allemand ¹⁸² ? La fatalité d'une telle reviviscence semblait bien improbable. Tout cela n'allait guère au-delà des minauderies

de pucelles et de puceaux, qu'ils abandonnaient généralement sans regret dès qu'ils avançaient en âge, plus facilement encore qu'on n'interrompt un livre dans sa lecture.

Toutefois, pour certains caractères, cette période n'était nullement exempte de dangers. Il pouvait aussi arriver que deux jeunes gens mourussent ensemble, sacrifiant à l'amour platonique dans toute la pureté de leur cœur ; quelque mort solitaire advenait même parfois. Car l'atmosphère et la vie sociale du Japon leur semblaient par trop grossières, par trop désespérantes pour que leur pur amour vécût plus longtemps. En cela l'amour platonique se pliait, si l'on veut, aux us et coutumes de ce Meiji entêté.

3

Ces Japonais en pleine Europe (espoirs et désillusions des intellectuels de Taishô)

Regarde.

Regarde.

Regarde.

De l'autre côté du mur,

Dans cet interstice béant,

Le vol confus des étoiles filantes.

Ce n'est pourtant pas une constellation qui s'écroule.

Fuyant un combat passionné,

S'échappant du quotidien,

Pointant vers la voûte des cieux,

C'est la foule des êtres qui s'en vont reposer.

Tiré du recueil *Requins*¹.

L'Auguste portrait

Ce qui restait de l'étang à la Calebasse d'Asakusa² après la défaite de Shôwa³ a été comblé par la suite. Quant à Hanayashiki⁴, il subsiste encore à présent sous la forme d'un parc aménagé pour les enfants. Le long de ce Hanayashiki qui faisait face à l'étang, quatre ou cinq petites boutiques de faible profondeur s'alignaient, et ce n'était qu'à cet endroit que se vendaient les Augustes portraits de l'Empereur, ou de l'Empereur et de l'Impératrice côte à côte, et parfois des rouleaux peints ou des cadres réunissant en un seul groupe la famille impériale.

Je dis «augustes portraits», mais il ne s'agissait pas de photographies⁵. À l'aide d'un genre de brosse qu'on obtient en roulant en pinceau du papier buvard, on appliquait des couleurs criardes sur quelque chose qui peinait à ressembler à une photographie pour en faire une

lithographie. Ces images, déjà fort maladroites, représentaient par surcroît, de manière déformée, grotesque, l'homme ou à la femme auxquels on avait voulu donner une meilleure figure. C'était à se demander si l'on ne frôlait pas le crime de lèse-majesté. L'encadrement aussi était fait en papier bon marché, et ce n'était pas sans raison que le prix en était modique.

À Asakusa même, c'était à cet endroit que « ces messieurs qui montaient de la campagne⁶ » se rassemblaient, enveloppés dans leur couverture rouge, et comme tous ces gueux-là se pressaient pour les acheter avec force respect en guise de souvenirs à remporter dans leur terroir natal, les Augustes portraits se vendaient fort bien. Leur côté « objet bizarre » allait bien avec le caractère très « Montmartre » d'Asakusa. Je les contemplais accoudé à la balustrade en bambou rond des devantures, escamotant mes obligations scolaires d'élève de troisième année de collège⁷ ; c'était un temps où j'allais souvent à l'aventure flâner dans les environs d'Asakusa.

L'Asakusa de ce temps-là subsiste encore sur l'envers de ma rétine comme le verre coloré d'une lanterne magique. Je passais souvent mon temps assis sur les rochers artificiels d'Ikenoshima⁸. En face de l'île, il y avait toute une troupe de danseurs sur balle d'Aoki et d'Egawa⁹. Devant les étals, cinq ou six filles alignées en *nikujiban*¹⁰ retenaient les pas des badauds de passage qui les regardaient jouer habilement du bout de leurs pieds solides, en équilibre sur leurs boules. Les cuisses et les mollets fermement gainés par les *nikujiban* de couleur chair constituaient un spectacle d'un érotisme exacerbé pour cette époque.

Dans un angle de l'étang, comme un symbole d'Asakusa, s'élevaient dans un empilement de briques rouges les douze étages du *Jûnikai*¹¹ datant des premières années de Meiji, telle une verge atteinte de phimosis. Pour grimper les douze étages, il n'y avait qu'un escalier en colimaçon, comme dans un phare, et la montée était chose difficile. Depuis la plate-forme du toit, on pouvait contempler tout Tôkyô, en empruntant des jumelles. Par temps clair, on pouvait aussi voir distinctement l'Awa et le Kazusa dans les lointains de la baie de Tôkyô¹², et les

gens montaient sans interruption. Les jours de grand vent, on sentait vraiment la tour trembler.

Grimper à ce *Jûnikai*, contempler les brumes bleutées de Katsushika, Tsukuda et Haneda ¹³ était l'un des mes grands plaisirs. Les tortues d'eau douce du sanctuaire d'Awajima existent encore, mais quant aux femmes qui s'y rendaient pour « l'offrande des aiguilles ¹⁴ », avec leur col noir et leurs pieds nus sur des *getas* aux taquets vernis ¹⁵, leurs belles silhouettes n'existent plus. Les boutiques de devins s'alignaient, et il y avait aussi deux ou trois tentes à photographie express, devant lesquelles les photographes hélaient le chaland. On vous remettait les épreuves des photographies sur plaque de verre dans des boîtes en paulownia. Quand je me souviens du rouleau de « l'Auguste portrait », c'est aussitôt associé à cette atmosphère qu'il flotte devant moi. L'Empereur, c'était la silhouette de l'empereur Meiji avec sa barbe fournie, et même après que l'on eut dépassé Meiji et fut entré dans Taishô, je fus très longtemps sans m'apercevoir qu'à un moment (mais lequel ?), l'Auguste portrait de l'empereur Meiji s'était changé en celui de l'empereur Taishô. C'était une époque qui présentait tant de changements en tous genres...

Quand finit le deuil de l'empereur Meiji, on passa à l'ère de l'empereur Taishô [1912]. L'empereur Meiji avait eu sur le peuple un grand ascendant. On peut même dire que l'on s'était excessivement reposé sur lui seul. Quant à l'empereur Taishô, sa santé avait été proverbialement mauvaise depuis l'époque où il était prince héritier et lors de l'avènement du jeune Empereur, nul ne pensait à l'avenir du Japon sans un serrement de cœur.

Comme les engrenages de Meiji continuaient à tourner, chacun comprenait bien qu'il suffisait d'en conserver fermement l'héritage, mais sous la direction d'un empereur qui manquait de poigne, les gens de Taishô recouvrèrent une certaine gaîté qu'ils n'avaient pas sous Meiji ¹⁶. Quand je dis « gens de Taishô », il ne s'agit pas des gens nés sous Taishô, mais des gens nés sous Meiji et devenus adultes sous l'ère Taishô, de cette génération qui vécut une époque où la vie donnait ses moissons.

L'infortuné empereur Taishô, dès qu'il eut accédé à la dignité impériale, se retira à Hayama¹⁷ à cause de sa maladie et quand il mourut avant l'heure, celui qui devait être son successeur, l'empereur Shôwa¹⁸, avait déjà pris la conduite des affaires impériales comme régent. Pour le peuple, le caractère anguleux de Meiji s'était estompé et tout allait s'arrondissant. Qui plus est, une partie des capitalistes et des intellectuels ayant adopté comme mot d'ordre l'humanitarisme¹⁹ de l'Europe occidentale, ce fut un déluge de divertissements et de plaisirs, une débauche de bonne chère, et l'on peut dire que cette époque s'enveloppa dans une ouate à la fois douce et vaporeuse.

Enfin, du début de la Première Guerre mondiale en 1914 jusqu'à sa fin en 1918, le Japon, qui s'était rangé au côté des armées alliées, n'eut que Tsintao à conquérir, ce qu'il fit facilement, presque sans aucune perte. En revanche, les capitalistes s'engraissèrent à vue d'œil grâce aux exportations de matériel militaire, et comme, par contrecoup, l'ensemble de la société baignait dans une prospérité continuelle, nombreux étaient ceux qui priaient dans le fond de leur cœur pour que cette guerre continuât indéfiniment.

Ainsi que je l'ai raconté dans le premier chapitre, je me décidai à partir pour l'Europe l'année qui suivit la fin de la Première Guerre mondiale. Je voudrais donc parler du peuple sous Taishô tel que je l'ai vu et entendu dans ce périple. Tout à rebours des intellectuels de Taishô intoxiqués par la civilisation occidentale qui déferlait dans un véritable déluge, le type même du Japonais du peuple vivait sa vie, quelque désespérée qu'elle fût, au nom de l'Empereur comme « pour le pays », sans ressentir de désespoir.

J'étais donc sur ce bateau ; franc au premier regard, mais indéfinissable, et couvant par en dessous on ne savait trop quoi, présentant pour l'heure les apparences toutes bouddhiques d'une démocratie bourgeoise, le Japon était déjà éloigné de mille deux cents milles marins²⁰ ; étale comme une feuille de bananier d'un doux vert pâle, la mer nous ballottait. Le vieux souteneur de tantôt auquel le chef cuisinier réservait un traitement particulier ne cessait de me lorgner avec curiosité, et finalement, il me lança ces mots à

brûle-pourpoint : « Et vous, vous êtes quel genre de type ? J'ai vu toutes sortes de gens, j'peux parfaitement saisir ce qu'ils pensent ou ce qu'ils disent, mais alors vous, j'y arrive pas. Vous avez pas l'air d'être comme l'ingénieur de la plantation de caoutchouc. Enfin, où est-ce que vous allez, et pour quoi faire ? »

Je devins dès lors le compagnon de conversation du vieux. Je ne faisais pas de commerce, je n'avais aucun but précis. J'allais visiter Paris et Londres, comme ça, sans en avoir vraiment l'intention ; il ne semblait pas vraiment convaincu par ces paroles. Puis il se mit à dire : « Oh, tout ça revient au même ; si c'est ça, voyons, pourquoi ne pas plutôt aller à Singapour ou Palembang²¹ ? C'est des endroits faciles à vivre, et jusqu'à ce que vous ayez trouvé un travail qui vous plaise, vous pouvez rester tranquillement chez moi. »

Le vieux avait été marin avant de commencer son présent trafic. Il passait dans des chargements clandestins des groupes de trois ou cinq *karayuki-san*²², et avec l'argent gagné, il avait à son tour monté son commerce de maquereau, avec des femmes qu'il avait lui-même achetées et réparties en différents endroits. Il avait pour base d'opération Singapour, étendait son bras dans tous les environs, était craint par les femmes, qui l'appelaient le démon, et par les bien-pensants qui faisaient marcher les consulats japonais²³, les sociétés de presse, les banques ou les entreprises dont il était ostracisé et haï tel un scorpion ou un cafard.

Mais je n'étais pas humanitariste à cette époque et la qualité de maquereau du vieux ne m'arrêta pas particulièrement : mon cabotinage d'étudiant semblait le désorienter de plus en plus.

À Singapour, pendant une escale de deux jours et deux nuits, sur ses instances, un soir, je me laissai inviter chez lui. Je n'étais pas seul, il donnait aussi le gîte et le couvert à un saltimbanque. C'était une maison à la chinoise en crépi, avec de nombreuses pièces, et les femmes qu'il avait amenées s'étaient retirées dans une pièce à part. Il y en avait bien dix qui passaient leur temps, couchées par terre, à manger des *wantanmi*²⁴ et fumer du tabac dans des pipes²⁵. Un larbin qui devait les emmener dans l'intérieur du pays fabriquait une malle

en osier ; l'une d'elles lui lança une plaisanterie lubrique d'une voix éraillée de rogomme – et toutes de rire à gorge déployée.

Les femmes, dans cette chaleur, plaquaient force blanc sur leur visage brûlé par les Tropiques où le sel restait incrusté et appliquaient sur leurs lèvres flasques et blanchies un rouge à lèvres sang de coq. Les clients du bordel, des types de toutes sortes de pays, traînaient qui ses pieds nus, *peta peta*, qui ses légères *getas* chinoises, *kara kara*²⁶. Les Malais puaient l'huile de coco. Ils liaient des crins de queue de cheval au col de leur phallus dont la circoncision faisait saillir la tête ; sans le sou, comme des flâneurs en goguette, leur sarong négligemment entrouvert, ils tournaient autour de la marchandise sans acheter tout en laissant voir leur sexe. Les Chinois puaient l'ail et commençaient par discuter le prix sans se gêner. Les Indiens, démentant les traits effrayants de leur visage de Boddhidharma barbu²⁷, vous caressaient de leur voix agréable, et n'avaient pas comme les Chinois cette manie de lécher soigneusement jusqu'au thé rouge renversé sur leur soucoupe²⁸.

« Les femmes qui sont là en ce moment, c'est que des gagneuses venues à l'étranger volontairement et d'accord avec la famille. Ce groupe-là, leur famille va se trouver à l'aise dans leur village, avec des gains pareils elles seront à l'honneur, c'est pour ça qu'elles viennent volontiers faire leur magot à l'étranger. » Une grosse femme d'une quarantaine d'années qui faisait le service aux côtés du vieux (c'était l'une de ses concubines, et comme je ne le compris que plus tard, elle avait été à l'origine l'une de ces femmes expatriées) bavardait tout en donnant un coup de fer à des chemises dans la pièce ouvrant sur le jardin intérieur qui m'avait été attribuée pour chambre.

Après trois heures de l'après-midi, une pluie magistrale survint à l'improviste, balayant la touffeur de midi : le jardin intérieur, avec ses orchidées en pot suspendues aux murs crépis, sembla brusquement déborder d'une vitalité foisonnante. On ne saurait déterminer lesquelles étaient plus misérables, des femmes kidnappées par des marchands de chair humaine et subissant après avoir été vendues toute sorte de misères, ou de celles qui, se pliant docilement aux coutumes du

terroir et au choix familial, soutenaient leur famille en faisant de leur sexe une industrie.

Dans l'Asie du Sud-Est d'alors, les Japonais ayant quitté leur pays natal pour vivre en vagabonds étaient nombreux. Parmi eux, avec leurs histoires pitoyables, ceux qui avaient été capturés par l'ennemi lors des guerres sino – et russo-japonaises²⁹. Dans l'armée japonaise, mettre fin à ses jours avant d'être fait prisonnier par l'ennemi avait fini par devenir de règle, dans l'esprit du *bushidô*³⁰. Les familles qui comptaient un prisonnier n'étaient pas simplement déshonorées : on se montrait du doigt leurs membres par derrière, leurs enfants ne pouvaient même plus aller à l'école. Il arrivait aussi que la répudiation vînt des parents eux-mêmes ; si d'aventure le principal intéressé avait eu l'inconvenance de se mettre dans le cas de rentrer, rien à faire le plus souvent : comme on avait supposé qu'il était mort à la guerre, quand on apprenait où il se trouvait, on lui adressait une lettre l'exhortant à endosser les conséquences de ses actions – et à ne pas rentrer de toute son existence.

Les prisonniers eux-mêmes, comprenant leur situation, restaient sur place et y cherchaient du travail, se mariaient en entrant dans la famille d'une Mandchoue, allaient se cacher plus loin à l'intérieur du continent, devenaient vraiment des gens de là-bas et s'abstenaient désormais de montrer leur visage devant des Japonais. Même ceux qui revenaient au pays par amour du Japon changeaient fréquemment de nom et n'approchaient pas du village ou de la ville de leur famille. Que cette fureur de persécution à l'encontre de prisonniers était absurde !

Quant à eux, ils devenaient bandits de grand chemin pour se refaire, et il m'arriva même d'entendre des histoires fort vraisemblables d'anciens prisonniers devenus les agents clandestins des envahissements japonais, mais elles étaient peut-être inventées à un moment où fleurissaient les « récits de bandits montés héroïques³¹ ». Ajoutez là-dessus une courtisane mandchoue au grand cœur, et vous aurez tout ce qu'il vous faut pour une bonne intrigue.

L'histoire que j'entendis à Singapour était plus triste. Un dénommé Gunji, homonyme du capitaine qui avait fait l'expédition au pôle³²,

et de même grade, fut fait prisonnier lors de la guerre russo-japonaise ; après la guerre, il était entré en Malaisie en traversant le continent au prix de longues souffrances.

Cet homme se fraya seul un chemin dans la jungle, avec l'idée d'établir une plantation de poivriers, car il voulait vraiment aider au développement de la nation, possédé qu'il était par l'esprit de Meiji. On raconte qu'un jour, armé d'un simple *palang*³³, il fut attaqué par un tigre alors qu'il fauchait herbes et lianes. Le tigre est un animal plein de circonspection. Quand il voit un homme, il ne l'attaque pas tout de suite. Pendant quelques jours, il l'épie en se cachant et prend tout son temps pour l'assaillir quand il s'est assuré que tout ira bien. Le lieutenant bondit dans un étang, visa l'œil du tigre avec son *palang* et, dit-on, sauva sa vie en l'aveuglant.

Sa femme, Yoshiko, entreprit ce long voyage sur des bruits qui couraient que le capitaine était en Malaisie. Elle savait juste qu'il était dans l'intérieur mais ignorait à quel endroit exactement, et elle explora pendant trois ans de fond en comble le pays *kampong*³⁴ après *kampong* à la recherche du capitaine ; enfin, convaincue qu'il était mort, elle tomba sous la coupe d'un souteneur pour se retrouver au milieu d'une troupe de *karayuki-san*³⁵ qui errait dans les environs. Elle fut ensuite remarquée par un contremaître qui travaillait sur la rivière Sembrong³⁶, un dangereux dur à cuir nommé Gonbo, avec une tête de sauvage à faire peur, et se mit à vivre avec lui.

Pris de pitié pour Yoshiko, le secrétaire de l'association japonaise de Batopaha³⁷ la convoqua et, désireux de la sortir de sa détresse présente, lui procura une cachette à Singapour. Il s'arrangea pour la renvoyer au Japon par le premier bateau. Quel destin que de pourrir au fond de la jungle en compagnie des fureurs de Gonbo, pensait-elle, et elle pleurerait de joie devant les soins du secrétaire. Il s'était écoulé à peu près un an depuis son retour au Japon et voilà qu'elle revient, se fraie d'elle-même un passage vers le *kampong* de la forêt et retourne sous la coupe de Gonbo : telle était l'histoire.

«Ça ne peut être qu'un sortilège qui l'a forcée à revenir», disait la grasse concubine du vieux maquereau. «De la salive, des crottes

de nez, des menstrues³⁸, de la crasse d'oreille et de la chassie, on enduit une poupée avec tout ça, et si on couche avec la femme sur un matelas de paille dans lequel on l'a cousue, et elle vous est liée pour la vie ; même éloignée de dix mille *ri*, je vous la fais revenir. »

Dix ans s'étaient écoulés, quand vers 1930, revenant dans cette contrée pour visiter la plantation de caoutchouc de l'entreprise San Wu³⁹, j'eus l'occasion de remonter la rivière *Sembrong* en canoë, fendant les *nipas*⁴⁰ qui s'épanouissaient dans l'eau exactement comme les roseaux au Japon. Je l'aperçus alors par hasard, un *kabaya* sur son *sarong*⁴¹, silhouette indiscernable de celle d'une Malaise, et, bien qu'elle eût certainement dépassé la quarantaine, la physionomie tout à fait attirante ; juste comme nous la dépassions, mon accompagnateur m'avertit d'un « c'est elle ».

De même que la mélodie de Meiji s'était incrustée dans la tête des Japonais au point de ne pas les quitter, en Malaisie, ce *dongen*⁴² au tempo endiablé, avec ses sonorités d'une tristesse lascive, vous poursuivait de son obsession. On racontait aussi que certains colons japonais, envoûtés par les mélodies de la danse du *dongen*, devenaient membres de leurs orchestres et abandonnaient nationalité et emploi pour ne jamais rentrer au pays. Tout comme une foule d'âmes errantes étaient envoûtées par la mélodie du militarisme, d'autres âmes errantes avançaient en rôdant au sein de la jungle, attirées par les instruments et les airs malais.

Par la suite, les interdictions des autorités anglaises⁴³ se firent plus strictes, et comme l'importation de prostituées n'était plus permise, le commerce du maquereau cessa d'être praticable ; alors le vieux avait monté un hôtel de passe dans ce quartier hindou du boulevard Serangoon avec la grasse concubine qui avait pris l'habitude de s'occuper de lui ; la femme était déjà morte, mais le vieux, quoique seul, avait encore toute sa santé. Au fond de la chambre plongée dans la pénombre, il était assis sur un tatami déroulé, l'air esseulé. Il semblait assez dur d'oreille, et tentait de saisir ce que je lui racontais en mettant ses deux mains en cornet : il finit apparemment par se souvenir de moi. Un relent tenace de benjoin traînait partout dans la

chambre en même temps que l'odeur de l'encens chasse-moustiques. Sur l'autel bouddhique en face de moi se trouvait la photographie d'une fillette de six ou sept ans, inclinant la tête, en tenue de danseuse – était-ce sa petite fille au Japon ? À côté, un alignement de cinq ou six tablettes mortuaires, nouvelles ou anciennes, serrées au point de se toucher, et sur le mur plâtré, au-dessus de cet autel bouddhique, deux cadres en guise de décoration. Quand je les remarquai, j'eus un sursaut : c'étaient mes vieilles connaissances des boutiques d'Asakusa le long de Hanayashiki, un empereur Meiji avec son impératrice et un empereur régnant dont j'avais là, en estampages coloriés au pinceau de buvard, les Augustes portraits.

Ici aussi, on retrouvait donc un sujet de l'Empereur. Médisances et critiques ne pénétraient plus dans son oreille de sourd, qui n'entendait plus que la mélodie militariste de Meiji ; sans doute étaient-ce les âmes en peine qui s'adressaient à lui dans le va-et-vient de fantômes familiers qu'il voyait à travers ses yeux larmoyants de vieillesse. Au-dessus des visages des Augustes portraits, courait un gecko presque transparent à force de blancheur, bondissant sur les moustiques les plus proches qui lui servaient de pitance ; il fuyait un partenaire qui l'invitait à s'accoupler et *tchi, tchi*, pleurait d'une voix frêle, comme s'il claquait la langue de dépit.

La piste de l'étranger

Alors que les masses vivaient toujours comme sous Meiji, les intellectuels de Taishô faisaient montre d'un appétit insatiable pour la culture européenne. Mais à la fin, tel ce Grec qui s'élança haut dans les cieux avec des ailes artificielles, pour culbuter, les ailes brûlées par le soleil, le destin qui les attendait était la chute dans les tourbillons du désespoir. Parlons donc de ces hommes-là, de moi-même, de mes contemporains de l'intelligentsia, de nos espoirs incohérents et de notre désespoir sans issue.

Je retourne dans mon récit à ce qui précéda mon premier voyage en Europe. Au Royal Hall, je m'enflammai instantanément pour l'opéra,

exécuté pour la première fois au Japon sous la direction de l'Italien Rossi⁴⁴.

Les gestes et attitudes de Hara Nobuko, de Taya Rikizô, du couple Shimizu Kintarô⁴⁵, se fondaient dans les gestes et attitudes du quotidien des Japonais, et pour nous, jeunes gens qui dévalions le long des douves vers Akasaka Mitsuke⁴⁶, ils donnaient du rythme à nos pas. La mélodie mielleuse du *Médecin d'Alcantara*⁴⁷, « L'amour est tendre, ô fleur des champs », se répandait.

Cette mélodie... Dans notre île, les chants de prêche et les chants *bon*⁴⁸ du terroir avaient engendré la mélancolie, la tristesse illimitée de cette union de la flûte et du tambour qui fait nos mélodies ; elle, à l'opposé, chantait un pays de pureté, de lumière et de passion, la fusion des corps et des âmes dans l'amour.

Moi, de toute mon âme, j'enrageais d'être né Japonais ; mon nez arqué, ma peau couleur de buis suscitaient en moi une irrépressible aversion. J'étais complètement ébloui par la culture occidentale, j'en avais « plein les yeux », j'avais perdu le calme nécessaire pour trier le bon grain de l'ivraie. Je m'abandonnai sans résistance à la fascination de cet éclat.

Dès l'origine, les Japonais excellèrent dans l'art d'importer la civilisation de grands pays et de l'assimiler à leur civilisation autochtone ; depuis les temps lointains de Tenpyô⁴⁹, ils ont une tradition de vénération extrême pour l'étranger. Les savants confucéens du début de l'époque d'Edo ressentaient comme une infériorité de n'être pas nés dans le pays des saints et des sages⁵⁰, et la manière dont les étudiants entichés d'études hollandaises, vers la fin du shogunat, faisaient étalage de leur baragouin hollandais⁵¹ jusque dans les maisons closes est judicieusement dépeinte dans les *share-bon*⁵². Taishô fut aussi l'une de ces époques.

Ayant appris la venue de Tagore, je l'écoutai en conférence assis au premier rang, et fus ensorcelé par la douceur du poème *Gitanjali*⁵³ ; aussitôt après je tombai sur le *Triomphe de la mort* de d'Annunzio⁵⁴, pris sur-le-champ en grippe l'amour sentimental trop fleur bleue et ne songeai qu'à poursuivre jusqu'à la mort l'épure du désir sexuel,

en explorant l'amour avec une partenaire adulte. En lisant Nietzsche, que sa difficulté me rendait pourtant quelque peu abscons, je me nietzschéifiais ; en lisant le *Lujin* de Tourgueniev, il me semblait que tout comme Lujin, si j'envoûtais autrui par mes rêveries, j'étais un être de désespoir incapable de réalisations concrètes. En lisant Tolstoï, je pensais que les souffrances du bon cœur de Nebridov⁵⁵ avaient anticipé mes propres souffrances.

De tels enfantillages sont-ils possibles ? Quelle est donc cette capacité exceptionnelle qui permettrait d'appréhender simultanément dans le fond de son cœur sans conflit ni contradiction des hommes que leurs opinions opposées rendent incompatibles, quitte, par la suite, à les recracher, une fois le jus bien pressé, dans une magnifique inconstance ?

J'étais encore un fanatique de la série des *Masque de pourpre* de Francis Ford⁵⁶ et de *Zigomar*⁵⁷ ; j'idolâtrais en secret les silhouettes de Mesdemoiselles Lilian Gish⁵⁸ et Pearl White⁵⁹ à l'écran, nourrissant d'éphémères et bas fantasmes pour le duvet argenté et la douceur de leur peau.

Dans mes pensées d'alors, j'avais oublié que le Japon était le Japon ; manger du *daikon* en tranches flottant dans la soupe de *miso*⁶⁰, mouiller des *getas* au talon usé en pissant contre une colonne électrique, des réalités de ce genre n'étaient rien de plus pour moi qu'un interstice enfoui sous de vieux papiers ou du sable. Discuter, élargir ma connaissance de l'étranger, m'installer dans ce mirage avec des compagnons intellectuels qui partageaient mes goûts, c'était là ce qui faisait instantanément de la vie un lieu de délices, ce qui la rendait digne d'être vécue.

Puis, au Japon, c'était une humanité pitoyable qui grouillait sous mes yeux. Inintelligents, dépourvus de morale, bons à rien, ces Japonais ne connaissaient ni la vraie vie, ni la vraie liberté, ni le vrai amour. Ils avaient beau imiter l'Occident de toutes leurs forces, une fois dans leurs mains, toute la richesse de cette culture finissait en lambeaux crasseux.

Considérons donc ces romans naturalistes à la propreté douteuse⁶¹. Au moment où il mettait sous le nez des Japonais un caleçon et des chaussettes sales, l'homme qui accomplissait un tel acte estimait n'être déjà plus japonais. Pourtant, né lui-même au Japon, devenu adulte au sein des traditions japonaises, il n'avait jamais réellement assimilé quoi que ce fût qui se trouvât en dehors du Japon, mais cela, il l'avait oublié depuis un temps immémorial, ou plutôt il n'y accordait jamais l'ombre d'une pensée. En outre, ces Occidentaux pleins d'orgueil, tout en applaudissant à deux mains les singes quand ils imitent les hommes, trouvent proprement intolérable toute prétention du singe à l'égalité, mais cela non plus, il ne l'avait pas remarqué.

Au bout d'un certain temps, je tombai sous le charme de la nouvelle vague venue d'Amérique incarnée par Walt Whitman⁶². Les fanfaronnades de cette « pensée libertaire » balayant en trombe le Texas et le Nouveau Mexique m'avaient jusqu'alors épargné : je répandis donc la bonne nouvelle parmi mes amis.

Pourtant, dans cette incohérence, à travers ces promenades faites au petit bonheur, au fil des mois et des ans, je me formais. En adaptant mes choix et mes rejets au gré des circonstances, je devins un intellectuel passable.

Mais mon centre d'intérêt principal n'était pas seulement cette manie de l'Europe. La grande affaire de ma jeunesse fut indiscutablement l'amour. L'amour, est-ce un dieu qui le choisit ? ou bien nous-mêmes ? ou bien l'époque ? ou bien plutôt le hasard d'une proximité ? Au moment de parler d'une affaire aussi sérieuse, je n'ai aucune opinion arrêtée sur ce point. Car en fait de savoir si je m'engageais vraiment dans l'amour, ou bien si je voulais faire autre chose, et quelle était la limite de l'acte d'aimer, j'étais sur tout cela d'un scepticisme absolu.

Je compliquais l'amour à plaisir. Jusque dans ses mimiques, ses dialogues et ses accessoires de scène, il me fallait imiter l'Occident. J'imaginais que puisque les Japonais aussi avaient pu écrire des romans et des poèmes⁶³, ces mêmes Japonais finiraient bien par maîtriser l'amour à l'occidentale. J'étais bien excusable de le penser, car non seulement dans les grandes villes, mais même parmi la jeunesse à la

mode des villes de province, sous l'influence du féminisme courtois à l'occidentale, l'amour des acteurs de cinéma servait désormais de modèle à des imitations de pacotille. L'opéra du Royal Hall commençait à jouir d'une grande popularité parmi les masses.

Tout le monde s'apercevait qu'avec l'entrée dans l'ère de Taishō [1912-1926] le Japon avait radicalement changé et les parents commençaient non sans inquiétude à sentir le sol se dérober sous leur pas. Suivant la tendance générale, les jeunes hommes rêvaient amour plutôt que mariage, alors que les jeunes filles se jetaient dans les bras des hommes sans ce soucier du qu'en dira-t-on.

La résistance aux parents qui refusaient l'amour se fortifiait, le soutien du monde allait aux jeunes gens. Même l'amour avec une femme mariée n'était plus l'objet d'une condamnation systématique. Si le cas relevait du droit pénal, on ne pensait plus que poursuivre une femme adultère préservât automatiquement l'honneur du mari.

Les parents de Meiji, prétextant leur expérience, étaient loin d'encourager le mouvement, mais comme de nombreux exemples leur montraient qu'il n'avait pas été de bonne politique d'imposer son point de vue, ils prenaient en considération la volonté de leurs enfants, et rares étaient désormais ceux qui n'en faisaient qu'à leur tête. Contraintes, efforts pervers, violences inhumaines, séparation pour cause de distance sociale – les absurdités flagrantes se faisaient plus discrètes.

Pourtant, si de tels comportements avaient tendance à être ressentis comme suffisamment honteux pour devenir de moins en moins possibles, cette évolution relevait d'une technique d'autoprotection passive consistant à faire le mort en suivant les tendances de l'époque plutôt que d'un véritable éveil des individus à l'humanité.

Assurément, seuls la pensée, la littérature, les films, bref, l'influence de l'Occident dans laquelle on baignait, pouvaient vraiment expliquer que le prix accordé à la vie sentimentale eût pu atteindre une telle importance. Les jeunes amateurs de littérature japonais, instruits par les romans et traités de morale occidentaux, possédaient à présent le courage de dévoiler leurs blessures intimes. Et les lecteurs apprenaient

eux aussi à connaître la psychologie humaine en lisant les romans-confessions écrits par ces jeunes auteurs ; ils ne lisaient plus seulement pour se distraire ou s'édifier : une tendance à lire pour comprendre les tréfonds de l'homme apparaissait.

Mais à l'entrée de l'ère Taishô, l'adoption sans réserve de cette culture et de cette pensée étrangères, de quelque côté qu'on l'envisageât, heurtait désormais dans le moindre de ses aspects la politique du *sonnô jôï*⁶⁴ poursuivie depuis Meiji. Sans même aller jusqu'à la pensée révolutionnaire qui heurtait la nation de front, la différence de mœurs entre les Occidentaux et nous n'était pas une raison suffisante, aux yeux des autorités promouvant la morale et les bonnes mœurs, pour laisser passer une pensée immorale et une littérature obscène qui, empruntant le spécieux prétexte des beaux-arts, s'avancait au grand jour dans toute son imposture. Or c'était cette littérature que tous, des intellectuels aux lycéens, applaudissaient à grands cris. Et la maladresse des autorités, chaque fois qu'elles tentaient d'exercer leur contrôle, provoquait de telles risées chez les intellectuels et dans la jeune génération qu'elles en restaient pétrifiées par l'adversité.

L'ère de Taishô fut à un point surprenant une époque d'affaiblissement de l'armée et des autorités. L'affaire des pots-de-vin de la marine éclatait au grand jour, la corruption des partis politiques devenait un problème. Par-delà la raison d'État, le peuple, usant de ses droits naturels de contribuable, déterrait les malversations de l'armée et des autorités et les condamnait. En modifiant la substance des Japonais, on avait réussi à affaiblir leur cohésion, et nos nationalistes en étaient malades.

On fermait alors les yeux sur l'importation de la culture spirituelle de l'étranger, considérée comme un corollaire inévitable de celle de la culture matérielle.

Mais alors que Taishô menait si activement et librement cette enquête sur la vie humaine et l'humanitarisme et que l'opinion publique semblait unanimement soutenir une telle tendance, la nouvelle tradition ne sut pas s'enraciner et ce, non par manque de temps ni parce que les intellectuels qui la portaient à bout de bras n'étaient que des jeunes

gens des classes supérieures en rupture de ban sans aucune expérience ou des fils de propriétaires de campagne déguisés en lettrés.

Non, c'est qu'à cette époque les Japonais, même s'ils s'étaient efforcés d'acquérir un moi qui leur appartînt en propre, ne pouvaient sans doute qu'y échouer lamentablement.

Sans attaches claires, donc sans aucune voie de retraite, nos « moi » n'avaient autrement dit aucun espace où s'implanter. Car depuis Meiji, le sol chargé de désespoir les refusait.

À ce stade, je voudrais encore dire quelques mots à mon sujet. J'en étais finalement venu à me désigner du nom d'« *étranger*⁶⁵ ». C'était là tout le résultat de mes petits efforts personnels. Car un Japonais pour lequel la politique du Japon, son économie, son expansion, sa mission nationale, etc., ne présentaient absolument aucun intérêt particulier, ne pouvait qu'être un étranger : cette pensée, quand je me l'appliquais, me donnait une sensation de fraîcheur.

Si l'on qualifiait un tel homme d'étranger, la majorité des hommes de la rue de l'ère Taishô auraient sans doute mérité cette appellation. Cependant, j'avais hérité de la propreté maniaque des gens de Meiji, je prenais des bains matinaux, j'expédiais des repas d'une simplicité raffinée. Mais alors que j'avais incorporé toutes ces qualités éminemment japonaises que sont un caractère retors et des goûts changeants associés à une grande susceptibilité, je pense ne m'être jamais livré à la moindre introspection.

J'aimais réciter la pièce qui introduit les *Poèmes en prose* de Charles Baudelaire⁶⁶, cet « étranger » invoquant les nuages, mais je ne lui arrivais pas à la cheville ; depuis les jours de ma jeunesse au Royal Hall, je n'étais guère qu'un décrocheur de lunes avide de nouveautés.

En ce temps-là, je n'avais pas la moindre idée de ce que je pourrais bien faire.

Mon père adoptif m'avait laissé un peu d'argent ; espérant gagner gros dans l'extraction du manganèse, je prospectai la montagne de Gunma jusqu'à Fukushima⁶⁷. Mais l'annonce de la fin de la Première Guerre

mondiale marqua l'échec de mon entreprise, qui ne me laissa que peu d'argent en poche.

Mon camarade de lycée M. m'ayant fait lire les romans de Tayama Katai⁶⁸ et Tokuda Shûsei⁶⁹, je commençai à m'intéresser au roman contemporain et choisis pour cette raison la section de littérature anglaise à Waseda. Toutefois, quand j'y entrai pour de bon, je fus entouré de condisciples se sentant investis d'une mission littéraire à laquelle ils étaient prédestinés, et à la pensée d'avoir à lutter avec eux, mon ardeur diminua sensiblement. Je me rendis compte à leur contact que je n'étais qu'un ignorant, et quand je compris que je n'avais rien lu, j'en vins peu à peu à ressentir de la haine pour la littérature.

J'entrai donc à l'école des beaux-arts de Tôkyô, décidant que je deviendrais peintre de style japonais, mais là aussi, que de jeunes gens moins âgés que moi et comblés par le ciel de dons artistiques, sans autre perspective que de progresser dans cette voie ! J'étais de plus en mauvais termes avec mes condisciples et mes aînés.

C'est ainsi que je laissai tomber le monde des écoles : pour passer le temps, je commençai comme d'autres à écrire des poèmes, et un ami qui travaillait dans le même sens eut la gentillesse de m'introduire chez un homme illustre de ses amis. Mais je ne savais que dire, et comme je me contentais de me taire obstinément, mon introducteur en perdit la face ; je ne pus même pas me résoudre à retourner chez son aîné (*senpai*), qui dut me prendre par erreur pour un homme hautain, faute de saisir que j'étais totalement dénué d'instruction.

J'avais alors l'impression d'être un bon à rien, sans que la pensée du suicide ou de quelque chose de ce genre effleurât mon esprit. Quand l'argent vint à manquer, j'éprouvai la sensation d'impuissance bien connue de qui n'y a jamais particulièrement pris garde auparavant, et ce fut le début d'un effondrement sans remède.

Soudain, en 1919, poussé par cette haine de moi-même, je partis à l'étranger pour la première fois – comme je l'ai déjà mentionné à plusieurs reprises. J'embarquai sur le Sadomaru à destination de l'Europe, ainsi que je l'ai écrit dans le premier chapitre de ce livre ; contrairement aux espérances de mes familiers, loin d'avoir aucune

intention de saisir le succès à bras le corps, je n'avais pas la moindre idée de la manière dont c'était possible. Ce n'était pas non plus que mon envie d'observer les paysages et les hommes d'autres pays fût si prégnante. Quant à assimiler de nouvelles connaissances dans ces contrées pour contribuer au développement du Japon, j'étais encore plus éloigné d'ambitions aussi grandioses. Il y avait déjà bien assez de gens prêts à ce genre de chose.

De plus, j'avais fini par être las de cette vie de discussions avec de jeunes littérateurs qui me laissaient vaguement insatisfait derrière mon accord de façade. En écoutant le son du moteur qui fendait la mer agitée, j'en venais à souhaiter de rester à jamais sans port où relâcher.

Quand j'y repense attentivement aujourd'hui, je vois que le sentiment d'efforts gaspillés que j'éprouvais dans ma jeunesse ne m'était pas propre. Taishô semblait à première vue l'accomplissement de la puissance nationale dans la liberté, mais au cœur même de cette époque, la corde de Meiji, tendue à l'extrême, avait cassé, et les hommes désarmés, pleins d'états d'âme, éprouvaient tous le même sentiment de désolation.

Et tout cet intérêt pour la littérature et le reste n'était peut-être chez eux qu'une tentative pour s'accrocher en hâte à des troncs de bois flottants.

Quelques mots d'explication – provisoire – sur cet intérêt exclusif pour la littérature. Ils croyaient avoir trouvé la méthode pour développer leur moi grâce à la littérature étrangère. Tout japonais qu'ils étaient, ils se différenciaient par ce « moi » des Japonais qui les entouraient, ce qui les amenait à désespérer des Japonais en général, et donc à se désespérer également de l'être eux-mêmes, avec un sadisme⁷⁰ dont ils éprouvaient le goût doux-amer.

Pourtant, si la littérature leur servait tant d'appui, c'est que leur désespoir se limitait à un désespoir littéraire, il n'y avait pas là de quoi les rendre vraiment malheureux. L'orgueil qu'ils tiraient de ce désespoir, véritable décoration sur leur poitrine d'élus de la littérature, faisait même flotter sur leurs lèvres un secret sourire de satisfaction.

Le Japon me prenait à la gorge, j'avais pris la fuite sur un coup de tête, et quand j'y songe maintenant, quelque chose joua alors singulièrement en ma faveur : j'eus pour compagnon de voyage en Angleterre et en Belgique un marchand d'antiquités, le vieux Suzuki Kôjirô. Il m'engagea comme aide dans son commerce d'antiquaire, me céda ses clients fortunés en Europe ou en Amérique, et paraissait méditer de faire de moi son successeur. Grâce à lui, j'examinai les collections rassemblées par des collectionneurs anglais ou belges mondialement connus et acquis une expérience de première main des grosses ventes aux enchères ; et pendant ce temps mon œil s'exerçait, même si le fait d'avoir eu sous les yeux la collection d'antiquités, de livres et de peintures de mon père depuis ma prime enfance m'avait déjà donné une impression de familiarité avec le monde des beaux-arts japonais. Ornaments de ceinture⁷¹, laques dorées, images du monde flottant⁷², mon intérêt pour tout cela s'approfondissait singulièrement. Le vieux Suzuki, avec lequel je partageais ma chambre, m'empêchait de dormir avec ses ronflements ; et moi je ne pouvais pas manger de viande de mouton – tel fut le genre de vétille qui nous brouilla. Quand nous nous séparâmes, je savais désormais à quel point les Occidentaux goûtaient la beauté subtile propre aux créations japonaises, ce qui m'avait donné à réfléchir.

Après avoir quitté le vieux, je vaguai en visitant les musées ou les églises aux vieilles fresques. De Rubens à Van Eyck, en remontant le temps, les peintures qui éveillaient mon intérêt étaient surtout celles de l'école flamande. J'y percevais la richesse traditionnelle de cette civilisation de la pierre et du fer. Cela dit, j'avais beau lui opposer la beauté fantomatique de notre civilisation du papier, du bambou et du torchis, pour moi qui vivais sous Taishô, le monde de beauté d'un Kenzan, d'un Kôrin, d'un Hokusai, d'un Hiroshige, d'un Kiyonaga⁷³ était déjà irrévocablement aboli. Depuis que l'esprit de Meiji avait rompu avec lui, un hiatus de soixante ans s'était créé⁷⁴. Et nous avions désormais perdu la tradition de tout cela.

Alors que j'étais sous l'emprise de la culture importée de Taishô dont je ressentais toute la superficialité et la laideur, la culture du Japon

d'antan accompagnait les rêves de mes nuits de voyage. Mais même après mon retour au pays, rien ne pourrait faire resurgir ce monde magnifique de son abolition. J'avais encore le sang trop vif, trop de jeunesse pour accepter simplement tel quel ce double désespoir. Non sans insolence, je me crus capable de créer moi-même un nouvel art japonais éloigné des modèles occidentaux. Mon premier recueil de poèmes digne de ce nom, *Scarabées*⁷⁵, fut le résultat de cette tentative, mais le dieu de la beauté n'allait sûrement pas faire preuve d'autant de magnanimité face à un narcissisme aussi désinvolte. Indépendamment de toutes les misères de la guerre et de la politique japonaise, ce problème s'enchevêtra par la suite à la tragédie de ma longue existence, développant l'histoire changeante de désespoirs succédant à d'autres désespoirs. Une histoire qui continue encore.

À l'époque de mon séjour en Europe, je rencontrai trois Japonais d'un genre particulier. D'abord à Londres, où même au beau milieu de la Première Guerre mondiale, vivait en permanence le poète Untel. En fait de poésie, il composait en chinois classique⁷⁶ et traduisait lui-même ses poèmes en anglais, ce qui avait fait de lui un personnage. Je ne me souviens pas de son nom dont je ne m'étais peut-être pas enquis, à moins que je ne l'aie entendu que pour l'oublier aussitôt. Cet homme, vêtu d'un *haorihakama*⁷⁷ frappé de blasons noirs, faisait sonner ses *getas* en marchant dans Piccadilly Circus. Il vivait en vendant du « Japon ». Et les poèmes qu'il composait avaient pour thème la vie des Japonais d'Edo, dans le Japon d'avant l'ouverture.

Un maître jardinier japonais, resté à Paris après y avoir été appelé pour l'Exposition internationale⁷⁸, était sensiblement dans le même cas. L'auteur de poèmes chinois devait au moins traduire ses productions en anglais, mais le maître jardinier, lui, n'avait qu'à vendre un savoir-faire acquis au Japon pour gagner son pain à l'étranger. Paris est le lieu de ralliement des amateurs de bizarreries. Il construisait des jardins dans le style japonais pour les bourgeois qui s'étaient entichés des jardins japonais de l'exposition, et comme la demande était telle qu'il devait refuser des commandes, il tournait à plein régime, sous-traitait à des ouvriers français et prospérait dans

son commerce. À l'époque où je le rencontrai, il était déjà très âgé. Qu'il s'agît du poète ou du maître jardinier, il me suffit d'échanger quelques mots avec eux pour voir qu'ils débordaient de suffisance. Pour l'auteur de poèmes chinois, la poésie occidentale n'arrivait pas à la cheville de celle de l'Orient. Les poèmes chinois, avec leurs tons plans ou obliques et leurs cinq ou sept pieds, avaient une beauté simple et pure⁷⁹ qui faisait ressortir la grandiloquence lassante et le grincement ridicule et mauvais des mots européens au moment du passage à l'anglais. Quant au vieil architecte jardinier, qui avait un peu plus le sens commun, les jardins européens n'étaient guère à l'entendre parler que des places ornementales, bien éloignées des jardins japonais dans les métamorphoses de leurs beautés, avec leurs assemblages de croupes montagneuses et de profondes vallées fondues en un tout à la fois grandiose et subtil.

«Les jardins de ces sales poilus⁸⁰, ce sont des parcs de jeu pour enfants. Des choses pareilles, on n'appelle pas ça des jardins. Ces poilus, y sont pas stupides. Ils comprennent bien que les jardins japonais ont du bon. Mais évidemment, ils ont du mal à admettre leur défaite. Ils ne veulent absolument pas se rendre. Ha ha ha ! », éclatait-il d'un rire joyeux. On dit que Rodin lui-même avait vanté les jardins du vieil homme. Il serait allé voir un jardin construit par lui accompagné d'une petite Japonaise nommée Ohana qui lui servait de modèle. Cette Ohana vit encore, je l'ai rencontrée une fois. C'était déjà alors une petite vieille insignifiante et toute ridée.

De manière générale, les Japonais d'Europe étaient souvent des types de ce genre. Mais il y avait bien entendu des exceptions. Ainsi de Nishimori, cet homme que je rencontrai à Paris. Il était à peu près de dix ans mon aîné, et avec sa haute stature et son air de gentleman anglais, c'était un beau gaillard. Tout en fréquentant la Sorbonne pour ses études de droit, il s'était mis avec une Française, et venait à l'université depuis la maison de sa femme. Il disait « Nous » en parlant de lui-même⁸¹, ce qui faisait très Meiji. Entraîné par sa conversation, je me retrouvai à un certain moment à me donner du « Nous », et je me souviens qu'en m'en apercevant, je piquai un fard. À l'opposé parfait

du héros masculin de *La Danseuse* de Mori Ôgai⁸², il tira un trait sur le Japon, se donna un nom européen et décida finalement de mourir en Europe. Comme aujourd'hui le spécialiste de littérature française Mori Arimasa⁸³ avec son occidentalisme systématique, il négligeait complètement l'érudition orientale, antisystématique ; la littérature et les beaux-arts japonais, indigents et vaporeux, ne seraient jamais que des ébauches sans forme achevée – telles étaient ses critiques.

Emporté dans le flot de ses mots teintés d'un léger accent du Tôhoku⁸⁴, avec le peu d'années que je comptais, j'étais subjugué par sa conversation et bien loin de pouvoir lui porter la contradiction :

« Moui, écoute donc. Nous, voilà ce que Nous pensons, peut-être à tort. En fait, les Japonais ont le cœur étroit, c'est l'exclusivisme qui est fort chez eux. Ils sont beaucoup trop retors. Regarde, quand il s'assoit dans un café, l'attaché d'ambassade A., c'est exactement ça. Il va tout de suite s'asseoir au fond, dans un recoin, comme s'il voulait s'y encastrier. Après, il lorgne méchamment les gens alentour pour être sûr qu'ils ne vont pas s'approcher, se recroqueville comme pour se protéger et passe la pièce au crible. Le type qui fait le service a lancé un sarcasme bien ajusté : “*Monsieur*”⁸⁵, les visiteurs japonais, en général, ont l'air d'aimer beaucoup ce renfoncement : pour attirer ces dames, c'est la meilleure place, et ils le savent parfaitement, n'est-ce pas ?” Un humour aussi piquant, pour les Japonais, mais c'est quasiment inconcevable. Ils sont d'un sérieux mortel, impossible de discuter. Avec A., au premier mot, il vous fait des yeux grands comme ça. »

Voilà le genre de propos qu'il tenait. Et il est mort à Paris comme il le souhaitait. Quoique né sous Meiji, il avait complètement rejeté le Japon ; l'idée de l'enrichir avec le meilleur de la civilisation occidentale ne l'effleurait même pas. Ce n'était pas qu'il désespérât du Japon : le Japon le laissait étonnamment froid.

Mais le Japonais que j'étais n'avait nulle part où s'établir en dehors d'un possible retour au Japon. Tel un minable auquel une femme a battu froid et qui retourne chez elle après être allé chez telle autre qui n'a pas non plus voulu de lui, je revins parmi les alignements de

maisons basses de ce dépotoir incohérent que semblait être le port de Kobé⁸⁶, en haut-de-forme et complet veston.

Pour finir, l'Europe s'étant révélée à moi dans ses traditions et son ordre, le désordre sans remède de notre civilisation en costume d'emprunt m'était une vision insupportable, d'autant plus qu'avec la fin de la période de prospérité de la guerre, un vent de malheur commençait à souffler sur le Japon plein de froideur dans lequel je faisais ma rentrée. Ainsi les Japonais, de plus en plus à l'étroit, rôdaient ça et là, tout en méditant de partir qui pour la Mandchourie, qui pour Shanghai, sans plan établi, en quête d'un pactole improbable. Moi aussi, somme toute, j'avais fini dès lors par ressembler à un véritable *étranger*.

C'est vers cette époque que j'entraperçus par hasard trois hommes de lettres vraiment originaux : Iwano Hômei⁸⁷, Izumi Kyôka⁸⁸ et Nagai Kafû⁸⁹. Entre eux et moi, ce ne fut qu'une rencontre fortuite ; de véritable fréquentation ou connaissance, il n'en fut pas question. Iwano Hômei, qui prenait parti sur un coup de tête comme un Ôya Sôichi⁹⁰, semblait fait pour le malheur, alors qu'Izumi Kyôka évoquait la silhouette d'une souris serrant entre ses pattes une tirelire en forme de joyau « perle-précieuse⁹¹ ».

Entre eux deux, Kafû n'en faisait qu'à sa tête – être original qui ressemblait par certains côtés à mon grand-père adoptif Sadachi et comme lui homme de Meiji, mais rédimé par son intégrité d'artiste.

Kafû, qui partageait mon goût pour la littérature européenne et sa tradition d'une beauté accomplie, était sans illusions devant le barbare Japon contemporain ; mais s'il me ressemblait par son goût de l'*étranger*, il avait, lui, un bercail où rentrer. C'est par mépris de la vie nouvelle qu'il retournait vers les beautés trop mûres et déclinantes du monde fantomatique de la fin de l'époque d'Edo, lequel ne le cédait guère à l'Occident et à toute sa culture en finesse, chatoiement, harmonie – la silhouette isolée de sa retraite solitaire se détachant sur le clinquant bon marché, l'occidentalisme de pacotille de la culture nouvelle.

Quand l'auteur de romans d'un réalisme achevé tels que *Le Renard* et *Jour de neige*, l'écrivain exotique des *Histoires d'Amérique* et des *Histoires françaises*, retournant dans le monde de Ryûtei Tanehiko⁹² et de Tamenaga Shunsui⁹³, écrivit *La Sumida*⁹⁴, ce récit compassionnel d'amours contrariées, les écrivains japonais le perdirent fatalement de vue. C'est une vallée glacée de cinquante ans qu'il avait franchie d'un saut. Cette coupure d'avec le monde ne put bientôt plus être refermée. Sur la rive opposée, la tradition était interrompue, et ce qui en restait n'était désormais plus guère qu'une forme morte que quelques réunions d'amateurs tentaient de préserver.

De même que ses pagodes, ses restaurants sous les ponts volants⁹⁵ et ses maisons de thé faisaient toute la splendeur de Lin-an, capitale des Song du Sud⁹⁶, c'était l'atmosphère même des ères Tenmei et Kasei⁹⁷, le raffinement de leur civilisation, de leurs goûts littéraires, l'animation de leurs bordels et de leurs rues fleuries que Kafû voulait rendre. Dans les sentes aux égouts couverts de planches des maisons de passes misérables de Kôtô⁹⁸, tel un chien mal portant, maigre et sans logis, déambulait ce vieil *étranger* dont la silhouette vous empoignait. Quelle différence entre ce Kafû que j'apercevais là par hasard et le profil impassible du même Kafû entrevu dans une pâtisserie servant des *shiruko*⁹⁹ aux abords de Ginza.

Si deux personnes pouvaient se dévoiler sans façon l'intérieur de leur cœur, j'aurais pu lui adresser la parole et engager la conversation. Mais mon cœur était plein d'amertume, et le vieil *étranger* n'aurait sans doute pas eu la patience de partager cet état d'âme, car je sais bien que rien ne peut servir de pont entre deux êtres humains. Je ne fis que le croiser et partis sans me retourner. La rencontre et la séparation avec un frère humain sont choses cruelles. Une fois qu'un espace s'est creusé entre ceux qui se sont quittés, seul y subsiste le désespoir, et cinq milliards six cent soixante-dix millions d'années¹⁰⁰ pourraient bien s'écouler, pour Kafû et pour moi, sans que l'occasion de nous rencontrer et d'échanger des paroles revînt encore une fois.

En cours d'effondrement

C'était à je ne sais plus quel étage de l'immeuble Maru no uchi ¹⁰¹, où une exposition des chefs-d'œuvre de la poterie mondiale avait été organisée, le 1^{er} septembre de l'an douze de Taishō [1923], alors que midi approchait.

Les gens étaient littéralement abîmés dans leur contemplation, quand soudain, tandis qu'ils trébuchaient comme pris d'un vertige annonciateur de paralysie, ils sentirent ce déséquilibre assaillir leur esprit et le sang se retira de leur visage. Au même instant, les chefs-d'œuvre mondiaux d'une valeur presque inestimable – verreries gréco-romaines, vases de Perse, céramiques « trois couleurs » Tang –, roulant légèrement devant nos yeux, tombaient en dansant des présentoirs pour aller se fracasser nonchalamment ¹⁰².

Telle fut la soudaineté avec laquelle le grand tremblement de terre survint, sans aucun signe précurseur, dans la région du Kantō.

Ce furent Shitamachi, la ville basse de Tōkyō, avec sa population foisonnante et ses constructions aux fondements fragiles, et Yokohama aux nombreuses rivières qui eurent le plus grand nombre de victimes. Plus que le tremblement de terre, l'incendie consécutif les causa ; pendant deux jours et deux nuits, quand on regardait depuis Yamanote, la ville haute ¹⁰³, droit dans la direction de Nihonbashi ¹⁰⁴, on voyait se dresser une sinistre et gigantesque trombe pourpre, absolument fixe.

Venant d'Asakusa et se dirigeant vers Honjo et Fukagawa, le feu se propageait en rampant au ras du sol, et les gens – jeunes et vieux, hommes et femmes – couraient tous dans la même direction en cherchant le salut ; soufflés par la chaleur, ils jetaient ce qu'ils avaient emporté, ôtaient leurs vêtements, perdaient la tête et, quand ils s'effondraient sur le bord du chemin, bientôt ne se relevaient plus. Telles des souches de pin d'un rouge sanglant, ils formaient des amoncellements de cadavres. Boursoufflés, mangés par les flammes, d'autres cadavres de sexe indéterminé avaient les membres raidis. Il était bien difficile de distinguer qui étaient les parents, les fils, les frères ou les sœurs de qui.

De grandes répliques du séisme survinrent je ne sais combien de fois, et la terre tremblait devant nos yeux en ondulant comme si elle avait massé son ventre pansu. Les tôles en feu volaient en tourbillonnant dans le ciel et tombaient sur la tête des gens. Quiconque a vécu l'horreur de ce spectacle la connaît bien, mais tout le monde voudrait à coup sûr l'oublier.

Des rôdeurs à la recherche de biens monnayables qui n'auraient pas brûlé ou de doigts de cadavres à couper pour empocher l'or de leurs bagues commencèrent aussi à surgir du milieu de ce brasier fumant. Depuis le pont Eitai¹⁰⁵ jusqu'à la baie de Tôkyô, les cadavres de ceux qui s'étaient noyés en tentant de trouver leur salut dans l'eau flottaient amoncelés ; de monstrueuses crevettes, engraisées disait-on en mangeant ces cadavres, s'alignaient à des prix incroyablement bas aux devantures des poissonniers de la ville haute épargnée par les dommages. Personne n'avait mauvaise conscience à les acheter. Dans la maison de Yamanouchi Yoshio¹⁰⁶ près d'Ichigaya¹⁰⁷, nous en mangeâmes alors jusqu'à l'écœurement, grillées en *tempura*¹⁰⁸, en profitant de l'occasion. Si la chair humaine s'assimilait à l'intérieur des crevettes, le circuit qui la faisait retourner en nous sous forme de substance nutritive ne soulevait aucune objection particulière. Ce sont les cadavres humains dont l'apparence repoussante coupe complètement l'appétit.

Le *jûnikai* d'Asakusa, qui menaçait déjà ruine, finit par s'effondrer juste à ce moment-là¹⁰⁹. Il en resta plus ou moins la moitié en l'état ; les briques du haut tombées en avalanche formaient un amoncellement. Juste derrière, les bordels du coin, dont les enseignes « Aux plaisirs de la tortue¹¹⁰ » ou « Station de jeux d'alcôve » écrites sur les lanternes carrées aguichaient le client, se retrouvèrent instantanément écrasés et ensevelis, maison et personnel, et restèrent tels quels des mois durant, faute que l'on pût faire place nette.

Les portes des maisons de passe de Yoshiwara étant fermées, les putains avaient cherché refuge dans l'étang situé derrière l'hôpital, et l'eau de l'étang s'évaporant, les filles, cuites à l'étouffée, finirent en empilement. Il se trouva même des curieux pour venir de loin prendre

des photos. Trois jours durant, on put encore trouver dans les vestiges de l'incendie des endroits où brûlaient des flammes tantôt bleu pâle, tantôt pourpres, semblables à des feux follets. Quand le soir venait, sous l'éclat des étoiles, à l'ombre des entrepôts calcinés sans âme qui vive, des femmes qui avaient perdu biens et proches, s'improvisant prostituées, lançaient d'une voix faible des appels à l'aide.

J'avais dépensé le peu d'argent qui me restait au retour de mon voyage en Europe, et désormais sans un liard, j'étais locataire d'une maison où l'on pénétrait en passant par une rue de traverse prenant à l'angle d'un magasin à l'enseigne des « pilules sauve-vie » d'Akagi Motomachi, à Ushigome¹¹¹. Sur les tatamis crevassés d'un espace de trois *jôs*¹¹², à côté du vestibule, j'avais étendu un *futon* sur lequel je fainéantais, dormant et veillant dans un unique *yukata* puisque je n'avais pas un seul vêtement de rechange – aussi ne risquais-je pas de perdre grand-chose dans le tremblement de terre ou l'incendie.

Après quelque temps, des amis et connaissances chassés de leur gîte par le feu me rendirent visite. Fukushi Kôjirô¹¹³ venait de Fukawaga, l'effondrement des ponts l'avait empêché de passer, mais il avait fini par arriver en jouant au funambule sur la haute armature du pont Eitai, me raconta-t-il. La femme de Momota Sôji¹¹⁴, Shiwori, me rendit visite, pleine d'entrain dans ses guêtres. Le prieur du temple Shunkei à Honjo Narihira¹¹⁵, qui allait sur ses quatre-vingt-dix ans, survint pour me demander de l'aide après en avoir réchappé de justesse. Ils furent les premiers, et par la suite, des gens qui fuyaient les dangers ne cessèrent de chercher refuge chez moi, mais je n'avais guère que de l'eau à leur offrir. Ceux qui venaient d'une lointaine province y retournèrent, s'agrippant parfois même au toit des trains bondés.

Comme le désastre était circonscrit à la région du Kantô, en moins d'une semaine, biens et vivres de premier secours avaient été acheminés. On avait aménagé dans les rues des centres où l'on offrait des boulettes de riz non décortiqué et remplissait d'eau potable des seaux en bois munis de louches, si bien que le premier venu pouvait boire ou manger debout à sa guise.

Les morts dépassaient les quatre-vingt-dix mille, et les pertes matérielles allaient au-delà de toute possibilité d'estimation. Toutefois, le désastre ne s'arrêta pas là, car les hommes en conçurent un sentiment de désolation et d'intranquillité qui devint une faille profonde ; désormais subsistait dans le cœur des Japonais quelque chose qui menaçait de s'effondrer. Leur bonne fortune, en ascension constante depuis Meiji, venait de buter sur un obstacle, et sans se l'avouer, tout le monde le sentait, l'admettait en même temps ; l'amertume en persista durablement dans les cœurs.

La terre, cette assise inébranlable, avait tremblé dans ses propres fondements et cette sensation impliquait simultanément une perte de confiance dans ces sources supposées de toute stabilité que sont l'argent, la vie, l'autorité de l'État, ce qui contribua à entretenir un sentiment d'angoisse. Naturellement, toute confiance ne disparut pas radicalement. Mais une fois le désastre passé et le retour à la normale amorcé, le désespoir éprouvé en cet instant resta profondément gravé dans le cœur des Japonais, épousant aussi bien leur sentiment bouddhique d'impermanence, cette véritable fissure des cœurs nippons, que, plus concrètement, leur méfiance envers les hommes, de sorte que ce sentiment de désespoir en vint à saper la pensée individualiste qui avait commencé à s'enraciner. En plus de l'humanitarisme, le nihilisme s'affirma comme l'une des caractéristiques de Taishô et se mit à s'infiltrer progressivement au sein des masses.

Avec ce désastre, quelque chose s'effondra donc à grands fracas. De quoi s'agissait-il ? Voilà ce qu'il importe de montrer.

Sur le moment, pendant les quelques dizaines d'heures que durèrent troubles et confusion, l'homme de Taishô laissa tomber son masque aimable et le Japonais d'antan, comme s'il n'avait fait que guetter l'occasion, sortit en roulant des mécaniques. C'était, surgissant de nous-mêmes, comprenant que contraintes et obstacles avaient disparu, sans gêne, insolent, tel un malfrat dont on a ôté les chaînes, sifflotant à son aise tout en regardant les environs d'un œil froid, le vrai Japonais.

Les rumeurs, venues d'on ne savait où, enflaient en un clin d'œil pour se propager de nouveau : c'était tantôt « des pillards coréens

attaquent en masse du côté de la Tamagawa¹¹⁶», tantôt «les Coréens sont en train d'empoisonner les puits», ou bien «les socialistes se sont soulevés» : dès qu'ils les entendaient, sans réfléchir si peu que ce fût à la réalité du fait, les gens taillaient des bambous verts, s'en faisaient des lances en durcissant leur pointe au feu, ou encore passaient à leur ceinture des sabres japonais – puis ils montaient la garde en alternance. On interpellait les passants ; les jeunes aux cheveux longs étaient des socialistes, ceux qui parlaient bizarrement, des Coréens que l'on forçait à chanter des *dodoitsu* ou des *sanosa*¹¹⁷.

C'était d'ordinaire un homme affable que ce barbier qui circulait maintenant en lançant des ordres arrogants, les yeux injectés de sang, complètement métamorphosé ; le mari d'une coiffeuse¹¹⁸, devenu comme fou, ne cessait de hurler des insanités telles que «cognez-les, butez-les».

Tout en exhibant des affiches destinées à réprimer les rumeurs, les policiers mêmes perdaient le sens commun : «Les Coréens sévissent jusque vers Meguro¹¹⁹. Faites attention», telles étaient leurs exhortations. Il y avait même une espèce d'entrepreneur en bâtiment qui se vantait, en prenant des poses héroïques, d'avoir transpercé de sa lance trois personnes à Sunamura¹²⁰. Au milieu de tout cela, j'avais accepté de me charger de conduire en lieu sûr un jeune intello pâlichon qui, terrorisé, tentait de fuir de tous côtés, et nous cheminions ensemble.

Un homme en vêtements japonais, l'air d'avoir bien la cinquantaine, apparut brusquement devant un pont, un bâton à la main : «Salauds de socialistes. C'est à cause de types comme vous que ça va mal !» criait-il en essayant de nous frapper. La fièvre des Japonais de Meiji avait réapparue. Chacun agissait de façon imprévisible, on était capable de tout.

Un Malais, faisant luire une dague, bondit dans la rue et, amis ou ennemis, va tuant et blessant, dans un accès de folie : c'est ce qu'on appelle l'« amok ». L'armée japonaise utilisa l'amok pour faire d'hommes timorés des soldats courageux. Mais pour bien fermenter, il requérait une autorité et une coercition sans failles. On disait d'ailleurs que la rumeur¹²¹ avait été lancée par l'armée, et c'était bien le genre

de chose dont elle était capable, avec cette corruption croissante qui la distinguait.

Au milieu de toute cette confusion, le capitaine Amakasu assassina le penseur Ôsugi Sakae¹²², sa femme et leur neveu en un triple meurtre qui devint une véritable affaire¹²³. Le dégrisement ne toucha pas seulement l'intelligentsia ; dans le peuple aussi, cette histoire fit l'objet de vives critiques, et l'armée eut beau faire pression pour l'étouffer, elle n'eut pas gain de cause. En dernier recours, elle transféra le capitaine en Mandchourie et enterra ainsi l'affaire¹²⁴.

L'enlèvement des cadavres, l'évacuation du bois calciné et des décombres furent des tâches terrifiantes. La forte chaleur de la fin de l'été pesa durablement cette année-là, et quand enfin survint le vent d'automne, c'est en trombe que la pluie tomba. Du bois de sapin d'Amérique avait été importé en grande quantité et ça et là, parmi les restes calcinés, des baraques de sapin rouge commençaient à se construire. Ce qui subsistait d'Edo dans la ville basse de Shitamachi disparut complètement après ce tremblement de terre.

N'arrivant pas à trouver de quoi vivre à Tôkyô, je me fis héberger dans la maison de Makino Katsuhiko¹²⁵ à Nagoya et chez mon beau-frère Kôno Mitsû à Nishinomiya, et cette année passa. Quelque chose s'était effondré dans un grand fracas : il me semblait que mes pérégrinations auraient bientôt raison de cette sensation. Pourtant, tout ce qui entraînait dans mon champ de vision était si triste et pitoyable que je tentai de m'assoupir dans l'atmosphère évocatrice d'un voyage à l'orientale en écrivant des poèmes sentimentaux¹²⁶.

Au printemps de l'année suivante, quand je fis mon retour dans la capitale, j'eus vraiment l'impression que j'aurais dû rester à Tôkyô pour y regarder tout ce qui devait être observé. En d'autres termes, il me semblait que ce qui devait crouler l'aurait fait même sans tremblement de terre et que celui-ci n'avait fait qu'en avancer légèrement l'échéance. Tôkyô avait extérieurement ressuscité, de bric et de broc, à la va-comme-je-te-pousse, sans projet d'ensemble : ce n'était que le Tôkyô précédent vers lequel on se hâtait de retourner. Les revues avaient repris leur publication, c'étaient toujours les mêmes

équipes qui écrivaient, les connaissances et amis dispersés revenaient, et parmi toutes mes relations, il n'y avait pratiquement pas de victime ; les rouages de la machine reprenaient leur mouvement d'antan.

Pourtant, quelque chose dans ce mouvement donnait désormais l'impression de forcer de manière inaccoutumée, comme s'il avait été entravé par un corps étranger. J'en demandai confirmation à mes amis, mais soit que je n'eusse pas su m'expliquer clairement, soit qu'ils n'eussent pas la même sensation, nos propos ne s'accordaient pas et je laissai tomber.

Bientôt, de jeunes poètes prétendument anarchistes se mirent à pulluler depuis Shinjuku et Ikebukuro jusque dans les environs de Hakusan¹²⁷ ; déclamant des poèmes, s'échauffant à coup d'alcool, cherchant querelle, ils circulaient en extorquant de l'argent à qui en avait.

Ce n'étaient pas seulement les cheveux rougis d'une femme écrasée sous un mur de pierre que nous apercevions à travers les fissures de cet effondrement. C'était aussi, avec la troupe des déchus de cette époque de récession, tout un esprit d'insubordination qui jadis n'apparaissait pas au grand jour, porté par la volonté de justice pleine de ressentiment et de haine des petites gens. Ils avaient surtout appris cela outremer, mais moi, l'*étranger*, j'en fus tout d'abord révolté. Pourtant, dans ce qu'ils écrivaient, éclataient une sincérité et une souffrance si réelles, que leurs poèmes étaient plus fascinants que les chefs-d'œuvre des poètes reconnus.

À coup de poings et de discours, anarchistes et communistes s'affrontèrent pendant un certain temps ; moi, à l'époque du tremblement de terre, j'étais déjà dans les trois *jōs* de ma « chambre automobile », pour reprendre l'expression de Hayashi Takashi¹²⁸ ou Murō Saisei¹²⁹, et tout en tentant d'y échapper au monde, je ne savais que faire de moi. Je souffrais également de mon incapacité à me rendre utile ; seule la pensée de fuir le Japon et son environnement pour me perdre¹³⁰ en des confins inconnus me faisait entrevoir une délivrance. J'étais en proie à ces sentiments misérables quand naquit mon fils aîné. Je le confiai à la famille de sa mère, et nous nous embarquâmes tous

deux pour Shanghai : ce fut un nouveau point de départ ; mon second voyage outre-mer commençait, il allait durer sept ans¹³¹. On était en l'an 1928.

En 1928, Taishô était déjà fini et Shôwa commençait. Pendant les cinq années suivantes, j'errai outre-mer et dans ma conscience, le Japon de ce temps-là est un grand creux à l'intérieur de moi. Je crois bien pouvoir dire que pendant ces cinq ans je ne lus absolument aucun livre. Ce n'était à vrai dire pas tant par manque de temps que parce que je craignais qu'ils ne me fissent revenir d'un monde à part. La lecture et les livres n'avaient guère de place dans l'urgence des jours que je vécus alors¹³².

Je fus employé comme agent publicitaire pour un annuaire des Japonais résidant en Chine et parcourus en tous sens les environs de Wuchang et de Hankou au moment précis où Tchang Kai-chek, remontant vers le Nord, y créait la confusion¹³³ ; avec d'anciens anarchistes de Shanghai, je montais des coups pour extorquer de l'argent à la Naigai Menkô¹³⁴. De même, quand des écrivains au portefeuille bien garni comme Muramatsu Shôfû¹³⁵ ou Maedakô Hiroichirô¹³⁶ faisaient la traversée depuis la métropole, il était presque naturel de les escroquer : un « revendeur », c'est-à-dire un vendeur d'opium et de pistolets de contrebande les approchait ; ils étaient alors contraints par chantage d'acheter nos produits imprimés, et je donnais des coups de pieds aux jours qui s'évanouissaient avec mes bottes sales.

Les anarchistes Lu Xun¹³⁷ et Yu Dafu¹³⁸, à mi-chemin entre le communisme et l'anarchisme, semblaient la souffrance incarnée. Collés comme deux casse-noisettes, ils marchaient aux abords du pont Heng Bang¹³⁹, et je leur adressais des paroles moqueuses depuis l'une des fenêtres de la façade du restaurant Tour de Shen Jiang¹⁴⁰ d'où je les observais en contrebas.

Singapour, Java, Sumatra, la Malaisie, l'Inde furent dépassées : quand enfin j'échouai à Paris, deux ans s'étaient écoulés. Ce furent des jours sans repos, d'une vie à peine supérieure à celle d'un mendiant,

où nous ne cessions de parcourir l'Europe ; la culture se trouvait dans un autre monde.

Celui dans lequel j'errai à Paris était un rassemblement de vagabonds étrangers, un vrai nid de blattes et de puces. Au-dessus de nos têtes les vitres des fenêtres battues par la grêle résonnaient dans les mansardes de l'avenue d'Italie, où nichaient apatrides, vieilles putains, pourvoyeurs de gitons. Personne dans ce milieu ne connaissait les noms d'hommes de lettres comme Gide, Cendrars ou Miomandre¹⁴¹.

Dans ces voyages de vagabonds, lire un livre était une chose généralement inconcevable. J'avais de l'argent dans le voyage précédent, ce qui m'avait évité de rencontrer les importuns ; mais dans celui-ci, c'était en faisant de l'argent que j'allais de l'avant, ce qui me forçait à rencontrer précisément les gens que j'aurais voulu éviter.

Argent pour argent, du moment que le travail n'était pas trop mal payé, même sans confiance en moi, même s'il n'avait aucun attrait, j'étais forcé de l'accepter.

Le premier petit boulot que je trouvai en arrivant à Paris fut de recopier des textes. Puis de dessiner des motifs pour des laques dorées. D'établir et de vendre un annuaire des Japonais résidant en France. De faire la tournée des domiciles des gens de lettres célèbres pour leur présenter des livres d'hommage – un vrai travail de postier. Et du cinéma comme figurant. Je projetai ensuite d'ouvrir un commerce d'*oyakodonburi* et de *tamagodonburi*¹⁴² avec des Japonais. L'affaire, prometteuse, suscitait l'intérêt de pas mal de clients potentiels, mais je n'avais ni local ni *donburi* convenables sous la main, et je manquais de fonds : il n'en sortit rien de concret. J'eus encore comme emploi la garde d'un chimpanzé, mais c'était un vrai diable : je n'y tins plus et détaalai.

À cette époque, les étudiants en beaux-arts japonais se rassemblaient en foule à Paris. Pour eux aussi, excellente, médiocre ou mauvaise, l'existence variait, et leur compagnonnage avait ses jalousies et ses violents antagonismes. Quand on parcourait les ateliers, ce n'étaient que calomnies réciproques sur fond de médisance, que je ne supportais plus d'écouter. Ils étaient tous au bord de la névrose. Le nom du crève-la-

faim Kaneko Mitsuharu avait déjà été diffusé parmi ces colporteurs de ragots où il avait une certaine célébrité ; quand je montrais ma figure et me nommais, certains visages grimaçaient « et un emmerdeur qui arrive ! », d'autres disaient dans les couleurs de leur embarras soudain : « qu'est-ce qui va encore nous tomber dessus ».

Sur la recommandation d'un dénommé Nishimura, membre d'une section de l'Ômotokyô, la Grande Doctrine primordiale ¹⁴³, je dessinaï les illustrations du *Livre du saint Fondateur de la Grande Doctrine primordiale* et me fis ainsi de l'argent. Pour cela, j'empruntai et lus les soixante volumes du livre en question. Depuis son siège principal, l'Ômotokyô était venue répandre sa propagande jusqu'en Europe, où avec force argent, elle diffusait ses feuillets en employant un secrétaire tchèque et avait déjà converti des néophytes étrangers. Les Français sont suprêmement amateurs de nouveautés. Afin de soutirer de l'argent à ce Nishimura, Takebayashi Fumiko ¹⁴⁴ avait mis au point un plan pour représenter la tragédie de la religion Ômotokyô en parcourant l'Espagne. Dès que le moindre espoir de faire de l'argent apparaissait, c'étaient des approches de combat et des regroupements tout à fait dignes de ceux des piranhas, ces poissons cannibales de l'Amazonie.

J'exerçai aussi par la suite le métier de sculpteur de cadres. Un peintre nommé Matsuda était arrivé d'Amérique avec pas mal d'argent ; sous le prétexte de procurer aux peintres dans la gêne un travail d'appoint, il avait ouvert un atelier d'encadrement. Quatre ou cinq d'entre nous jouaient constamment du ciseau. Nous sculptions grossièrement le bois du cadre ; quelqu'un d'autre passait le papier de verre. Et c'était Matsuda qui donnait l'apparence de décrépitude écaillée, la touche finale attestant l'ancienneté. Il avait le sens des affaires et encaissait des commissions en parcourant les commerces de fournitures artistiques parisiens. Des peintres venaient même parfois lui acheter ses cadres. Derain était par exemple l'un de ses clients attirés. Matsuda fourrait l'argent amassé sous le lit d'un entresol, et une femme qu'il y avait introduite l'avait une fois subtilisé.

C'est dans l'atelier de ce Matsuda que je rencontrai un certain Dejima Harumitsu. Dejima... Nous étions là à nous faire des ampoules, sculptant sans relâche ; il nous jeta un regard de ses yeux blancs ¹⁴⁵, ricana de mépris en soufflant du nez et lança avec arrogance à Matsuda : « Hé toi. J'ai entendu dire que tu t'en es mis plein les poches tantôt, juste deux mille francs, tu pourrais pas les faire valser par ici ? »

Matsuda, en vieux renard, prit un air innocent et regarda ailleurs comme s'il n'avait pas entendu. Dejima parut s'énervé un instant, puis se mit à ricaner, un sourire mauvais sur ses lèvres épaisses.

« Ho, Matsuda. Je l'redis. Deux mille francs ! Si tu l'as mauvaise, ça s'ra bon avec mille sept cents francs. À c'prix-là, tu peux m'répondre peut-être ? Si t'entends pas, alors, pour t'déboucher l'esprit, faut qu'je cogne ? », et esquissant un mouvement de l'épaule sous son grand manteau, il tournait son visage vers Matsuda. Tous les autres peintres au travail, laissant reposer le ciseau dans leurs mains, regardèrent comment les choses allaient tourner. Quand il comprit que personne ne lui viendrait en aide, Matsuda se leva en grommelant et monta dans sa chambre à l'entresol. Il redescendit avec un billet de mille francs pincé entre les doigts, qu'il mit sous le nez de Dejima. Celui-ci s'en empara, le pliant en boule dans le creux de sa main comme s'il s'était agi d'un mouchoir en papier, le fourra dans la poche de son manteau et se leva en s'étirant.

« T'inquiète pas ! Dans deux semaines, j'te les rends », dit-il en faisant mine de repartir, puis se rasseyant, il nous regarda attentivement travailler. À la fin : « C'est vraiment pas la joie, ce travail. Y pas quelque chose d'un peu mieux à faire des fois ? Au fait, t'es une nouvelle tête, toi, comment tu t'appelles ? » me demanda-t-il. Et quand il entendit mon nom : « Ah, c'est ça. J'avais entendu parler d'toi, mais toi, alors quoi, pourquoi tu fais un truc pareil ? » Il s'adressait à moi comme si j'étais un truand qu'il saluait dans le jargon commun.

C'était une brute aux traits affreux, un vrai voyou, la terreur des Japonais de Paris qu'il faisait, disait-on, profession de rançonner. Il comptait se faire un nom dans la peinture, nourrissant l'espoir d'une brillante carrière s'appuyant sur des clients français, comme celle de

Fujita Tsuguharu¹⁴⁶ ou du peintre de style japonais Toda Kaiteki¹⁴⁷, mais ce n'était pas aussi facile qu'il le pensait. Par là-dessus, ses paysages avec Seine, fleurs et autres natures mortes en style japonais étaient évanescents, comme si pendant qu'il peignait il était submergé par la sensiblerie ; le moins que l'on puisse dire, c'est que son air grotesque, sa voix de rogomme, sa silhouette de bossu de Notre-Dame ne s'y retrouvaient pas : on eût dit le pinceau d'une jeune fille manquant d'assurance.

Contrairement à ma première impression, il sembla concevoir une grande confiance en moi. Mais j'avais intérêt à me tenir sur mes gardes. Dans le Paris de cette époque, « J'ai ma combine¹⁴⁸ » était une chanson fort en vogue. Moi, j'ai mes trucs pour séduire, voilà quel en était le sens, – et si Dejima avait des tours à la Dejima, moi aussi, j'avais ma méthode. Supporter de l'avoir pour compagnon ? Ce serait justement l'erreur fatale, aussi j'évitai de travailler avec lui.

J'étais alors en train de mettre sur pied un nouveau travail. Parmi les Japonais de Paris grouillaient les guides extorqueurs, les authentiques mendiants, les gigolos pour veuves, les gitons ou, dans un autre genre, les joueurs professionnels sans local, les jeunes gens dans l'impasse. Je comptais ramasser de l'argent sous le prétexte de procurer à tous ces gens des occupations un peu plus relevées et de leur offrir un endroit où se rassembler. Il y avait là deux ou trois Anglais dont j'avais fait la connaissance dans un élevage d'huîtres à Ostende, lors de mon premier voyage en Europe, et je n'étais pas sans espoir : je ne me battis jamais aussi férocelement pour quelque chose qu'à ce moment-là.

J'agrippai l'ambassadeur Yoshizawa Kenkichi¹⁴⁹, mais il se déroba ; la fille d'Inukai Tsuyoshi¹⁵⁰, une hystérique, était son épouse ; nous nous engueulâmes copieusement dans le salon de leur résidence officielle aux huissiers à galons dorés. J'essayai de convaincre le général de division Kaba. Restait l'attaché militaire de l'ambassade, le colonel Akiyama, avec lequel je m'enguirlandai dans l'ascenseur. En ce temps là, je me montais apparemment un peu la tête, mais en deux ou trois mois passés à ces stupidités, tous mes gains n'atteignaient même pas dix mille francs.

Je bousculais les gens sans aucun égard en me battant comme un beau diable, et Dejima finissait par avoir peur de moi. Mais pendant cette période, j'eus tout le loisir de me rendre compte de la série de défauts que les Japonais révèlent en particulier dans leurs séjours à l'étranger : diverses mauvaises actions m'enseignèrent leur manie de la médisance, leur méchanceté presque féminine, leur obstruction, leur exagération dans la calomnie, leur altération de la vérité à l'insu d'autrui, leur art de vous mettre en difficulté sans aucun sens des responsabilités, tout en se donnant des airs de justiciers... – et c'est au décuple que l'on se vengea sur moi de ce que j'avais fait. Vivre à Paris devenait de plus en plus difficile ; je m'enfuis à Lyon, mais une circulaire y était déjà arrivée. Je découchai de quatre ou cinq hôtels.

Pendant ce temps, Dejima aussi s'était mis dans une situation catastrophique. Il s'agissait dans son cas d'une soi-disant comtesse italienne, la Monici, femme entre deux âges dont il était devenu intime. Il était notoire qu'elle avait lancé Toda Kaiteki, un grand drôle portant toujours un *hanten*¹⁵¹ d'ouvrier en bâtiment japonais par-dessus ses habits, qui mourut soudainement alors qu'il semblait increvable. Dejima et la comtesse prirent langue, lui dans l'intention de l'utiliser, elle comptant bien profiter de son lancement pour faire son beurre, et l'affaire fut arrangée rondement. Mais l'imposteur qu'était la Monici n'avait plus la force suffisante pour pousser Dejima dans le monde. Dans un salon de thé du côté du bois de Boulogne, nos comparses se rassemblèrent autour d'une Monici-bis, pseudo-grande dame de la haute société parisienne ; sans le moindre liard, chacun avait l'intention de faire payer les frais de réception aux autres, et l'on s'exclamait devant la peinture de Dejima « ah, quelle splendeur », « c'est maintenant seulement que je comprends la beauté du Japon », sans intention ni possibilité d'acheter ; de vaines heures s'écoulèrent à tourner autour du pot.

Il en était là, quand il me dit un jour : « Y'a l'abruti de fils d'un grand patron japonais qui vient d'arriver avec sa femme. Donne-moi un coup de main, on va le taper un peu. » « J'aime pas ces tripotages »,

dis-je. « T'as qu'à te taire, à rester à côté et à regarder. Contente-toi de le fixer avec insistance », répliqua-t-il en partant.

À la fin, ces négociations balbutiantes s'étaient presque changées en supplications. Quand il eut reçu vingt francs à titre de consolation¹⁵², je lui en réclamai la moitié. Alors il me demanda d'attendre un peu, le temps de rentrer chez lui, et comme s'il prenait la fuite, sauta dans un bus. Prêt à le relancer chez lui pour lui arracher l'argent convenu, j'attendis le bus suivant, me trouvai parfaitement stupide et me mis à marcher ; dans un jardin public, une statue de George Sand au milieu des feuilles mortes jaunies m'arrêta ; je réfléchissais en contemplant son visage.

Si l'argent le rendait vil, c'était une maîtresse française qui en était la cause. Cette femme, avec sa haute taille, n'était pas à sa portée ; c'était à cause d'elle qu'en m'extorquant vingt francs il commettait ce manquement, et l'argent une fois en main, c'est chez elle qu'aussitôt il était allé le porter. Cette femme acceptait de se faire masser mais lui refusait son corps. En plus, avec l'argent qu'il lui portait, elle partait en Provence s'amuser en compagnie d'un autre amant, ce qu'il savait pertinemment mais ne pouvait empêcher ; au fait de tout cela, je le prenais peu à peu en pitié. Quand je me séparai de lui à Anvers, je lui trouvais une mauvaise toux ; en fait, c'était une maladie de poitrine, déjà bien avancée ; le bruit de sa mort ne me parvint que plus tard, une fois rentré au Japon.

Au moment de la mort de ce Dejima qui ne faisait qu'embarrasser les autres, on leva des fonds, on hissa le drapeau, on offrit une couronne dans un cabaret de l'avenue d'Orléans – on lui fit, m'a-t-on dit, un vrai deuil de peintre français. Je voudrais remercier les Parisiens pour Dejima. Désespérant au Japon, vagabondant en terre étrangère sans réaliser ses aspirations, trahi par la Femme, il n'avait malgré lui d'autre ressource pour vivre que de contrefaire le voyou, mais c'était au fond un bon gars ; puisse-t-il reposer en paix dans un cimetière de Paris.

Choisissons donc un autre désespéré. Cela saute aux yeux, ce vieillard pitoyable est Takiguchi. Il était venu à Paris comme officier d'aviation pour y faire des recherches en aéronautique, mais un accident d'avion

survint, il en réchappa de peu, et sa tête resta dérangée. C'étaient les autorités militaires françaises qui avaient combiné cet accident, c'étaient les autorités françaises qui, craignant la divulgation du secret, essayaient toujours de le supprimer : dès qu'il avait bu un verre, il laissait libre cours à sa manie de la persécution. Désormais, bien peu savaient encore depuis combien de temps le vieillard résidait à Paris ; mais si l'on calcule qu'il y était venu dix ans avant la Première Guerre mondiale, cela faisait sans doute plus de vingt ans qu'il vivait de cette manière. Il recherchait chez les antiquaires français des antiquités japonaises dont ils ignoraient la valeur et qu'ils traitaient comme du bric-à-brac, pour les revendre à des amateurs fortunés venus du Japon ; ce commerce et quelques autres occupations lui permettaient de joindre tant bien que mal les deux bouts. Le maître jardinier que j'avais rencontré dans mon précédent voyage à Paris le connaissait très bien.

Il louait une chambre au quatrième étage d'un hôtel du côté de l'avenue d'Italie, détestait la vie à l'occidentale, mais avait malgré tout renoncé à rentrer au Japon. Il buvait en méditant des Français, assis sur un tatami japonais déniché on ne savait où et vêtu d'un *yukata* : vider une petite bouteille de vin était le seul plaisir de son existence.

« Dépêche-toi, rentre au Japon. Pour un Japonais, c'est le Japon le bon endroit. Là-bas, ça n'est pas la piquette qu'on trouve ici, il y a du pur saké de Nada¹⁵³. Je dis à tout le monde, si tu rentres au Japon, offre une bouteille à ce vieillard, mais j'ai beau demander, tout le monde m'a oublié, il n'y a jamais personne pour me l'offrir. Dépêche-toi, rentre au Japon. Et d'abord, la vie c'est quelque chose qui doit coller à la terre, c'est bien de vivre en contact avec la terre, si on vit entre ciel et terre dans un quatrième étage comme ici, on finit par ne plus se sentir humain. »

Sur ces mots, examinant les alentours d'un œil inquiet :

« Ces Français, c'est vraiment des sournois. Je les déteste. Ils sont insensibles, cruels, simplement, ils sont époustouffants pour les cochonneries. D'ailleurs, pendant que je te parle, ils sont peut-être tous en train d'écouter. Si tu ne rentres pas pendant que tu peux encore

le faire, il t'en cuira. Tu ne pourras plus jamais rentrer, comme ce pauvre vieux que je suis, tu seras surveillé. Que ça reste entre nous : gardes de sabre ou sabres d'apparat, il y a toutes sortes de belles choses qu'ils ont volées au Japon et rapporté ici sans rien y connaître. Alors moi, en les achetant en douce bon marché, je rends aux Japonais les trésors du Japon pour qu'ils les remportent avec eux. Tu ne dois pas raconter ça aux Français. Ces gars-là, malins comme ils sont, dès demain, ils ne me laisseraient plus faire.»

Voilà le genre de choses qu'il disait.

Prenez Dejima, prenez Takiguchi, je repensais à eux une fois parti de France : ce furent des existences d'une infinie solitude, dignes de celle d'un chien abandonné sur une île glaciale de l'océan Antarctique¹⁵⁴.

Sur le bateau du retour, en troisième classe, je regardais depuis ma couchette supérieure les couchettes inférieures : un jeune lettré tout pâle contraint à rentrer au pays par manque d'argent y gisait livide, recroquevillé comme une tranche de baleine¹⁵⁵. C'était le jeune M. J'appris de lui pour la première fois les nouvelles circonstances qui prévalaient au Japon, et tel Urashima Tarô entendant parler des changements de son village natal, j'eus d'étranges pensées¹⁵⁶.

À vrai dire, étranger ou Japon, tout m'était un village d'Urashima. L'Europe que j'avais gagnée en fuyant le Japon, le Japon que je regagnais en m'échappant d'une Europe désormais insupportable m'avaient témoigné la même cruauté, montré le même visage sans pitié. D'après ce que j'entendais dire par M., le monde littéraire japonais avait singulièrement changé. En l'an quarante-quatre de Meiji [1911] était survenue la Révolution chinoise de *Shingai*¹⁵⁷, et en l'an six de Taishô [1917] la Révolution russe : la Révolution japonaise était donc censée arriver bientôt, et les étudiants gauchistes ou le groupe des soi-disants « combattants » exhibaient, sans ménager leur éloquence et même avec pas mal d'arrogance, leur fierté d'en être les victimes annonciatrices¹⁵⁸. Mais à présent, ils avaient quitté le grand jour pour se réfugier dans l'ombre. Que ce fût Kobayashi Hideo¹⁵⁹ ou Miyoshi Tatsuji¹⁶⁰, quand j'appris que ces jeunes dont j'entendais le nom pour

la première fois donnaient le ton, ces changements provoquèrent en moi une réaction d'étrangeté ; j'acquis la certitude que si j'avais une place dans ce Japon dans lequel je revenais, ce n'était pas dans le monde de la littérature et de la pensée.

N'étant décidément pas de taille face à la bande de la nouvelle littérature japonaise, j'installai mon repaire dans une maison de passe de Shinjuku ¹⁶¹ ; il me fallait impérativement trouver une planche de salut pour mon existence dans le Japon qui commençait alors.

Toutefois, en attendant, j'allais m'asseoir sur les degrés de pierre de la salle Enma ¹⁶² du temple Taisô ¹⁶³ ; à l'intérieur de l'enceinte se trouvait un cinéma à dix *sen* l'entrée ; pendant que je donnais des caramels aux souris qui couraient en tous sens entre mes pieds, un redresseur de torts d'une force extraordinaire massacrait avec aisance d'innombrables méchants sur l'écran argenté, au son d'un orchestre de *shamisen* ¹⁶⁴ : je regardais ce spectacle dans une complète impassibilité, en somnolant à moitié. Je vis aussi l'histoire d'une femme infortunée trahie par un homme, qui devenait servante et endurait toutes sortes de souffrances. Devant ce spectacle, une jeune fille sanglotait doucement.

Le « devoir et sentiment » d'il y avait dix ou vingt ans subsistait donc encore, intact : j'avais presque envie d'en crier de joie. Regardant le visage de la jeune fille, j'étais sur le point de lui dire : « Vraiment, c'est trop pathétique. J'en pleure moi aussi », mais une femme me retint avec ces mots : « Arrêtez vos conneries. »

La mère de mon enfant, désormais romancière en herbe ¹⁶⁵, commençait à se faire un nom dans un appartement situé au-dessus d'un restaurant chinois, aussi quand j'avais le ventre creux, je m'y faisais monter des menus à prix fixes, et souvent, deux, trois personnes franchissaient la porte de l'appartement pour nous rendre visite. Il y avait là aussi des gens qui collectaient des fonds pour les gauchistes passés à la clandestinité.

Quant à moi, pendant un an entier, je m'efforçai de prolonger ma vie de locataire d'hôtel de passe, mais comme l'argent ne rentrait d'aucun côté, location de la chambre, location du *futon*, les sommes

s'accumulaient. Étaient-ce les suites du voyage, chaque jour j'étais flapi, vraiment incapable de chercher un plan pour trouver de l'argent. Cet état d'esprit n'incitait guère à me rendre visite. Seuls passaient de temps à autre Masaoka Iruru¹⁶⁶, ma vieille connaissance originaire de Nagasaki, et Yamanoguchi Baku¹⁶⁷, que j'avais rencontré un jour, à Senjû-sud¹⁶⁸, dans une dégustation d'*awamori*¹⁶⁹.

Originaire des Ryûkyû¹⁷⁰, Yamanoguchi s'essayait successivement à toutes sortes de métiers de bas étage. En ce temps-là, il avait son gîte au sous-sol d'un immeuble de Ryôkoku¹⁷¹ ; et il soutirait parfois un peu d'argent au professeur coréen de l'école d'acupuncture locale. Il avait auparavant habité dans un *dokan*, un gros tuyau de terre cuite. Mes liens avec la poésie japonaise s'étant distendus, sa poésie était la seule que je comprisse, et elle me remuait les entrailles.

Quant à Masaoka Iruru, il y avait en lui une certaine incohérence puisqu'il prétendait vivre selon le «devoir et sentiment» de Meiji tout en feignant seulement de s'adapter au monde moderne, alors qu'il voulait en être adulé. Par ailleurs il s'enthousiasmait facilement, se lassait aussi vite ; bien que timide et plein de gentillesse, il avait aussi des comportements qui pouvaient être mal interprétés. Il s'était entiché des mélodies du maître de *rôkyoku*¹⁷² Tamagawa Tarô : après avoir échangé avec lui une promesse de fraternité, il vivait avec une nouvelle épouse que je ne connaissais pas à Takinogawa¹⁷³, au premier étage de la maison de Tarô. Ce Tarô, recevant la coupe¹⁷⁴ de la famille Koganei, avait pris le nouveau nom de Koganei Tarô, mais il se trouvait être le disciple aîné¹⁷⁵ de Jirô, lui-même premier disciple du fondateur de la lignée Tamagawa Katsutarô, bref : le Katsutarô d'aujourd'hui¹⁷⁶. Dans la maison d'à côté habitait le ménage Tachibana Hyakuen (à présent monsieur Entarô et madame¹⁷⁷), et mes fréquentations se limitaient à visiter de temps en temps ces gens-là.

Les gauchistes parcouraient dans les tranches les entrailles de la terre, jouant à cache-cache avec les fins limiers de la police qui leur faisaient perdre le souffle ; dans les quartiers fréquentés, toutes sortes de biens superflus s'évalaient en abondance, et les femmes que l'on paye erraient à l'aventure. Que faisiez-vous donc, messieurs les gauchistes,

après vous être amusés à mettre en danger et à pousser au suicide des hommes droits mais fragiles comme Arishima Takeo¹⁷⁸ ou Akutagawa Ryûnosuke¹⁷⁹ ? Voilà qu'on n'en apercevait plus l'ombre d'un seul. Comme dans un tour de passe-passe à la Shôkyokusai Ten'ichi¹⁸⁰, on avait beau fouiller le fond de la valise avec un bâton, envers, endroit, tout était vide.

Mon voyage datait à présent de cinq ans : le poème *Requins*¹⁸¹ écrit à Singapour sur le chemin du retour quand je me prélassais dans cette société de presse n'était pas tout ce que j'en avais rapporté en guise de souvenir. Mon cœur avait peine à endurer les souffrances insupportables que l'oppression de la longue domination occidentale imposait à ces petits peuples dans les colonies anglaises ou hollandaises, spectacle navrant qui me remplissait de commisération pour leur amok. Mais en dehors de mon ami Baku, je n'avais personne à qui parler tranquillement de tout cela.

Les gauchistes, tombés dans une souricière, étaient aux mains des « prévôts »¹⁸² ; tremblant comme des feuilles, pleurant comme des enfants, ils se repentaient avant même de sentir les douleurs de la torture. Il n'y avait que les durs à cuire que l'on tuait ou jetait derrière les barreaux de fer, souffrance semblable à la mort tant elle anéantissait tout espoir.

Que s'était-il donc passé ? Quelque chose avait changé, mais quoi, et comment ? La civilisation dans toute sa fleur semble embaumer, mais cette belle apparence est irréelle. Les gens sont parés de leurs plus beaux atours, les rues éclatantes de prospérité, mais telle une chimère n'adhérant pas à la réalité du monde, chaque jour qui passe laisse un arrière-goût d'angoisse, l'écho d'une interrogation : « Tout va-t-il vraiment bien ? » Cependant, nulle trace de la tension que, revenant de France, j'avais imaginée en chemin.

À la nouvelle de l'incident de Mandchourie¹⁸³, les Japonais de Paris furent regardés de travers. À la Tour de Chine, le restaurant chinois d'Anvers, on refusait les clients japonais, et les deux cents étudiants chinois de Bruxelles défilèrent devant l'ambassade du Japon en criant par trois fois « Vive la République de Chine ».

À Penang¹⁸⁴ et à Singapour, des femmes avaient hissé un drapeau portant l'inscription : « À bas les agressions de l'impérialisme japonais » ; elles organisaient des collectes de fonds pour l'armée nationale chinoise en circulant à grands cris ; la défaite et la mort du général Shirakawa, la grande victoire du brave Ma Zhanshan¹⁸⁵ firent l'objet d'une édition spéciale : des groupes en furie faisaient claquer des pétards et tourbillonnaient autour du Nouveau monde¹⁸⁶ en vociférant. Les passagers des vapeurs qui faisaient escale sur le Huangpu Jiang¹⁸⁷ n'étaient pas autorisés à descendre à terre. Depuis l'embarcadère, dans la direction de Yang Shu Pu, ce n'étaient que sacs de sable entassés et soldats baïonnette au poing, dressés tous les deux mètres ; pas l'ombre d'un *coolie*, seul le canon grondait sourdement.

Au Japon, depuis mon arrivée au port, c'était tout le contraire. Mais que voulait-donc dire cette paix ?

Cependant, un mois, deux mois, six mois s'étaient écoulés depuis ma réinstallation au Japon ; et au fur et à mesure que le temps s'écoulait, quelque chose, passant de mon corps au fond de mon cœur, s'appesantissait constamment, me donnant une sensation de resserrement. Exactement comme le mouvement des chenilles d'un blindé ou d'un char. Ébranlant les fondations des bâtiments, transmis par la terre aux meubles et aux objets des habitations, résonnant même dans les corps et les nerfs, suscitant toutes sortes d'angoisses, glaçant d'effroi, cela vous menait à toute vitesse sur le chemin du désespoir. C'étaient les mouvements de l'armée qui transmettaient au peuple cette subtile réaction.

Au temps des guerres sino – et russo-japonaises, la véritable force de l'armée suscitait dans le pays bien des doutes, que le peuple tentait de compenser par un enthousiasme juvénile. Mais le peuple de Shōwa n'était déjà plus capable de cet enthousiasme. Et le pays était devenu une puissance militaire mondiale avec une énorme force armée, mais une armée pour laquelle on ressentait de l'éloignement, pris de crainte en sentant que l'on allait sans doute être entraîné dans une direction indésirable, analogue à celle du grand capital commençant d'échapper à tout contrôle en brisant les barrières des intérêts individuels. Une intense mélancolie s'installa, qui pesait désormais sur le peuple.

Les sentiments que j'éprouvais alors étaient encore fort optimistes. La conscience de Taishô n'applaudirait certainement pas des deux mains la politique de répression féroce des révolutionnaires de gauche menée par les autorités. Il était extrêmement douteux que les masses fissent confiance comme autrefois à l'armée dont elles connaissaient plus ou moins les rivalités de cliques et les tensions internes. Ce que les masses souhaitaient vraiment, c'était que la situation présente suivît son cours avec les meilleurs résultats. Pour moi, ce calme n'était donc rien d'autre que celui du peuple retenant ses mouvements et son souffle face à l'imprévisible armée, et observant de toute part un silence profond, différent du « calme avant la tempête », mais non dépourvu d'esprit critique, de sens du débat démocratique ; du moins je me l'imaginais.

Hélas, c'était là me bercer d'illusions. Taishô et sa pensée, la culture de la liberté, c'était du toc. Le savoir des intellectuels tenait moins à leurs diverses connaissances qu'à leur capacité à les mettre en œuvre pour retourner une situation à leur profit. Mais n'est-ce pas là un art bien japonais ?

Le quinze mai de l'an sept de Shôwa [1932]¹⁸⁸, de jeunes officiers ultranationalistes qui avaient planifié un coup d'État massacrèrent le Premier ministre Inukai Tsuyoshi¹⁸⁹. Le vingt-six février de l'an onze [1936], survint l'incident dit du « vingt-six deux »¹⁹⁰ ; Takahashi Korekiyo¹⁹¹ et d'autres, dont le Premier ministre en fonction¹⁹², furent assassinés. Enfin, le 7 juillet de l'an douze [1937], l'escarmouche de Long Wang Miao aux abords du pont Marco Polo¹⁹³ fut le prétexte sous lequel, prenant la voie de la Seconde Guerre mondiale, le Japon commença sa course folle.

Encore une fois, dans une expérience semblable à celle de l'exposition de porcelaine du bâtiment Maru no uchi, il me semblait que toutes les valeurs roulaient en tombant pour s'écraser à grand fracas devant mes yeux¹⁹⁴. Le Japon devait contrôler la Corée et la Chine : cette doctrine expansionniste qui trouvait son origine dans l'esprit du Plan secret d'unification de Satô Nobuhiro¹⁹⁵, prenait le dessus dans la pensée des étudiants. L'incident sino-japonais avait

éclaté le sept juillet : circonstance quelque peu embarrassante, mon recueil de poèmes antibellicistes, *Requins*, qui n'était guère de saison, fut publié le cinq août suivant à Kanda Awajimachi ¹⁹⁶ dans la maison d'édition Jinmin de Takeda Rintarô ¹⁹⁷, sous la responsabilité éditoriale de Honjô Mutsuo ¹⁹⁸, avec en frontispice une calligraphie du caractère « requin » par Yu Dafu ¹⁹⁹.

4

Les « démons du Pacifique » brûlent d'impatience (souffrance des consciences dans les premières années de Shôwa)

*Ô mon fils. Trempé jusqu'aux os,
Traînant un lourd fusil, respirant à grand-peine,
L'air hébété, tu t'avances. Où se passe donc tout cela ?*

*Où donc, je ne sais pas. Mais c'est justement toi
Que ton père et ta mère recherchent au hasard
En cette nuit mauvaise remplie de semblables rêves,
Longue, angoissante nuit qui se dissipe enfin.*

*La pluie a cessé.
Dans le ciel vide de l'absence du fils
Qu'est-ce donc ? Pas un pet d'intérêt,
Tel un yukata complètement déteint
C'est le Fuji.*

Tiré du recueil *Phalènes*¹.

Japonais de Chine

Le marchand de thé d'une vieille boutique de Nihonbashi² avait un pauvre fils qui se cacha dans un conteneur à thé pour ne pas aller à la guerre. Sur ces entrefaites, la *kenpeitai*, la police militaire, déboula, et sans que les parents eussent le temps de l'arrêter, elle larda le conteneur à thé de coups de baïonnette et tua le garçon. J'ignore si cette histoire est mensonge ou vérité. Sous Meiji, une famille de ce genre aurait à coup sûr été diffamée comme antinationale, mais le visage de celui qui me raconta cette histoire disait clairement qu'il la trouvait affreuse ; on sentait bien que, loin de blâmer les parents,

c'étaient plutôt les méthodes des policiers qui le faisaient frissonner. Les coups d'État et les assassinats qu'ils suscitaient lui avaient fait considérer l'armée avec répugnance, mais il avait oublié que ces troubles pouvaient nous atteindre directement. Telle était l'aversion du peuple pour l'institution militaire pendant la première partie de Shôwa³. Bien plus que la police, c'était l'armée le vrai monstre inhumain, mécanique, effrayant, sourd à toute requête ; on allait progressivement finir par s'en rendre compte.

Pour preuve, quand une opinion ou une information était portée devant l'armée, il n'y avait rien à faire : fût-ce au prix du mensonge ou à contrecœur, elle avait le pouvoir de faire tout réécrire en maquillant la vérité. L'armée tentait de toutes ses forces de faire taire le peuple, dont la longue paix avait émoussé un esprit guerrier qu'il s'agissait de retremper ; ainsi retrouverait-on le peuple martial à la loyauté sans rivale des guerres sino – et russo-japonaises. Cette pensée simpliste était certainement en complet décalage avec le peuple. La conscience du peuple de Taishô avait beau être émoussée, elle s'était développée à l'époque de Shôwa. Et on avait beau essayer de lui faire endosser la livrée de Meiji, la taille ne convenait plus, cela ne pouvait pas coller.

Pour parler clairement, personne n'arrivait à se faire à l'idée de partir en guerre. À quoi bon ? On faisait comme si on le savait sans que ce fût le cas. Non qu'aucune explication ne réussît à convaincre, mais plus on vous l'expliquait, moins on comprenait la raison d'un tel sacrifice. Autrement dit, personne ne se sentait de jouer bêtement à tirer les marrons du feu sans en tirer aucun profit personnel.

Les gens de Shôwa étaient devenus bien plus calculateurs que ceux de Meiji. Même si les soldats exerçaient tous les droits d'une dictature militaire, cela n'allait plus comme jadis. Alors, personne n'allait à la guerre de gaieté de cœur, mais comme le peuple et l'armée pensaient de manière identique, les choses avaient l'air simple, au moins en apparence.

Rien que dans mon entourage personnel, il y avait des types aux opinions peu orthodoxes. Les femmes, fort circonspectes, n'osaient

guère ouvrir la bouche et s'affairaient à acheter en abondance toutes sortes de provisions de première nécessité (et se les procurer était un vrai casse-tête...) en vue de cette guerre dont on ne savait pas jusqu'à quand elle risquait de se prolonger. Certaines transactions pouvaient porter sur des quantités aussi grandes qu'une tonne de sucre !

Si quelqu'un venait me parler à tort et à travers sans se préoccuper de son entourage, c'était bien mon beau-frère Kikuchi Katsumi. Cet homme, à la vue de ses camarades torturés, avait opéré une conversion éclair avant la moindre douleur. Mais peut-on, par la seule menace de la torture, manipuler en toute liberté l'être humain comme si on l'avait acheté jusqu'au fond de son cœur ? Les autorités policières, fortes de leur riche expérience, savent bien que non. Il y avait dix ans que Kikuchi avait fait sa conversion qu'un flic passait encore régulièrement chez lui jeter un coup d'œil sans raison particulière, comme s'il se promenait dans le coin. Mais Kikuchi avait beau faire preuve d'une retenue de tous les instants, il ne se souvenait plus de rien après avoir bu, et exhalait alors son ressentiment envers la police qui l'avait tant maltraité.

Masaoka Iruru le rencontra un jour qu'il me rendait visite. Par les milieux où ils évoluaient, comme par leurs goûts, ils étaient aux antipodes l'un de l'autre, mais un sentiment d'aversion partagé à l'égard de la guerre les unissait : la conversation s'enflamma. Kikuchi : « Si cette guerre se prolonge, il y aura sûrement une révolution communiste. » Aussitôt Masaoka : « Une révolution communiste, tout sauf ça, quelle saleté la guerre ! » Un dialogue de *rakugo*⁴ n'aurait pas été plus savoureux dans son absurdité.

Un gros orage éclate au beau milieu de la conversation, la foudre frappe un grand orme du voisinage qui se change en colonne de feu. Kikuchi et Masaoka s'entendaient pour craindre les éclairs : laissant là leur conversation sur la guerre, ils se couvrent la tête des mains et s'accroupissent tous deux.

Les malédictions de renards et autres interventions de dieux et de bouddhas étaient des articles de foi pour Masaoka : il était sûr qu'un *raiju*⁵ avait grimpé dans l'arbre à la chute de l'éclair. Ils en

rajoutaient dans une terreur que je trouvais ridicule ; je me mis à la fenêtre, exhibai mon ventre et criai en bombant le torse : « Du nombril ! Du bon nombril !⁶ » ; et Masaoka de supplier : « Arrête, arrête ! » en joignant les mains. Ce Masaoka a lui aussi disparu, et mon pochard de beau-frère, un jour qu'il rentrait chez lui, est tombé dans le canal de la Tamagawa⁷ : son cadavre a mis une semaine entière à remonter.

Tout près de ma maison à Kichijōji⁸ habitait monsieur Okada du service de pompage⁹ ; tel un pompier d'antan, il portait un *hanten* de coton piqué, qui lui donnait belle allure pour aller au travail, mais quand la discussion tombait sur la guerre, il s'approchait sur les genoux depuis la véranda où il s'affairait, et la stupidité de l'armée lui fournissait une ou deux heures de bavardages avant son départ. Non qu'il eût des idées particulièrement antimilitaristes, mais l'indifférence ou l'antipathie suscitées par l'armée étaient désormais monnaie courante, et le nombre de ceux qui ne s'en cachaient pas augmentait.

Nous étions cinq ou six à nous réunir pour parler à cœur ouvert et tenir ce genre de conversation à l'abri des oreilles indiscrètes. Le vieux G., qui avec un petit pécule avait ouvert une gargote à Matsudo¹⁰, était aussi des nôtres. C'était un être étrange, depuis longtemps persuadé que si le Japon n'adoptait pas le système républicain, il courait à sa perte à brève échéance. Sans doute était-il influencé par un missionnaire étranger auquel il était très lié.

H., le médecin de l'hôpital Yoshiwara, était un ami du même genre et il soutenait que la guerre détruirait le pays. Tel autre m'apporta chez moi un grand *furoshiki*¹¹ plein d'imprimés clandestins du parti communiste alors moribond¹², en me demandant de les lui garder en dépôt. C'était une littérature extrêmement violente, et au fur et à mesure que la guerre s'intensifiait, elle devenait embarrassante : en creusant un trou pour l'y enterrer au pied du buis de mon petit jardin, je dénichai le cadavre momifié d'un petit chien.

C'était avec le poète vagabond Yamanoguchi Baku que je me retrouvais le plus souvent pour parler de mes craintes et de mes inquiétudes immédiates au sujet de la guerre. Comme nous pouvions nous parler à cœur ouvert plus qu'avec tout autre, nous sortions souvent ensemble,

à Kanda¹³, à Maru no uchi¹⁴, là où nous portaient nos pas, pour marcher en tous sens, nous reposer juchés sur les degrés de pierre d'une banque ou nous asseoir dans un café encore ouvert.

À l'exception de tel marchand en affaires avec l'armée ou de quelque vieux fou nationaliste portant en écharpe une banderole «anéantissez les Anglo-américiens¹⁵», grâce au jeu graphique déjà mentionné, qui commençait un sermon au beau milieu d'un tramway, tout le monde était sincèrement embarrassé à la perspective de la guerre. Toutefois, on craignait trop d'attirer le mauvais œil pour que le problème vînt aux lèvres, on s'abstenait donc d'en parler. Telle était la conclusion de nos entretiens à tous deux.

Si, d'un côté, on trouvait des gérants de société qui croyaient dur comme fer à la propagande, suspendaient au mur une grande carte de Chine et plantaient chaque matin à la lecture du journal de petits drapeaux «soleil levant¹⁶» sur le territoire conquis en s'enflammant pour les victoires de l'armée impériale, d'autres n'y prêtaient guère foi et ne se donnaient même pas la peine de lire les journaux. Certains écoutaient encore les fréquences étrangères et répandaient des bruits douteux sur l'armée, mais ils n'emportaient pas non plus complètement la conviction.

Quant à moi, je commençai à penser, sur la suggestion de Hatanaka Shigeo¹⁷ des éditions Chûôkôron, que je devais voir la guerre de mes propres yeux si je voulais réellement me former une opinion. Aussi, en 1937, l'année où éclata l'incident sino-japonais, alors que décembre s'acheminait vers sa fin, je m'arrangeai pour me faire envoyer en Chine du Nord en compagnie de ma femme par une société de cosmétiques¹⁸. Le bateau appareilla de Kôbe. Nous n'avions pu monter que sur un transport chargé de troupes, aussi nous traitait-on comme un alignement de bagages. Des nattes étaient étendues sur le plancher, trois cents civils environ s'y entassaient comme des sardines. La gêne était telle qu'on ne pouvait ni déplier les jambes pour s'étirer, ni se tourner à droite ou à gauche en dormant, mais nous arrivâmes à nous faufiler tant bien que mal.

Le réfectoire du bateau était un peu moins bondé, et nous prîmes place à côté du poêle. Aussitôt, un homme à la gueule de pékinois regarda dans notre direction depuis un siège éloigné, s'approcha d'un pas ferme et nous demanda pesamment le motif de notre voyage, notre état civil, notre occupation. Nous comprîmes immédiatement que c'était l'autorité de police du bateau. Il nous colla toute la journée et continua de nous fixer avec insistance après s'être écarté comme à regret, une fois compris qu'il ne tirerait rien de nous. Quand le bateau arriva à Tanggu¹⁹, on n'en vit plus l'ombre.

De la glace flottait sur l'eau crasseuse du port et les maisons qui s'alignaient sur le rivage n'étaient que boue coagulée. Les soldats descendirent en premier, puis les civils eurent la permission de débarquer. Femmes, enfants, et même vieillards, des familles entières formaient de véritables groupes. Tous ces types semblaient avoir monté leur entreprise pour tenter d'exploiter leur chance en profitant de la manne créée par la confusion de la guerre. Mais certains avaient l'air parfaitement habitués à ces allers-retours continuels avec la métropole. J'entendais des bribes de conversation, tantôt en dialecte de Nagasaki, tantôt avec l'accent du Kansai²⁰. Mêmes des femmes – serveuses ou danseuses – avaient fait le voyage seules, comptant apparemment faire leurs affaires au front.

Par rapport aux gens que je côtoyais quotidiennement à Tôkyô, c'était comme une autre sensation physique. Hommes, femmes, sans distinction de sexe, tous adhéraient pleinement à la guerre; ils semblaient se fondre âme et corps avec leur profit, dans une tension de tout leur être, comme s'ils en avaient fait leur destin. Encore un peu et on aurait pu croire que c'était pour eux qu'avait été commencée cette guerre.

À l'aide d'une lourde corde, on hissait du fond de la cale des bagages qu'un misérable vieillard en *haorihakama* avec un horrible accent de Kyûshû dirigeait par ici ou par là en hurlant dans sa moustache, seul élément imposant chez lui. Il évoquait le même genre d'atmosphère que le souteneur que j'étais allé voir en Malaisie. Ce devait être l'ancien patron d'un restaurant japonais ou bien réellement d'un bordel. Quand un superbe *bonsai* de pin fut soulevé : « Attention, les branches accrôcheu !

Faut pas qu'un' seûleu brânceu soit briséu. Pas d'dégâts, je m'recommânde ! Après tout, c'est pour servir d'ornement principal dans le *genkan*²¹ au Nouvel An, êh ! » Trottant un peu partout, il tournait autour des panneaux d'écoutille en s'égosillant.

La corde se relâcha, une grande boîte glissa à mi-chemin, son couvercle de bois s'ouvrit, services et bols de laque en sortirent en roulant. Ils furent piétinés à grand fracas par un docker, et le vieux, rougissant de colère, se mit à l'engueuler : « Moâ, j'suis un pays du générââl machin, on est cousins, avec le générââl, j'y jouais aux chevaux d'boâeû. Quand j'arriv'rai au quartier générââl, on en reparlera, tu peux y compter, je vais t'mêêtre tout ça sur le dôs », disait-il en s'étranglant.

Quand nous débarquâmes, le froid de la Chine du Nord en décembre était à vous couper le souffle, on aurait cru toucher des éclats de verre d'une bouteille brisée. L'œil injecté de sang, les soldats japonais lorgnaient méchamment la file qui s'allongeait jusqu'à la gare en pointant leur baïonnette.

À Tientsin²², c'était un cirque insensé. Une profusion de Japonais s'y était déjà rassemblée : autant de types venus marauder sur les lieux du sinistre ou en quête d'un beau morceau dans la Chine envahie.

Un grand cabaret, émanation du quartier Dôtonbori d'Ôsaka²³, ne désemplissait pas nuit et jour de types de ce genre. Des conversations d'affaires se faisaient et se défaisaient dans les tourbillons d'alcool et de femmes. Les jeunes officiers qui faisaient la navette avec la ligne de front, en chapkas mongoles et bottes souillées, affectaient des airs arrogants, buvaient comme des outres, arboraient la mine patibulaire de gens qui n'attendent qu'une occasion pour faire un malheur, aussi certains clients s'en écartaient-ils discrètement.

Un grand magasin japonais célèbre avait ouvert des boutiques, et les *kûnian*²⁴ prodiguaient des agaceries dans un japonais rudimentaire. Dans la grande rue passante s'alignaient les auvents de magasins de produits nippons, et même de souvenirs à emporter, comme si on marchait dans une rue du Japon, mais quand on y regardait de plus près, dans les restaurants traditionnels japonais, les débits de saké, les cafés, les

bars, les *odenya*²⁵ et tous ces commerces qui pullulaient, ce n'étaient que types douteux, arpentant la ville l'air de joueurs professionnels ou de maquereaux.

Un peu partout, des types qui venaient voir le front dans l'intention d'écrire des reportages, ou encore des intellectuels, complètement surexcités, discutaient leurs théories jusqu'à deux ou trois heures du matin. Ce fut ainsi que je rencontrai Sugiyama Heisuke²⁶ et Hayasaka Jirô²⁷, appuyé sur des béquilles. Hayasaka avait fait la traversée à l'appel d'un ancien ami, une huile du gouvernement fantoche de Chine du Nord, qui lui avait promis un poste de conseiller du gouvernement, mais qui, ayant fait le voyage en avion de Pékin à Xinjing²⁸ pour y manger des *sushis* au thon, était mort brutalement au retour, terrassé par la dysenterie. Du coup, en ce qui le concernait, ses calculs s'effondraient et il était là depuis deux ou trois jours, sur le point de s'en retourner au Japon, s'abreuvant de saké, et déversant sa bile.

Hayasaka laissait libre cours à une colère particulièrement violente contre les capitalistes japonais. Il s'en prenait par exemple à Mitsui qui s'était arrogé le droit de monopoliser la récupération des douilles des balles tirées par les deux camps sur le champ de bataille : « Un *zaibatsu*²⁹ japonais comme eux, depuis quand ils en sont réduits à faire les larbins de four crématoire qui chipent les dents des morts³⁰ ? Et tout ça pour s'arrondir, pour toucher un peu de saké – les cadres de l'armée qui frétille de la queue, c'est vraiment des minables. » Tel Mi Heng tançant le roi Cao Cao de Wei³¹, ses propres discours causèrent la catastrophe qui finit par lui coûter la vie : ayant parlé de l'Impératrice en termes irrespectueux, il fut tué par la *kenpeitai*. Toutefois, ses paroles n'étaient pas dénuées de fondement, tout ce dont je fus témoin en quittant Pékin pour aller dans l'intérieur m'en convainquit.

Shimizu Yasuzô³² à Pékin, Uchiyama Kanzô³³ à Shanghai vécurent cette guerre comme un calvaire. Shimizu s'étant chargé d'éduquer des élèves chinois, c'est de Chinois qu'il recevait ses appointements, et Uchiyama aidait et protégeait de l'intervention des autorités un nombre invraisemblable d'intellectuels chinois, à commencer par Lu Xun. Ils aimaient l'un comme l'autre la Chine pour des motifs parfaitement purs,

et n'étaient pas de simples représentants du Japon. Une telle position, extraordinairement délicate, inspirait d'emblée la pitié.

Ils avaient aussi un jeune camarade japonais qui animait une revue littéraire nommée *Odôso* [*Couches de l'ass*]. J'étais sans doute considéré dans ce cercle comme un lettré aux pensées progressistes, aussi certains engageaient-ils furtivement la conversation avec moi dans des endroits déserts, en s'indignant dans leur jeune pureté humanitaire contre les violences de l'armée et les cruautés des Japonais, mais je ne voulais pas me laisser embarquer. Il fallait avoir pris des précautions suffisantes pour engager ce genre de conversation. Savait-on jamais, peut-être s'agissait-il d'un agent provocateur ? « Hmm, hmm » était toute ma réponse ; négatifs ou positifs, je ne livrais pas mes sentiments personnels. Et je n'ai plus les moyens, à présent, d'enquêter sur le devenir de ces gens.

Vivant en Chine, tombés éperdument amoureux de la splendeur de Pékin, ils avaient perdu toute envie de rentrer au Japon ; ils contemplaient avec anxiété l'armée japonaise venue détruire tout cela, les agissements de maraudeur des Japonais ; il était bien naturel qu'ils les honnissent dans leur for intérieur.

Parmi eux se trouvait le sinologue Murakami Tomoyuki³⁴, qui vivait dans des pièces louées à l'intérieur des vestiges d'une résidence d'un ministre de l'époque mandchoue, le « Palais Shang Xian³⁵ », en compagnie d'une belle Chinoise qu'il avait épousée. Nous conversions ; chaque fois que l'armée japonaise faisait un bombardement, sa femme, saisie de terreur, se mettait à crier et s'enfuyait dans le jardin où il tentait de la calmer alors que son propre cœur était déchiré ; il se plaignait des souffrances engendrées par ce mariage entre ressortissants de deux pays qui s'affrontaient. En outre, le couple s'aimait tendrement, ce qui suffisait à expliquer que Murakami, solidaire de sa femme, ne pût guère que haïr le Japon et ses méfaits.

Il y eut certainement d'autres gens de cette sorte, comme le directeur du *Journal de Pékin*, avec son accent du Tôhoku³⁶ ; c'était un type à vouloir mourir à Pékin, s'il l'avait pu, et qui ne désirait assurément pas que Pékin devînt territoire japonais. De mon point de vue, le cœur

de ces Japonais valait plus que tous les trésors du monde, mais pour le Japon militariste, ils étaient clairement antipatriotes.

Ce doit être le cas dans n'importe quel pays, mais en Chine tout particulièrement, au milieu du petit peuple ordinaire, on trouvait des hommes auxquels on ne pouvait refuser son affection et qui formaient certainement, quoi qu'on en dise, le type populaire d'un grand pays. On aurait souhaité pouvoir mettre un terme aux invasions de l'armée japonaise rien que pour leur épargner d'amères pensées.

Ainsi, pendant mon séjour précédent, lors d'une promenade à Shanghai avec Tian Han et Tang Huaqiu³⁷, nous avons décidé de monter sur le toit du «Nouveau monde³⁸» ; saisi par un besoin urgent, je suivis les indications de Tian Han et pénétrai dans des toilettes qui ressemblaient à une sorte de grenier sombre. De grands tonneaux y étaient disposés ça et là dans la pénombre : on s'assoit sur l'un d'entre eux et on expédie ses besoins.

Tiens, un vieillard est assis en face de moi. En silence, nous faisons notre affaire. Puis le vieillard, prenant du papier de Chine, le plie en deux tranquillement, le coupe et le recoupe pour en faire quatre feuilles. Je regarde tout cela machinalement ; prenant deux feuilles, il me les tend tranquillement ; et moi, je m'en saisis en m'inclinant. Certes, un tel geste ne mérite pas une explication complexe, mais par-delà la figure de ce vieillard, c'est dans la manifestation de cette bienveillance si simple, indépendante de toute familiarité, que je ressentis, de manière inoubliable, ce que le cœur du peuple chinois a de grand et de large. Quand j'en parlai à Tian Han et compagnie, ce furent des éclats de rires et des trépignements de joie.

Après ce Pékin où l'on trouvait encore des Japonais comme ceux dont j'ai parlé, ceux que je vis autour de moi en rentrant à Tientsin me semblaient encore plus voraces, sans doute parce que c'était la base de l'armée. Nagase Sango du *Quotidien Pékin-Tientsin*³⁹ m'offrant le gîte et le couvert, j'y passai encore quelques jours, mais l'affluence de dizaines de visiteurs causait un peu trop d'agitation autour de moi.

C'est là que je retrouvai au bout de vingt ans M., qui m'avait fait changer mon nom de Yasukazu en Mitsuharu par divination⁴⁰. Il

avait jadis rompu les amarres ; deux ans peut-être avant le début de la guerre, nous nous étions entraperçus devant la gare de Shinjuku ⁴¹, mais pressés, nous n'avions échangé que quelques mots à la sauvette. Il portait alors un *hakama* et un *kimono* de serge, et arborait une canne : « Comme tu me vois, je repars pour la Mandchourie. Sois attentif. Il se prépare des choses étonnantes », et il était parti précipitamment. Nous nous rencontrons donc de nouveau trois ans plus tard.

Sans doute était-il devenu l'un de ces « *rônin* continentaux ⁴² » ; il avait pris une belle prestance, sa panoplie vestimentaire était luxueuse, et conformément à mes suppositions, il travaillait apparemment aux préparatifs militaires sous le commandement de l'armée. Il avait une nature franche rare chez les Japonais, sans ce côté bravache des *rônin* continentaux. Comme jadis, il s'exprimait de façon courtoise.

« Tout ça, c'est en passe de devenir une très grande guerre. Nous allons aussi écraser l'Angleterre et l'Amérique. En nous servant de Karafuto ⁴³ comme tremplin, nous passerons en Amérique, nous occuperons Washington et New York, et ils ne pourront rien y faire. Mais, tant qu'on n'aura pas battu la Chine, on sera gênés sur nos arrières, ce sera embêtant », racontait-il innocemment, comme dans une conversation de salon de thé. Ces grandes fanfares, elles résonnaient un peu partout, je n'étais pas plus étonné que ça, mais c'était la première fois que j'entendais parler de l'invasion de l'Amérique.

Nagase Sango rencontrait beaucoup de gens pour raisons professionnelles, ce qui faisait qu'il sortait jusque tard dans la nuit. Entraîné par lui, j'allais danser dans les cabarets, ou bien dans la concession anglaise.

C'est là qu'allaient danser les filles et les fils de la bourgeoisie de Tientsin, l'air de se demander où était la guerre. Mais on y sentait aussi une sorte de fragilité de dernière nuit de Pompéi. Le jeu espagnol de la pelote basque attirait les gens à la concession italienne. Il avait ses paris dont les amateurs japonais étaient attendus en embuscade et frappés à coup de matraque par des milices d'autodéfense. Vraiment, dans ces circonstances extraordinaires, il fallait être mauvais citoyen pour gâcher son argent en paris... J'allai une fois à cette pelote basque,

accompagné d'une femme. Je cherchai les miliciens et leurs matraques, sans les rencontrer. En revanche, je retrouvai là-bas une autre vieille connaissance.

Il s'agissait d'un certain Tanihara, qui était entré à Waseda trois ou quatre ans après moi. Quand il était étudiant, ce garçon avait l'air d'un prématuré avec ses cheveux fins et soyeux et son visage rond plein de taches de rousseurs comme celui d'une fille. Il s'accrochait toujours par manque d'assurance aux basques de quelqu'un, parlait sans discontinuer en racontant ce qu'il pensait devoir plaire à son interlocuteur, comme s'il avait peur d'en être rudoyé. C'était en gros ce genre d'homme superficiel qui n'a pas confiance en soi.

À Waseda, l'enseignant H. était aux petits soins pour lui et il avait lui-même l'intention de rester à l'université, mais de retour d'un voyage d'études en France d'un an environ, il entra dans une société de commerce sans aucun rapport avec la littérature et se retrouva contre toute attente envoyé à Melbourne. Son aptitude à s'assimiler à autrui en changeant de conviction tenait moins à un talent mondain, qu'à une faiblesse de tempérament congénitale, à l'incapacité de soutenir son point de vue, ce qui semblait d'ailleurs bien incarner une facette des Japonais. Mais son engouement pour l'Occident était terrible. Si on lui disait : « en Occident telle chose se fait ainsi », cela devenait pour lui la règle absolue ; culture, mœurs, langage, hommes... l'Orient, même en d'innombrables siècles, ne pourrait jamais rattraper l'Occident, cela semblait sa grande idée.

Il y avait plus de dix ans que je ne l'avais rencontré. Son corps et sa stature chétive n'avaient pas changé et les traits de son visage étaient quasi identiques à ceux d'antan. Mais sa peau s'était tannée et raffermie, et comme il s'était laissé pousser des moustaches à la Colman⁴⁴, j'eus peine à le reconnaître. Tout en buvant une bière sur un siège bien en vue au premier étage de la pelote basque, il appelait un *boy* auquel il indiquait continuellement les chiffres de ses paris et faisait acheter des billets. Avec son petit corps, il se rengorgeait, l'air important. Quand nous entrâmes, il nous aperçut aussitôt ; comme autrefois, il anticipa nos sentiments en modifiant basement l'expression

de son visage, se leva, enchaîna deux ou trois pas, une poignée de main magistrale, et fit décamper à notre intention comme des chiens des Chinois qui occupaient les sièges d'à-côté, qu'il nous offrit. Je n'eus même pas le temps de l'arrêter.

Pour sûr, il avait la langue bien pendue. Et à ma grande surprise, ce partisan si fanatique de l'occidentalisation, comme s'il s'était vengé du complexe qu'il avait traîné jusqu'alors, disait, en imitant le ton de l'armée, que la Chine serait dorénavant dominée par le Japon, ce qui lui permettrait d'échapper à la guerre civile et de renaître transformée en une Chine nouvelle. En juin de l'année suivante, Tchang Kai-tchek baisserait pavillon, le Japon intimiderait les Occidentaux et achèverait de dominer le monde ; il me semblait bien avoir déjà entendu ces théories, qu'il débitait fièrement. D'ailleurs il était visiblement persuadé que j'approuvais ses opinions.

Selon lui, l'invasion de la Chine par le Japon n'était pas seulement de l'intérêt du Japon, mais aussi de la Chine et même du monde entier. J'étais tellement surpris d'entendre ces mots dans sa bouche que je commençai sans y penser : « mais toi... » ; et lui aussitôt de tressaillir et de regarder quelle mine je faisais, tout prêt à rétracter son opinion si je levais le petit doigt. Puis il examina les environs d'un air inquiet. On ne savait jamais, j'aurais pu tenir des propos hétérodoxes, lui m'approuver, et un Japonais nous entendre : situation gênante qu'il était probablement en train de redouter.

Je me contentai alors de répondre « hmm hmm » comme d'habitude, et quand je m'enquis de la présence des miliciens à matraque, il me répondit en recouvrant toute sa tranquillité que c'était bon pour les résidents japonais encore mineurs. Nous, *gentlemen*, nous étions hors de cause. Quand je lui demandai ce qu'il était venu faire en Chine du Nord, il répondit qu'il était chargé de mission par la société de verrerie S. et changea aussitôt de sujet. La pelote était un sport populaire parmi les Basques ; et comme le jeu consistait à lancer une balle contre un mur, on l'appelait « *mur...* »⁴⁵... ; Tanihara, baissant peu à peu sa garde, se mit à chanter les louanges de la France comme autrefois.

Comme d'habitude, il hésitait dans son for intérieur, et je compris qu'il n'avait pas changé. Je me sentis légèrement soulagé. Sans en arriver à ces extrémités, des hommes comme lui étaient monnaie courante. On peut même penser que ce trait de caractère est constitutif du Japonais type. Même chez moi, ce manque de confiance ou cette pusillanimité font qu'au gré de mes partenaires, c'est toujours par saccades que mon cœur bat. « Toi, même avec une moustache, tu restes le même », avais-je envie de dire. Les rencontres de voyage sont éphémères : nous nous séparâmes à la pelote basque, et je n'eus plus l'occasion de le revoir pendant mon court séjour.

Le premier jour de l'an treize de Shôwa [1938], nous fîmes l'ascension du Ba Da Ling⁴⁶ et admirâmes le panorama de la Grande Muraille. Des soldats japonais dont les yeux frôlaient le délire à force de tension nous couvaient farouchement du regard. Il me semblait être en mesure de comprendre la contrainte extrême à laquelle ils étaient à présent soumis. C'étaient des gens du menu peuple que l'on avait transportés jusqu'ici depuis leurs maisons à la porte décorée de couronnes de fleurs artificielles et affublée de l'inscription « Félicitation pour le départ au front ». L'impression de solitude causée par la vision de l'ancien restaurant de *soba*⁴⁷ d'un propriétaire contraint de fermer boutique après son enrôlement était restée dans mon cœur. Plus que le danger de mort, ce qui était vraiment insupportable pour ces hommes, c'était de se retrouver forcés d'endosser un rôle de démon pour lequel ils n'étaient pas taillés, d'avoir son moi comprimé à l'extrême, au risque d'éclater. Ils constituaient une force de combat que manœuvraient les cadres de l'armée ; pour ceux-ci, un rêve qui remontait à loin se concrétisait en une véritable extase ; ils allaient enfin pouvoir n'en faire qu'à leur tête et s'en donner à cœur joie. Au nom de l'armée, on pourrait persévérer dans l'immoralité et même s'en vanter comme d'une chose parfaitement normale.

Cette année-là, il y eut de grandes inondations en Chine du Nord, et les eaux ayant gelé avant d'avoir pu se retirer, dans le Hebei⁴⁸, champs et villages se trouvèrent pris sous une couche de glace de trois mètres. Avant cette calamité, les villages avaient essuyé l'un après

l'autre les incursions des soldats japonais ; épouses et filles étaient traînées pêle-mêle sur la grand-place, où on les violait sous les yeux des maris, des pères et des enfants alignés comme des grains de chapelet. Les soldats mettaient les femmes en colonne et s'amusaient à vérifier combien une balle pouvait en transpercer. Qui les encourageait à ce genre d'action ? Des sous-officiers de la vieille, qui prétendaient enseigner le courage aux soldats.

Des nerfs fragiles, une hésitation faisaient d'eux un objet de risée, aussi les soldats appuyaient-ils éperdument sur la détente. La colère et l'aversion qu'ils éprouvaient contre leurs supérieurs étaient transformées en ostracisme de faibles contre leurs compagnons plus faibles, que l'armée avait fait l'astucieux calcul d'utiliser comme force de combat. On faisait agir comme des ogres ces braves gens timides mis en situation d'amok : voilà à quoi se résumait tout l'art de cette puissante armée. Ce sont là, dans le monde entier, les techniques conventionnelles de ce qui porte le nom d'armée.

Un auxiliaire de l'armée qui avait occupé une ville du Shanxi⁴⁹ me raconta l'histoire suivante. On avait découvert dans la région occupée une jeune fille suspecte d'activisme ; la prétendue espionne eut beau être interrogée, elle resta obstinément muette. Les soupçons augmentèrent en conséquence, et en complète contradiction avec le principe selon lequel « le simple soupçon du crime ne peut être puni », on décida qu'elle serait aussitôt fusillée. Toutefois, le commandant avait peine à se séparer de la jeune fille aux beaux traits ; il fit donc surseoir à l'exécution et, sous prétexte de l'interroger une fois encore pour lui faire cracher le morceau, la fit amener dans sa chambre et éloigna les ordonnances. Mais la femme résista ; loin de se prêter en quelque façon aux désirs du commandant, elle le mordit au doigt jusqu'au sang, tout en persistant, quoiqu'on lui demandât, dans son silence. Face à cette attitude si rebelle, le commandant, furieux de l'obstination de cette femme qui ne se pliait pas à ses volontés, la soupçonnait de plus en plus d'être une espionne ; il appela une ordonnance pour la raccompagner, et lui donna des instructions précises.

Pour l'ordonnance, un ordre du commandant ne se discutait pas. Il suivit donc ses consignes à la lettre. Il quitta la ville en emmenant la femme, la poussa jusqu'à un bosquet situé derrière une petite colline à deux cents mètres de là, lui banda les yeux et lui lia les mains dans le dos à un arbre approprié. Ensuite, il lui écarta les jambes et, dans sa simplicité, suivit fidèlement les ordres du commandant plutôt que son propre instinct. Il lui introduisit un bâton de dynamite en fermant les yeux et après en avoir allumé la mèche, fit quelques pas à reculons et partit en courant. Au moment où il redescendait la colline, il entendit le bruit de l'explosion.

Il est probable que cette femme n'était pas une espionne. C'était une fille de bonne famille qui avait peut-être de l'aversion pour les violences et les désordres de l'armée japonaise ; mais si elle avait obstinément gardé bouche close, c'était sans doute en fait parce qu'elle était sourde-muette. Si je rapporte cette histoire, ce n'est pas pour souligner particulièrement la cruauté de l'armée japonaise. Vers la fin de la guerre, quand les soldats russes déboulèrent en Mandchourie⁵⁰, ils infligèrent aux familles de Japonais civils des actes de cruauté qui soutiendraient sans difficulté la comparaison. La manifestation de l'instinct de destruction, les débordements sexuels sont une suite naturelle de la guerre, mais au temps des guerres sino-⁵¹ et russo-japonaises, il y avait encore des ordres pour les contenir. Ce que je ressentis en me rendant en Chine du Nord, c'était qu'en bien ou en mal, l'armée japonaise avait perdu tout idéal, et que ses dirigeants, bien qu'ils ne fissent pas la guerre avec ardeur, avaient contraint les soldats à leur prêter serment de loyauté. Quant à ceux-ci, incapables de prendre véritablement parti au fond d'eux-mêmes, ils se trouvaient en plein marasme spirituel. Même leur esprit militaire, qui avait pris naissance dans la culture de Taishô, semblait voilé par le doute et l'inquiétude, et à mesure que la guerre approchait de son dénouement, la contradiction apparaissait clairement. Dans les difficultés d'une guerre en pleine impasse, même la hiérarchie militaire la moins susceptible d'être remise en cause était bousculée sous la pression de la réalité et on finissait par ignorer complètement les ordres de ses supérieurs.

Un tel manque de discipline avait sa source dans la corruption des officiers supérieurs de l'armée. Les commandants, une fois qu'ils s'étaient taillé un domaine, se vautreient dans leurs plaisirs de potentats sans plus bouger. La ligne de front en vint à s'embourber, et j'appris par là que cet état de choses s'était déjà installé. D'ailleurs les équipes de propagande, quand elles recevaient des groupes d'inspection de la métropole, les transportaient dans des camions militaires pour faire le tour des champs de bataille selon des itinéraires parfaitement réglés. Plusieurs femmes-soldats chinoises étaient restées la grenade à la main au milieu des feuilles mortes, leur cadavre figé par le froid : c'était là un spectacle particulièrement prisé qui revenait sans cesse dans la conversation des gens.

Il va sans dire que la guerre est horrible. Pendant le peu de temps que nous résidâmes à Pékin, des huiles du gouvernement provisoire chinois⁵² lancèrent des appels aux intellectuels du courant dit « japonais », qui firent sans entrain diverses démonstrations d'amitié, effectuant des visites dans le but d'amortir quelque peu les coups entre les deux pays. La fille de Kang Youwei⁵³, si célèbre sous les Mandchous, se trouvait parmi eux ; c'était une belle femme d'âge moyen qui ressemblait à une dame japonaise de Meiji par son visage ovale ; j'éprouvai une émotion indicible, mais même dans une occasion de ce genre, un capitaine de corvette en costume civil assumait la fonction de surveillant, ce qui empêchait d'avoir une conversation à cœur ouvert.

Un certain S., qui habitait depuis longtemps Pékin à cause de ses travaux sur l'opéra, traduisait par le sarcasme suivant ce que ces troubles et cette misère me faisaient ressentir :

« Évidemment, pour les Japonais qui n'ont jamais fait l'expérience des grands dégâts infligés par un ennemi extérieur, ce serait difficile à supporter. Mais l'histoire de la Chine dans son entier n'est qu'une répétition de tout cela, ils y sont habitués, ils n'y pensent même plus, ils ont une grande faculté d'adaptation, ils lèvent les bras au ciel en disant *Mei fa zu*⁵⁴, au fond ils s'en foutent. Jadis, les rebelles des "Sourcils rouges"⁵⁵ profanèrent et dépouillèrent successivement tous

les mausolées impériaux ; ils sortirent de leurs cercueils les cadavres de toutes les impératrices et les violèrent en commençant par la momie baignée de mercure de l'impératrice Lü⁵⁶ : ce genre d'exactions n'est-il pas inévitable ? »

On peut douter que cette explication en forme d'apologue suffît à justifier l'agression et les violences japonaises.

Les chameaux des caravanes venues de Mongolie sont au repos sur un chemin étroit et serpentant. L'alternance de jours froids et tièdes rend le ciel d'un azur profond ; dans le faubourg de Zhao Yang, un homme venu du nord, la dépouille d'un grand aigle sur l'épaule, cherche un client : c'était tout à fait la capitale de Yan⁵⁷. Le bruit des tambours bien tendus s'échappe des étages supérieurs du marché de Dong An⁵⁸ ; au crépuscule, les théâtres ouvrent leurs rideaux, et Bai Yushuang⁵⁹ est là également, qui chante et se déhanche dans le chatolement des intrigues. Cependant, les bars et les cabarets japonais étaient seuls à produire un stupide raffut. Et au milieu de tout cela, dans la nuit noire, fonçant sur les routes carrossables, dans les camions militaires pleins à ras bord, les soldats étaient transportés vers la ligne de front. C'était un spectacle à couper le souffle.

Autre épisode quelques jours avant le voyage de retour. Dans un café de Tientsin, un jeune couple se délassait ; un soldat tout juste revenu du front, encore en plein amok, surgit et, sans aucun motif, transperce rondement l'homme à la baïonnette : je pensais que cet incident allait faire beaucoup de bruit, mais l'armée déclara que cet homme n'existait pas, et sur cette simple communication sans appel, les pusillanimes autorités consulaires durent se retirer la queue basse. A l'instar du capitaine Amakasu, l'assassin d'Ôsugi Sakae, qui était devenu un *big boss*⁶⁰ en Mandchourie, l'armée, couvrant l'ensemble de ses crimes, avait fini par revendiquer au grand jour un comportement d'impunité généralisée.

Je fus témoin d'un incident du même genre en rentrant au Japon, dans le train qui me ramenait de Kôbe à Tôkyô. Un officier qui revenait du front, dégainant brusquement son sabre de campagne, en porta un coup à son voisin. Ne supportant pas le choc de la guerre, il avait

eu un accès de folie furieuse qui ne fit même pas un entrefilet dans les journaux.

Une conscience ne se soumet pas

En contrepoint de la violence brutale du terrain, la pénurie de denrées alimentaires et de biens s'aggravait de jour en jour en métropole, et la difficulté à joindre les deux bouts était de plus en plus visible. Comme j'avais pu préciser grâce à ce voyage mes opinions jusqu'alors plutôt vagues sur la guerre sino-japonaise, je décidai d'adopter une ligne de conduite claire. Jamais autant qu'à cette époque je n'ai chéri la vie humaine, jamais auparavant ou par la suite je n'ai été aussi persuadé qu'elle est irremplaçable. De lointaines possibilités remplissent l'homme d'une ardeur trompeuse et ce qui fait la valeur du présent est impitoyablement brisé ; la tristesse de ce processus, son irréversibilité... C'était un sentiment semblable à celui que nous avons éprouvé en regardant avec un frisson les céramiques précieuses exposées dans l'immeuble Maru no Uchi se fracasser devant nos yeux pendant le tremblement de terre.

La guerre s'élargissait en guerre mondiale. Au moment où commença la guerre contre l'Amérique, j'oubliai par mégarde ma retenue devant deux ou trois visiteurs : « Les cons ! », criai-je à pleine voix vers la radio.

Pour justifier la guerre du Pacifique, on mobilisa savants et pamphlétaires, et les gens de lettres, sous la direction du département d'information de l'armée, mirent sur pied une société patriotique pour la littérature japonaise ; les écrivains accompagnaient l'armée, mobilisés pour des tournées de conférences. Moi qui avais arpenté les colonies du Sud, j'assistai une fois à une réunion de la « société patriotique » dans l'espoir de faire avancer la cause du mouvement de libération des peuples⁶¹. Je reconnus toutefois la naïveté de cette pensée après une discussion avec le dénommé Nakayama Shôzaburô⁶² et coupai tout lien avec la société.

Pour commencer, je ne savais même pas quand cette société littéraire de dévouement patriotique avait été créée⁶³. *A fortiori*, ce qu'elle était, le genre de contenu qu'elle pouvait avoir, étaient des inconnues. Comme cette société m'avait envoyé une lettre requérant mon assistance, j'allai voir à tout hasard. Quand je m'y rendis, une dizaine de personnes étaient rassemblées. Tous les visages étaient nouveaux pour l'ours que j'étais ; je ne reconnaissais guère que celui de Hosoda Tamiki⁶⁴, que je saluai : je lui avais rendu visite pour lui demander de l'argent plus de dix ans auparavant. J'avais dû croiser aussi le visage de Shioda Ryôhei⁶⁵.

La rencontre du jour avait pour thème l'organisation d'un grand rassemblement d'hommes de lettres et d'intellectuels que l'on inviterait à venir au Japon depuis la Chine, la Thaïlande, l'Annam, l'Indonésie, bref tout ce qu'on appelait la Sphère de coprosperité de la Grande Asie⁶⁶. Il s'agissait apparemment surtout, pour les autorités, de faire étalage de la puissance de l'armée japonaise. L'atmosphère que dégageaient les gens qui m'entouraient me fit comprendre que je n'étais pas à ma place. Le président de la dite société était Kume Masao⁶⁷ ; convoqué par je ne sais quel colonel du département d'information de l'armée, il viendrait en retard.

Quand le président apparut, la réunion se mit enfin à progresser : on emmènerait les intellectuels de tous ces pays à Nikkô⁶⁸ ou à Kyôto⁶⁹ et en plus, on leur ferait voir la majesté de l'armée soit à l'école de Toyama⁷⁰, soit à Kasumigaura⁷¹ – tel fut le plan que l'on élaborait. Tout cela, parce qu'un colonel du département d'information venait d'arroser le président Kume, puisque du point de vue des militaires, c'était l'exaltation de la majesté de ladite armée qui semblait être le point important.

Tout cela me laissait parfaitement froid. Emmener dès leur arrivée des lettrés de différents pays devant le palais impérial pour le leur faire vénérer à distance respectueuse, et leur faire lire à haute voix la notice d'explication sur l'esprit de « fraternité universelle⁷² » qui venait d'être imprimée, pour leur inculquer en passant une bonne

fois pour toutes l'esprit japonais – cela me rendait tout simplement perplexe.

« Cet esprit, pour les Japonais, c'est peut-être quelque chose d'irremplaçable, mais pour des intellectuels étrangers, ça n'a aucun rapport avec eux, ils ne le comprendraient sans doute pas. On ferait mieux de supprimer complètement cette partie du programme », déclarai-je, et ces simples paroles provoquèrent un beau tumulte. Alors un homme assis sur un siège voisin que je voyais là pour la première fois, Nakayama Shôzaburô, se tourna vers moi et m'apostropha en me lançant un regard sévère : « Il n'y a pas d'intellectuels étrangers. Il n'y a que les gens de la sphère de coprosperité qui se rassemblent dans l'éclat de la Majesté impériale », trancha-t-il pesamment.

Un sinologue dont le nom m'était inconnu prit la parole : « Sur ce point, monsieur a raison, même les Chinois ne le comprendraient pas. Le mieux serait de laisser tomber. » Et ce fut le seul qui m'apporta son soutien.

Ce Nakayama devait faire partie de ces hommes de lettres qui avaient percé au Japon pendant que je vagabondais en Europe. J'ignorais complètement qui il était et ce qu'il faisait. Hautain, infatué de lui-même, je ne pouvais vraiment pas l'encaisser, mais comme je manquais complètement de caractère, je fis retraite sans plus d'opposition. Sur le chemin du retour, j'accompagnai monsieur Hosoda.

Il prit la parole : « Moi, je suis une vieille chose. Je n'ai pas mon mot à dire. » Ce qu'il voulait me conseiller dans sa gentillesse d'aîné, c'était en somme de « ne pas prendre de risques stupides à contredire des stupidités ». Et je lui en sus gré.

Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'un beau jour, M., celui qui à mon retour de Marseille m'avait détaillé la situation de la scène littéraire japonaise, m'appela en qualité de secrétaire général de la société, ce qu'il était apparemment devenu. On allait faire une réunion à propos de la confection d'un manuel de Japonais destiné aux Indonésiens, et il me demandait d'y assister.

J'allai y jeter un coup d'œil par obligation envers lui ; cette fois il y avait foule, et je reconnus deux ou trois visages. Ce jour-là, c'était Takami Jun⁷³ qui occupait le devant de la scène.

N'ayant rien de spécial à dire, je restai silencieux. M. me demanda de parler de la situation en Indonésie. J'évoquai donc l'Indonésie d'antan. Ensuite, Ozaki Kihachi⁷⁴ récita un poème sur la patate douce⁷⁵, qui arracha des larmes d'émotion à Masugi Shizue⁷⁶. Non seulement j'étais complètement passif, mais on me considérait comme un bon à rien ; je ne fus rappelé en aucune circonstance et ne levai pas non plus le petit doigt : écrire un poème en l'honneur de la guerre, aider à la préparation d'une affiche, comme je laissais tout glisser sans réponse quoi que l'on vînt me proposer, je me retrouvai dans les faits à vivre sans plus aucun lien avec la société patriotique.

Sans doute ces écrivains, dans leur for intérieur, réprouvaient-ils eux aussi ce qu'ils faisaient, mais ces types, d'autres types pleins de zèle leur forçaient la main ; sans entrain, sans y croire vraiment, ils devaient l'avoir franchement mauvaise. Les vieux mots de purification rituelle, d'invocations⁷⁷, jusqu'alors sans grande signification, avaient, quand ils sortaient de leur bouche, quelque chose de déplacé et de contraint qui les rendaient répugnants. Ils me renvoyaient un écho physiquement insupportable dans l'humeur d'opposition fondamentale où je me trouvais. Au Japon, les écrivains sont faibles : leur faiblesse devant la violence était inévitable, il fallait s'y résigner.

Mais aujourd'hui, je rougis de honte quand je me rappelle avec quelle naïveté je cherchais sérieusement les gages concrets de la conscience des gens cultivés de Taishô chez des personnes qui auraient tout risqué si elles n'avaient pas coopéré activement pour sauver leur peau. De même, c'était une erreur de bleu de ne pas discerner que la guerre la plus dangereuse est celle que l'on fait au nom de l'humanitarisme.

Ce qui, consciemment ou inconsciemment, me maintint à distance de la guerre pendant toute sa durée ne fut ni l'esprit de contradiction ni l'opposition pour l'opposition. Je me creusai surtout la cervelle pour que mon fils aîné Ken échappât à ses obligations militaires,

et je ne peux guère nier que le principal mobile de mes actions ne fût l'affection. Toutefois, il n'aurait pas suffi, car un sentiment de solidarité avec les familles du voisinage logées à la même enseigne pesait sur nous, nous empêchant de penser à nous seuls d'une manière aussi égoïste⁷⁸.

Peut-être qu'un peu d'héroïsme me démanageait dans tout cela. En l'espèce, je me répétais sans doute qu'il y aurait au moins quelqu'un pour s'opposer, tentant d'en faire la base de ma position personnelle. Si puérils qu'ils fussent, ces sentiments me donnèrent tout le courage dont j'étais alors capable.

Mon fils était sujet à de l'asthme broncho-pulmonaire : il ne pouvait évidemment endurer les marches militaires, mais l'armée l'admit à l'examen de recrutement – ce qui revenait à peu près à le pousser volontairement vers la mort. Face à cette absurde coercition militaire, je n'étais pas le seul à voir sa fureur renforcée. Mon enfant, la mère de mon enfant étaient à l'unisson.

Le jour de la convocation, au début du mois de novembre de l'an dix-neuf de Shōwa [1944], était un jour glacial. J'avais d'abord eu le projet d'accompagner mon fils jusqu'à Hakata⁷⁹, puis de me rendre de nouveau sur le théâtre des opérations en me glissant jusqu'aux premières lignes en vêtements chinois. Je m'étais arrêté à l'exécution de ce plan et m'étais même procuré les billets de train alors si difficiles à obtenir. Mais changeant de programme, nous décidâmes de couper court à toute incorporation.

Il fallait d'abord qu'un médecin nous délivrât un certificat médical : je fourrai mon fils dans la salle d'attente avec une bonne fumigation de feuilles de pin fraîches, destinée à lui faire piquer une crise d'asthme. Hélas, mes prévisions furent déjouées ; mon fils se contentait de tousser, sans vouloir commencer sa crise, et il souffrait tellement qu'il finit par cracher du sang.

Alors je chargeai sur son dos l'*Histoire mondiale pour l'historien*, dix volumes occidentaux⁸⁰ bien épais dans un sac, et, au pas de course, lui fis faire l'aller-retour jusqu'à la gare, au moins mille mètres. Sous le bananier du jardin, je lui fis passer nu toute une nuit debout. Une

froide pluie d'automne tombait continûment, et mon fils tremblait de tous ses membres, mais grâce à sa force de résistance, il n'attrapa même pas un rhume. À force de lui infliger ces épreuves, j'en vins à me faire l'impression d'être un sous-officier pervers. Toutefois, en persévérant dans cette méthode, je finis par provoquer une sorte de crise et nous réussîmes à obtenir du médecin un certificat que sa mère put aller montrer à Yaesuguchi⁸¹, le point de rassemblement des mobilisés, en alléguant que l'état grave de son fils lui interdisait de se déplacer, et nous passâmes ce cap délicat.

L'année suivante encore, obstinément, nous employâmes des moyens analogues et, tant bien que mal, nous pûmes arriver à nos fins. Vers la fin de la guerre, les registres originaux d'état civil eux-mêmes avaient apparemment brûlé dans les bombardements, et désormais les ordres de convocation n'arrivaient plus.

Cependant les organisations solidaires de voisinage⁸² se renforçaient de jour en jour, et des types semblables au vieux coiffeur qui se déchaînait à l'époque du grand tremblement de terre de Tôkyô se remirent à tenir le haut du pavé. Au Japon, où qu'on allât, c'était la désolation, la décrépitude, une succession ininterrompue de paysages de décombres. Tandis que la terre nationale s'appauvissait dans son entier, l'armée elle-même, construite sur un mélange de «devoir et sentiment» et de morale confucéenne, semblait avoir atteint les limites de son système de mobilisation générale; en cas de naufrage des navires de transport, ses intructions, délivrées à coup de paroles tranchantes, stupéfiaient les gens : «Que les jeunes capables de travailler passent d'abord, les vieux inutiles doivent avoir l'élégance de mourir». Au fond la guerre, dans son mécanisme impitoyable, rendait là un son juste. L'armée, commençait à révéler sa véritable nature, comparable à celle d'une association de gangsters urbains; elle tentait de mettre le peuple de son côté, mais désormais, du côté du peuple, on désespérait d'elle.

Avant notre évacuation au bord du lac Yamanaka près du Fuji⁸³, j'entendis dire que l'armée, stigmatisant opposants politiques et idéologues, avait finalement planifié leur assassinat et qu'un écrivain

ultranationaliste participait au comité chargé de l'établissement d'une liste noire ; je sentis un frisson parcourir mon échine à cette rumeur. Toutefois, même si l'on ne distinguait pas clairement «jusques à quand ce borbier continuerait⁸⁴», toute chose ayant un commencement a aussi une fin, et j'avais l'impression de commencer à en deviner les contours. Oui, cela ne serait plus très long, mais quel genre d'horreur y faudrait-il ? J'attendais avec impatience le dernier jour de cette guerre qui, en effet, commençait à se rapprocher.

Le quinze août de l'an vingt de Shōwa [1945], en compagnie d'une femme qui avait fait le voyage avec nous depuis Tōkyō, mon épouse, partie de bon matin, parcourait le chemin de cinq lieues menant à Fuji Yoshida⁸⁵ pour nous procurer des vivres. Quant à moi, c'est dans une cabane à l'intérieur de la forêt de mélèzes sur les bords du lac, avec mon fils qui avait réussi à force de subterfuges à échapper à la conscription, que j'entendis la «voix de jade⁸⁶» de sa Majesté l'Empereur sur une radio qui ne passait pas bien. C'était la proclamation impériale de la fin de la guerre mais nous ne le comprîmes pas⁸⁷ ; nous nous battions avec la radio hors d'usage tout en nous disant qu'il devait y avoir quelque chose de bizarre.

Juste après quatre heures, la mère et sa compagne rentrèrent à toutes jambes : «La guerre est terminée, les Coréens paradent en buvant à Nashigadaira», dirent-elles. Les heures de persécution avaient duré trop longtemps : «Quel bonheur, quel bonheur» disais-je en serrant les mains de ma famille, mais ces manifestations de joie étaient factices, aucun sentiment particulier ne s'agitait en moi.

Au bout d'un petit moment, seul sur les berges du lac, j'apportai un gramophone et mis un disque. Je m'étais jadis procuré à Pékin le *Dit de Hung Fu* enregistré par Cheng Yanqiu⁸⁸ ; le son, un peu rauque et enrôlé, semblait toujours au bord de l'extinction, mais continuait à faire entendre cette voix haut perchée et si particulière, pleine d'une infinie tristesse. Pour la première fois, mon cœur saturé de tension se relâcha, mais sans douceur, c'est une tristesse presque grinçante qui en sortit : j'avais alors oublié comment laisser aller son cœur pour goûter librement des sanglots sans apprêt.

Au-dessus de ma tête, toute proche, se trouvait la masse surplombante du Fuji, et ce Fuji qui se reflétait lui aussi dans l'eau du lac était tout cabossé, tel une vieille bouilloire en aluminium. Les escadrilles américaines passant au-dessus de nos têtes avaient attaqué Tôkyô nuit et jour en se guidant sur cette montagne, mais à compter de cette nuit, ce ne serait plus le cas. Il y avait quelque chose de comique à penser que cette montagne que les Japonais considéraient comme leur symbole avait servi de guide aux attaques ennemies.

À côté de moi, un mouvement dans les roseaux attira mon attention ; c'était une superbe couleuvre qui, dans les larges ondulations de son ventre blanc, était en train de plonger dans le lac. À la forêt de mélèzes succédait un bois clairsemé de saules pourpres et de laquiers ; libérés par la fin de la guerre, semblant ne pouvoir trouver d'endroit où épancher leur cœur, la mère et son fils marchaient et leur silhouette apparaissait par éclipse. Ç'aurait pu être une scène du *Journal d'un chasseur* de Tourgueniev.

Fendant le silence forestier de la terre froide et humide où les herbes *urashimasô*⁸⁹ ouvraient leurs fleurs, ma femme s'accroupit sur le bord du chemin. Sans doute voulait-elle cueillir des feuilles d'armoise, afin de fabriquer un gâteau d'herbes et de farine de maïs pour fêter la fin de la guerre.

5

À nouveau les vieilles histoires (fantômes au beau milieu d'une atmosphère de paix)

*Les morts emmaillotés dans des haillons, à s'allonger, à s'accroupir,
Pensées des morts, paroles de morts, vont discutant – quelle confusion.*

*Encore plus nihiliste que celle des cadavres, d'un brûlis de cadavres,
C'est l'odeur des morts vivants. Non pas. D'hommes qui, bien vivants,*

*S'assimilent à des morts, et continuent à vivre –
Telle est cette puanteur empoisonnée. Dégouttant de leur dos, une flaque d'ombre
ronge le béton.*

Tiré du recueil *Impitoyables*¹.

La guerre avait cessé. Mais la vie n'avait pas cessé pour autant. Que la guerre fût achevée, certains n'arrivaient pas vraiment à le croire ; depuis que les attaques aériennes avaient commencé à réduire en cendres les villes ici ou là, beaucoup se sentaient à la fin du monde, et faute de pouvoir imaginer une vie qui repartirait de l'avant, ils étaient habités par l'idée du déclin.

Les soldats américains allaient bientôt débarquer pour commettre leurs horreurs, il fallait s'y préparer et les recevoir de pied ferme ; c'est ainsi que l'on put voir des chefs d'associations de voisinage apprendre aux femmes à pointer des lances de bambous avec des « han, han » : « Les Américains sont des bêtes fauves, il faut cacher les jeunes filles », répétaient-ils en courant partout, et certains les dissimulaient dans les campagnes alentour.

Ces rumeurs circulaient aussi dans le village de Hirano, sur la rive du lac Yamanaka, où j'avais fait retraite, et les paysannes s'agitaient ; même les grand-mères pouilleuses, craignant d'être violées

par les Américains, commençaient à se préparer à fuir dans la montagne. Dans les familles paysannes, on avait entendu dire que les soldats américains allaient venir réquisitionner les bœufs ; certains les emmenèrent nuitamment à l'intérieur des montagnes pour les tuer en secret, et leur viande amoncelée dans des bassines fut vendue au retour. Comme ma famille ne s'intéressait pas à la guerre, les villageois nous regardaient de travers ; mais quand ils virent de leurs yeux la défaite, ils changèrent brusquement d'attitude, et certains, me prenant pour une sorte de prophète, venaient s'asseoir dans la véranda pour me demander comment ça allait tourner.

La première fois que je rentrai à Tôkyô après la guerre, le marché noir battait son plein dans les baraques qui surgissaient au milieu des décombres calcinés, c'était un pêle-mêle d'humains déguenillés ; toute cette racaille encore en vie s'acharnait à la prolonger ; en voyant leur voracité, j'étais stupéfié par le désir de vivre tenace de l'être humain. Toutes dents jaunies dehors, les yeux brillants de convoitise, ces visages rassemblés autour d'une marmite de *zôsui*² ressemblant à une eau douteuse avaient quelque chose de démoniaque.

Chez ces types que seul l'instinct animal faisait vivre, toute mesure était perdue : imaginer de tuer son camarade de beuverie³, dès qu'on s'apercevait qu'il s'était fait un peu d'argent, afin de s'en emparer ; entraîner une femme à l'intérieur d'un bâtiment en ruine, l'étrangler pour éviter de la payer l'affaire une fois finie et jeter son cadavre dans une tranchée anti-aérienne – tout cela était monnaie courante.

Quand le soleil se couchait, personne ne circulait plus dans la ville, peu sûre. D'anciens gradés attendaient que les choses se tassent après avoir enterré le matériel de l'armée à la fin de la guerre. Des sous-officiers vendaient à la sauvette, *incognito*, des camions militaires puis disparaissaient, mais il y avait bien longtemps que l'esprit militaire⁴ était totalement perverti. Contrebande, crimes crapuleux étaient le lot quotidien. Des bandes de retour du front ou des gens de « pays tiers »⁵ attaquaient avec leurs camions les entrepôts des sociétés, abattaient les gardiens, raflaient stocks et matières premières, puis repartaient en toute impunité, la police n'ayant guère de prise sur eux.

Le mauvais rôle, la place de la victime sont toujours dévolus au petit peuple besogneux ; faute d'avoir bien intégré les raisons de la défaite, il ne pouvait que se demander en tremblant quelle catastrophe imparable allait encore lui tomber dessus. J'ai vu plus d'une fois des gens s'accroupir dans la rue sous l'effet de la malnutrition parce que leur honnêteté foncière les empêchait de se procurer des denrées au marché noir, ou des enfants se précipiter sur un poireau tombé par terre pour le ronger tout cru.

J'allai rendre visite en passant à la maison de mon frère de sang⁶, juste au moment où s'y étaient rassemblés pour délibérer, sous la direction d'un officier d'aviation de Kasumigaura, Makino Katsuhiko⁷ et tous ces écrivains et peintres qui marchaient de concert avec l'armée aux belles heures de la guerre. L'air bouleversé, les yeux injectés de sang, ils déclaraient tous plus ou moins : « Pour maintenant, c'est *seppuku*⁸. » Pour ma part, je savais qu'il s'agissait de rodомontades, mais la nature pusillanime et conciliante de mon frère cadet m'inquiétait, aussi ne le quittai-je qu'après lui avoir fait un petit sermon sur la nécessité de ne pas acquiescer à des absurdités ou se laisser entraîner par l'excitation du moment dans l'ombre de la plantation foisonnante des bambous nains du couloir d'entrée.

Devant la gare de Kichijôji⁹, j'aperçus la silhouette affaissée, la tête de Yokomitsu Riichi¹⁰ devenu l'ombre de lui-même, tel un vieillard édenté. « Toi, chaque fois que je te vois, tu ressembles un peu plus à un ermite », me dit-il en penchant la tête. « Ça doit être l'ermite de Kume¹¹ », répondis-je. « Kume... » Et Yokomitsu se plongea dans des réflexions apparemment abyssales. Sans doute ne connaissait-il pas l'ermite de Kume. Nous nous séparâmes en nous recommandant mutuellement de prendre soin de nous, puisque nous étions restés tous deux en vie, et ce fut la dernière fois que je le vis, car j'appris sa mort peu de temps après.

L'anarchiste Akiyama Kiyoshi¹², lui, était à Nihonbashi Gomubiru¹³ ; il recommençait apparemment à travailler. Avec Tsuboi Shigeji et Okamoto Jun¹⁴, nous débattions la création d'une revue littéraire, que nous baptisâmes *Cosmos*¹⁵. La guerre les avait maltraités, sa fin les ramenait à la vie.

Quand j'allais à Tôkyô¹⁶, j'étais heureux de pouvoir rencontrer toutes sortes de gens que je ne pensais plus revoir. Mon ami Baku qui s'était retiré dans la famille de sa femme à Ishige, dans la préfecture d'Ibaraki¹⁷, se rendait de là à son lieu de travail à Tôkyô, l'agence d'emploi d'Ueno¹⁸.

Masaoka, lui qui vivait comme un ermite, fut trois fois bombardé dans ses déplacements, mais survécut. Le conteur de *rakugo*¹⁹ Tachibana Hyakuen avait été enrôlé par l'armée et envoyé en Chine centrale ; à son retour, il n'avait plus toute sa tête. Seul, obstinément, il creusait comme un possédé, à la grande inquiétude de Masaoka, un grand abri anti-aérien de trois mètres de profondeur sous une salle de billard qu'il avait ouverte en pleine guerre à Hachiôji²⁰. Il m'envoya dire par un jeune apprenti-conteur qu'il pouvait y entreposer mes meubles. N'ayant rien à entreposer après mon évacuation, je laissai le jeune repartir avec un wok sur le dos. Mon wok fut la victime d'une bombe qui détruisit complètement son abri. Une fois la guerre finie, Hyakuen revint à l'état normal.

Tel homme qui, quand il venait nous voir, offrait des cigarettes américaines et du papier toilette en disant qu'il avait accès à des surplus de l'armée d'occupation, avait fait la connaissance de sa femme sur le bord d'un chemin, en s'engouffrant dans le même abri antiaérien qu'elle, avant de l'épouser et de lui faire un enfant. Pendant que le peintre Suzuki jouait les entremetteurs d'*only*²¹ pour soldats noirs, sa femme se mit avec l'un deux ; et il venait se plaindre à moi qu'il ne pourrait plus jamais se résoudre à la toucher, c'était une famille de malheur. S., naguère lieutenant-colonel de la *kenpeitai*, faisait à présent la liaison entre un dortoir de femmes-soldats américaines et des étudiants japonais. Les étudiants, dûment vaccinés, étaient le jouet des pulsions érotiques de ces femmes quand le désir les en prenait, et l'une d'elle, d'âge mûr, avait une peau rouge-coq et une moustache fleurie qui faisaient parler d'elle.

Ceux qui étaient restés en vie se stupéfiaient eux-mêmes par les trajectoires qu'il prenaient pour survivre coûte que coûte parmi les troubles de l'après-guerre. S'ils avaient perdu leurs repères, certains avaient su négocier habilement le virage au plus serré pour trouver

de quoi mettre du pain sur la table. Toutefois, il y avait aussi des gens trop intègres, à l'image du peintre Suzuki qui, incapable d'accepter les métamorphoses entraînées par le changement de mœurs de l'après-guerre, ne pouvait ni se libérer de sa femme, ni lui pardonner, et souffrait de s'être enfermé dans ce piège.

Bien évidemment, certains auront tenu le cap parce qu'ils avaient anticipé ce qui allait arriver, et d'autres concrétisé au plus vite des plans élaborés pour les dix ans à venir, mais la plupart des gens, quoique soulagés par la fin d'une guerre qui semblait devoir durer éternellement, ne pouvaient se relever de l'ampleur de leurs pertes ; à la vérité, ils se contentaient de se démener pour trouver leur ration quotidienne sans guère prendre le temps de songer à autre chose. Et quand on parlait de métiers rentables, il s'agissait toujours de métiers dangereux ou dépendants de l'armée américaine.

L'après-guerre... dix ans, quinze ans, vingt ans sont passés jour après jour. L'ermite de Kume a atteint ses soixante-dix ans. Il végète²². Quant au Japon, il semble se bien porter. Grâce à l'aide économique américaine, les laborieux Japonais produisent en quantité caméras, transistors, radios, automobiles aux standards mondiaux : c'est un pays industrialisé qui s'est recréé. L'alimentation, l'habillement et le logement du peuple ont vu leur niveau s'élever comme jamais encore dans l'histoire passée. On m'a raconté qu'un Français est venu pour enquêter sur les bidonvilles de Tôkyô ; on l'a conduit un peu partout, mais le petit peuple vivait dans une telle abondance que cette vue l'a rempli de déception. La vingtième année de l'après-guerre approche : entre ceux qui, enrôlés comme étudiants, ont essuyé les malheurs de la guerre – y compris ceux qu'avait directement endoctrinés l'éducation militariste –, et qui ont goûté aux affreuses désillusions de la défaite, la génération des enfants marqués par la détresse de l'après-guerre, et enfin ceux qui ont connu la jeunesse à l'époque où la vie s'était faite un peu plus sûre, il n'y a que trois, quatre petites années de différence, mais une série de fossés s'est formée entre ces trois groupes, les mettant chacun dans l'impossibilité de faire comprendre aux autres ses particularités. De plus, dans la vie contemporaine imprégnée de ce système complètement étranger qu'est le pragmatisme à l'américaine,

les vieilles traditions et coutumes recommencent à être appréciées. Le vieux Japon, vu par les jeunes, a même tendance à attirer par une sorte d'exotisme. Le problème du « Retour vers le Japon » se pose de nouveau.

Les horizons lointains que je ralliais jadis par bateau n'existent plus, des avions à réaction ont réduit la dimension du monde. Avant guerre, la mode parisienne mettait deux ans à nous parvenir, à présent elle met moins d'un mois. Le nombre des voyageurs aussi a augmenté, les cultures s'échangent comme dans un tourbillon. Une fois le twist lancé²³, le Ghana, le Brésil, Paris, Tôkyô bougent à la même heure au même rythme. À Shanghai, à Londres, à Rome, les mêmes habitations collectives se construisent maintenant selon le même plan avec les mêmes petites pièces alignées comme des boîtes ; le même Coca-Cola, les mêmes spaghettis, les mêmes sandwichs pour une même vie. Le monde s'uniformise. Est-ce donc cela, la démocratie ?

En même temps, les individus, dans leur dispersion croissante, auront sans doute de plus en plus de mal à supporter la froideur de cet éloignement. Un objet de croyance quelconque, un donneur d'ordres, voilà ce qu'ils recherchent pour tenter d'échapper aux souffrances de cette solitude.

Bientôt, cette tendance mondiale surprendra peut-être ces Japonais adolescents ou jeunes adultes qui constituent notre jeunesse trop exposée. Que pourront-ils encore dénicher dans cet étroit Japon, avec leur ignorance des souffrances de la guerre, des tourments de l'après-guerre, tout comme d'un désespoir qu'ils ne se souviennent pas d'avoir jamais connu ? Qui peut affirmer que leur choix, tributaire d'un même atavisme, ne sera pas celui des Japonais de Meiji, de Taishô et de l'avant-guerre ?

Meiji aura bientôt cent ans, des plans sont faits ça et là pour fêter ce centenaire, et l'arrivée d'un « Meiji-boom » a même été prévue pour l'occasion. En plus des diverses célébrations, la télévision, les magazines, tout ce qui répond au nom de mass media ne manquera pas de prendre le train en marche.

Crépitements de pistolets, exploits de capes et d'épées, *thrillers*, romans criminels sont aujourd'hui au comble de la popularité ; les

protagonistes héroïsés du gouvernement de la restauration de Meiji, les *rônin* sans foi ni loi de la fin du *bakufu*²⁴ n'ont jamais fait un retour aussi tapageur que dans ce présent de l'après-guerre où ils s'alignent devant nos yeux. Ils ne sont pas seulement les héros d'aventures pour enfants. Même les adultes, dégoûtés par le marasme actuel, renouent avec cette époque : leur cœur tressaille chaque fois qu'ils conjurent cette vision et ils vont jusqu'à tenter de l'imposer aux jeunes de l'après-guerre, si éloignés d'elle, en leur expliquant que jadis existèrent des temps où les Japonais étaient capables de tels exploits.

Mais même des intelligences plus affirmées, quand elles ont la sensation que le marasme, la confusion actuels se poursuivront à l'infini, saisissent, à bout de patience, le mauvais billet. Le cas de la classe intellectuelle allemande avant l'ascension de Hitler en est un bon exemple. Ce centenaire est lourd, lourd de toutes sortes de dangers. L'état d'esprit qui conduit à cette célébration suggère au cœur des jeunes qu'une vie d'émotions fortes n'est pas tant faite du jeu des narcotiques que de l'assassinat d'un Hoshi Tôru²⁵.

Depuis la restauration de Meiji jusqu'à la fin de la guerre, le Japon a progressé sur un chemin oblique et sinueux, et les hommes observent sa démarche depuis deux positions pour ainsi dire complètement opposées.

Encerclé par les grandes puissances, il n'eut pas d'autre choix que d'imiter les pays développés pour ne pas devenir leur proie, faute d'autre choix pour lutter efficacement contre eux ; après des victoires il perdit la dernière bataille : c'est là une manière de voir qui assume la poursuite de cet idéal. Autrement dit, une manière positive de voir « le centenaire de Meiji ». Mais il en est une autre, selon laquelle le Japon, sur les traces des grandes puissances, promut l'impérialisme, annexa la Corée, et se lança à partir de la Mandchourie et de la Mongolie à la conquête de la Chine du nord où il s'embourba, subit une défaite cinglante dans le Pacifique et en Birmanie, et contraint de faire « serment sous le château²⁶ », vit cent ans d'aspirations s'effondrer. Par chance, ce furent ensuite des projets pacifiques qui furent adoptés, et depuis lors le Japon a suivi un sentier relativement droit – voilà la théorie positive sur les « vingt ans de l'après-guerre ».

Pour ma part, je ne peux pas plus adhérer sans réserve à la théorie du centenaire de Meiji qu'à celle des vingt ans de l'après-guerre. Nombreux sont les points à examiner avec précaution dans les deux cas. La théorie du centenaire ne porte pas à conséquence tant qu'elle reste une bravade de vaincus, mais si quelque occasion de percer se présentait dans l'équilibre international, à quels imprévus ne risquerait-elle pas de confronter le peuple japonais ? Quant à la théorie des vingt ans, qui peut mesurer si notre démocratie, avec son histoire trop récente, n'est pas l'amorce de quelque tragédie ?

Naturellement, il n'y a pas que cette accumulation de produits avariés dans la nature des Japonais. Aux yeux de certains, leur point fort consiste même dans le fait de ne pas désespérer. Pourtant, moi, je préfère qu'ils désespèrent. Qu'ils en tiennent pour la théorie des cent ans ou pour celle des vingt ans, je ne veux ni que les Japonais continuent d'estimer l'ouverture du Japon à trop haut prix²⁷, ni qu'ils se bercent de l'illusion que grâce à la démocratie, tous les problèmes seront soigneusement remisés comme on range quelque chose dans une armoire, et que l'avenir sera exempt de tout accident. Forçons le trait : je ne veux pas de la prospérité actuelle du Japon et de toute la poudre aux yeux qui l'accompagne.

Ce que je veux, c'est que les Japonais apprennent à connaître les êtres qui leur sont les plus proches, qu'ils se renseignent sur eux et qu'ils dégagent l'emplacement du désespoir passé et présent pour en cultiver la racine – qu'ils ne fassent plus de sacrifices inutiles et abandonnent leurs trop douces illusions sur l'avenir.

Seule la forme de leur désespoir dévoile la position authentique de ces hommes. Tant les constructions du présent ont en elles de caducité.

La fierté des Japonais ne leur vaut rien. La fierté des Français, la fierté des Chinois... C'est seulement au moment où, dans chaque pays du monde, cette fierté aura été réduite à néant que l'ont commencera sérieusement à songer à la paix. Tant que l'homme se chargera du fardeau de son pays, la paix restera improbable : il a beau proclamer le contraire, je finis par penser que cet animal est incapable de supporter la paix.

Notes du traducteur

Avant-propos

1. Les trois ères impériales du Japon contemporain, entre 1868 et 1989. Meiji (règne de l'empereur Meiji) de 1868 à 1912, temps de l'ouverture à l'Occident et du début de l'industrialisation sous régime autoritaire; Taishô (règne de l'empereur Taishô) de 1912 à 1926, époque de prospérité et de démocratie relative; Shôwa (règne de l'empereur Shôwa) de 1926 à 1989, marquée par la montée de l'ultranationalisme fascisant, la guerre contre la Chine puis la guerre du Pacifique, la défaite et la reconstruction. Ce furent les trois étapes décisives de l'occidentalisation du Japon.

2. L'auteur écrit en 1965.

3. Le Japon avait été séparé du reste du monde pendant plus de deux siècles par décision du gouvernement de la période moderne, le *bakufu* d'Edo (1603-1868).

4. Kaneko oppose ici la « théorie du centenaire » soutenue vers 1965 par les nationalistes conservateurs qui estimaient que le Japon avait au fond choisi la bonne voie depuis 1868 et avait juste manqué de chance, à la « théorie des vingt ans d'après-guerre » des progressistes qui estimaient que le vrai départ n'avait été pris qu'en 1945. Il reviendra plus en détail sur cette opposition, liée au débat engendré par l'approche du centenaire de Meiji de 1967-1968, dans la conclusion de l'essai.

5. C'est le nom officiel donné par les autorités japonaises de l'époque à la guerre du Pacifique.

6. L'approche du centenaire de Meiji avait donné lieu à une floraison de manifestations en tout genre et fourni l'occasion aux conservateurs d'entonner le refrain du bon vieux temps et des vertus du régime autoritaire.

7. Kaneko fait référence à un jeu graphique en vogue pendant la Seconde Guerre mondiale qui, par l'adjonction aux deux caractères sino-japonais composant le mot double anglo-américain de la clé (élément graphique entrant dans la composition des caractères) dite du monstre, servant de base à la composition de caractères désignant un grand nombre de mammifères, les transformait en « monstres anglo-américains » (sans changement de lecture ni ajout de caractère supplémentaire), rendus ici par « anglo-américiens ».

8. Kaneko utilise ici un terme, *nihonjinkan*, très voisin du nom *nihonjinron* [théories sur les Japonais] qui qualifie au Japon l'ensemble des théories sur la spécificité japonaise et ses causes géographiques, climatiques, linguistiques, culturelles et sociales élaborées au XX^e siècle, et tout particulièrement dans l'après-guerre. Par son avant-propos et son chapitre introductif, l'*Histoire spirituelle* s'inscrit dans cette catégorie de textes dont quelques caractéristiques seront exposées plus en détail dans la postface.

Chapitre 1

1. *Le Parachute [Rakkasan]* : poèmes de Kaneko parus en juin 1938 dans la revue *Chûô Kôron*, puis sous forme de recueil en 1948 aux éditions Nihon Mirai-ha.

2. Kaneko ne pense pas nécessairement à des ouvrages spécifiquement japonais. Le terme qu'il emploie [*kôfukuron*] correspond par exemple au titre de la traduction japonaise des *Propos sur le bonheur* d'Alain.

3. Shôwa, commencé en 1926, ne se sera terminé qu'en 1989 : la période dont parle Kaneko est 1926-1965. Au Japon, on parle d'un empereur défunt en utilisant son nom d'ère. Kaneko parlera donc uniquement de Meiji, Taishô et Shôwa, à la fois pour les ères et pour les empereurs connus en Occident sous les noms de Mutsuhito, Yoshihito et Hirohito.

4. Ôshika Wakichi (1865-1935). Kaneko était son troisième enfant.

5. Une des deux grandes îles méridionales de l'archipel japonais. Elle encadre au sud la mer intérieure, face à l'île principale de Honshû, et à l'est de l'île de Kyûshû.

6. Ville célèbre dans le sud de Kyûshû, la grande île au sud-ouest de l'archipel.

7. *Fudô*. Littéralement climat, atmosphère du terroir. Sur l'importance de cette notion d'influence climatique comme facteur déterminant dans la formation de la psyché japonaise, voir *infra*, p. 160, note 48 et la Postface, p. 212.

8. C'est la première allusion dans le texte à la fermeture du pays, *sakoku*, une série de mesures prises par le régime politique du shogunat d'Edo (1603-1868) au début du XVII^e siècle pour fermer complètement le pays aux entreprises commerciales, religieuses et politiques des étrangers, à la suite des tentatives de christianisation interprétées comme les prodromes d'un projet de conquête européen par le shogunat naissant. Kaneko précisera un peu plus loin sa pensée.

9. Kaneko se place ici dans la lignée d'un certain nombre d'essais déjà parus en 1965 et appartenant à la catégorie des *nihonjinron* (voir *supra*, p. 155, note 8 et la Postface, p. 212. Sur ce courant d'essayisme florissant au Japon dans les années précédant la rédaction de *l'Histoire spirituelle*, cf. plus particulièrement la Postface, *infra*, p. 211.

10. La guerre russo-japonaise de 1904-1905 pour le contrôle de la Corée et de la Mandchourie, avec ses éclatantes victoires japonaises tempérées par de très lourdes pertes sur les champs de bataille mandchous, marqua profondément les esprits.

11. Ou encore : un pays riche, une armée forte : *fukoku kyôhei*. C'était l'un de ces mots d'ordre politiques en quatre caractères qui furent adoptés par le gouvernement et symbolisaient les grandes orientations du pays – nous en rencontrerons d'autres exemples. Il s'agissait concrètement d'enrichir le pays par l'industrialisation et de le protéger par une armée moderne, le mot d'ordre sous-entendant l'occidentalisation à outrance dans les domaines techniques et économiques. La formule *fukoku kyôhei* avait été empruntée à un ouvrage historique de l'antiquité chinoise traitant de l'histoire des royaumes combattants et présentant les stratégies politico-militaires qu'ils avaient

adoptées. En Chine comme au Japon, la découverte de la tension permanente entre les puissances européennes et du rôle de la concurrence interétatique dans leurs progrès militaires, techniques et économiques avait inspiré aux penseurs politiques du XIX^e siècle des comparaisons avec la dynamique des royaumes combattants dans l'antiquité chinoise.

12. *Kuni no tame ni*. Le courant de pensée dominant des premières années de Meiji, qui n'acceptait d'emprunter à l'Occident sa civilisation que pour mettre le Japon en mesure de lui résister.

13. Cette conception du Japon contemporain comme un pays dont la « civilisation » ou la « culture » véritable au sens occidental du terme sont absentes se retrouve comme un leitmotiv dans l'essai de Kaneko. Cette prise de position radicale, caractéristique des complexes d'une partie de l'intelligentsia pendant les deux premiers tiers du XX^e siècle, sera explicitée tout au long du texte par des exemples concrets montrant comment, dans l'optique de Kaneko, le Japon a réussi à perdre la richesse de sa culture traditionnelle sans acquérir l'essence de la culture occidentale : une idée répandue à sa génération, mais qu'il développe avec une particulière acuité.

14. Ce concept de « devoir et sentiment » [*giri-ninjô*] aux résonances bouddhiques résume les deux principaux traits de l'éthique officielle du Japon d'avant Meiji : le devoir d'obéissance, d'ordre et d'honneur inspiré de l'idéal confucéen des classes dirigeantes, tempéré par les sentiments imprégnés de compassion issus des doctrines bouddhistes. La notion, ou plutôt le couple de notions, est considéré dans les encyclopédies historiques comme étant au centre de l'idéologie de l'époque d'Edo et de ses contradictions. Les tragédies et autres histoires de l'auteur de pièces de théâtre Chikamatsu Monzaemon et de l'écrivain Ihara Saikaku, deux auteurs qu'évoque Kaneko, sont emblématiques de cette tension entre la rigide étiquette sociale justifiée par l'idéologie confucéenne de respect envers les supérieurs hiérarchiques et familiaux, et l'aspiration de la société bourgeoise et urbaine d'Edo à échapper à ce cadre. Les histoires d'amours contrariées par le devoir social qui firent les délices des amateurs de littérature d'Edo, et qui trouveront tant d'échos dans la suite du texte, sont l'expression sublimée de cette tension qui traversait alors la société japonaise. On trouvera des éléments sur le rôle de ce couple sémantique du *giri-ninjô* dans la civilisation d'Edo dans le livre de P. Pons, *D'Edo à Tôkyô. Mémoires et modernités*, p. 177 sq.

15. Le *bakufu* (littéralement « gouvernement sous la tente ») désignait le gouvernement d'origine militaire du *shôgun* (étymologiquement « généralissime »), autorité suprême du Japon sous la suzeraineté nominale de l'Empereur au Moyen Âge et à l'époque moderne. Les *shôgun* de la maison des Tokugawa avaient réuni le pays à la fin du XVI^e siècle après une période d'éclatement féodal et mis en place un régime politique extrêmement efficace et assez centralisé qui marqua le Japon moderne dans tous ses aspects jusqu'à la restauration de Meiji en 1867-1868. C'est cet ancien régime japonais, également marqué par l'isolement du pays, que Kaneko évoque quand il emploie le terme de *bakufu*.

16. Littéralement, *La Couverture rouge [Akagetto]*. Cet accoutrement des paysans montés de la campagne à Tôkyô avait fini par désigner par métaphore les campagnards mal dégrossis de passage dans la capitale, puis les Japonais d'après l'ouverture en tournée dans les pays étrangers. La plaquette en question, écrite par Kumata Sôjirô en 1900, eut un grand succès de mode.

17. Comprendre : du début du XVII^e siècle.

18. Le *sakoku*, ou fermeture du pays, loin d'être une mesure de principe, fut concrètement organisé. Du début du XVII^e siècle (renforcement des mesures de 1616 à 1641) jusqu'à son ouverture forcée en 1858 sous la pression internationale, le Japon fut hermétiquement isolé du reste du monde. Les Japonais n'avaient pas le droit de se rendre à l'étranger, et le commerce officiel avec l'extérieur, restreint à la Chine, la Corée et la Compagnie hollandaise des Indes orientales, s'opérait dans des espaces étroitement délimités, sous le contrôle tatillon des autorités, pour éviter tout contact entre les étrangers et la population. Ces mesures furent appliquées jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Il faut par ailleurs noter que le premier caractère encodant ce terme est également utilisé pour écrire le nom « chaîne » employé par Kaneko dans la métaphore de la chaîne de fer ouvrant cette partie de l'essai : la fermeture physique d'Edo prolonge ses effets dans le Japon contemporain, ou, pour reprendre une autre métaphore de l'auteur, le fantôme du *sakoku* continue d'exercer son action.

19. Tôkai : c'est d'abord un nom collectif pour les mers qui s'étendent à l'est de la Chine, et aussi, par assimilation, l'un des anciens noms du Japon.

20. Cette locution restée proverbiale est en fait une citation tronquée de l'adaptation japonaise d'un passage des *Entretiens* de Confucius traditionnellement utilisé par les autorités extrême-orientales, et notamment le shogunat d'Edo, pour justifier une politique de maintien du peuple dans l'ignorance et sa mise à l'écart des décisions politiques (*Entretiens*, VIII, 9 : « On peut faire prendre aux gens la bonne direction, mais on ne peut leur faire comprendre pourquoi », Confucius, *Entretiens avec ses disciples*, introduction, traduction, notes et commentaires par André Lévy, Paris, Flammarion, 1994, p. 66 pour la traduction et p. 186 pour le texte chinois). La maxime abrégée est citée par Kaneko sous sa forme japonaise classique (*Min o shite shirashimu bekarazu*) fort éloignée du japonais moderne standard.

21. Il a déjà été question de la guerre déclarée à la Russie par le Japon en 1904 avec pour enjeu la domination du nord de l'Extrême-Orient (Corée, Mandchourie). En dépit des victoires terrestres et surtout navales du Japon, les résultats obtenus (annexion du sud de Sakhaline, reconnaissance d'un protectorat sur la Corée et de l'influence en Mandchourie) furent faibles par rapport à l'énormité des sacrifices consentis, comme le remarque Kaneko. Des émeutes éclatèrent d'ailleurs parmi la population à l'annonce des conditions du traité de paix, et notamment de l'absence d'indemnité financière russe.

22. Il s'agit du second vers d'une chanson composée en 1922 par Tottori Shunyô (1900-1933) sur des paroles de Miyajima Ikuhiko, *Le Bandit à cheval [Bazoku]* :

elle chantait la soif d'aventure de bandits opérant dans les plaines de Mandchourie et de Mongolie, incitant à regarder au-delà du « Japon étroit » vers la Chine aux quatre cents millions d'habitants.

23. *Ginzan-ô* et *Kaitei gunkan* : deux des romans pour enfants les plus connus du Japon de Meiji, dus à l'auteur de romans d'aventure pour la jeunesse Oshikawa Shunrô (1876-1914). Le second, de loin le plus célèbre, est considéré comme le premier roman de science-fiction japonais.

24. Kaneko est né en 1897. Il a vingt-cinq ans selon le comput extrême-oriental, qui calcule l'âge d'un individu à partir de sa conception.

25. Le onze février 1919.

26. *Gaijin*. Le terme connote plus particulièrement les Occidentaux. Quelques pages plus loin, Kaneko évoque également les déformations physiques infligées aux Japonais par l'isolement du *sakoku*, et plus loin encore, le physique effrayant des travailleurs Indiens en Malaisie. Il n'y a pas de supériorité physique des uns sur les autres, mais plutôt alignement dans une poétique de la difformité.

27. La ville de Tsintao (Qingdao), dans la province chinoise du Shantung, avait été conquise par le Japon sur les Allemands au début de la guerre de 1914-1918. Les Japonais la rétrocédèrent momentanément à la Chine en 1920.

28. « Six cents coups ». Traduction approximative de *roppyakken*, l'un des jeux de cartes traditionnels encore en vogue sous Meiji.

29. *Marumage* : littéralement « en courbes rondes ». Ce fut la coiffure traditionnelle des femmes mariées à partir des années 1870.

30. La Malaisie est alors possession anglaise, mais de nombreux Japonais y émigrent.

31. Kuroki Tametomo (1844-1923) : il avait pris part à la guerre sino-japonaise de 1895 et s'était illustré comme généralissime de l'armée de terre lors de la guerre russo-japonaise de 1904-1905.

32. À Java, en Indonésie, alors possession hollandaise. On y trouvait une importante colonie japonaise, comme dans de nombreuses régions du Sud-Est asiatique.

33. Il s'agit là d'un *haiku* célèbre du poète Meisetsu Naitô (1847-1926), sorte de condensé de la mystique impériale japonaise. L'association de la montagne Fuji au Japon, au-delà du cliché touristique, est ancrée dans l'imaginaire japonais depuis l'antiquité et a fourni le sujet d'innombrables poèmes courts depuis les anthologies anciennes et médiévales, mais aussi des populaires *Vues du mont Fuji* des maîtres-estampeurs du XIX^e siècle, Hokusai et Hiroshige. Le « fils du ciel d'une seule lignée » est bien sûr l'Empereur : une seule lignée pour dix mille générations, qui symbolise la pérennité d'origine divine de la lignée impériale. L'association entre cette pérennité du pouvoir divin impérial et la suréminence du Fuji, sommet sacré du Japon, forme donc une sorte de condensé à usage populaire des idées ultranationalistes à la base du *shintô* rénové qui se constituait sous Meiji.

34. Coussins qui servaient de siège dans le Japon traditionnel.

35. Kimono léger pour la saison chaude ou le bain.
36. C'est la première apparition dans le texte de l'auguste portrait, l'un des leitmotivs visuels symbolisant l'emprise du culte impérial sur la société japonaise qui fournit son titre et son thème au premier chapitre de la troisième partie.
37. En 1919, Taishō durait déjà depuis huit ans...
38. Par allusion à la guerre victorieuse du Japon contre la Chine mandchoue à l'agonie, en 1894-1895.
39. Mot d'argot japonais pour désigner les Chinois, comme en français du xx^e siècle « chinetouque ».
40. L'image évoque pour les Japonais l'arrivée des fameux « bateaux noirs » du commodore Perry en 1853. Une puissante escadre américaine, forçant l'entrée de la baie d'Edo (la future Tôkyô), avait exigé par la force l'ouverture du pays. Le Japon entraînait sous la contrainte dans l'ère contemporaine.
41. Le thème folklorique des trois singes qui se bouchent les yeux, les oreilles et la bouche était déjà connu dans le Japon d'Edo. L'assimilation implicite et ironique des Japonais à des singes se retrouve plus loin dans le texte (*supra*, p. 87).
42. Littéralement, « il vaut mieux s'enrouler sur ce qui est long », proverbe insistant sur l'idée qu'il vaut mieux se ranger du côté des autorités plutôt que les combattre, si l'on est sûr d'avance d'être vaincu.
43. Edo, la capitale shogunale du régime absolutiste de l'époque moderne, le *bakufu*, est rebaptisée Tôkyô, « capitale de l'est », au début de l'époque contemporaine (1868), quand l'Empereur théoriquement revenu au centre du pouvoir quitte Kyôto (« ville capitale »), l'antique capitale impériale, et vient y résider.
44. Je précise dans la traduction pour en rendre les résonances poétiques le terme *kuroshio* (littéralement, « courant noir ») qui désigne le courant marin chaud longeant l'archipel par l'est avant de se diriger vers l'Amérique.
45. La construction du mur de Berlin (1961) était récente au moment où Kaneko écrivait *l'Histoire spirituelle* (1965).
46. L'une des vingt-quatre sous-saisons distinguées en plus des quatre saisons génériques dans le calendrier traditionnel chinois.
47. *Tsuyu*. C'est le terme par lequel les Japonais désignent la saison des pluies, sans nécessairement penser à l'étymologie indiquée par le premier caractère.
48. Dans ce chapitre, Kaneko prend le contrepied de la théorie d'exaltation des particularités japonaises issues de l'excellence du climat du Japon notamment élaborée par le philosophe et essayiste Watsuji Tetsurô avant-guerre (en 1935) dans son célèbre essai *Fudô. Ningengakuteki Kôzaku* [*Climat. Considérations anthropologiques*] et discutée sous diverses formes dans les années suivantes. Il s'inscrit donc dans le sous-débat du *nihonjinron* [théories sur les Japonais] dit *shinfudôron* [nouvelles théories du climat].

49. À condition de songer à Okinawa plutôt qu'à Tôkyô !

50. *Konjaku monogatari* : « Histoires du temps passé ». C'est un ancien et célèbre recueil d'histoires du Japon, tout imprégné de bouddhisme (XII^e siècle). Il a été traduit de main de maître par B. Frank, *Histoires qui sont maintenant du passé*.

51. *Bushi*, c'est-à-dire gens de guerre, plus connus sous le nom de *samurai* en Occident. Ils étaient le fer de lance du régime shogunal d'Edo.

52. Cette logique, qui est celle du *karma*, ne peut se comprendre que dans le cadre de la doctrine des réincarnations que le bouddhisme partage avec les autres religions d'origine indienne. Les méfaits ou bonnes actions de l'existence présente provoquent une réincarnation plus ou moins favorable dans l'existence future, et seule l'illumination bouddhique permet d'échapper à ce cycle infernal des réincarnations.

53. L'*Urabon* est la fête bouddhique des morts au Japon, le quinzième jour du septième mois lunaire. Les « défunts non apaisés » [*gaki*], littéralement « démons affamés », sont les esprits de certains défunts condamnés, selon les croyances bouddhiques, à une errance perpétuelle aux abords des cimetières. Ils ont été confondus avec les esprits des morts qui n'ont pas bénéficié de sépulture. La cérémonie bouddhique traditionnelle du *segaki* a ainsi tendance à se confondre dans le Japon moderne avec l'*Urabon*.

54. Chikamatsu Monzaemon (1653-1724) est le plus célèbre auteur de pièces de théâtre (des genres *jôruri* et *kabuki*) du Japon à l'époque d'Edo.

55. Tsuruya Nanboku (1755-1829) : autre grand auteur de pièces de théâtre dont la plus célèbre, *Tôkaidô Yotsuya Kaidan*, conte l'histoire d'une vengeance de revenant.

56. Katsushika Hokusai fut l'un des maîtres estampeurs les plus célèbres de la fin de la période d'Edo (1760-1849), principalement connu en Occident pour ses paysages, tels les *Vues du mont Fuji*. Sa série *Cent histoires de fantômes* est également fort célèbre.

57. *Sanshō Tayū*. L'intendant Sanshō, un fonctionnaire de l'époque Heian (VIII^e-XI^e siècle) d'une cruauté légendaire, fut le sujet d'innombrables pièces de théâtre, romans, nouvelles et films, depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque actuelle, et notamment du chef-d'œuvre homonyme du cinéaste Kenji Mizoguchi (1954).

58. *Benizara Kakezara*, conte populaire analogue à notre *Cendrillon* qui voit une jeune fille parée de toutes les qualités, jalousée par sa méchante demi-sœur, triompher d'une marâtre cruelle. Cette légende fut adaptée pour le théâtre *kabuki* par Kawatake Mikuami (1813-1896).

59. Nom d'un temple dans les montagnes à l'est de Kyôto, qui a donné son nom à une pièce de théâtre du genre *jôruri* adaptée au *kabuki*, prenant pour thème un épisode romantique de l'épopée médiévale du *Dit des Heike* [*Heike monogatari*].

60. Pièce du répertoire *jôruri* donnée la première fois en l'an neuf de l'ère Hôreki (1759).

61. Les *Chidaruma-mono* [*Récits du Daruma de sang*], sont le nom générique de plusieurs pièces du théâtre *kabuki* fondées sur le même épisode sanglant. Une

représentation précieuse de *daruma* (japonisation du nom bouddhique *dharma*) aurait été conservée dans les entrailles d'un homme qui s'était éventré pour la protéger lors d'un incendie, et serait alors devenu le « Daruma de sang ». Une première pièce fut montée en 1712, et le thème resta populaire tout au long de la période d'Edo. Le *Hosokawa no chidaruma* auquel fait référence Kaneko est peut-être la pièce apparue le plus tardivement, donnée pour la première fois en 1889, et dont le titre officiel est *Tsutamoyô chizome no goshuin* [*Le Manuscrit précieux teint de sang aux motifs de lierre*], qui fait intervenir dans le récit la famille Hosokawa, en s'inspirant largement des recueils d'*Histoires de fantômes d'Asakusa* [*Asakusa Reikenki*].

62. Roman de mœurs du célèbre écrivain Ihara Saikaku (1642-1693), publié en 1687.

63. Cette coutume est liée au cycle des rites funéraires de l'*Urabon* évoqués plus haut par Kaneko.

64. Ces « pieds » sont des baguettes que l'on fiche dans les aubergines et les melons pour les présenter plus aisément.

65. Dans chaque foyer japonais traditionnel se trouvait un autel des ancêtres avec des tablettes sur lesquelles était inscrit le nom des morts.

66. Il s'agit du célèbre suicide par éventrement des guerriers japonais.

67. Littéralement, « méditation assise ». C'est l'une des formes japonaises des pratiques de méditation bouddhiques destinées à l'aristocratie, inventées en Chine au Moyen Âge et popularisées en Occident sous le terme de zen.

68. Bashô (1644-1694), le plus célèbre poète compositeur de *haiku*, poèmes courts en trois vers prenant pour thème une saison, une de ses manifestations dans la nature, et un sentiment.

Chapitre 2

1. *Au fil de l'eau* [*Mizu no rurô*] : recueil de poèmes de Kaneko paru en 1926 aux éditions Shinchô-sha.

2. Il s'agit d'une ceinture portée par les enfants et les jeunes gens du fief de Satsuma entre l'âge de cinq et de vingt-cinq ans. Après la restauration de Meiji à laquelle les membres de ce fief méridional eurent une part déterminante, elle fut en vogue dans tout le Japon pendant un certain temps.

3. Je garde ici l'onomatopée de la version originale.

4. À la suite de la restauration de Meiji, la distinction entre les castes avait été simplifiée puis abolie : les *samurai*, fer de lance du régime précédent, reentraient officiellement dans le rang.

5. Uchida Ginzô (1872-1919), intellectuel et historien de l'époque Meiji. Ses ouvrages les plus célèbres sont l'*Introduction à l'histoire de l'économie* (1912) et l'*Histoire du Japon à l'époque moderne* (1919).

6. Il faut comprendre par civilisation (*bunbutsu* dans le texte) le complexe mélange de connaissances scientifiques et technologiques et d'idées en tout genre que le Japon importa de l'Occident, développant un complexe d'infériorité d'autant plus ravageur qu'il gardait dans le même temps une très haute idée de sa culture traditionnelle (*bungaku*, littéralement étude des Lettres) sino-japonaise.

7. Restauration [*Ishin*] : c'est le nom officiel de la révolution de Meiji. Le retour à un gouvernement sous l'autorité directe de l'Empereur était censé renouer avec la lointaine antiquité japonaise, par-delà les shogunats successifs des époques médiévale et moderne.

8. *Kyôiku chokugo*, « Rescrit impérial sur l'éducation » du 30 octobre 1890. Ce texte programmatique, mettant l'accent sur les vertus d'obéissance filiale du peuple japonais à l'égard de l'Empereur, devint l'un des supports les plus importants de la mystique impériale de la fin de Meiji jusqu'à 1945 et un objet de vénération religieuse pouvant exceptionnellement mener jusqu'au suicide en cas de faute de prononciation lors d'une lecture officielle.

9. Selon le principe directeur résumé par le mot d'ordre en quatre caractères « sciences occidentales, esprit japonais » [*wakon yôsei*]. La première génération de Meiji espérait que l'introduction de la civilisation occidentale pourrait être limitée aux sciences et techniques, sans entamer l'essence de la culture japonaise proprement dite.

10. Ce terme désigne les guerriers vassaux des grands nobles ou *daimyô*, ou directement du *shôgun*, qui formaient l'armature du régime d'Edo.

11. Le Japon féodal de l'époque d'Edo, jusqu'à Meiji, était organisé en domaines sous le contrôle direct du *shôgun* et en fiefs sous l'autorité de ses grands vassaux. Les traces de cette organisation restaient naturellement omniprésentes pendant la période de Meiji.

12. Un sous-quartier de l'ancien Tôkyô vers le littoral.

13. *Ninjô sekai*. Le premier terme renvoie au *sentiment* de « devoir et sentiment » [*giri-ninjô*], mais l'expression, que l'on pourrait traduire littéralement par « monde de sentiments », prend ici le sens de mœurs actuelles, mœurs du siècle...

14. Magasin en pisé à l'épreuve du feu qui servait d'annexe ou de grenier à certaines maisons japonaises traditionnelles.

15. Sous le *bakufu* d'Edo, les Japonais étaient divisés en quatre classes (guerriers, commerçants, artisans, paysans), auxquelles s'ajoutaient les hors-castes. La classe des guerriers dominait le système. L'égalité entre toutes les castes fut proclamée dans les premières années de Meiji.

16. On mesurait l'importance des vassaux directs du *shôgun* à la hauteur de leurs appointements.

17. *Gaishô* : concubine qu'on entretient ailleurs que dans son logis principal.

18. Dans le Japon d'avant-guerre, le collège correspondait approximativement à nos dernières années de collège et à nos années de lycée actuelles.

19. Taiwan fut colonie japonaise de 1895 à 1945.

20. À l'époque d'Edo, c'était la coiffure normale des Japonais mâles adultes : on réunissait les cheveux sur l'arrière du crâne, en rasant « en demi-lune » le haut du front.

21. Katô Kiyomasa (1562-1611). Ce fut l'un des généraux de Hideyoshi, l'un des principaux artisans de la réunification du Japon à la fin de l'époque des guerres civiles féodales, puis l'un des grands vassaux de Tokugawa Ieyasu, qui profita de l'œuvre d'unification entreprise par Hideyoshi et fut le fondateur du *bakufu* d'Edo. Il joua un grand rôle lors des guerres, au Japon et en Corée, et des manœuvres politiques qui aboutirent à l'instauration du régime shogunal des Tokugawa, et acquit une grande réputation grâce à sa bravoure légendaire.

22. Guerres intestines, littéralement *sengoku*, « pays en guerre » : l'expression caractérise plus particulièrement la transition entre le Moyen Âge et l'époque moderne au xvi^e siècle, quand les grands *daimyô* luttaient pour le contrôle du pays, période qui se clôt avec l'unification amorcée par Hideyoshi et parfaite par les Tokugawa.

23. Par le terme de *shimagaeri*, l'auteur évoque une sanction pénale appliquée à l'époque d'Edo, où l'on bannissait certains criminels dans des îles reculées de l'archipel japonais comme Sado, loin de tout confort – de là l'association automatique avec la saleté.

24. *Seinan sensô*. Ce fut la seule grande révolte des *samurai/bushi* déchus, emmenés par le célèbre Saigô Takamori (1827-1877), contre le nouveau régime de Meiji. Elle eut lieu dans la région de Kagoshima, au sud de Kyûshû, la grande île au sud-ouest de l'archipel, d'où son nom. C'était en effet de là qu'était parti le mouvement d'opposition à l'étranger à l'origine de l'établissement du nouveau régime, et les petits *samurai* s'estimaient trahis par la politique d'occidentalisation à outrance du nouveau gouvernement. La jeune armée de conscription écrasa sans grande difficulté les nombreux révoltés, réduisant ainsi à néant le mythe de la supériorité militaire de la caste des guerriers.

25. *Kaba-san jiken*. Il s'agit d'une rébellion de bien moindre envergure que la précédente, qui eut lieu dans la préfecture d'Ibaraki et fut assez différente par son orientation politique, nettement plus libérale.

26. Il s'agit bien sûr de la cour shogunale d'Edo. La cour impériale de Kyôto avait coexisté avec elle sur un pied de neutralité méfiante, tout en lui étant politiquement subordonnée, pendant toute l'époque moderne, mais les deux mondes ne s'étaient pas vraiment liés, en dépit de diverses tentatives de rapprochement.

27. La conscription datait de 1873.

28. Au Japon règnent les complexes divisions du calendrier importé de Chine depuis les temps anciens, avec notamment un cycle de soixante années regroupées selon des divisions liées aux anciennes croyances chinoises, le « cycle sexagésimal », lui-même divisé en sous-cycles de douze ans. Le terme *eto*, traduit ici par cycle de douze ans, peut renvoyer à l'une ou l'autre de ces divisions.

29. Dans le Kantô, la région située à l'est de l'île principale de Honshû où se trouve Tôkyô.

30. Je traduis ainsi le terme argotique *shaba*, détourné de son sens premier bouddhique de «souffrances de ce bas-monde», et notamment utilisé par les militaires pour parler des civils.

31. L'une des quatre ou cinq formules en quatre caractères qui résument la philosophie de la fin du *bakufu* et du début de Meiji. C'est par ce mot d'ordre musclé que les opposants au régime shogunal renvoyaient dans les années 1860 aux aspirations qui conduisirent à la chute du *bakufu* : protection du pays contre les étrangers européens et américains (les barbares) qui imposaient l'ouverture du Japon, et retour de l'Empereur au centre de la politique contre le *shôgun*. La formule avait l'avantage d'être inattaquable sur la forme, puisqu'en théorie l'Empereur était toujours resté au sommet de la hiérarchie politique, et que la politique du *bakufu* avait été construite sur l'expulsion des étrangers au ^{xvii}e siècle – alors qu'elle était profondément séditeuse sur le fond, puisqu'elle visait à la restauration du pouvoir impérial aux dépens du shogunat et stigmatisait l'incapacité du *bakufu* à empêcher l'ouverture forcée du Japon par les étrangers.

32. *Daikan* : les fonctionnaires chargés de gérer les domaines ruraux du *shôgun*.

33. Il s'agit d'un *tanka* (poème de cinq vers de cinq et sept syllabes alternées) rédigé dans la langue classique [*bungo*] de rigueur pour ce genre de forme. Avec la formule «point n'est besoin que le peuple sache», c'est sauf erreur le seul passage de l'*Histoire spirituelle* qui utilise cette forme linguistique archaïque, et non le japonais standard contemporain [*kokugo*].

34. Les quatre castes, guerriers, prêtres, commerçants, paysans.

35. *Kaimei* : littéralement, l'ouverture aux Lumières. La connotation rejoint en partie celle des Lumières occidentales (*Enlightment*, *Aufklärung*), mais elle est automatiquement associée au nom de l'ère impériale de Meiji («gouvernement des Lumières», «gouvernement éclairé»), avec lequel ce terme a en commun l'un de ses deux caractères.

36. *Bakumatsu* : littéralement fin du *bakufu*, de 1853 à 1867. C'est la période d'une quinzaine d'années, à partir de l'arrivée de l'escadre du commodore Perry, qui vit à la fois l'ouverture forcée du pays, les premières grandes tentatives de modernisation et l'effondrement du régime des *shôgun* Tokugawa.

37. Samuel Smiles (1812-1904), philosophe anglais.

38. Courant de pensée lié au réformateur Fukuzawa Yukichi (1835-1901), théoricien et promoteur du développement du Japon par l'assimilation des sciences occidentales destinée à rendre le pays indépendant. Sa pensée polyvalente, fondamentale pour comprendre les assises intellectuelles de la révolution de Meiji, est désormais accessible en français dans Fukuzawa Y., *Plaidoyer pour la modernité. Introduction aux Œuvres complètes*.

39. Catégorie d'étudiants très commune sous Meiji et Taishô. Ils étaient employés ou simplement pensionnaires chez leurs logeurs.

40. La plus célèbre rivière de Tôkyô. Elle a donné son nom à l'un des romans les plus connus de Nagai Kafû, écrivain dont il sera question plus loin, décrivant le déclin du monde traditionnel des artistes, du théâtre et de la prostitution galante à l'époque de l'enfance de Kaneko.

41. Kaneko se vit offrir une canne-épée de ce genre, comme il le mentionne dans *Shijin*.

42. Murai Kichibee (1864-1926), l'un des grands capitaines d'industrie de Meiji.

43. *Kizamitabako* : tabac bon marché que l'on fumait dans les pipes japonaises à petit fourneau de métal à l'époque d'Edo, et encore sous Meiji.

44. Itô Denemon (1860-1947) fut le roi du charbon japonais dans les dernières années de Meiji. Yanagihara Byakuren (1886-1967), de son vrai nom Yanagihara Akiko, était une poétesse de talent qui prit le nom de plume de Byakuren. Fille du comte Yanagihara Sakimitsu, elle épousa Denemon sous la contrainte et fit scandale en le quittant pour l'acteur de théâtre Miyazaki Ryûsuke, ce qui provoqua la démission de son frère aîné, le comte Yanagihara Yoshimitsu, membre de la chambre des pairs. Elle devint un symbole de la nouvelle femme japonaise et continua ses activités poétiques et féministes après la guerre.

45. Le *kanbun*, littéralement, lettres chinoises, est plus précisément l'art japonais d'écrire et de lire en chinois, ou dans une langue imitant au plus près le chinois, tout en le prononçant à la japonaise. L'étude et la pratique du chinois classique étaient aussi importantes dans le Japon traditionnel que celle du latin dans l'Occident médiéval et moderne. Elles ne commencèrent à décliner qu'à partir de Meiji, avant de s'effacer de manière brutale dans la seconde moitié du xx^e siècle.

46. *Seidai* : le règne des saints [Empereurs]. Il s'agit d'une notion dérivée du confucianisme : l'âge d'or sur terre est réalisé par le règne d'un souverain qui se conforme parfaitement aux préceptes du bon gouvernement, tel qu'il est conçu par les penseurs confucéens de l'antiquité chinoise et leurs exégètes chinois et japonais jusqu'aux temps modernes.

47. C'était une école privée catholique avec un personnel d'enseignement français fondée en 1888 par des Maristes. Elle existe toujours. Le *gakushûin* (institut d'enseignement) était une école subventionnée par l'État et réservée aux enfants des membres de la chambre des Pairs, donc de la haute aristocratie, composée de l'ancienne noblesse et d'industriels anoblis, qui formait l'un des piliers du régime.

48. Tao Yuanming (en transcription japonaise Tôenmei, 365-427), célèbre lettré chinois de l'époque des Trois Royaumes et des Six Dynasties. Le cycle de poèmes *Retour au pays* est l'une de ses compositions lyriques les plus connues.

49. *Sankei* est une expression proverbiale entrée dans les dictionnaires. Les « trois chemins » désignent métaphoriquement une retraite, un ermitage : cette allusion fait

référence à la destinée de Tao Yuan-ming, devenu le symbole du lettré qui se retire de la politique pour s'adonner à la poésie et cultiver des chrysanthèmes dans une retraite campagnarde. Noma veut donc suggérer par ce surnom qu'il se situe au-dessus des bassesses des jeux politiques de Meiji, puisqu'il cultive la Voie dans une école qui joue le rôle d'« ermitage », du moins dans sa propre pensée.

50. Je traduis ainsi l'expression *raisei* (littéralement, « monde futur »), concept bouddhique renvoyant à un troisième âge du monde dominé par le déclin, le chaos, la désagrégation de toute chose.

51. Dans le fief de Mito, à l'époque du *bakufu* d'Edo, s'était développée une célèbre école dont les études sur la religion *shintô* ancestrale et l'histoire nationale, mettant l'accent sur la supériorité des antiques traditions nippones, avaient eu une grande influence sur l'élaboration des courants de pensée pro-impériaux et xénophobes qui façonnèrent l'idéologie du Japon autoritaire de Meiji puis du Japon totalitaire après la fin du *bakufu*.

52. Dans le centre commerçant de Tôkyô.

53. « Purification de la voie » ou manière de dire, moins littéralement, « étude (de la voie) du confucianisme ».

54. C'est-à-dire à maîtriser l'ordre du monde par l'étude des classiques. C'est la phraséologie traditionnelle du confucianisme chinois dont se moque Kaneko à travers ces citations d'expressions figées.

55. Yan Yuan (en transcription japonaise Gan'en), autre nom de Yan Hui (521-490 avant notre ère), le disciple préféré de Confucius. Il s'enorgueillissait de sa pauvreté et devint dans l'Orient confucéen le symbole de l'homme intransigeant mort prématurément pour n'avoir pas voulu renoncer à ses idéaux.

56. Dans le centre de Tôkyô sur les confins est de Shinjuku.

57. Le quartier Wakamatsu se trouve dans l'arrondissement de Shinjuku, encore très proche, à l'ouest, du centre historique.

58. *Kata-pan* ou *kan-pan*. Littéralement, « pain durci ». C'est plutôt un genre de biscuit spécialement traité pour servir d'aliment de longue conservation, et notamment utilisé par l'armée. Pour garder l'image en français, où l'on n'associe guère biscuit et tavelures, j'ai choisi l'équivalent « pain complet ».

59. *Shôgi-tai*, ou régiment *Shôgi*, nom d'une armée d'anciens vassaux shogunaux qui se rassembla à Tôkyô et s'opposa à l'établissement de l'ordre nouveau en 1868, tout au début de Meiji.

60. *Taikomochi*. Dans la vie des quartiers de plaisir japonais, les banquets de *geisha* et autres divertissements sont animés par des professionnels, à mi-chemin entre le bouffon, l'organisateur et le parasite institutionnalisé. Yoshiwara est l'un des quartiers de plaisir d'Edo/Tôkyô, parmi lesquels on compte aussi Asakusa.

61. Takinogawa est un quartier de Tôkyô. Gongen est un terme du syncrétisme shintô-bouddhique désignant une divinité japonaise considérée comme un état particulier

d'un boddisatva bouddhique. Mais le dieu Ôji-gongen qu'adore le vieux a la particularité d'être la divinisation de Tokugawa Ieyasu, le fondateur de la dynastie shogunale renversée par la restauration de Meiji, et d'être adoré comme tel par certains nostalgiques du *shôgun*.

62. Sorte de veste traditionnelle qu'on passait par dessus le kimono.

63. Littéralement, « descendante du même *hatamoto* ». Un *hatamoto* était à l'époque shogunal un *samurai* de haut rang placé directement au service du *shôgun*.

64. Sous-quartier d'Asakusa d'après le nom d'un temple dédié à une divinité bouddhique.

65. Amano Hachirô (1831-1868) : il fut le principal promoteur de la résistance shogunale face au nouveau pouvoir de Meiji. Capturé à l'issue de défaites successives face aux troupes du nouveau régime, il fut exécuté en mai 1868.

66. Quartier de Tôkyô.

67. Coiffure d'origine aristocratique en vogue au début de Meiji parmi les jeunes femmes. Les cheveux sont repliés en deux grandes coques latérales sur le haut du crâne, que surmonte un chignon.

68. Divinité incarnée par un renard qui veille sur les récoltes : l'un des dieux les plus populaires du Japon passé et présent.

69. Littéralement, « où les familles de Satsuma et de Chôshu, avec leur fierté de Taira... ». Le sens de l'assimilation est automatique pour un Japonais. Le clan des Taira, au XII^e siècle, avait fini par contrôler la cour impériale, mais à force d'excès et d'erreurs politiques et militaires, se vit chassé de la capitale et acculé à la défaite par le clan rival des Minamoto. La fortune des Taira avait définitivement péri dans une mémorable bataille navale, à Dan no ura (1185), marquée par la noyade ou la mort au combat des principaux membres du clan et de l'empereur-enfant qui représentait leur légitimité. Cet épisode tragique et spectaculaire de l'histoire du Japon fut chanté dans la célèbre épopée *Heike-monogatari*, qui donna une interprétation toute bouddhique de cette histoire d'ascension et de déclin dans laquelle les méfaits de la précédente génération des Taira avaient amené l'inéluctable catastrophe finale. D'où la métaphore filée par le vieux Hasegawa, avec son cortège d'algues et ses échos de rétribution bouddhique...

70. Satsuma et Chôshu : ce sont les deux grands fiefs du Sud d'où partit le mouvement de rébellion qui aboutit à la chute du shogunat et à la restauration impériale de 1867-1868. Quelques familles issues de ces fiefs accaparèrent le pouvoir pendant le début de l'ère Meiji.

71. Katsu Kaishû (1823-1899). Homme politique de la fin du shogunat et du début de Meiji, il eut un rôle décisif dans les deux années précédant la Restauration. En conseillant une reddition pacifique pour éviter la guerre civile en avril 1868, il s'opposa directement aux jusqu'au-boutistes du régiment Shôgi qui voulaient défendre le *shôgun* jusqu'à la mort, et contribua largement à la chute rapide du shogunat.

72. C'est-à-dire le huitième et dernier enfer bouddhique.
73. Sadachi Shichijirô (1857-1922), architecte. C'est en 1912, dix ans avant sa mort, qu'il se retira définitivement. Il avait alors cinquante-cinq ans. Il construisit notamment les postes de Nagoya et d'Ôsaka.
74. La province de Sanuki se trouvait dans l'île de Shikoku, au sud de la mer intérieure.
75. Tatsuno Kingo (1854-1919), constructeur de la banque du Japon et de la gare de Tôkyô.
76. Tatsuno Yutaka (1888-1964) fut peut-être le spécialiste de littérature française le plus connu de sa génération.
77. Artisan de la restauration de Meiji, député influent, promoteur de la Compagnie maritime du Japon, Kondô Renpei (1848-1921) fut anobli, accéda à la chambre des Pairs et participa dans les derniers mois de sa vie aux négociations navales entre le Japon et les autres grandes puissances de l'immédiat après-guerre.
78. Nihon Yûsen kabushiki Kaisha. Fondée en 1885, elle devint rapidement la première compagnie maritime japonaise. Elle existe encore.
79. Un peu plus d'1,80 m.
80. Stepan Osipovitch Makarov (1848-1904) fut à la tête de l'escadre russe du Pacifique au début de la guerre russo-japonaise de 1904.
81. Quartier du centre de Tôkyô, non loin du palais impérial, où subsistaient encore des terrains vagues et des étendues inexploitées.
82. Ce n'est pas la sainteté chrétienne, mais selon le concept confucéen, le bon ordre du monde sous le règne d'un souverain vertueux. Pour les penseurs de toute une génération, la restauration de Meiji devait d'abord être le retour à un âge d'or idéal, symbolisé par le gouvernement direct de l'Empereur, à la chinoise.
83. Sous-quartier du quartier de Shinjûkû à Tôkyô.
84. *Nansô Satomi haken*, ou *Les Huit Chiens de Satomi*, de Kyokutei Bakin (1787-1848), nom de plume de Takizawa Bakin. Ce roman traditionnel s'inspire dans sa structure des romans picaresques chinois composés à l'époque moderne, du genre d'*Au bord de l'eau*. C'est le type achevé du roman édifiant [*yomihon*] de l'époque d'Edo, destiné à divertir tout en illustrant l'orthodoxie confucéenne des *bushi/samurai* alors au pouvoir. Huit chiens chevaliers personnifiant les huit vertus cardinales confucéennes se battent pour rétablir la maison des Satomi et laver l'honneur de leur seigneur.
85. Je glose « nouveau Japon », qui n'est pas dans le texte, car il est probable que Kaneko fait référence ici non au monde de la construction *stricto sensu*, mais à la génération des bâtisseurs [*kenketsusha*] du nouveau Japon capitaliste et entrepreneurial.
86. Penseur chinois, fondateur de l'école néoconfucianiste, Zhuzi (1113-1200) exerça une influence déterminante sur la pensée japonaise à l'époque d'Edo. C'est cette version du confucianisme qui servait de fondement à l'éthique des classes dirigeantes sous le shogunat.

87. Le protectorat sur la Corée fut imposé à la suite de la guerre russo-japonaise, en 1906. L'annexion complète de la Corée, étayée par la thèse de l'unicité nippon-coréenne en vogue dans les milieux intellectuels nationalistes, fut effectuée en 1910, dans des conditions particulièrement dures pour la population coréenne, condamnée dès le départ à l'assimilation forcée. Sur la légitimation par une partie de l'intelligentsia de cette annexion et la naissance de la thèse de l'unicité, cf. Noriko Berlinguez-Konô, « Naissance de la thèse de l'unicité nippon-coréenne (Nissen dôsoron) », in Jean-Jacques Tschudin et Claude Hamon (dir.), *La Nation en marche. Études sur le Japon impérial de Meiji*, Paris, 1999, p. 209-225.

88. L'expression, d'origine chinoise, est à prendre au sens symbolique. Les Japonais de Meiji étaient conditionnés à croire en la divinité de la lignée impériale, ininterrompue depuis le début de l'histoire du Japon, censément au VII^e siècle avant notre ère.

89. Il s'agit de la guerre contre la Chine républicaine des années 1930, non de la guerre contre la Chine impériale de 1895.

90. Tolstoï avait pris fait et cause contre la guerre russo-japonaise et entretenu une correspondance pacifiste avec d'éminents intellectuels japonais.

91. Kitamura Tōkoku (1868-1894). Ses poèmes en vers libres étaient empreints de pacifisme. De vues politiques radicales, rejetant l'influence du bouddhisme et du *shintō* au profit du christianisme, il théorisa le développement de la vie intérieure dans son essai *Naiibu Seimei-ron* mais, souffrant de dépression, il se pendit à vingt-six ans à un arbre de son jardin.

92. La mort de Fujimura Misao (1886-1903) le rendit emblématique de la crise existentielle de toute une génération d'intellectuels.

93. Nikkō, au nord de Tōkyō, est une ville dont les alentours sont parsemés de sites naturels et historiques magnifiques, presque aussi célèbres que ceux de Kyōto.

94. Ce Tsushima se trouve dans l'île principale de Honshū, un peu à l'ouest de la grande ville de Nagoya.

95. Genèse, I, 28.

96. Kaneko semble s'inspirer de quelques faits divers tragiques du début des années 1960.

97. D'après le nom de deux ponts, Kyōbashi (« pont de la capitale ») et Nihonbashi (« pont du Japon »), ce sont deux quartiers historiques du centre de Tōkyō. Nihonbashi se trouve immédiatement à l'est du palais shōgunal, puis impérial ; Kyōbashi, au sud, donne sur la baie.

98. Emplacement de combats meurtriers lors du siège de Port-Arthur, qui préfigura par ses boucheries les guerres de tranchées de 1914-1918.

99. Un grand complexe de Ginza, le quartier des spectacles de Tōkyō, servant de music-hall, salle de concert et salle de théâtre depuis l'après-guerre.

100. Pour une fois, il s'agit d'un site des alentours verdoyants de Kyôto, l'ancienne capitale impériale dans le Kansai, et non de Tôkyô. La famille adoptive de Kaneko resta à Tôkyô de 1901 à 1906, il évoque donc des souvenirs datant de sa dixième ou onzième année.

101. Ces deux paragraphes pourraient suggérer au lecteur que Kaneko décrit la découverte de tendances bi- ou homosexuelles ayant fortement influencé la formation de sa personnalité, un peu dans la veine de la *Confession d'un masque* de Mishima, d'autant qu'il ne revient guère dans l'*Histoire spirituelle* sur l'épanouissement de sa sexualité. Mais ils prennent un sens beaucoup plus relatif en regard des longues pages qu'il consacre à ses aventures sexuelles et sentimentales enfantines, adolescentes et adultes dans son autobiographie *Shijin*, où il est presque uniquement question de conquêtes féminines et d'attrait pour l'univers féminin. Celui-ci resta une obsession constante de Kaneko, reflétée dans l'écriture des *Élégies pour les femmes* en 1949 et du *Journal d'une transfiguration raffinée* en 1972. Sur ce point comme sur bien d'autres, Kaneko met à profit sa réécriture d'épisodes racontés dix ans auparavant dans *Shijin* pour apporter un éclairage différent et parfois contradictoire sur sa personnalité, certains épisodes de sa vie, ses fréquentations.

102. Quartier commercial très animé au cœur du centre historique de Tôkyô.

103. Le nom de ce secteur du quartier de Ginza, en plein centre de la ville shogunale, vient d'une douve caractéristique du paysage urbain de l'Edo traditionnelle semi-aquatique dont le souvenir a été conservé par les estampes du XIX^e siècle.

104. Il s'agit d'un sous-quartier du quartier de Shinjuku, à l'ouest du centre historique.

105. La grande ville portuaire qui se développa, un peu au sud de Tôkyô, après l'ouverture du Japon aux étrangers.

106. Yokosuka est un port de la préfecture de Kanagawa, dans la péninsule de Miura qui ferme à l'ouest la baie de Tôkyô.

107. Cet épisode a été raconté en détail dans *Shijin*.

108. Ce n'est qu'à partir de Meiji que les noms d'ères coïncidèrent avec le règne des empereurs. Auparavant, les changements d'ères étaient beaucoup plus fréquents.

109. Célèbre université de Tôkyô, fondée en 1882 et reconnue par l'État en 1902.

110. Le quartier de Tsurumaki se trouve dans l'arrondissement de Setawaga, assez loin au sud-ouest du centre.

111. Héros du roman homonyme de Gontcharov paru en 1859. C'est le type de l'aristocrate intelligent mais aboulique, incapable de s'arracher aux limbes de l'inaction.

112. La lotion *Hawker* était en vogue vers 1915. Elle était censée blanchir la peau.

113. Sans doute un écho conscient de la *Ballade des dames du temps jadis* de Villon, ainsi que la traduction tente de le suggérer.

114. Célèbre université, issue d'une école fondée en 1858, assurant un cursus universitaire à partir de 1890. Telles Oxford et Cambridge, Waseda et Keiô entretenaient

une intense rivalité qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours et qui explique l'opposition rhétorique mise en place par Kaneko dans ces pages.

115. Mikhaïl P. Artsybashev (1878-1927), romancier russe.

116. Sur Kitamura Tōkoku. Voir *supra*, p. 52. Takayama Chogyū (1871-1902), critique et écrivain, composa des *haiku* et anima la revue littéraire *Taiyō* [Soleil]. Ichikawa Takuboku est un autre poète célèbre, mort à vingt-sept ans en 1912. Les amateurs de *haiku* peuvent se reporter à la belle édition bilingue d'un choix de ses poèmes : Takuboku, *Ceux que l'on oublie difficilement*. Kunikida Doppo (1871-1908), poète et romancier naturaliste, se convertit au christianisme à l'âge de vingt-et-un ans.

117. Une des villégiatures favorites des gens de la région de Tōkyō vers 1900.

118. Le terme *kyōkai* désigne normalement une église, plutôt qu'un lieu de culte en général. Le passage peut paraître paradoxal, car les Japonais convertis au christianisme n'étaient qu'une infime minorité dans le Japon d'alors, mais dans les milieux littéraires et parmi les intellectuels de gauche, l'influence d'un christianisme socialisant était très forte. C'est là une illustration des contrastes entre la mentalité de la masse du peuple et celle de l'intelligentsia progressiste dont Kaneko se fait notamment l'écho en introduction, quand il évoque sa traversée vers l'Occident en 1919.

119. *Hanjushūgi* : « faunisme » ou « panisme », doctrine promue au Japon par Iwano Hōmei (cf. *supra*, p. 97) dans un manifeste de l'an vingt-neuf de Meiji, *Shinmitsuteki Hanjūshugi* [Mystérieux faunisme]. Elle voulait retrouver les sentiments, émotions, forces vitales primordiales de l'homme en se débarrassant des complications de la pensée moderne.

120. Kitazawa Rakuten (1876-1955) est considéré comme le premier auteur de *manga* moderne, formant transition entre les caricatures de l'époque d'Edo et les bandes dessinées japonaises de l'après-guerre. Il lança le journal satirique *Tōkyō Puck* en 1905.

121. *Ebicha shikibu* : le surnom des étudiantes des années 1900, à cause d'une mode vestimentaire particulière.

122. Traduction du *Blue stocking*, mouvement anglais d'émancipation féminine. Sous le nom de *Seitō* fut fondée en 1911 au Japon une association de femmes de lettres qui luttait pour cette émancipation.

123. Vénus ou l'étoile du matin (dans le texte, un autre nom pour la même planète que celui de l'institut mentionné plus haut). C'est le nom d'une célèbre revue littéraire fondée en 1900 et d'un courant littéraire de la fin de Meiji qui lui fut profondément lié. La poétesse la plus célèbre de ce courant fut Yosano Akiko, objet d'un véritable culte (1868-1942).

124. *Jiyūtō*, fondé en 1890. C'est l'ancêtre du PLD qui domine la scène politique japonaise depuis la seconde moitié du xx^e siècle.

125. Kōtoku Shūsui (1871-1911) évolua rapidement vers le socialisme et l'anti-impérialisme. À la suite de l'Affaire du complot de lèse-majesté de 1910, il fut exécuté dans le cadre de la répression du socialisme. Sa pensée est désormais accessible au

public français grâce à la traduction commentée de son essai politique le plus célèbre, *L'Impérialisme, le spectre du xx^e siècle*.

126. *Heimin* : le peuple, le plébéien. *Heiminsha* : société plébéienne. *Heimin* était le nom officiel de la quatrième classe/caste du Japon traditionnel, les paysans, le bas-peuple.

127. Nakae Chômin (1847-1901), idéologue du parti libéral, très influencé par la pensée française, grand promoteur de la démocratie. Il fit notamment une traduction partielle du *Contrat social* de Rousseau. Son essai politique le plus célèbre, *Dialogues politiques entre trois ivrognes*, écrit en 1887, est à présent disponible en français.

128. En 1903. La même année fut également fondé le journal *Heimin shinbun* dirigé par Kôtoke Shûsui et Sakai Toshihiko, qui diffusa les idées socialistes au Japon.

129. Uchimura Kanzô (1861-1930), philosophe et essayiste chrétien. Sa pensée eut un retentissement certain dans le Japon des années 1900. Au moment de la guerre contre la Russie, il avait adopté une position pacifiste qui le rapprochait des intellectuels précédemment cités.

130. Sakai Toshihiko (1871-1933), cofondateur de la *Heiminsha*.

131. La guerre contre la Chine de 1894-1895 et la guerre contre la Russie de 1904-1905 : deux guerres victorieuses où les désirs de conquête des Japonais furent entravés lors des négociations de paix par les puissances européennes, exaspérant selon un schéma répété le nationalisme japonais.

132. Alexandre II avait été assassiné en 1881.

133. *Taigyaku-jiken*. À la suite de divers incidents échelonnés entre 1908 et 1909 et amalgamés par les autorités, le gouvernement procéda en 1910-1911 à l'arrestation de plusieurs centaines de socialistes et organisa un procès qui aboutit à vingt-quatre condamnations à mort et à une première mise en sommeil forcée du socialisme japonais.

134. *Jôruri ningyô*, c'est-à-dire *jôruri* de marionnettes. Il s'agit de l'une des formes théâtrales du Japon traditionnel, jouée à l'aide de marionnettes. Les textes en étaient récités avec accompagnement de *shamisen*, sorte de cithare à trois cordes. Ce genre florissait à l'époque d'Edo.

135. *Kenyûsha* : il s'agit d'une association et d'une revue homonyme d'écrivains fondée en 1885 par Ozaki Kôyô (1868-1903). Izumi Kyôka, évoqué plus loin par Kaneko, en fut membre.

136. Au centre de l'île principale de Honshû, au nord de Nagoya. Cette gare avait été inaugurée en 1884.

137. Poèmes courts de cinq vers, forme voisine des *haiku*, qui en sont dérivés.

138. Ibuki : un terroir de la préfecture de Shiga, juste à l'ouest de la préfecture de Gifu. Les moxas, du japonais *mogusa*, sont des bâtonnets à base d'armoise employés

en médecine traditionnelle extrême-orientale, où ils servent de cautère par application de leur extrémité enflammée sur les divers points du corps.

139. Dans cette bataille, Tokugawa Ieyasu, le fondateur du shogunat Tokugawa, remporta en septembre 1600 la victoire sur les troupes d'Ishida Mitsunari, ce qui assura définitivement son pouvoir sur l'ensemble du pays. C'était la pacification du Japon et la voie ouverte à la création du shogunat d'Edo.

140. La région d'Ôsaka, Kôbé et Kyôto, vers l'ouest, par opposition au Kantô, la région de Tôkyô, vers l'est.

141. Ôgaki, ville de la préfecture de Gifu ; Yôrô, cascade célèbre des environs.

142. Gaibô : une partie de la préfecture de Chiba, dans le Kantô, à l'est de Tôkyô.

143. Yanagase Naoya, né en 1893, mourut en 1920. Sa femme s'appelait Mogi Yoshiko.

144. Tôdô : *daïmyo* puissants sous les Tokugawa.

145. Il s'agit de la province qui correspond aux préfectures actuelles de Mie et Aichi, dans la région de Nagoya, entre Kyôto et Tôkyô.

146. La Corée était colonie japonaise depuis 1910 et allait le rester jusqu'en 1945.

147. Ancienne province à l'ouest de Kyôto. Les monts Kitamaya, au nord de Kyôto, l'ancienne capitale, étaient pleins de souvenirs des temps antiques et médiévaux.

148. Le pantalon large du costume japonais traditionnel.

149. Un quartier de Kyôto.

150. Dans les montagnes du Honshû, au sud de la préfecture de Nagano.

151. *Ten'i ou goten'i*. Les médecins au service du *shôgun* ou des *daïmyo* à l'époque d'Edo.

152. *Futami no ura*, ou *Futami ga ura* : la « côte de double vue ». Il s'agit, dans la baie d'Ise, d'une des vues les plus célèbres du Japon, immortalisée par les maîtres estampeurs de l'époque d'Edo. Deux rochers jumeaux, objet d'un culte *shintô*, s'y dressent, d'où son nom.

153. En anglais dans le texte.

154. *Izumo taisha* : l'un des tout premiers sanctuaires *shintô* du Japon, en Izumo, ancienne province sur la mer du Japon, au sud-ouest du Honshû, dont l'importance ne décru jamais véritablement. Les *Senge* en étaient desservants depuis les temps anciens. Il fut inclus dans les sanctuaires protégés par l'État selon la loi de 1871. Le *shintô* (« voie divine ») est l'antique religion polythéiste et naturaliste japonaise, en symbiose avec le bouddhisme pendant tout le Moyen Âge et l'époque moderne avant d'en être séparée et d'être promue au rang de religion d'État rénovée sous Meiji, puis de sous-bassement idéologique de l'État totalitaire dans les premières années de Shôwa.

155. Politicien, membre de la chambre des pairs, Senge Takatomi (1845-1918) fut un ardent promoteur du *shintô*, et cultiva les études de littérature nationale japonaise et la poésie traditionnelle.

156. À l'époque d'Edo, il s'agissait d'un rang particulier chez les vassaux directs du *shôgun*, dotés d'un grand prestige, sinon toujours très puissants.

157. Célèbre revue littéraire active de 1910 à 1923, dont les membres prônaient un idéal littéraire opposé au naturalisme. Senge Motomaro (1888-1948) fut un poète emblématique de l'esprit de ce groupe.

158. Les Okazaki étaient une famille de vieille noblesse de cour, promue au rang vicomtal lors de l'organisation d'une hiérarchie à l'occidentale (dont les titres faisaient également écho à la vieille féodalité chinoise de l'antiquité) sous Meiji. Le « maître de chasse » correspondait avant guerre à une fonction réservée à la noblesse à l'intérieur du kunaishô (agence ou ministère de la famille impériale).

159. Nakane Komajurô (1882-1964) fut actif aux éditions Shinchô-sha essentiellement jusqu'en 1947. La maison d'édition avait été fondée en 1896 dans le sillage de la revue *Shinsei [Nouvelle voix]*, elle-même fondée en 1876 et rebaptisée *Shinchô* en 1896. Elle occupait déjà une place centrale dans le paysage littéraire de la fin de Meiji. Elle existe toujours.

160. Collaborateur des éditions Shinchô-sha, Katô Takeo (1888-1956) fut notamment en charge de la revue littéraire *Bungaku jidai [L'Âge de la littérature]* qui en était l'émanation. Auteur de *Nostalgie* (1919) et d'*Image de l'Éternité* (1922-1923), il devint un romancier à succès dans les années 1920.

161. Salle d'entraînement d'arts martiaux. *Shijin* donne quelques détails sur ce *dôjô*. C'était le club d'archerie de Wakamiya Hachiman, dirigé par Sugatami Yakichi.

162. Brioche en forme de petite balle confectionnée à partir de pâte de riz cuite à la vapeur et fourrée.

163. Le terme employé est très fort : on pourrait presque traduire littéralement par « jeune prince ».

164. Il faut comprendre qu'il s'adressait à sa mère sans l'appeler maman ou mère en y ajoutant préfixes et suffixes de politesse du type *o-*, *-san* ou *-sama*, mais en utilisant directement son nom, ce qui, particulièrement en 1910 mais encore aujourd'hui, est d'une familiarité confinant au mépris.

165. Un des quartiers du Tôkyô historique.

166. Le pont qui enjambe les douves du palais impérial à Tôkyô.

167. C'est le nom donné à la formule d'invocation du *sûtra* du lotus (formule complète : *Namu myôhô renga kyô*) dont la récitation est un acte de foi très populaire dans diverses sectes du bouddhisme japonais.

168. Un des quartiers historiques de Tôkyô, vers la porte sud de l'ancien Edo.

169. Il s'agit du thème de l'un des romans les plus célèbres de la fin de Meiji, *Le Démon doré* [*Konjaki yasha*], écrit par Ozaki Kôyô et paru entre 1897 et 1902. L'étudiant Kan'ichi, éconduit par la belle Omiya avec laquelle il devait se marier, mais qui lui préfère un homme fortuné, se venge du couple en devenant usurier, non sans avoir préalablement reproché sa trahison à Omiya dans une scène mémorable. Le thème a fait l'objet d'innombrables adaptations à l'écran depuis la naissance du cinéma japonais.

170. Au sud de la baie de Tôkyô.

171. L'équivalent du passage de l'anneau au doigt dans le mariage *shintô*.

172. Dans l'actuelle Indonésie, alors Indes néerlandaises, où résidaient de nombreux Japonais.

173. Nom générique qui recouvre des établissements dans lequel on ne boit pas uniquement du thé, et dont le personnel ne se contente pas de faire le service des boissons.

174. *Ukiyoe* : « images du monde flottant ». Sur la signification de ce terme, voir *infra*, p. 182, note 72. Utagawa Kunisada (1786-1864) fut l'un des grands maîtres du portrait d'acteurs. Il était disciple d'Utagawa Toyokuni et très actif à la fin du *bakufu*.

175. Cette Otsuma (1872-1915) avait remporté le célèbre concours des Cent beautés d'Asakusa en 1891, et sa représentation la plus connue, circulant sur toutes sortes d'objets, la montrait cheveux déliés [*aragami*], comme au sortir du bain.

176. Je n'ai pas pu trouver d'indications sur celle qui fut apparemment une *geisha* ou une artiste célèbre de l'époque Meiji. Le nom est sûrement Takemoto, mais la prononciation Seihô proposée pour le prénom est moins sûre. Comme me le suggère Nathalie Kouamé, il est possible que Kaneko fasse ici référence à la chanteuse de *gidayû* Takemoto Ayanosuke (1875-1941), très populaire pendant la décennie 1890-1898, où ses portraits étaient aussi en vogue que ceux d'Otsuma.

177. Poétesse (1887-1928) issue de l'une des branches de l'antique famille des Fujiwara (de haute noblesse, plusieurs fois alliée à la famille impériale dans les temps anciens). Ce fut l'une des trois « belles de Taishô », mariée au baron Kujô Yoshimune.

178. La *geisha* nommée Manryû (1894-1973) acquit une grande renommée dans le monde des plaisirs de Tôkyô vers 1900 (année où elle fut prise comme modèle d'un recueil de beautés célèbres), avant de connaître nombre de traverses romantiques dans la suite de son existence. La maison Hayashi était un établissement de *geisha* célèbre d'Asakusa.

179. Dante Gabriel Rossetti, peintre préraphaélite anglais (1828-1882).

180. Encore un proverbe en quatre caractères résumant une certaine atmosphère de l'époque Meiji.

181. Ce sont les dix caractères des anciennes décades chinoises et les douze caractères animaliers associés aux heures et aux années, qui forment la base de l'astrologie extrême-orientale héritée de la cosmologie et des superstitions de la Chine traditionnelle, sans

cesse invoquée pour vérifier les possibilités d'harmonie entre futurs époux lors des négociations de mariage.

182. Kaneko pense à la chevalerie occidentale et à l'amour courtois, qu'il interprète de manière un peu caricaturale. Il est plus explicite dans *Shijin*.

Chapitre 3

1. *Requins [Same]* : paru en 1937 chez Jinminsha.

2. *Hyôtan ike*, dans le quartier central d'Asakusa, à Tôkyô.

3. La capitulation de 1945.

4. Le parc de loisirs Hanayashiki se trouve dans le jardin public d'Asakusa.

5. Il est difficile de rendre en français le terme *go-shinei* qui peut renvoyer de manière indifférenciée à un portrait, une image, une photographie [*shashin*], terme avec lequel il partage l'un de ses caractères. C'est cette polysémie qui contraint Kaneko à préciser qu'il ne s'agissait pas à proprement parler de photographies. Les représentations officielles les plus célèbres de l'empereur Meiji étant des tableaux exécutés d'après des photographies, la confusion entre peinture et photographie reste latente pendant toute la période. Sur la création de ces images officielles à l'Occidentale, leur vénération, et leur lien avec le développement de l'idéologie impériale, cf. Taki Koji, *Go-shinei*.

6. *O-nobori-san* : littéralement, messieurs les honorables montants, avec suffixe et préfixe de respect et de politesse, ici employés ironiquement pour désigner les « pays » qui montaient à Tôkyô. Ils s'accoutraient d'une couverture rouge qui, par glissement sémantique, avait fini par devenir un synonyme de cul-terreux, puis de touriste naïf.

7. On se souvient que le collège sous Meiji correspond approximativement aux dernières années de collège et au lycée du système français actuel. Kaneko a alors seize ans.

8. Littéralement : « L'île de l'étang ». Tout bon jardin japonais traditionnel a son étang, et son île au milieu de l'étang...

9. Pas plus qu'A. R. Davis dans sa traduction de *Shijin* (*op. cit.*, p. 80, fin de la note 74), je n'ai été capable de préciser le contexte exact de ces représentations de danseurs sur balle évoquées dans les deux essais.

10. *Nikujihan* ou *nikujuhan*. Variété de couleur chair du *juhan*, vêtement léger à la chinoise relativement collant.

11. Je traduis en glosant : le nom du bâtiment, *jûnikai*, veut dire douze étages.

12. Le pays d'Awa, le pays de Kazusa sont des noms traditionnels de terroirs qui s'étendent au sud de la préfecture de Chiba actuelle, au sud de la baie de Tôkyô.

13. Trois quartiers de Tôkyô.

14. Coutume particulière au sanctuaire d'Awajima et à quelques autres. Le huitième jour du deuxième et du douzième mois, on arrête les travaux de couture et on va offrir au sanctuaire, dans une préparation de tôfu, les aiguilles qui se sont brisées pendant l'année.

15. Les *getas* sont les socques traditionnelles de l'ancien Japon.
16. Il existe un jeu de mots, ou au moins une résonance entre gaieté [*akarusa*], qui reprend le premier caractère de Meiji [*mei/akarui*], et ce dernier terme, dont on se rappelle qu'il veut dire « gouvernement éclairé ».
17. Au bord de la mer, dans la péninsule de Miura. Un palais impérial s'y trouvait.
18. Rappelons qu'à la japonaise, Kaneko nomme les empereurs d'après leur nom d'ère, et non d'après les noms plus personnels à travers lesquels ils sont connus en Occident. Shôwa est le nom d'ère de l'empereur nommé Hirohito.
19. Le mot présent dans le texte est la transcription japonaise d'humanisme [*hyûmanizumu*], mais ce terme a une acception plus large en japonais que dans les langues occidentales, et tend à recouvrir à la fois l'humanisme proprement dit et les idéaux d'humanitarisme [*jindô-shugi*].
20. Un mille marin vaut 1852 mètres.
21. Ville de l'Indonésie actuelle, dans le sud-est de Sumatra.
22. *Karayuki-san* : probablement d'après un passage de chanson (*kara yuki* : de là venant ; *san* est un suffixe de politesse). C'est le nom dont on désignait les femmes qui s'expatriaient du Japon pour travailler à l'étranger comme prostituées et envoyer de l'argent à leurs familles.
23. Au sens de regroupements de Japonais, nombreux en Chine et dans l'Asie du Sud-Est anglaise, française ou hollandaise. Le Japon n'avait comme colonies proprement dites que la Corée, Taïwan et quelques îles du Pacifique, auxquelles il faut ajouter un certain nombre de zones d'influences en Chine.
24. Soupe chinoise aux raviolis.
25. Il s'agit sans doute de pipes orientales à long embout, à la chinoise ou à la japonaise.
26. Je conserve les onomatopées japonaises.
27. *Bodai-daruma*, ou plus simplement *daruma*. C'est la transcription japonaise de Boddhidharma. Ce religieux bouddhiste d'origine indienne avait prêché la Loi sous la forme de la secte dyâna en Chine. Il aurait ainsi été à l'origine de la secte Chan chinoise, elle-même ancêtre de la forme zen du bouddhisme japonais. Les représentations de Daruma, très vénéré au Japon, lui donnent des yeux globuleux et de gros sourcils, et souvent une barbe, plus ou moins abondante.
28. Manière imagée de caractériser la radinerie des Chinois et leur marchandage constant.
29. La première guerre moderne entre le Japon et la Chine, vers la fin de la dynastie Qing, en 1894-1895.
30. Le *bushidô*, ou voie des guerriers, était le code moral de la caste des *bushi/samurai* qui ne plaisaient pas, entre autres, avec la mort au combat.

31. Bandits montés : *bazoku*. Ce terme fait plus particulièrement référence aux formations de grand chemin, mi-armées mi bandes de pillards, qui infestaient la Chine du Nord et ses confins dans le premier xx^e siècle et nourrissaient les fantasmes des amateurs d'aventures. On se souvient qu'il apparaît dans le titre de la chanson populaire sur « C'Japon trop étroit » évoquée par Kaneko au début du premier chapitre (cf. *supra*, p. 158, note 22).
32. Il s'agit sans doute de Gunji Naritada (1860-1924), l'officier de marine qui voulait coloniser le nord des Kouriles, dont il fut le grand explorateur à cette époque.
33. Sorte de coupe-coupe.
34. C'est le nom malais du village traditionnel dans la jungle.
35. Cf. *supra*, p. 178, note 22.
36. La rivière Sembrong prend sa source à l'extrême sud de la péninsule malaise, dans l'État de Johore, à une cinquantaine de kilomètres de Singapour, et coule vers le nord-est avant de se jeter dans le Pacifique.
37. Ou Batu Pahat. Ville de l'État de Johore, sur la côte du détroit de Malacca, à une quarantaine de kilomètres des sources de la Sembrong.
38. *Shimo no mono*. C'est une interprétation, car le terme peut renvoyer à toutes sortes de sécrétions ou de déjections : sperme, urine, excréments...
39. C'est encore aujourd'hui une entreprise de transformation du caoutchouc, dont le siège principal est à Taiwan.
40. Sorte de palmier commun en Malaisie et en Indonésie, au fruit comestible.
41. Le *sarong* est la longue jupe traditionnelle en Malaisie et en Indonésie. Le *kabaya* est une sorte de veste.
42. Kaneko fait évidemment référence à un genre musical malais traditionnel. Il semble qu'il s'agisse de la danse folklorique *ronggeng*, où des couples s'affrontent en gestes et en vers au son du violon, du tambour et du gong. La transcription de *ronggeng* en *dongen* est un peu surprenante, mais la forme *drongeng* est également documentée, et c'est sans doute elle qui est entrée dans l'oreille de Kaneko.
43. La Malaisie actuelle et Singapour formaient une colonie anglaise, composée de sultanats sous protectorat et de la base stratégique de Singapour. Les Japonais qui y résidaient s'y trouvaient donc à titre privé, et sous autorité anglaise.
44. Giovanni Vittorio Rossi, né en 1867. Après avoir acquis un savoir professionnel à la Scala de Milan et à Londres, cet Italien fut le premier directeur de l'opéra national de Tôkyô, dans la fondation duquel il eut une part déterminante.
45. Hara Nobuko (1892-1979), chanteuse ; Taya Rikizô (1899-1988), chanteur célèbre d'opérettes, à l'apogée de sa gloire dans l'Asakusa de l'entre-deux-guerres ; Shimizu Kintarô (1889-1920), chanteur célèbre de l'époque Taishô, collaborateur de Rossi avec Hara Nobuko dans l'exécution d'opéras au Royal Hall, il se sépara ensuite de lui pour monter ses propres productions dans les domaines de l'opéra et de l'opérette.

46. Akasaka : un ancien quartier d'Edo immédiatement au sud-est du château shogunal, donc au centre de Tōkyō.

47. Opérette du compositeur germano-américain Julius Eichberg (1824-1893).

48. Toujours cette grande fête des morts du mois de juillet, que Kaneko a déjà évoquée dans sa présentation initiale du désespoir japonais.

49. Une ère du VIII^e siècle, à l'époque dite de Nara, où le Japon s'ouvrit très largement à l'influence de la Chine.

50. C'est-à-dire la Chine. Kaneko y a déjà fait longuement allusion : à l'époque d'Edo, la morale officielle reposait sur l'étude du confucianisme, enseigné par de véritables dynasties de lettrés. Les saints et les sages étaient les grands souverains et philosophes de l'antiquité chinoise dont se réclamaient ces lettrés japonais du Moyen Âge et de l'époque moderne.

51. La fermeture du Japon n'avait pas empêché les Japonais de prêter une très grande attention à l'avance technique de l'Occident, évidente en matière de construction navale et d'ingénierie militaire dès la fin du XVI^e siècle. Pendant toute la période de la fermeture, où seuls parmi les Européens les marchands hollandais étaient autorisés à commercer en un point précis du Japon, les pouvoirs japonais encouragèrent l'importation de manuscrits et d'instruments scientifiques européens, dont l'étude, activement menée dans un milieu restreint, prit naturellement le nom de « sciences hollandaises ». Cette attention démesurée aux sciences étrangères, alors même que le Japon était rigoureusement isolé de l'étranger, est l'une des clés de la rapide mise à niveau scientifique du Japon à la fin du XIX^e siècle.

52. *Share-bon* : genre de romans de l'époque d'Edo (particulièrement au XVIII^e et au début du XIX^e siècle), peignant les mœurs du monde des plaisirs d'Edo.

53. Rabindranath Tagore, le poète bengali (1861-1941), exerçait alors, par l'intermédiaire de traductions anglaises de son œuvre, une immense influence en Occident. *Gitanjali*, ou *Offrandes lyriques* est le nom du recueil de traductions de ses propres poèmes en version anglaise qu'il publia en 1912, ce qui lui permit d'obtenir le prix Nobel de littérature en 1913.

54. *Trionfo della morte* de Gabriele d'Annunzio (1863-1938). La charge érotique de ce roman à la fois hédoniste, esthétisant et décadentiste publié en 1893 lui donnait à l'époque une aura de scandale.

55. Le héros de *Résurrection*, son dernier grand roman (inachevé).

56. Acteur et réalisateur (1881-1953). *Le Masque de pourpre* [*The Purple Mask*] date de 1916.

57. Porté à l'écran par Victorin Jasset entre 1910 et 1912.

58. L'une des gloires du muet (elle est la vedette des grands films de Griffith), Lilian Gish (1893-1993) détient le record de longévité cinématographique, puisqu'elle tourna jusqu'en 1987, bien des années après la mort de Kaneko.

59. La trajectoire de Pearl White (1889-1938) fut bien plus brève et tragique : star du cinéma muet franco-américain, elle sombra dans l'alcoolisme après une retraite précoce.

60. Le *daikon* est un gros radis qui apparaît souvent, coupé en tranches ou haché menu, dans les préparations culinaires japonaises. La soupe de *miso* est un grand classique de la cuisine populaire japonaise. Le *miso* est préparé à partir de haricots de soja fermentés, et sert d'assaisonnement.

61. Le naturalisme avait fortement influencé la génération littéraire qui arriva à maturité dans la seconde moitié de Meiji et au début de Taishô (1890-1920) : nombre de grands écrivains, comme Nagai Kafû, eurent une phase naturaliste qu'ils abandonnèrent ensuite. On peut également penser à Shimazaki Tôson, l'auteur du célèbre roman *Hakai* [La Transgression] paru en 1906, et aux différents romans de deux auteurs cités un peu plus loin par Kaneko comme des sources d'inspiration particulièrement vives pour lui à cette époque : Tayama Katai, l'auteur de *Futon*, et Tokuda Shûsei. *Futon*, dont le titre prosaïque était en soi un manifeste, avait particulièrement marqué sa génération. Sur ce roman, cf. *infra*, p. 182, note 68.

62. Chantre de l'égotisme libertaire (1819-1892), qui, au-delà de son œuvre proprement poétique, eut une très grande influence comme penseur à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

63. Il faut comprendre «à l'occidentale». L'introduction dans le monde littéraire japonais d'un langage poétique inspiré des créations de la modernité occidentale pouvait apparaître comme l'invention d'une poésie japonaise moderne encore absente au début de Meiji. Si dans une lointaine antiquité, on avait composé des poèmes longs au Japon, on avait peu à peu pris l'habitude d'utiliser le japonais classique [*bungo*] uniquement pour la rédaction de poèmes courts, tout en adoptant le chinois classique pour des poèmes de souffle plus long. La création d'un nouveau langage poétique utilisant comme vecteur un japonais souvent plus moderne et inspiré dans certaines de ses techniques de l'Occident – et en particulier des poètes français alors à l'apogée de leur rayonnement – pouvait sembler à des écrivains tentant d'échapper aux cadres traditionnels comme Kaneko l'invention d'une poésie vivante dans un secteur de la production littéraire passablement sclérosé.

64. «Vénérez l'Empereur, expulsez les barbares.» La signification de ce slogan politique des années 1860 a été expliquée *supra*, p. 165, note 31.

65. Kaneko utilise le terme *etoranze* emprunté au français et non le terme japonais *ihôjin*, plus neutre (c'est par exemple celui qui est choisi pour traduire *L'Étranger* de Camus). *Gaijin*, mieux connu du public occidental, est réservé aux étrangers occidentaux, plus subjectif et, souvent, péjoratif. Sur ces termes, cf. la Postface, p. 232.

66. *Le Spleen de Paris*, I, «L'étranger». «Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? Ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ? – Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère. – Tes amis ? – Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu. – Ta patrie ? – J'ignore sous quelle latitude elle est située. – La beauté ?

– Je l’aimerais volontiers, déesse et immortelle. – L’or ? – Je le hais comme vous haïssez Dieu – Eh ! qu’aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? – J’aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! »

67. Fukushima, préfecture du nord-est de l’île principale de Honshû, située directement au nord de la préfecture montagneuse de Gunma, au centre-nord de l’île.

68. Tayama Katai (1871-1930) : promoteur du naturalisme, nourri de lectures de Zola et de Maupassant, qui avec *Futon* (1907) marqua l’apogée de ce courant au Japon.

69. Tokuda Shûsei (1871-1943) : autre grand romancier naturaliste de la période, qui développa le roman autobiographique. Son roman *Kabi* [*La Moisissure*], écrit en 1911, eut une profonde influence sur le jeune Kaneko.

70. On attendrait masochisme, mais le texte japonais utilise bien le terme sadisme transcrit en syllabaire *katakana*.

71. *Netsuke* : un genre d’ornement de ceinture masculine très en vogue pendant la période d’Edo. Finement sculpté, il fut très recherché par les amateurs occidentaux d’art japonais dès l’époque de Meiji.

72. *Ukiyoe* : c’est le nom poétique qu’on donne en Occident aux estampes représentant le monde des courtisanes et des quartiers de plaisir dans le Japon d’Edo, dans une traduction étymologisante du terme japonais traditionnel qui pourrait se rendre plus simplement par « images mondaines », « images du siècle » ou « scènes de genre ».

73. Cinq des artistes les plus célèbres de la grande époque d’Edo. Ogata Kenzan fut un céramiste et un peintre qui vécut entre 1663 et 1743. Ogata Kôrin, son frère, vécut entre 1658 et 1716 : il fut particulièrement renommé pour ses peintures de paravents. Hokusai et Hiroshige, les deux plus grands estampeurs de la fin de la période d’Edo, ont déjà été mentionnés par Kaneko. Kiyonaga Torii (1752-1815) fut un peintre d’*ukiyo*.

74. Meiji commence à la fin de la décennie 1860 et le voyage où Kaneko découvre l’Europe s’effectue en 1919-1920.

75. Ce recueil parut en 1923.

76. En liaison avec les études chinoises ou *kanbun* déjà évoquées par Kaneko à propos de maître Noma, la composition de poèmes ou de textes dans une langue imitant au plus près le chinois classique était un exercice très prisé des lettrés dans le Japon traditionnel, un peu analogue à la composition de poèmes latins en Occident. Sous Meiji, cette activité commença à décliner, mais elle était encore à la portée d’un certain nombre de lettrés dans les premières années du xx^e siècle.

77. Le *haorihakama* est la combinaison du pantalon bouffant et de la veste de cérémonie traditionnelle des hommes japonais. Le blason, généralement timbré dans ce type de vêtement en dessous des épaules, est un motif familial inscrit dans un cercle, dont la tradition, d’abord aristocratique, s’était étendue à différentes catégories de la population.

78. S'agit-il de l'exposition universelle de 1900 ? Il serait donc à Paris depuis vingt ans. L'exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes n'aura lieu qu'en 1925.

79. Cette allusion aux tons plans et obliques et aux vers de cinq ou sept pieds/mots de la poésie chinoise classique s'explique à la fois par la structure du chinois et par la forme de sa poésie classique. Les tons plans ou obliques sont ceux de la langue, où les unités lexicales de base, monosyllabiques, se distinguent non seulement par leur structure consonantique et vocalique, mais aussi par quatre tons principaux, haut, ascendant, descendant et oblique, qui différencient des mots pour le reste parfaitement homonymes. Dans la poésie classique, les vers les plus courants, de cinq ou sept syllabes, sont organisés, en plus de la rime, selon des schémas précis faisant alterner ces tons. Bien que la lecture japonaise traditionnelle du chinois ne se préoccupât guère des tons, les vrais amateurs de poésie chinoise apprenaient les règles de composition par tons, un peu comme nos lettrés renaissants et modernes appliquaient mécaniquement les règles de scansion de la métrique gréco-latine, même s'ils ne chantaient pas toujours leurs poèmes latins en les respectant.

80. Sales poilus : *Ketô*. Des barbares à forte pilosité ou à chevelure abondante, par exemple des Européens (mais éventuellement des Aïnous, des Américains...). Le terme est injurieux.

81. Nous : *wagahai*. La traduction ne peut être qu'une approximation, car le système équivalent en japonais au jeu de nos pronoms personnels est beaucoup plus complexe, puisqu'il multiplie les pronoms en fonction des différents niveaux de politesse. Le choix des divers équivalents du pronom personnel de la première personne est dicté par l'emploi subtil des degrés de politesse, par lesquels l'interlocuteur montre qu'il se considère comme l'inférieur, l'égal ou le supérieur de son partenaire en fonction de la différence d'âge, de sexe ou de statut social. *Wagahai* mettait en valeur la conscience qu'avait de soi un individu de sexe masculin. Encore relativement courant au début de l'époque de Meiji, il sonnait terriblement vieux jeu dans les années 1920. Il était suffisant et un peu ridicule, particulièrement dans la bouche d'un étudiant. C'est ce pronom qu'utilise déjà avec un effet comique le chat de *Je suis un chat* [*Wagahai neko de aru*], dans le titre du célèbre roman de Natsume Sôseki, écrit en 1905.

82. Mori Ôgai (1862-1922), l'un des très grands écrivains de Meiji. *La Danseuse*, roman inspiré d'une expérience personnelle d'amour contrarié, date de 1890. Ce texte a été traduit en français par Jean-Jacques Tschudin (Mori Ogai, *La Danseuse*).

83. Mori Arimasa (1911-1976), fils de l'homme politique Mori Arinori, spécialiste de philosophie et de littérature françaises, notamment de Descartes, il enseigna à l'université de Tôdai.

84. Tôhoku, littéralement, le Nord-Est : c'est ainsi qu'on appelle le nord-est de l'île principale du Japon, face à Hokkaïdo.

85. En français dans le texte.

86. La ville portuaire de Kôbé, entre Ôsaka et Tôkyô, était l'un des principaux points d'embarquement pour l'Occident.

87. Iwano Hômei (1873-1920), critique, romancier et poète. Promoteur de la doctrine du « faunisme/panisme » déjà mentionnée (*supra*, p. 172, note 119), d'un nouveau naturalisme, d'une nouvelle poétique, et auteur de différents romans à tendance autobiographique, dont *Décadence [Tandeki]* en 1909.

88. Izumi Kyôka (1873-1937), romancier prolifique, qui explora les voies du naturalisme et du symbolisme. Resté célèbre pour son style, il chanta le monde des geisha. Parmi ses œuvres les plus célèbres : *Le Saint Homme du mont Kôya* (1900) et *Nihonbashi* (1914).

89. Nagai Kafû (1879-1959), romancier et novelliste. Il fut notamment, comme Izumi Kyôka, le chantre du monde des courtisanes d'Edo, dont il observe la dernière splendeur et la progressive disparition entre la fin d'Edo et Meiji. Cf. *infra*, note 94.

90. Ôya Sôichi, journaliste et écrivain (1900-1970), qui a notamment légué une célèbre bibliothèque à la ville de Tôkyô. Ce fut un critique tranchant, parmi les plus célèbres de la scène littéraire.

91. Joyau « perle-précieuse » [*hôshu no tama*]. Encore appelé « joyau exauce-désir », c'est un symbole bouddhique affectant plus ou moins la forme d'une pêche, qui est paré de toutes sortes de vertus magiques et symbolise la pureté de l'esprit et la doctrine bouddhique en tant que trésor suprême.

92. Ryûtei Tanehiko (1783-1842), célèbre auteur de romans d'aventures à caractère historique, et particulièrement d'un roman parodiant la grande épopée médiévale *Genji Monogatari*.

93. Tamenaga Shunsui (1770-1843), auteur de littérature de divertissement de l'époque d'Edo.

94. *Sumida-gawa* (1909) : ce roman très célèbre de Nagai Kafû se passe vers la fin de l'époque de Meiji, dans le monde des plaisirs hérité de l'époque d'Edo. Un jeune étudiant à la vocation contrariée pour les arts du théâtre entretient un amour malheureux pour une amie d'enfance qui est aussi une apprentie *geisha*. Le roman tout entier, évoquant l'inadaptation des esthètes attachés aux arts de l'époque d'Edo dans le monde de Meiji, entre par ailleurs fortement en résonance avec les concepts de *giri-ninjô* placés par Kaneko au centre de sa réflexion : le devoir social [*giri*] s'oppose aux sentiments [*ninjô*], la tragédie qui en résulte éveillant des sentiments d'humanité et de compassion. C'est le ressort de la plupart des histoires d'amour du théâtre traditionnel japonais.

95. Je garde en raison de sa saveur le sémantisme originel du terme *hikyô* qui désignait, dans la Chine et le Japon médiévaux, des ponts à forte cambrure, caractéristiques du paysage urbain de la ville médiévale de Lin-an évoquée dans ce passage.

96. Les Song du Sud sont une célèbre dynastie chinoise qui prospéra dans la Chine du Centre et du Sud aux XII^e et XIII^e siècles, et qu'anéantirent finalement les Mongols

dans la décennie 1270. Le luxe et le charme de leur capitale, *Lin-an* (plus connue en Occident sous son nom actuel de Hang-Zhou), dans le Ze-jiang, étaient restés proverbiaux. Elle a d'ailleurs été décrite avec admiration par Marco Polo, qui l'aurait visitée quelques années après la conquête mongole.

97. Tenmei (1781-1788), Kasei (1789-1801) : deux ères symbolisant la dernière grande époque de prospérité d'Edo avant les troubles qui précéderent au début du XIX^e siècle l'ouverture forcée du pays.

98. Kôtô, arrondissement portuaire de Tôkyô à l'est du palais impérial, directement à l'est de l'embouchure de la Sumidagawa.

99. *Shiruko* : préparation à base de haricots rouges sucrés.

100. Ce nombre correspond à un cycle de la cosmogonie bouddhique, qui indique un temps « sans bouddha » entre deux âges bouddhiques du monde.

101. Très célèbre bâtiment construit sous Meiji à Tôkyô, près du palais impérial, lors de l'un des premiers grands réaménagements à l'occidentale de la capitale, à l'emplacement d'un ensemble de demeures aristocratiques. C'était l'un des points de repères caractéristiques du Tôkyô de Meiji, qui disparut entre le grand tremblement de terre de 1923 et la fin de la Seconde Guerre mondiale.

102. Dans son autobiographie *Shijin*, parue en 1958, Kaneko donne une version complètement différente et beaucoup plus prosaïque du début du tremblement de terre, qui le surprend chez lui. La lecture isolée du présent passage semblerait plutôt indiquer qu'il parle d'une scène à laquelle il a assisté et l'une des deux allusions ultérieures à l'épisode, à la fin de ce chapitre, parle un peu plus explicitement d'un spectacle vécu personnellement [*boku no me no mae ni*]. Avec d'autres anamorphoses biographiques du même genre, cette discordance semble mettre sur la voie d'une stylisation symbolique d'un certain nombre d'épisodes de son existence par le Kaneko de l'*Histoire spirituelle*, moins soucieux de cohérence biographique que de rendre des impressions et de créer des harmoniques à travers le texte. Le thème des céramiques s'effondrant fait ainsi écho à l'image du vase se brisant évoquée à propos de la mort de Kitamura Tôkoku (*supra*, p. 52).

103. Yamanote : littéralement « la main de la montagne », désigne dans le langage des gens de Tôkyô hérité de l'époque d'Edo l'ensemble des quartiers riches de la ville haute, à l'opposé des quartiers populaires.

104. Directement à l'est du palais impérial, dans le centre historique.

105. Le pont Eitai se trouve dans l'arrondissement portuaire de Kôtô, non loin du front de mer de la baie de Tôkyô.

106. Yamanouchi Yoshio (1894-1973), traducteur de littérature française et tout particulièrement de Gide, ami de Paul Claudel, il enseignera par la suite à Waseda.

107. Quartier à la limite des arrondissements de Sendai et de Shinjuku, dans le centre de Tôkyô.

108. Les *tempura* sont des beignets de légumes, introduits dit-on par les Portugais au ^{xvi}^e siècle.

109. La tour *jûnikai*, achevée en 1890, avait déjà été endommagée par un tremblement de terre en 1894, qui l'avait laissée légèrement inclinée.

110. *Kameraku*, nom de bordel qui joue sur la métaphore pénis/tête de tortue, présente dans la culture chinoise et japonaise.

111. Quartier du Tôkyô historique, immédiatement au nord-ouest du quartier du palais shogunal.

112. Un *jô* fait à peu près trois mètres carrés. C'est une unité de mesure des espaces habitables, correspondant à la dimension d'un tatami.

113. Fukushima Kôjirô (1889-1946), poète.

114. Momota Sôji (1893-1955), poète.

115. Le quartier de Honjo Narihira se trouve directement à l'est du quartier de plaisir d'Asakusa et du quartier Nihonbashi, encore très près du centre historique, dans l'arrondissement actuel de Sumida.

116. Nom d'une rivière et d'un quartier du sud-ouest de Tôkyô dans l'arrondissement de Setagaya, dans la banlieue ouest du Tôkyô historique. Suite à l'annexion de la Corée, une importante communauté coréenne avait émigré au Japon pour y travailler.

117. Deux genres de chansons populaires, le premier remontant à Edo, avec pour thème des histoires d'amour, l'autre datant de Meiji. Dans *Shijin*, Kaneko décrit comment l'un des rescapés du tremblement de terre qui vinrent demander de l'aide chez lui, Fukushima Kôjirô, faillit être écharpé à cause de son accent provincial et dut chanter un *dodoitsu* pour échapper au lynchage.

118. L'expression « mari de coiffeuse » est pour le moins ambiguë, car les heureux époux de coiffeuses professionnelles, qui gagnaient bien leur vie, avaient fini par devenir sous Meiji et Taishô des symboles de l'homme paresseux qui mène une vie de loisirs grâce à la fortune ou à l'activité de sa femme.

119. Arrondissement de Tôkyô au sud-ouest du centre historique, à l'ouest de Shinagawa et de Minato.

120. Une autre appellation du quartier de Minami-suna, dans l'arrondissement de Kôtô, d'après le nom de la famille qui en commença l'aménagement au ^{xvii}^e siècle.

121. Par rumeur il faut entendre l'ensemble de rumeurs sur les agissements de classes subversives et d'étrangers profitant prétendument des circonstances pour piller, qui déclencha de terribles pogroms anticoréens dans les jours suivant le tremblement de terre. Étrangers et prolétaires (de perception et de langue, puisque la Corée était officiellement devenue une partie du Japon), les nombreux Coréens résidant dans la capitale étaient tout désignés pour être les boucs émissaires d'une manifestation d'hystérie collective manœuvrée par des ultranationalistes.

122. Sur le penseur de tendance anarchiste Ôsugi Sakae, voir les éléments rassemblés par Philippe Pelletier, Gilles Bieux et Jean-Jacques Tschudin dans le dossier « Anarchisme et mouvements libertaires au début du xx^e siècle », *Ebisu. Études japonaises*, n° 28, printemps-été 2002, p. 49-183.

123. Le capitaine de gendarmerie Amakasu (1891-1945), au nom de convictions ultranationalistes, avait arrêté illégalement et assassiné Ôsugi Sakae, traducteur d'œuvres de Kropotkine, sa compagne Itô Noe, féministe appartenant au mouvement Blue Stocking (Seitô) déjà mentionné par Kaneko et traductrice d'essais d'Emma Goldman, et son neveu qui n'avait que six ans dans les jours qui suivirent le grand tremblement de terre, dans des circonstances particulièrement atroces. Condamné à dix ans de travaux forcés au terme d'un procès retentissant, il avait été libéré au bout de trois ans.

124. Au terme de trois ans d'emprisonnement, Amakasu, après un séjour de quelques mois en France, partit pour la Mandchourie, où il devint l'une des personnalités japonaises en vue dans ce qui devenait rapidement un protectorat de fait du Japon. Il se suicida à l'approche des armées soviétiques en août 1945.

125. Makino Katsuhiko (nom de lettres, Makino Yoshikazu, 1904-1957), écrivain et peintre.

126. Kaneko évoque ici de manière ironique sa tentative d'imiter les errances traditionnelles des grands poètes japonais exprimant leurs états d'âmes face aux beautés naturelles du Japon, en utilisant le concept de *ryojô*, littéralement « les sentiments qui vous étreignent au cours d'un voyage » (que l'on songe en particulier aux errances poétiques de Bashô au xvii^e siècle). Un des résultats de cette activité fut le recueil de poèmes *Au fil de l'eau [Mizu no rurô]*.

127. Hakusan-jinja : temple célèbre à l'est de Shinjuku.

128. Hayashi Takashi, plus connu sous le nom de lettre de Kigi Takatarô (1897-1969), écrivain et médecin, était un spécialiste du cerveau de renommée internationale. Poète, il avait connu le succès en écrivant des romans policiers.

129. Murô Saisei (1889-1962), poète, compositeur de *haiku* et de *tanka*, très en vue au début de l'ère Taishô.

130. Littéralement, « abandonner son corps » [*shashin*]. L'expression a de fortes connotations bouddhiques. Elle évoque la fin du Bouddha, la mort volontaire par inanition, noyade ou crémation, et peut être synonyme de suicide.

131. En fait, Kaneko s'embarqua en 1928 et revint au Japon en 1932. Il exagère donc quelque peu la durée de ce long périple, il est vrai précédé de plus courts voyages à Shanghai en 1926 et 1927 et suivi du séjour en Chine de l'hiver 1937-1938 qui sera évoqué en détail plus loin.

132. Ces errances chinoises, sud-asiatiques et européennes des années 1928-1932 sont racontées quelques années plus tard en détail dans la trilogie *Dokurohai (Le Crâne-coupe, 1971)*, qui en décrit la première partie asiatique, *Nemure Pari (Dors,*

Paris, 1973), centré sur le séjour parisien, et *Nishi-Higashi (Occident-Orient, 1974)*, racontant le retour avec ses épisodes malais et insulindiens.

133. Les villes de Wuchang et de Hankou forment deux des trois parties de l'agglomération de Wuhan dans le Hubei, sur le moyen fleuve jaune. C'était la grande région industrielle de la Chine centrale dans les années 1930. En juillet 1926, Tchang Kai Chek lançait sa grande offensive de conquête du Nord, partant de la région de Canton pour conquérir le centre et le nord de la Chine. Le contrôle de l'agglomération industrielle de Wuhan et de Shanghai, où le mouvement communiste était fortement installé, fut l'un des grands objectifs de la campagne.

134. Également connue sous le nom de Naigai Wata, cette entreprise était un conglomérat japonais spécialisé dans le coton qui possédait de très importants ateliers de tissage en Chine et particulièrement à Shanghai.

135. Muramatsu Shôfû (1889-1961), important romancier dans l'entre-deux-guerres, il publia notamment dans la revue *Chûôkôron*.

136. Maedakô Hiroichirô (1888-1957), romancier, critique et penseur d'inspiration socialiste. Il décrit la condition des prolétaires chinois à Shanghai à l'époque où Kaneko lui extorquait de l'argent...

137. Lu Xun (1881-1936), célèbre écrivain chinois, ayant notamment étudié au Japon. Parmi ses œuvres les plus célèbres, on trouve *Le Journal d'un fou* et *Histoire d'A Q*.

138. Yu Dafu (1896-1945), l'un des auteurs classiques de la littérature chinoise moderne. Il avait étudié au Japon dans les années 1910 et connu le succès avec des œuvres de jeunesse caractérisées par une introspection morbide, avant d'évoluer vers des préoccupations plus politiques. Kaneko avait développé des contacts avec plusieurs des écrivains chinois les plus importants de son époque, familiarisés avec la langue et la culture japonaise.

139. Un pont célèbre de Shanghai.

140. La Shen Jiang est une rivière au nord-est de Shanghai.

141. Francis de Miomandre (1880-1959). L'apparition de ce nom peu connu à la suite de Gide ou de Cendrars pourrait donner à croire que Kaneko était peu informé des réalités du monde littéraire parisien, mais c'est un effet d'optique. Romancier aujourd'hui à peu près oublié, Miomandre avait reçu la consécration du Goncourt en 1908 et fut un des collaborateurs les plus actifs de la *NRF* avant la seconde guerre, ainsi qu'un traducteur reconnu de littérature espagnole.

142. Préparations à base d'œufs, ou d'œufs et de volailles, servies dans des bols [*donburi*].

143. Forme de shintoïsme rénové aux accents messianiques fondée par Deguchi Nao (1837-1918), et populaire à l'époque de Taishô. Quoique ultranationaliste, ce mouvement religieux fut interdit à deux reprises par le gouvernement en 1921 et 1935.

144. Takebayashi Fumiko, de son nom de jeune fille Miyada Fumiko (1888-1966), actrice et danseuse à la vie aventureuse, elle fit plusieurs voyages en Europe, où elle séjourna en 1920-1921, puis plus longuement à partir de 1933. Elle se produisit dans différentes capitales et acquit une certaine célébrité dans les années 1930. Chantre d'un féminisme libertaire, elle écrivit après guerre plusieurs livres de souvenirs.

145. *Sanpakugan* (littéralement, « œil aux trois [côtés] blancs ») désigne une particularité physique relativement rare, affectant des personnes dont la pupille est légèrement décentrée vers le haut, laissant apparaître le blanc des yeux en dessous de la pupille. Cette conformation est traditionnellement perçue au Japon comme de mauvais augure.

146. Fujita Tsuguharu (1886-1964), peintre de l'école occidentale (par opposition aux peintres ayant gardé le style japonais), à la tête des peintres japonais de l'école de Paris.

147. Toda Kaiteki (1887-1931), essentiellement connu comme sculpteur ; il avait fréquenté Paris.

148. En français dans le texte. La chanson avait été composée par R. Erwin sur des paroles de R. J. Pujol et P. Colombier pour le film *Le Roi des resquilleurs*, grand succès de 1930, où elle était interprétée par George Milton.

149. Yoshizawa Kenkichi (1874-1965), ambassadeur en Chine (1923), puis en France (1930), puis représentant du Japon à la Société des Nations en 1931, ministre des Affaires étrangères (1932), membre de la Chambre des pairs, envoyé spécial dans les Indes néerlandaises en 1941, ce diplomate important termina sa carrière comme ambassadeur à Taiwan après guerre (1952).

150. Inukai Tsuyoshi (1852-1932), membre de la diète en 1890, ministre de l'Éducation, des Communications, enfin Premier ministre en 1931, de droite modérée (constitutionnelle et démocratique), il fut assassiné lors du coup d'État du 15 mai 1932. C'était le début de la fin pour le fonctionnement démocratique des institutions au Japon.

151. Veste sans revers portée par les ouvriers.

152. *Namidakin*. Littéralement « argent des larmes ». Le terme désigne l'argent que l'on donne pour éconduire un importun à la requête duquel on ne veut pas accéder.

153. Un saké particulièrement prisé, préparé dans la préfecture de Hyōgen, non loin d'Osaka.

154. Cette image du chien laissé à l'abandon dans l'Antarctique évoque au Japon une histoire bien connue, encore toute fraîche vers 1965. En 1958, une expédition japonaise en Antarctique avait dû procéder à une évacuation d'urgence en raison de conditions climatiques particulièrement défavorables, en laissant derrière elle quinze chiens husky de Sakhaline qu'elle pensait à l'origine pouvoir récupérer quelques jours plus tard. Quand les chercheurs revinrent sur le site à l'été austral, un an plus tard, deux chiens avaient survécu contre toute attente. Ils devinrent des célébrités nationales sous le nom de Jirō et Tarō.

155. *Sarashikujira* : tranche de gras de baleine macérée dans le sel.
156. Personnage des légendes japonaises : jeune mortel, il avait épousé une divinité marine qui l'avait entraîné dans un palais sous les eaux. Pris de nostalgie, il était revenu dans le monde des humains sans le reconnaître, car bien des années avaient passé sans qu'il s'en fût rendu compte.
157. *Shingai* (en lecture sino-japonaise) : la quarante-huitième des soixante années du cycle sexagésimal chinois dit des Troncs célestes, également populaire au Japon.
158. *Hitobashira* : littéralement « pilier humain » : une victime sacrificielle qui scelle la fondation d'un édifice. Par métaphore, une personne qui se sacrifie pour une cause. Kaneko fait ici référence à l'ambiance régnant encore dans les milieux des intellectuels de gauche au moment où il avait quitté le Japon, dans les années vingt qu'il oppose au ressac des mouvements intellectuels de gauche peu à peu réduits au silence par la montée du totalitarisme déjà sensible quand il rentre au Japon, en 1932.
159. Kobayashi Hideo (1902-1983), romancier et critique animateur de la revue *Bungaku-kai*. Il traduit du français Rimbaud (*Une saison en enfer*) et Valéry (*Monsieur Teste*). Ce sont là les débuts d'une nouvelle génération littéraire, apparue pendant que Kaneko était en Europe, qui porte la trace de la montée du militarisme. Kobayashi prit publiquement parti en 1933 pour la guerre contre la Chine, à rebours du pacifisme prôné par les intellectuels de gauche.
160. Miyoshi Tatsuji (1900-1964), l'un des grands poètes japonais du xx^e siècle, traducteur de Baudelaire.
161. Shinjuku est l'un des quartiers centraux de Tôkyô, immédiatement à l'ouest du centre historique et du château impérial.
162. Divinité des enfers bouddhiques.
163. Dans le quartier central de Shinjuku.
164. Cithare à trois cordes accompagnant les récitatifs de théâtre ou d'épopée dans le Japon traditionnel.
165. Mori Michiyo (1901-1977), la femme de Kaneko, n'apparaît que fort peu dans *L'Histoire spirituelle du désespoir*, mais ce fut une personnalité fort originale : romancière, poétesse, libertaire et antimilitariste, elle l'accompagna dans ses voyages les plus aventureux. Ils eurent pourtant une vie sentimentale des plus désunies (au point de divorcer en Europe, pour rétablir un semblant de foyer pendant la guerre), ce qui explique que Kaneko préfère l'expression « la mère de mon enfant » à « ma femme » ou « mon épouse ». Kaneko s'exprime beaucoup plus longuement sur sa Michiyo dans *Shijin*.
166. Masaoka Iruru (1904-1958), écrivain et amateur de théâtre d'improvisation ou *rakugo*.
167. Yamanoguchi Baku (1903-1963), poète.

168. Quartier populaire au nord du vieux Tôkyô, directement au nord d'Asakusa et Ueno, à l'est de la rivière Sumida.

169. Alcool de riz des Ryûkyû, particulièrement fort. Kaneko décrit un peu plus précisément cette rencontre dans *Shijin* ; elle avait eu lieu le 18 juin 1933.

170. Archipel à l'extrême sud du Japon dont l'île principale est Okinawa, jadis royaume indépendant habité par une population apparentée aux Japonais, annexé par le Japon au début de Meiji en 1879. Les habitants de ces îles parlaient une langue voisine du japonais, mais conservaient un particularisme très fort.

171. Ryôkoku (« les deux pays »), quartier de Tôkyô près du pont du même nom, à la limite des deux mondes de l'ancien Edo : la ville haute des *samurai* et la ville basse du peuple.

172. Le *rôkyoku* (« mélodie ondulante ») est une variété de *naniwabushi*, récitation modulée d'un conte accompagnée sur le *shamisen*. Cette forme née à l'époque d'Edo connaissait une très grande diffusion, notamment grâce au disque, au début du xx^e siècle.

173. Quartier de la partie nord de l'ancien Tôkyô.

174. C'est-à-dire, entrant dans la famille Koganei : la coupe de saké a la même fonction symbolique dans le mariage *shintô* que l'échange de bagues en Occident. D'ordinaire, c'est l'épouse qui entre dans la famille de l'époux. Mais la coutume prévoit qu'un gendre puisse être adopté par la maison de la femme, comme dans le cas de Tarô.

175. *Ani-deshi* : littéralement « disciple grand-frère », pour marquer la différence entre un disciple avancé en âge ou dans l'ordre de la succession, et le simple disciple plus effacé. L'organisation des études dans cette famille de musiciens suit le schéma classique des guildes d'artistes japonais. Elle est strictement hiérarchisée, avec un grand rôle de la parenté biologique et fictive dans la transmission de l'héritage culturel.

176. Tamagawa Katsutarô, premier du nom (1879-1926). Ce fondateur d'une lignée de professeurs de chant *rôkyoku* a transmis son nom d'artiste à Tamagawa Katsutarô II (1906-1969), le Jirô de Kaneko.

177. Tachibana Hyakuen devint Tachibanaya Entarô VII en 1943 : les disciples des différents arts du théâtre japonais s'inscrivent dans des lignées et reçoivent des noms de scène indiquant leur continuité avec les maîtres qu'ils relaient.

178. Arishima Takeo (1878-1923), membre du groupe littéraire du Bouleau blanc, christianisé à la suite d'un voyage aux États-Unis, passé au socialisme pendant la décennie 1910, il se ruina en aumônes auprès des paysans nécessiteux et finit par se tuer à la suite d'une affaire d'adultère.

179. Akutagawa Ryûnosuke (1892-1927), auteur de *Rashomôn* [*Le Nez*] et de bien d'autres chefs-d'œuvre adaptant des thèmes de récits anciens à la littérature contemporaine, il se suicida également.

180. Shôkyokusai Ten'ichi (1853-1912), prestidigitateur célèbre dans la seconde moitié de Meiji (des gravures représentent ses spectacles en 1888).

181. *Requins*, achevé en 1936, parut en 1937.

182. Kaneko emploie le terme *daikan*, déjà utilisé dans son introduction, qui s'applique aux administrateurs-contrôleurs des domaines shogunaux à l'époque d'Edo, pour désigner par métaphore les autorités politiques et la police d'État de Shōwa.

183. En septembre 1931, l'armée japonaise dite du Guandong, semble-t-il, de sa propre autorité, fomenta un faux attentat contre la ligne de chemin de fer mandchoue, protégée par les Japonais depuis la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Cet incident servit de prétexte au Japon pour occuper la Mandchourie au mépris des droits de la Chine et du droit international.

184. Une des grandes villes de la péninsule malaise, au nord de Singapour.

185. Le général Shirakawa Yoshinori était mort des suites d'un attentat antijaponais peu après l'occupation de Shanghai, en avril 1932. Le général chinois Ma Zhanshan (1885-1950) avait organisé la résistance aux Japonais en Mandchourie en 1931-1932.

186. Il s'agit d'un grand centre commercial du Shanghai de l'entre-deux-guerres.

187. Fleuve qui se jette à Shanghai dans l'estuaire du Fleuve bleu.

188. Le coup d'État échoua, mais révéla la fragilité de ce qui subsistait encore de démocratie dans le Japon du début de Shōwa.

189. Sur Inukai Tsuyoshi, voir *supra*, p. 189, note 150.

190. Un autre coup d'État particulièrement meurtrier et grave, finalement réprimé avec l'appui de l'Empereur.

191. Takahashi Korekiyo (1854-1936), Premier ministre en 1921-1922 et ministre des Finances dans plusieurs cabinets.

192. Le Premier ministre était alors Okada Keisuke (1868-1952). Cible des mutins, il échappa en fait à la tentative d'assassinat, qui coûta la vie à son beau-frère avec lequel ils l'avaient confondu.

193. L'incident dit du pont Marco Polo dans le nord de Pékin, en fait survenu à Long Wang Miao, à un kilomètre au nord du pont, consista en une escarmouche entre soldats chinois et japonais qui fut choisie comme prétexte par le Japon pour commencer une invasion de grande envergure de la Chine, laquelle allait se poursuivre jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

194. Voir *supra*, p. 185, note 102.

195. Satō Nobuhiro (1769-1850), grand penseur japonais de la fin de l'époque d'Edo, célèbre notamment pour sa pensée économique et ses anticipations de l'État japonais moderne, mais aussi pour son projet stratégique de domination du monde par le Japon. Ce plan secret d'unification, écrit en 1828, traçait les grandes lignes de la doctrine d'expansion impérialiste japonaise suivie un siècle plus tard, en direction de la Chine *via* la Mandchourie, et de l'Asie du Sud-Est *via* Okinawa et les Philippines, en une vision assez étonnante pour un penseur vivant encore dans le monde du *Sakoku* d'Edo.

196. Kanda est un quartier du Tôkyô historique, immédiatement au nord du palais impérial, Awaji machi en est une subdivision.

197. Takeda Rintarô (1904-1946), important écrivain du courant de littérature prolétarienne.

198. Honjô Mutsuo (1905-1939), écrivain progressiste, auteur notamment du roman *Ishikarigawa*.

199. Sur Yu Dafu (1896-1945), voir *supra*, p. 188, note 138. Il exécuta la calligraphie de *Requins* en 1936.

Chapitre 4

1. *Phalènes [Ga]* : paru en 1947 en revue, puis en 1948 en tirage isolé.

2. Quartier historique du centre, à l'est du palais shogunal puis impérial.

3. C'est-à-dire jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

4. *Rakugo* : théâtre d'improvisation à la japonaise, reposant sur le développement de situations absurdes, et dont le genre existe encore. Ainsi de nos deux larrons, l'un sympathisant communiste, l'autre anticommuniste, qui engagent une conversation sur la révolution sans se rendre compte de leurs positions respectives.

5. *Raijû*, littéralement « monstre d'éclair ». Animal légendaire, composé de chien, de renard et de faucon, censé chevaucher les éclairs, il est associé aux dégâts qu'ils provoquent. Kaneko avait pu admirer un exemplaire empaillé de cet animal mythique dans les bazars de l'Asakusa de son enfance, comme il le mentionne dans *Shijin*.

6. Allusion à une croyance populaire japonaise, selon laquelle il serait dangereux par temps d'orage de montrer son nombril, les nombrils étant censés attirer les *raijû* qui aiment à s'y lover.

7. Tamagawa : rivière qui sépare la préfecture de Tôkyô proprement dite et celle de Kanagawa.

8. Kichijôji est le nom d'un quartier du Tôkyô ouest, à l'intérieur des terres, dans l'arrondissement de Musashino, sur la grande ligne de transport qui part de Shinjuku et passe par Ueno, Suginami, Musashino.

9. Littéralement, spécialiste de pompes [*pompuya-san*], et non pompier comme la notation sur son costume semble le suggérer. Le terme est notamment employé pour la vente, la réparation et l'entretien de pompes ou de systèmes assurant l'évacuation correcte des eaux sur des terrains en construction, dans des fondations d'immeubles, etc.

10. Dans la préfecture de Chiba, à la périphérie de Tôkyô, sur la baie.

11. Sorte de torchon dans lequel on transporte divers objets.

12. Le parti communiste japonais [*Nihon kyôasantô*], fondé dans la clandestinité en 1922, subit les persécutions des autorités qui réussirent à le décapiter par l'emprisonnement et la torture de ses principaux dirigeants en 1935. Il survécut difficilement jusqu'à sa reconstitution en 1945.

13. Le quartier latin de Tôkyô.
14. Quartier à l'est du palais impérial.
15. Calembour graphique déjà évoqué par Kaneko dans la première page de l'introduction, avec l'ajout de la clé du monstre aux caractères « Anglo-américains ».
16. Le *Hi no maru*, littéralement « disque du soleil », est le drapeau japonais, soleil rouge sur fond blanc.
17. Hatanaka Shigeo (né en 1908), actif dans le monde de l'édition avant et après guerre, était opposé au militarisme (ce qui lui valut un certain nombre de désagréments de la part des autorités dans les années 1930).
18. La société de cosmétiques en question avait en fait été créée en 1934 par la sœur adoptive de Kaneko, qui l'y avait embauché. C'est lui qui en avait choisi le nom à consonance française, « Mon coco ».
19. Sur la mer de Chine, dans le Hebei.
20. Le centre du Japon historique (correspondant au sud de l'île de Honshû) est traditionnellement divisé en Kansai à l'ouest, avec la région de Kyôto, et Kantô à l'est, avec la région de Tôkyô. La ville de Nagasaki se trouve quant à elle dans l'île de Kyûshû, au sud-ouest de l'archipel.
21. C'est la pièce par laquelle on pénètre dans une maison japonaise, où on laisse notamment ses chaussures.
22. Le grand port sur la mer de Chine à l'est de Pékin, arrière-base stratégique de l'armée japonaise.
23. C'est le quartier animé d'Ôsaka, la grande ville portuaire sur la mer du Japon.
24. Du sino-japonais pour « prostituée ».
25. Gargotes de cuisine traditionnelle du Kantô.
26. Sugiyama Heisuke (1895-1946), penseur, auteur de nouvelles et critique littéraire, influencé par la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche, exerça ses activités dans la rubrique littéraire et artistique de l'*Asahi shinbun*, et lors de l'emballement des hostilités entre le Japon et la Chine, mit à profit un voyage de terrain pour s'ériger en arbitre de la question chinoise, plaidant pour que les Japonais s'efforcent de comprendre le point de vue chinois sur la question (*Shina to Shinajin to Nihon*, 1938). Promoteur d'une solution pacifique aux conflits internationaux, il fut moralement brisé par l'enfoncement du Japon dans la guerre.
27. Angliciste, Hayasaka Jirô avait notamment traduit le *42^e parallèle* de Dos Passos (paru en 1931 aux éditions Shinchô-sha) et écrit une étude sur le développement de la presse japonaise qui fut traduite en allemand pendant la Seconde Guerre mondiale.
28. C'est-à-dire Shinkyô (« nouvelle capitale »), dans la prononciation à la japonaise – nom choisi pour la nouvelle capitale de l'État fantôme (et contrôlé par les Japonais) du Manchukuo, aux portes de la grande ville de Changchun.

29. Il s'agit des grands trusts monopolistiques japonais apparus sous Meiji, et qui furent partiellement démantelés après la Seconde Guerre mondiale.

30. L'image n'est pas violente au Japon dans le même sens qu'en France, où, associée à la guerre, elle évoque les camps d'extermination. Rappelons qu'en vertu des croyances bouddhistes, la très grande majorité de la population japonaise a recours à la crémation. En revanche, les pompes funèbres font partie d'un ensemble de professions qui étaient traditionnellement ostracisées au Japon : les activités du *zaibatsu* sont donc méprisées par Hayasaka.

31. Cao Cao, célèbre personnage de l'histoire chinoise, fonda dans les troubles de la chute des Han (fin du II^e et début du III^e siècle de notre ère) le royaume de Wei dans le nord de la Chine. Mi Heng était un fin dialecticien, imbu de lui-même et amateur de sarcasmes, qui insulta Cao Cao et divers autres potentats, ce qui fut la cause de sa mort.

32. Fondateur de l'université Obirin et pédagogue, converti au christianisme, Shimizu Yasujō (1891-1988) résida en Chine de 1917 à 1945, tentant de promouvoir l'éducation enfantine et féminine. Il poursuivit ses activités pédagogiques au Japon après guerre.

33. Uchiyama Kanzō (1885-1957), grand promoteur des échanges culturels sino-japonais, fut notamment l'ami de l'écrivain chinois Lu Xun déjà mentionné.

34. Murakami Tomoyuki (1889-1976).

35. Littéralement : « Celui qui prise les hommes vertueux ».

36. La région du nord-est de l'île principale du Japon, loin au nord de Tôkyô.

37. Tian Han (transcription japonaise Denkan, 1894-1968), auteur de tragédies chinoises, avait étudié au Japon. Il participa à des mouvements antijaponais pendant la guerre, et fut assassiné pendant la Révolution culturelle. Tang Huaqiu était le directeur d'une troupe de théâtre alors célèbre.

38. Cet édifice (*Daiseikai* en japonais, *Dâsuka* dans la transcription phonétique du chinois ici utilisée par Kaneko) abritant toute sortes de commerces et de lieux d'amusement est resté dans la légende du Shanghai de l'entre-deux-guerres.

39. Après des études sur le bouddhisme, Nagase Sango (1902-1990) partit pour la Chine où il dirigea ce quotidien, puis publia divers romans.

40. Technique traditionnelle qui consiste à interpréter les sons et les caractères des noms et prénoms d'une personne pour deviner son avenir. Nous sommes en 1938. Kaneko avait pris l'habitude de signer Mitsuharu en 1919, quand il publia son premier recueil de poèmes, *Akatsuchi no ie* [*La Maison d'argile*].

41. À Tôkyô.

42. Un *rônin*, dans l'ancien Japon, est un *samurâi* sans attaches, un *samurâi* errant. Le terme est employé métaphoriquement dans le Japon moderne pour nombre de

situations comparables : étudiant sans inscription à l'université ou, comme ici, aventurier sur le continent dans les années 1930.

43. C'est le nom japonais de l'île de Sakhaline, au nord de Hokkaidô et à l'est de l'Extrême-Orient alors soviétique. La partie sud de cette grande île était possession japonaise depuis la fin de la guerre russo-japonaise (1905) et allait le rester jusqu'à la défaite de 1945.

44. Ronald Colman (1891-1952), acteur de cinéma américain. Les moustaches à la Colman sont très fines et très courtes.

45. En français dans le texte.

46. Montagne proche de Pékin qui abrite la partie la plus touristique de la Grande Muraille.

47. Nouilles japonaises.

48. C'est la province de la Chine dans laquelle se trouvent Pékin et Tientsin.

49. Grande province semi-aride de la Chine du Nord, à l'ouest du Hebei, elle fut le théâtre d'affrontements particulièrement durs entre l'armée japonaise et les forces communistes, dont c'était l'une des principales bases.

50. La Russie ne déclara la guerre au Japon que le 9 août 1945.

51. La première guerre contre la Chine impériale, en 1894-1895.

52. Les Japonais formèrent successivement plusieurs gouvernements provisoires chinois de collaboration pour saper la résistance chinoise. Comme toujours dans ce genre de situation, leur position limita leur capacité d'action : ils se trouvaient à la fois aux prises avec les exigences de l'occupant et avec la haine de la population.

53. Kang Youwei (1858-1927), célèbre réformiste chinois de la fin de l'époque mandchoue, qui s'était enfui au Japon après l'échec du mouvement réformiste de 1898.

54. Littéralement : « On ne peut rien y faire ».

55. Troubles de l'antiquité chinoise, entre 18 et 27 de notre ère, après la fin de la dynastie des Han antérieurs. Les sourcils teints en rouge étaient un signe de distinction des rebelles.

56. Lü hou, prononciation japonaise Rokô. Célèbre impératrice, épouse du fondateur de la dynastie Han, elle régna, après sa mort, comme impératrice douairière de 195 à 180. L'usage du mercure dans la momification était effectivement une coutume de l'antiquité chinoise, mélange de pratiques éprouvées et de croyances religieuses d'essence taoïste.

57. Cette évocation de l'atmosphère de Yan-du sous la plume du lettré Kaneko vient de ce qu'une capitale de l'antique État de Yan, l'un des royaumes combattants de l'antiquité chinoise, se trouvait à l'emplacement de l'actuel Pékin. On se souvient de la riche culture chinoise acquise par Kaneko au temps de ses études avec maître Noma, et des harmoniques que cette évocation pouvait et peut encore susciter chez un lecteur japonais disposant d'une culture classique.

58. À Pékin.

59. Xiao Bai Yushuang (1907-1942), célèbre chanteuse de l'opéra de Pékin dans les années 1930.

60. En anglais dans le texte.

61. Ce Sud évoque surtout pour un Japonais l'Indochine, la Malaisie et le Pacifique. Les Japonais soutenaient de nombreux mouvements indépendantistes dans les colonies qu'ils avaient conquises sur l'Occident en 1942 (l'Indochine et l'Insulinde) et dans celles qu'ils espéraient occuper (principalement l'Inde).

62. Nakayama Shôzaburô (1904-1947), poète et traducteur de littérature russe (dont Pouchkine, Tourgeniev).

63. La société patriotique pour la littérature japonaise (*Dainihon Bungaku hôkokukai*) avait été créée le 26 mai 1942 avec pour président Tokutomi Sohô.

64. Les romans de Hosoda Tamiki (1892-1972), inspirés de son expérience de la vie militaire pendant l'ère Taishô, lui valurent l'hostilité de l'armée au début de Shôwa : il fut un animateur important du courant de littérature prolétarienne avant guerre.

65. Shioda Ryôhei (1899-1971), spécialiste de littérature moderne.

66. C'est ainsi que les autorités japonaises appelaient les pays de conquête du Sud-Est asiatique, organisés en vue d'une mainmise japonaise de long terme. Les pays mentionnés, à l'exclusion de la Chine, trop vaste pour être entièrement occupée, avaient tous été conquis ou mis sous contrôle japonais dans les six premiers mois de la guerre du Pacifique, de décembre 1941 à juin 1942. Les pays de culture malaise (Malaisie et Indonésie actuelles) que Kaneko avait longuement visités en étaient une composante essentielle.

67. Kume Masao (1891-1952), écrivain de théâtre, puis de romans, ami d'Akutagawa Ryûnosuke. D'après mes renseignements, il n'était pas président, mais membre permanent du comité de la société.

68. Ville à une centaine de kilomètres au nord de Tôkyô, entourée de magnifiques forêts, et de nombreux sites historiques et naturels célèbres.

69. L'ancienne capitale impériale, dans le Kansai, autre site fameux pour ses beautés naturelles et historiques.

70. Toyama est une ville sur la mer du Japon, hôte d'une prestigieuse académie militaire (Toyama Gakkô) fondée lors de la réorganisation de l'armée japonaise sur les conseils de la mission militaire française de 1872-1880.

71. Un des plus grands lacs du Japon, à environ cent cinquante kilomètres au nord-ouest de Tôkyô. L'armée y avait développé une importante base aéronautique.

72. *Hakkô Ichiu*. Cette formule tirée d'un passage du *Nihonshoki*, la plus ancienne chronique du Japon et l'un des fondements de la mystique impériale du *shintô* rénové, avait été forgée par la propagande pendant la guerre du Pacifique pour symboliser l'esprit de fraternité universelle qui devait régner entre les divers pays de la « Sphère

de coprosperité» sous l'égide bienveillante du Japon. Inutile de dire que les lettrés malais ou birmans avaient beaucoup de chemin à faire pour comprendre les tenants et les aboutissants de la mystique impériale japonaise dont Kaneko suit à distance les développements, depuis le chapitre sur maître Noma. Cf. à ce sujet la Postface, *infra*, p. 229-230.

73. Principalement poète, également romancier, Takami Jun (1907-1965) fut l'un de ces marxistes retournés par la *kenpeitai* dont Kaneko parlait plus haut.

74. Ozaki Kihachi (1892-1974), poète proche du mouvement du *Bouleau blanc*, traducteur de nombreux auteurs français et allemands.

75. Le *taro*, cette plante nutritive également cultivée au Japon, est l'une des denrées de base des îles du sud-est et du Pacifique.

76. Masugi Shizue (1901-1955), romancière à tendance autobiographique.

77. *Misogi* (purification rituelle), c'est peut-être le rite le plus important du *shintô*. On se lave et le contact de l'eau enlève la souillure, par exemple à l'entrée d'un temple. *Kotoage* (invocations) : notion religieuse complexe, liée aux origines du *shintô*, qui souligne le pouvoir d'invocations qui, correctement prononcées, deviennent performatives. Associée au concept de *kotodama* (âme des mots), cette notion était étroitement liée à une mystique de la langue japonaise comme véhicule sacralisé de la culture Yamato qui était l'un des traits de l'idéologie totalitariste. On retrouve des traces de l'association entre culte de la violence et magie performative du *kotoage* dans l'accent mis à cette époque sur cette mystique de l'invocation dans la pratique des arts martiaux.

78. *Rentaikan* (sentiment de solidarité) : pour comprendre pleinement la pensée de Kaneko, il faut avoir à l'esprit la très forte emprise du conformisme collectif dans la société japonaise traditionnelle, déjà observée lors de l'épisode des prisonniers tentant de retourner au pays. La pression du quartier faisait un devoir aux parents d'accepter le départ de leurs enfants pour la guerre, le regard d'autrui imposant le maintien d'une façade d'enthousiasme ou au moins de résignation.

79. Hakata est une partie de la ville double de Fukuoka-Hakata, au nord de l'île méridionale de Kyûshû.

80. Les techniques de brochure du livre japonais traditionnel le rendaient beaucoup plus léger que le livre à l'occidentale, avec ses reliures plus pesantes.

81. Une des sorties de la grande gare de Tôkyô.

82. *Tonarigumi no rentai*. Les *tonarigumi* étaient des îlots de quartier responsables du maintien de l'ordre et de l'assistance en cas de bombardement ou d'autres catastrophes, institués par le gouvernement en septembre 1940. Ils constituaient le plus petit maillon du système d'encadrement de la société japonaise en temps de guerre. Cette organisation était intimement liée aux solidarités de voisinage contraignantes auxquelles Kaneko fait allusion un peu plus haut.

83. Littéralement, « le lac à l'intérieur de la montagne ». L'un des cinq lacs de la région du mont Fuji.

84. *Doko made tsuzuku nukarumi zo*. Kaneko intègre dans sa prose une citation presque intégrale du premier vers de l'une des chansons les plus diffusées dans l'armée d'invasion de la Chine pendant la Seconde Guerre mondiale.

85. Une bonne marche, puisqu'un *ri* (lieue japonaise) faisait à peu près quatre kilomètres. Yoshida est une localité sur les pentes nord du mont Fuji.

86. C'est l'un des innombrables termes souvent dérivés de la phraséologie chinoise classique par lesquels, principalement avant 1945, les actions les plus simples de l'Empereur et de son entourage étaient magnifiées dans le langage écrit ou parlé. Il a ici une résonance particulière, parce que la proclamation impériale du 15 août 1945, annonçant aux Japonais que le Japon allait capituler, avait une forte charge de rupture symbolique. C'était la première fois que l'Empereur s'adressait de vive voix, dans un enregistrement radiodiffusé, à l'ensemble de la nation.

87. L'épisode est célèbre. La radio défaillante de Kaneko ne l'a certes pas aidé, mais le langage archaïque du palais utilisé pour la proclamation rendait celle-ci difficilement compréhensible pour les non-initiés, même si tout le monde comprenait en gros que l'intervention directe de l'Empereur marquait un événement d'une gravité exceptionnelle, et sans doute la fin de la guerre.

88. C'est la récitation chantée d'une des nombreuses pièces inspirées par l'*Histoire du peux à la barbe ébouriffée*, un classique du théâtre chinois, dont Hung Fu est un des personnages principaux. L'interprète de cet enregistrement, Cheng Yan-qiu (1904-1958), fut un très célèbre acteur de rôles féminins dans un opéra/théâtre chinois au renouvellement duquel il participa activement. Il se produisit en Europe en 1933 et en 1955.

89. Plantes basses de montagne, poussant à l'ombre des grands arbres, à la floraison spectaculaire avec des fleurs violettes, et des baies rouges en automnes.

Chapitre 5

1. *Impitoyables [Hijô]* : paru en 1955 chez Shinchô-sha.

2. Sorte de porridge de riz aux légumes.

3. Mot à mot : de soulerie au saké de bas étage [*Shôshu*], un alcool de riz beaucoup moins raffiné que le saké de qualité [*nihonshû*]. Très fort, il peut être fabriqué en ajoutant au riz du millet, des pommes de terre ou d'autres ingrédients dans le cours de la fermentation.

4. *Gunjin seishin* : la fameuse éthique de l'armée offerte par le totalitarisme en exemple à la nation.

5. *Daisankokujin*, « pays tiers ». L'expression, très particulière, se réfère en fait principalement aux Asiatiques, et surtout aux Coréens et Chinois installés à demeure au Japon. Elle peut être discriminatoire, et évoquer, comme dans ce passage, contre-

bande, criminalité, activités illicites... qui fleurirent effectivement entre 1945 et 1948, où la pègre chinoise et coréenne tint pour quelques temps le haut du pavé à Tôkyô, avant d'être délogée de ses positions par la pègre japonaise. Cf. sur ce point Ph. Pons, *Misère et crime au Japon au XVII^e siècle à nos jours*, p. 340-342.

6. On se rappelle que ses parents ayant fait adopter Kaneko par une famille plus riche, coutume assez répandue dans le Japon de Meiji, il avait deux familles. Le frère de sang de Kaneko, Ôshika Taku (1898-1959), fut également écrivain. Il est particulièrement connu pour son roman *Le Barbare [Yabanjin]*, influencé par ses souvenirs d'enfance à Taïwan.

7. Makino Katsuhiko (1904-1957), écrivain, peintre et critique d'art, ami intime de Kaneko. On se souvient que sa famille l'avait hébergé après le grand tremblement de terre de 1923.

8. *Seppuku* : le suicide rituel des *samurai*, encodé par deux idéogrammes qui peuvent également se lire *harakiri*. La coutume était peu à peu tombée en désuétude à partir de Meiji, mais 1945 avait vu une certaine recrudescence du phénomène, au moins dans les sphères de l'armée. Cf. à ce sujet M. Pinget, *La Mort volontaire au Japon*.

9. Du nom d'un temple dans l'arrondissement de Bunkyo, un peu au nord du centre historique, au nord-est de Shinjuku.

10. Membre de l'école néo-impressionniste, Yokomitsu Riichi (1898-1947) était l'auteur de très nombreux romans.

11. Ermite fondateur du temple de Kume près de Nara, qui avait de grands pouvoirs magiques, dont celui de voler. Mais en percevant une belle lavandière en plein vol, il fut saisi de concupiscence et perdit ses pouvoirs. C'est le sujet d'un conte du *Konjaku monogatari*, le plus ancien recueil d'histoires du Japon ; il est évoqué à de nombreuses reprises dans la littérature japonaise, par exemple dans les *Heures oisives* d'Urabe Kenkô.

12. Poète et critique anarchiste, Akiyama Kiyoshi (1905-1988) fut arrêté en 1935 pour activisme.

13. Nom du bâtiment qui abritait le siège de la Nihonbashi Rubber Company, dans une sorte d'anglo-japonais (*gomubiru* se veut une transcription de *gum-building*).

14. Poète de tendance anarchiste tôt converti au marxisme, Tsuboi Shigeji (1898-1975) fut deux fois emprisonné avant-guerre, et relâché après avoir été un temps brisé par la torture qui lui arracha une rétractation de ses opinions politiques. Quant à Okamoto Jun (1901-1978), fondateur de la revue avant-gardiste *Aka to kuro*, il fut actif après-guerre dans la mouvance communiste.

15. Fondée en 1945, cette revue n'eut qu'une brève existence (un peu plus de trois ans), mais ses dix-sept numéros contiennent nombre de parutions de référence pour la poésie japonaise de l'immédiat après-guerre.

16. Kaneko et sa famille ne regagnèrent Tôkyô qu'en mars 1946. Jusque-là, il n'avait fait que des allers et retours.

17. C'est la région des plaines du Kantô au nord du Tôkyô.
18. Le quartier d'Ueno se trouve au nord du centre-ville de Tôkyô.
19. Sur le genre théâtral du *rakugo*, voir *supra*, p. 193, note 4.
20. À la périphérie de Tôkyô.
21. Dans le jargon anglo-japonais de l'après-guerre, ce terme désignait une fille qui sortait pour de l'argent avec un client unique et régulier.
22. L'affirmation est quelque peu paradoxale dans la bouche d'un Kaneko certes atteint par la vieillesse, mais qui connaissait alors une reconnaissance littéraire croissante, symbolisée notamment par la publication de ses œuvres complètes. Du point de vue de la production autobiographique, centrée sur les récits de voyage, c'est la dernière décennie, ouverte par l'*Histoire spirituelle*, qui sera en fait la plus productive.
23. C'était la dernière danse dont la mode s'était diffusée de manière spectaculaire à travers la planète à l'époque où écrit Kaneko, puisqu'elle avait été créée en 1959 et popularisée en 1960-1962.
24. Donc les années qui séparent l'arrivée en force des étrangers (1853) de la restauration de Meiji (1867-1868).
25. Député en 1892, démissionnaire en 1900 à la suite d'un scandale financier, Hoshi Tôru (1850-1901) est le type du politicien corrompu assassiné par un redresseur de torts se proclamant comme tel.
26. L'expression imagée de « serment sous le château » [*jôka no chikai*], qui évoque l'ambiance du Japon féodal des ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles, remonte en fait à l'antiquité chinoise. Elle correspond à une reddition inconditionnelle : un seigneur acculé par une force supérieure se remet entre ses mains sans possibilité de négociation.
27. L'ouverture du Japon est sans doute à prendre dans son sens littéral d'ouverture du pays à l'étranger [*kaikoku*] préludant, à la fin du *bakufu*, à la restauration de Meiji : ce sont les chantes de Meiji qui relevaient la tête à l'approche du centenaire de 1965 que Kaneko vise ici.



Katsushika Hokusai (1760-1849), *Le Fantôme d'Oiwa*,
tiré de la série *Cent contes de fantômes* (1831).

Des fantômes d'Edo aux greniers de Paris

par Benoît Grévin

L'Histoire spirituelle du désespoir est un essai qui brouille les cartes. Écrite en prose, elle contient plusieurs poèmes d'un homme qui fut d'abord et reste essentiellement connu comme un poète avant-gardiste important du ^{xx}^e siècle japonais. Essai littéraire et autobiographique, elle se veut aussi, et délibérément, une réflexion historique, voire anthropologique, sur un siècle d'histoire japonaise, le siècle de l'occidentalisation entre le début de l'ère Meiji et son centenaire (1868-1968), dans la veine des essais sur les spécificités nippones fleurissant au Japon sous le nom générique de *nihonjinron*. Elle est enfin un document de premier ordre sur les milieux intellectuels du Japon de la fin de Meiji et de l'entre-deux-guerres, et comme tel, une pièce de plus à verser au lourd et complexe dossier de l'histoire littéraire japonaise contemporaine.

Je n'ai pas l'ambition de commenter l'ensemble de ces aspects. On ne trouvera pas dans ces lignes une analyse proprement littéraire de *L'Histoire spirituelle*, une étude détaillée sur la technique poétique de Kaneko, ou encore une description de sa position par rapport aux différents courants de la littérature japonaise du ^{xx}^e siècle et de ses relations avec ses divers acteurs, dont il cite une part non négligeable au cours de l'essai. L'introduction et les notes de la traduction anglaise de sa première autobiographie *Shijin [Un poète]* par A. R. Davis offrent un grand nombre d'éléments sur ce dernier aspect de la vie de l'écrivain, et il revient sans doute à un spécialiste de la littérature

de les développer¹. Quant aux techniques de composition littéraire de Kaneko et à son répertoire métaphorique, influencés tant par ses lectures chinoises et japonaises d'adolescence que par sa connaissance approfondie des poètes avant-gardistes de langue française, elles mériteraient une étude approfondie, car elles sont à la base de cette violence expressionniste, de ce mélange de profondeur et de vigueur langagière qui donne à de nombreuses pages du texte original de l'*Histoire spirituelle du désespoir* une grande intensité. La complexité d'utilisation des métaphores et images animales ou organiques (les porcs-conscrits, le gecko sur le mur du vieux maquereau, la tour-phallus atteinte de phimosis du *nijūkai*), la stratification des échos littéraires implicites ou explicites, depuis les classiques chinois jusqu'à la poésie expérimentale contemporaine en passant par Villon, appellent le commentaire. Mais il y faudrait une analyse stylistique attentive qui dépasserait mes compétences et laisserait peut-être le lecteur non nipponisant. Partant de mon métier d'historien, je tenterai plus modestement d'attirer l'attention sur quelques lectures possibles de l'essai de Kaneko comme témoignage des mutations de la société japonaise durant le « siècle de Meiji », de 1868 au centenaire.

Il s'agira de mettre en perspective les descriptions anthropologiques et sociologiques et certaines des réflexions proprement historiques de l'auteur, en accompagnant la progression d'une pensée dont l'absence apparente de linéarité dissimule la récurrence d'un certain nombre de motifs qui s'entrelacent au fil de l'essai, donnant sa cohérence à un ensemble restreint de thèmes essentiels annoncés dès son avant-propos.

1. L'*Histoire spirituelle* peut d'ailleurs servir de sésame pour aborder le problème des relations complexes entre les courants de pensée inspirés de l'Occident (socialisme, communisme, anarchisme) ou de la réaction à ce dernier, et la stratification progressive des courants littéraires qui se succédèrent rapidement, en prose et en poésie, pendant le premier xx^e siècle japonais. La présentation de ces changements n'est toutefois pas l'objectif premier du livre, dans lequel Kaneko n'expose que par allusion ses prises de position par rapport à ces développements, alors qu'il s'étend parfois beaucoup plus sur la question dans *Shijin*.

Les plus apparents de ces thèmes sont les effets à retardement des choix politiques et idéologiques de l'« ancien régime » d'Edo (1603-1868) et la survivance de cette idéologie dans le Japon de Meiji, Taishô et Shôwa jusqu'à la fin de la guerre du Pacifique (1868-1945) ; la naissance puis le développement de l'idéologie impériale sous Meiji (1868-1912) et la formation subséquente du fascisme japonais dans la première partie de Shôwa (1926-1945) ; le problème du décalage des générations dans le processus d'occidentalisation, reflété tant dans les heurts intergénérationnels que dans les malentendus liés à l'introduction du féminisme et de la démocratie ; enfin la naissance d'un milieu littéraire avant-gardiste, fortement influencé par le christianisme, le socialisme et l'anarchisme, en rupture avec la société, et cette autre rupture avec le Japon traditionnel que représenta la tentation de l'ailleurs et de l'étranger dans la première moitié du xx^e siècle.

Après une brève présentation du thème du désespoir japonais, véritable leitmotiv de l'essai, et de son insertion dans le contexte des « théories sur les Japonais », c'est sur les survivances de l'époque d'Edo, le développement et l'emballement de la mystique impériale et la tentation japonaise de l'étranger que je me concentrerai, en tentant de montrer comment Kaneko relie dans sa pensée ses expériences, apparemment d'ordre très divers, pour en faire le support de sa démonstration de l'existence d'un « désespoir japonais », au nom d'un refus frontal d'invoquer un « esprit japonais » comme justification des inconséquences du Japon du siècle de Meiji.

Le « désespoir japonais », position du problème

La traduction du titre *Zetsubô no seishinshi* par *Histoire spirituelle du désespoir* peine à rendre l'ensemble des implications du terme japonais *seishinshi*. Il pourrait être glosé plus exactement à partir de l'allemand *Geistesgeschichte*. Ce dernier sens, en dépit de ses apparences grandiloquentes, correspond à l'intention affichée par Kaneko dans son avant-propos, puis dans le premier chapitre (« Le Japon, terre d'élection du désespoir ») : illustrer par le récit des mésaventures d'un

certain nombre de ses connaissances un postulat de départ concernant la psyché japonaise et l'histoire spirituelle du Japon, fondé sur les prémisses suivantes.

Dans la logique de Kaneko, les origines du parcours catastrophique du Japon dans le premier siècle de son occidentalisation, entre 1868 et 1945, devraient être recherchées dans une prédisposition des Japonais au désespoir qui aurait sa source dans un conditionnement à la fois naturel et historique. À l'origine de cette vocation au désespoir se trouverait un double accident, géographique et historique. L'isolement naturel de l'archipel japonais, en marge des grands courants de l'histoire, aurait été accentué par la politique de fermeture quasi intégrale du pays [*sakoku*] aux étrangers adoptée au début du XVII^e siècle par le régime shogunal d'Edo. Pendant quelque deux cent cinquante ans, jusqu'en 1853, les Japonais, privés de tout contact avec l'extérieur, auraient acquis ou renforcé un certain nombre de caractéristiques morales, voire physiques¹, et de réflexes particuliers, constitutifs du Japonais trouvé par le régime de Meiji (1868-1912) et soumis par lui à un processus inverse d'occidentalisation effrénée. La violence de cette occidentalisation à marche forcée, caractéristique du Japon dans cette nouvelle étape de son histoire, se serait superposée au réflexe désormais conditionné de méfiance envers l'étranger pour former une sorte de mélange détonnant, en introduisant dans l'individu comme dans l'État japonais une schizophrénie. Pour mieux comprendre le développement de cet état de confusion culturel, moral et politique, on peut s'appuyer sur l'analyse des slogans politiques propagés dans l'ensemble de la société japonaise par l'onde de choc de Meiji, qui influencèrent la politique du Japon jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et dont Kaneko note l'action en profondeur tout au long de l'essai.

Le premier d'entre eux, plusieurs fois évoqué par Kaneko, fut le slogan politique xénophobe du *sonnô jôi* (« Vénérez l'Empereur, chassez les barbares ! »), moteur efficace du renversement du *bakufu*

1. Kaneko y fait référence au début de l'essai, en parlant de déformations et maladies des jambes et de la circulation induites par l'habitude de se tenir accroupi lors des réunions ou cérémonies, dans des positions rigides (*supra*, p. 28).

d'Edo et de l'installation du nouveau régime autoritaire centré sur l'Empereur lors de la période de crise dite *bakumatsu* (fin du *bakufu*, de 1853 à 1868). Ce mot d'ordre fut forgé par certains des opposants au shogunat pour stigmatiser ses compromissions devant les puissances occidentales qui, en 1853, avaient contraint le Japon par la menace militaire à mettre fin au régime d'isolement quasi absolu du pays. C'est la scène célèbre de l'arrivée des «bateaux noirs» du commodore américain Perry, venus porter l'ultimatum des États-Unis, en rade de Tôkyô, scène discrètement suggérée par Kaneko vers la fin de son introduction à l'*Histoire spirituelle* (*supra*, p. 27). Ce mot d'ordre avait l'immense avantage d'être inattaquable sur la forme, puisque l'Empereur était théoriquement toujours resté l'autorité politique suprême du Japon, alors même qu'il était relégué dans un rôle purement cérémoniel de grand-prêtre des traditions antiques dans son palais de Kyôto, et que le régime d'Edo avait fait de la protection des Japonais face aux barbares un des fondements de sa mainmise politique sur le pays au début du xvii^e siècle. Mais le *sonnô jôi* était profondément séditieux dans le fond, puisqu'il revenait à réclamer un changement politique radical, le retour de l'Empereur au centre réel de la scène politique, en stigmatisant l'incapacité des *shôgun* à s'imposer face aux étrangers menaçants.

Le *sonnô jôi*, qui impliquait le développement d'une mystique impériale liée au refus de l'étranger, allait par ailleurs bien plus loin qu'un simple mot d'ordre politique. En dépit d'une mise en sommeil apparente au début de Meiji, il allait selon Kaneko conditionner toute l'histoire du Japon jusqu'en 1945. Sa mise en œuvre par les opposants au *bakufu* aboutit pour partie seulement au résultat désiré, avec la destruction du régime d'Edo et l'installation de la figure impériale au centre du système politique. Elle eut pour le reste un effet exactement contraire au vœu exprimé dans sa seconde partie [*jôi*], puisque le nouveau régime ouvrit de force le pays au monde et à l'Occident. L'ouverture à l'étranger au nom de l'expulsion des étrangers plaçait dès le départ les promoteurs de la révolution conservatrice de Meiji dans une position qui, s'ils entendaient maintenir la ligne idéologique

au fondement du régime, ne pouvait qu'engendrer un phénomène de dissociation de la psyché japonaise (si tant est qu'il existe quelque chose comme une psyché japonaise...) – à moins d'admettre que les souplesses postulées de la pensée nippone, avec sa prétendue dialectique d'acceptation de façade [*tatema*] et de refus intérieur [*honne*], lui permettent de négliger des contradictions apparemment insurmontables. Kaneko tient tout au long de l'essai grand compte de cette capacité de gymnastique mentale permettant de jongler entre pensées apparentes et intentions réelles, mais son sens critique lui interdit de se réfugier derrière l'argument paravent d'une mystérieuse logique orientale qui serait différente par essence de la logique occidentale et justifierait ces contorsions. Il voit surtout dans cette superposition, qu'il qualifie d'insincérité, un trait de caractère résultant d'une longue habitude de résistance passive à l'autorité, tellement intériorisé qu'il échappe même à la conscience des intéressés et introduit un ferment de contradiction les empêchant d'appréhender sereinement les dilemmes qu'ils doivent affronter, au premier rang desquels les conséquences de l'occidentalisation.

Avec le grand mot d'ordre du régime de Meiji naissant, également évoqué par Kaneko, *wakon yōsai* (« esprit japonais, sciences occidentales »), cette contradiction – ou en poussant la logique nosologique qui est celle de notre auteur, cette schizophrénie – fut érigée en doctrine d'État, dans une tentative de dépassement du *sonnō jōi*. Il s'agissait désormais de prendre à l'Occident les techniques et les sciences qui lui donnaient sa force militaire, tout en préservant l'esprit japonais dans sa pureté, à l'abri de toute contamination ; autant dire, de s'habituer à la complexe discipline mentale qui permettait à la société japonaise d'accepter l'occidentalisation tout en feignant de la refuser. Kaneko décrit dans les pages centrales de l'essai le désarroi des intellectuels japonais qui se rendirent compte, à la génération suivant celle des pionniers de Meiji, de l'impossibilité de tenir cette position. Ce sont ces Japonais de la seconde génération après l'ouverture du pays qui, à partir des années 1890, durent affronter les effets psychologiques de la domestication en profondeur des modes de pensée occidentaux.

Le testament littéraire laissé par le jeune Fujimura Misao à l'occasion de son suicide « existentialiste », en 1903, évoqué par Kaneko (*supra*, p. 53), servit de révélateur à la crise spirituelle de la première génération d'intellectuels japonais largement occidentalisée.

L'occidentalisation en apparence réussie du Japon de Meiji et Taishô aurait donc dissimulé pendant cinquante ans (1868-1926) une faille ayant pour origine la contradiction initiale de l'ouverture du régime sur le monde étranger au nom de son refus, faille qui se serait peu à peu élargie pour apparaître au grand jour dans toute son ampleur au début de Shôwa, dans les années 1930. Kaneko fait du grand tremblement de terre de 1923 à Tôkyô le révélateur de ce malaise correspondant au fossé désormais béant entre l'occidentalisation technique, tout entière tournée vers la volonté de puissance industrielle et militaire, et le maintien d'une mentalité traditionnelle largement conditionnée par l'époque précédente d'Edo dans la plus grande partie de la population. Les autorités qui, sous la poigne énergique de l'empereur Meiji, avaient réussi à donner l'illusion de maîtriser ce processus, en auraient perdu le contrôle, après l'épisode d'expérience démocratique de Taishô (1912-1926), dans les premières années de Shôwa. Le processus politique à l'œuvre depuis Meiji se serait alors retourné contre ses auteurs, en revenant dans un mouvement irrépressible à la logique de départ du *sonnô jôï*. Le pays avait été paradoxalement ouvert à l'Occident en vue d'acquérir les techniques nécessaires pour, un jour, le refouler. La création et le soutien principal du régime, l'armée, se retournait soixante ans après contre le régime à son goût trop occidentalisé pour lui rappeler en prenant le pouvoir cet engagement de « chasser les barbares » dont il s'était émancipé. Le pays dans son ensemble, paralysé par une schizophrénie généralisée depuis le gouvernement jusqu'aux plus bas échelons de la société, n'aurait pas été en mesure de formuler clairement une opposition à cette logique de destruction. S'ensuivit la catastrophe de la guerre de Chine, puis du Pacifique, et c'est seulement dans la défaite finale que les comptes spirituels du Japon auraient été apurés.

Cet ensemble d'idées, qui stylise parfois au risque de la simplification le processus historique bien plus complexe à l'œuvre dans le Japon de la fin du *bakufu* et de Meiji, n'est pas propre à Kaneko, et la lecture négative du processus d'occidentalisation en cours depuis Meiji jusqu'en 1945, qui n'est pas la seule possible, était très répandue à l'époque où il écrivait : elle participe de tout un courant de pensée qui tente de comprendre comment l'occidentalisation du Japon de Meiji, en apparence mieux vécue et contrôlée que partout ailleurs en Asie, a pu aboutir à la catastrophe de l'État totalitaire et de la Seconde Guerre mondiale.

On pourra être plus ou moins séduit par les considérations développées dans le premier chapitre sur les divers facteurs, climatiques, géographiques, historiques, du conditionnement japonais ; il semble toutefois difficile de ne pas retrouver derrière ce postulat du « désespoir japonais » une obsession des années d'après-guerre, partagée par de nombreux intellectuels. Kaneko clame à la fin de l'essai sa volonté de défiance à l'égard du Japon de 1965, alors que celui-ci était en plein milieu de la seconde phase d'occidentalisation qui le porta, cette fois sans l'hypothèque du militarisme, aux succès pacifiques de la seconde moitié de Shōwa (1945-1989), bien loin des problèmes de Meiji. Il peut être utile de rappeler le contexte de l'écriture de l'*Histoire spirituelle*, en plein « boom » économique des années 1960, pour cerner plus exactement la portée de cette condamnation au désespoir. Derrière ce qui ne pouvait guère sembler alors qu'une provocation, dont Kaneko lui-même n'est pas dupe, comme il le rappelle en conclusion dans le passage humoristique sur la déception d'un enquêteur français cherchant des bidonvilles à Tôkyô (*supra*, p. 151), se cache la volonté très réfléchie de donner une profondeur historique à l'analyse d'un malaise spirituel dont les traces n'avaient pas disparu avec la prospérité économique naissante. Elle ne pouvait faire oublier l'hypothèque du dérapage des succès autoritaires de Meiji et de la démocratie fragile de Taishō vers le totalitarisme et sa course à la guerre dans les deux premières décennies de Shōwa (1926-1945), encore si récentes. Dans un mouvement qui n'est pas sans analogie avec

celui que connut l'Allemagne de l'après-guerre, nombre d'intellectuels de toutes orientations tentaient de découvrir les causes historiques, sociales ou culturelles susceptibles d'expliquer le tour catastrophique pris par une occidentalisation qui avait d'abord semblé une exception brillante dans le contexte général de la pénétration occidentale en Extrême-Orient à la fin du XIX^e siècle. Ce faisant, Kaneko rejoignait un ensemble de réflexions sans cesse alimentées depuis l'ouverture à l'Occident sur les particularités du caractère japonais et de la société japonaise, et regroupées au Japon depuis l'après-guerre sous le terme de *nihonjinron* [théories sur les Japonais].

Les *nihonjinron* recouvrent un ensemble d'écrits de qualité extrêmement variable qui concernent aussi bien la société ou l'économie que la langue et le climat japonais, oscillant en fonction du point de vue et des tendances intellectuelles ou politiques des auteurs et des périodes entre l'exaltation et la dépréciation, mais s'interrogeant tous sur l'existence d'une irréductible spécificité japonaise, responsable de l'histoire particulière de l'archipel et de ses habitants. À l'époque où Kaneko écrivait l'*Histoire spirituelle*, nombre de théories sur les causes de ce *Sonderweg* avait déjà été diffusées dans le grand public japonais, comme il le suggère en introduction sans nommer d'auteurs particuliers. À une phase d'exaltation parfois violente des spécificités japonaises avant-guerre avait succédé une époque de dépréciation consécutive à la défaite de 1945 où de nombreux intellectuels tendaient soit à dénier ces spécificités, soit à en retourner la valence pour en faire une donnée négative ; mais ce courant commençait à s'estomper avec la prospérité croissante du pays et allait bientôt laisser place à un retour de flamme de l'exaltation des particularités nippones dont Kaneko suggère la montée à la fin de l'essai à travers l'effervescence qui entoure la préparation du centenaire de Meiji.

On peut retrouver à la base de sa propre présentation théorique les thèmes véhiculés depuis déjà plus de trente ans par certains maîtres du genre, par exemple Watsuji Tetsurô (1889-1960), de quelques années son aîné. L'itinéraire sinueux de ce philosophe et essayiste fameux semble une illustration de cette capacité des intellectuels nippons nés

sous Meiji à opérer des retournements sous la pression des circonstances ou de leurs contradictions – capacité raillée par Kaneko au fil du texte. Après s’être précocement enthousiasmé pour la philosophie occidentale de Kierkegaard et Nietzsche, Watsuji commença à partir de 1918 à développer ses thèses sur l’unicité de la culture japonaise dans une optique d’exaltation de plus en plus nationaliste, avant de les réinterpréter après 1945 dans un sens beaucoup plus ambigu parfois plus proche de l’optique négative adoptée par Kaneko. Il avait écrit dès 1926 des *Recherches d’Histoire spirituelle du Japon* [*Nihon Seishinshi Kenkyû*], avant de populariser en 1935 dans son essai *Fûdo* [*Climat*¹] l’idée d’un conditionnement moral et spirituel exercé par les particularités du climat de l’archipel sur les Japonais, lançant ainsi les fondations de la *fûdoron*, ou « théorie du climat », dans une optique d’exaltation de la spécificité nippone dont il fut l’un des chantres officiels dans le Japon en guerre, du haut de sa chaire d’éthique de l’université de Kyôto. Il écrivit en revanche après guerre un essai sur la fermeture du Japon sous le *bakufu* éloquentement intitulé *Fermeture. La tragédie du Japon*² qui devint rapidement un *best-seller* après sa parution en 1950.

J’ignore quelle était la position de Kaneko face aux écrits et à la pensée de Watsuji, et si c’est bien lui qu’il a en tête quand il parle avec ironie des Japonais persuadés que le climat du Japon est le meilleur du monde (*supra*, p. 29-30). Il est du reste évident que l’œuvre du philosophe et celle du poète ne se situent ni au même degré d’abstraction, ni dans la même perspective. Cette distance n’en souligne qu’avec plus de force la prégnance des concepts, généralisations et thèmes véhiculés par le *nihonjinron* sur les intellectuels participant alors au débat sur le particularisme japonais.

1. Le titre complet est *Fûdo. Ningengakuteki Kôatsu* [*Climat. Observations anthropologiques*]. On trouvera de nombreux éléments sur la pensée de cet auteur dans les travaux en cours d’Augustin Berque. Voir par exemple sa traduction du texte *Désert*, inclus par Watsuji dans *Fûdo* (A. Berque, « *Sabaku* de Watsuji Tetsurô », *Ebisu. Études japonaises*, n°29, automne-hiver 2002, p.7-26).

2. *Sakoku. Nihon no higeiki*, Tôkyô, Chikuma Shobô, 1950.

On n'aura en effet guère de peine à retrouver dans l'introduction de l'*Histoire spirituelle* un écho de thématiques climatologiques et historiques communes aux deux auteurs, et adaptées à partir du fonds commun aux *nihonjinron* par Kaneko en fonction de ses postulats personnels et de son ironie d'essayiste-poète assez éloigné des prestiges de la philosophie, «cette science sinistre au point de pousser un jeune homme à la mort» (*supra*, p. 53), et bénéficiant en quelque sorte de sa mithridatisation d'intellectuel nihiliste et d'artiste bohème et cynique à l'encontre de théories susceptibles d'exalter l'âme japonaise. Histoire spirituelle parodique insistant lourdement sur le double conditionnement *négalif* exercé par le climat de l'archipel et par son long isolement lors des deux siècles et demi de fermeture officielle du pays, le texte de Kaneko s'affiche donc comme un nouvel avatar un peu particulier de cette série de *Considérations sur les Japonais* déjà longue vers 1965, fermant le ban des essais critiques des années 1945-1965 écrits avant l'inflexion du centenaire de Meiji.

Il faut sans doute avoir à l'esprit ce contexte pour comprendre la liaison entre l'introduction climatologique et historique qui forme le cœur du premier chapitre et la suite du livre, où Kaneko change le rythme de sa narration pour disséquer différents aspects de cette histoire spirituelle du désespoir japonais conditionnée par l'adaptation tempétueuse de la société d'Edo à la modernité à partir de l'ouverture brutale du pays, à travers la présentation tantôt poétique, tantôt grinçante des parcours de ses connaissances, du Meiji de son enfance jusqu'à la fin de la guerre, entre 1895 et 1945, tout en repassant de temps à autre de la narration personnelle aux considérations historiques. Or c'est précisément ce va-et-vient entre l'analyse psychologique de type littéraire et la problématique générale de l'essai qui permet à la réflexion de se dégager de présupposés risquant de la bloquer au niveau de la généralisation historicisante ou moralisante d'un déterminisme trop désincarné, pour disséquer l'enfermement progressif de la société japonaise dans les contradictions impliquées par les orientations prises au début de Meiji.

Dans sa présentation d'une sélection d'hommes qui ont connu sous une forme ou une autre l'échec en raison d'une inadaptation plus ou moins grande à la nouvelle donne, Kaneko réussit en effet à éviter d'opposer trop schématiquement l'ancienne et la nouvelle société, grâce à une analyse finement articulée des décalages entre les diverses strates sociales, entre les différentes générations, entre les multiples influences culturelles à l'intérieur d'un pays, d'un groupe social, d'une famille, voire entre les degrés de rationalité d'un même individu. Le tableau contrasté qui apparaît ainsi au fil des pages a quelque chose dans sa stylisation qui respecte la violence de l'époque de Meiji et des années suivantes, ce mélange de clair et d'obscur que Kaneko entend dans un sens bien différent de Natsume Sôseki¹. Les oppositions ne sont pas gommées, mais organisées par la répétition des trois thèmes déjà évoqués, qui parcourent l'ensemble du texte : les survivances d'Edo à travers la persistance de l'idéologie du *giri-ninjô*, autour duquel s'organise tout l'essai ; la figure omniprésente de l'Empereur et de son armée, création propre de Meiji ; enfin le rapport avec l'étranger, par le double dépaysement de l'occidentalisation intérieure et de l'expatriation en Europe ou en Orient.

Une société sous l'emprise des fantômes d'Edo

Le mot composé *giri-ninjô*, ici traduit par «devoir et sentiment²», que Kaneko invoque pour caractériser cet état d'esprit de la période d'Edo qui survivait dans les interstices de Meiji, Taishô et Shôwa, renvoie à un complexe d'idées et de représentations à la fois vague et familier à l'historien du Japon. *Giri* représentait l'accomplissement des devoirs

1. *Clair-obscur [Meian]* est le titre du dernier roman, inachevé, de Natsume Sôseki (1867-1916), l'un des grands romanciers de la génération précédant Kaneko.

2. *Giri*, l'ensemble des devoirs sociaux et politiques imposés par la morale confucéenne, est plus aisément traduisible que *ninjô*, qui oscille entre sentiments au sens large, sentiment d'humanité et compassion aux résonances bouddhiques pour les souffrances du monde. Le terme s'explique dans son opposition à *giri*, comme l'ensemble des sentiments contenus en soi-même et manifestés envers autrui qui s'opposent aux rigueurs d'un devoir conduisant à l'insensibilité, voire à l'inhumanité.

recommandés par la philosophie confucéenne promue par le pouvoir des *shōgun* Tokugawa, véritable idéologie structurante de la société japonaise traditionnelle. Ces devoirs incluaient l'ensemble des obligations mutuelles imposées par les divers liens sociaux, et particulièrement par les liens hiérarchiques entre supérieurs et inférieurs, entre aînés et cadets, entre pères et fils. Le lien chinois d'obéissance filiale entre l'Empereur et ses sujets, reproduisant à l'échelle macrocosmique de la Chine le modèle idéal de l'harmonie dans les rapports familiaux, était encore renforcé au Japon par l'écho que cette valorisation de l'obéissance trouvait dans l'organisation stricte des liens vassaliques hérités de l'époque féodale précédant le régime d'Edo (1603-1668). Le Japon avait réussi à conjuguer dans une relative harmonie la conception à la chinoise d'un Empire conçu comme une grande famille dominée par la figure de l'Empereur, représentant le pouvoir idéal, avec la pyramide féodale japonaise groupant les *bushi/samurai* autour de leurs *daimyō*, grands seigneurs eux-mêmes vassaux du *shōgun*, détenteur du pouvoir réel. Dans ce système, la division de la société en quatre classes à la hiérarchie descendante – guerriers, paysans, artisans, commerçants – devait assurer la pérennité d'un ordre social garant de paix pour la nation. Les sentiments compassionnels, l'humanité, *ninjō*, trouvaient aussi bien leur justification dans le bouddhisme omniprésent que dans le confucianisme proprement dit, et devaient compenser ce que ce cadre hiérarchique pouvait avoir de rigide.

Mais dès les débuts de l'époque d'Edo, la montée en puissance des marchands et le développement tentaculaire de métropoles, dont les principales furent Edo, la future Tôkyô, et Ôsaka, introduisirent un facteur de tension dans ce système. Dans les faits, le monde urbain des riches marchands, des artisans de cour et des petites gens aux innombrables métiers, interlocuteurs indispensables du pouvoir shogunal à Tôkyô, prit rapidement un poids qui ne correspondait pas à sa place théoriquement mineure dans la société, et les expressions foisonnantes de la nouvelle culture urbaine, notamment sous les formes théâtrales du *kabuki* et du *jôruri* et sous celle des romans de divertissement souvent évoquées par Kaneko, mirent à nu la

contradiction entre l'idéal proclamé de résignation et les aspirations sociales, sous la forme d'innombrables histoires d'amours contrariées par le devoir ou à l'inverse d'idéaux de fidélité traditionnels brisés par une force politique supérieure. Les « tragédies bourgeoises » de Chikamatsu Monzaemon (1653-1724), les histoires édifiantes ou amoureuses d'Ihara Saikaku (1642-1693) témoignent de la montée en puissance précoce, dans l'imaginaire japonais, de cet ensemble d'idéaux urbains qui faisait de la contestation du devoir au nom de la pitié à la fois un exutoire à un ordre politique inamovible jusqu'à l'arrivée des étrangers en 1853 et le support d'une culture du plaisir et de l'éphémère centrée sur le monde du théâtre et de la prostitution galante.

L'évocation par Kaneko du couple «devoir et sentiment» renvoie donc à la fois à la persistance de l'idéologie confucianiste rigide qui imprégnait la société japonaise tout entière depuis deux siècles, et qui fut en fait maintenue et réorientée dans un premier temps par le nouveau pouvoir impérial de Meiji pour servir de support idéologique à sa politique, et à l'ensemble des valeurs de résistance passive ou de refus de la société conventionnelle relayées par l'anticonventionalisme urbain de la culture d'Edo qui voyait dans la fuite vers la mort, le renoncement bouddhique ou les plaisirs éphémères de la littérature, du théâtre et de la prostitution, et dans l'entraide du petit peuple face aux caprices incompréhensibles des autorités, la seule possibilité, toute passive, d'opposition.

Kaneko présente les contradictions entre la persistance de l'idéologie d'Edo dans le petit peuple et les valeurs développées par les promoteurs du nouveau régime dans le deuxième chapitre (première section : « Une vie sous la moustache »), où il analyse le fossé qui s'est creusé entre les comportements des parvenus qui s'allièrent à la fin du XIX^e siècle avec l'ancienne aristocratie appauvrie, et la réprobation de la population qui, en dépit de la suppression des quatre castes et du nouveau mot d'ordre d'égalité devant la loi, méprisait ces mésalliances au nom d'une conception traditionnelle des barrières sociales qu'elle avait intériorisée. L'opposition entre l'avert et l'envers de Meiji passe dans

cette première génération par le port de la moustache et du peu de barbe que les Japonais réussissaient à faire croître, favorisé par les autorités – en rupture complète avec la mode codifiée et réglementée par l'État des coiffures en demi-lune et des visages glabres du Japon d'Edo. La promotion au plus haut point artificielle de la pilosité à l'occidentale, imitée des modes européennes des années 1870-1880, chez les personnages officiels, à commencer par l'« Empereur moustachu », délimitait visuellement dans la nouvelle société japonaise les contours de ceux qui choisissaient d'entrer tant bien que mal dans le sillage du nouveau régime. Le refus du port de la moustache est assimilé par Kaneko à une résistance passive, correspondant selon lui à un ensemble de réserves qui étaient déjà en partie surmontées à l'époque de la guerre civile du Sud-Ouest et de l'affermissement définitif du régime de Meiji.

C'est à ce moment qu'il introduit la première nuance essentielle pour cerner de plus près le rythme de l'occidentalisation et les décalages qui vont rapidement s'installer dans les diverses strates de la société :

Quand les nouveautés n'en furent plus vraiment, l'antagonisme entre les deux partis s'émoussant, les conservateurs mêmes les adoptèrent à leur insu, mais les amateurs de ces primeurs étaient déjà las. Meiji avait vu se déchaîner cette lutte entre l'ancien et le nouveau qui atteignit son acmé à l'époque de la guerre du Sud-Ouest [1877] et de l'incident du mont Kaba [1884]. (*supra*, p. 37)

L'adoption différée, de la part d'une partie de la population, de modes et de comportements déjà dépassés par la fraction qui a choisi d'aller de l'avant, est à l'origine d'un décalage perpétuel, qui s'amplifie par ondes au fur et à mesure de la progression du Japon vers la modernité. Cette progression introduit une série de fossés infranchissables entre les différentes catégories de Japonais progressivement touchés par l'occidentalisation matérielle. On retrouvera cette image du fossé, sous une forme différente, à la fin de l'essai (*supra*, p. 151), dans la description du décalage qui s'est créé dans la perception de la guerre et de l'après-guerre en fonction des générations.

Dans cette section du deuxième chapitre comme dans la suivante (« Excentriques et solitaires »), Kaneko introduit le lecteur à un envers de Meiji qui permet de saisir l'absence d'unanimité initiale de la population

face au nouveau régime. Une partie de sa famille maternelle avait fait partie de la clientèle du *shōgun* et vivait des commandes de la cour shogunale d'Edo. Elle se rattachait donc directement à la fraction de la société qui vit les assises de son prestige social et de sa sécurité économique disparaître en 1868, et qui ne comprenait pas seulement les *samurai* déchus évoqués plus haut dans le texte, mais aussi tout le monde des artisans, médecins et fournisseurs de la cour. La haine portée au nouveau régime et à ses promoteurs, lentement refoulée au fur et à mesure de l'imposition de la « religion impériale », se traduit pour ces déclassés par un refus instinctif de l'Occident et du nouveau pouvoir associés dans le même mépris de la nouveauté. Mais comme la résistance était totalement passive, dans l'esprit du *giri-ninjō*, elle finit par céder au bout d'une génération ou deux, tout en laissant des traces profondes dans l'habitus et les stratégies sociales, contribuant ainsi à créer une véritable prédisposition à la défaite et au renoncement qui forme le fond des parcours décrits par Kaneko.

Le vieux Hasegawa, ce parasite haut en couleur qui est l'un des personnages les plus attachants de la première partie de l'essai, est en quelque sorte l'idéal-type de cette position sociale en théorie totalement perdante du revanchard pro-shogunal ; sa trajectoire permet de comprendre comment une partie importante de la société, absente dans les histoires officielles de Meiji, mais que l'on retrouve dans les descriptions littéraires d'un Nagaï Kafū et d'autres auteurs de sa génération, a pu survivre telle quelle à la formation du nouveau Japon pendant une cinquantaine d'années, jusqu'aux abords de la Première Guerre mondiale. Hasegawa a connu les derniers soubresauts du régime Tokugawa dans sa jeunesse, s'enrôlant au nom d'une fidélité vassalique jusqu'au-boutiste et donc perdante dans le régiment *shōgi*, constitué de fidèles du *shōgun* montés à Edo pour défendre le *bafuku* à l'agonie lors de la brève guerre civile de 1868. Fidèle à ses idéaux, il se reconvertit dans des activités de parasite-organisateur de banquets dans le quartier de plaisirs de Yoshiwara, avant d'amorcer sur le tard, vers 1900, une troisième métamorphose, en s'improvisant réparateur d'antiquités dans sa vieillesse. Le refus du nouveau régime dicta cette

retraite en bon ordre dans le monde des plaisirs flottants d'Edo, espace social en voie d'atrophie mais encore immense, passé tel quel dans le nouveau Japon, qui offrait d'innombrables possibilités de subsistance matérielle, mais donnait aussi, tout entier tourné qu'il semblait vers la préservation de la culture d'Edo, une réconfortante sensation de continuité culturelle avec l'ancien régime, ainsi qu'une riche pitance spirituelle pour ceux qui refusaient l'occidentalisation¹.

Le rejet de Meiji par le vieux Hasegawa ne s'arrêta pas à cette retraite dans le dernier carré des nostalgiques d'Edo. L'ensemble de ses actes et même de ses pensées semble conditionné par cette attitude extrême d'opposition qu'à la différence de la famille maternelle de Kaneko, il assume consciemment et dans sa totalité au-delà de 1900, à une époque où elle est devenue totalement incongrue après la disparition de toute référence pouvant la justifier. Le maintien d'une fidélité fossile au régime shogunal s'exprime ainsi par une attitude d'opposition politique qui ne peut plus s'assouvir que dans l'attente d'une rétribution de type bouddhique, selon la logique de l'enchaînement des causes et des effets : « [...] viendrait un temps où, tels les Taira, les fières familles de Satsuma et de Chôshû ne seraient plus qu'algues au fond des flots ! Katsu Kaishû, qui avait vendu la maison shogunale, devait à présent être tombé dans l'enfer insondable [...] » (*supra*, p. 47). Mais l'opposition passe aussi par le refus complet et radical de tout ce qui est importé ou imité de l'Occident – nourriture, vêtements, cinématographe, téléphone. Le choix de l'irrationalité et la persistance complaisante dans une atmosphère mêlant vénération religieuse et superstitions populaires montrent la même intransigeance dans le déni des nouvelles réalités et de la nouvelle rationalité « éclairée », au nom de références dont le décalage avec les temps présents engendre un effet d'absurde, par exemple quand le vieux aborde des passants au petit bonheur pour leur faire revêtir la veste-*haori* qu'il porte en manière d'accomplissement de vœux faits à Ôji-gongen de Takinogawa, la

1. Pour avoir une idée de cette atmosphère particulière du monde des fêtes galantes d'Edo survivant sous Meiji, on se reportera à la belle traduction de la *Sumidagawa* de Nagai Kafû par Pierre Faure, *La Sumida*.

divinisation synchrétique de Tokugawa Ieyasu, fondateur du shogunat d'Edo.

La description des récits de fantômes faits par Hasegawa illustre la capacité de Kaneko à renforcer et clarifier ses considérations théoriques par des études de cas. Le vieux partage la fascination des Japonais d'Edo pour les histoires de fantômes charriées à travers la littérature et le théâtre dont il a été question en introduction. Le fantôme de sa femme et d'Amano Hachirô, chef du régiment pro-shogunal *shôgi* et farouche opposant à la restauration de Meiji, lui tiennent compagnie dans sa chambre, envoyés par le dieu renard Inari. Son univers est littéralement peuplé par les fantômes décrits par Kaneko au premier chapitre de l'*Histoire spirituelle*. L'auteur s'arrête d'ailleurs non sans tendresse à plusieurs reprises dans le cours du récit pour souligner la permanence de superstitions prouvant la continuité de pensée et de mœurs entre le Japon d'Edo et le « siècle de Meiji ». Les poils pubiens d'une femme née à tel moment du cycle calendaire chinois préservent de la conscription ; on ne doit pas se mettre le nombril à l'air en cas d'orage, il attirerait le *raijû*, ce monstre chevauteur d'éclairs ; réunissez ses excréments dans une poupée, et vous ferez revenir une femme éloignée de mille kilomètres... : sur toute une partie de la population, la rationalisation censée accompagner l'occidentalisation semble avoir peu de prise.

Pourtant, le second exemple d'être « excentrique et solitaire », celui du grand-père adoptif de Kaneko, Sadachi Shichijirô, montre que les frontières entre occidentalisation et conservatisme ne sont pas toujours aussi tranchées. Dans son cas, un parcours social parfait, qui voit l'intéressé réussir rapidement dans le secteur du bâtiment et des transports à l'occidentale, est mystérieusement brisé au début de la cinquantaine par un refus d'aller plus loin, se traduisant par une retraite hautaine à l'écart du monde. Kaneko spéculait sur les raisons de cette faillite apparente pour trouver dans les choix esthétiques ou d'éducation, et jusque dans l'attitude corporelle, un début d'explication. La grande maison à l'anglaise de Sadachi symbolise sa réussite dans le monde nouveau de la brique et de la pierre, vivant contraste avec

le monde de bois, de papier et de torchis des maisons japonaises traditionnelles qui persista pendant tout Meiji et Taishô, jusqu'au tremblement de terre de 1923 et aux destructions de la Seconde Guerre mondiale. Mais à l'intérieur de cette maison, ce sont les noms de ses enfants, choisis par référence aux vertus cardinales confucéennes, qui indiquent une contradiction latente entre l'éducation professionnelle de l'entrepreneur tournée vers l'Occident et la culture morale et politique confucianiste du chef de famille. La contradiction interne qui aurait brisé la volonté de carrière de Sadachi correspondrait donc en partie à la contradiction entre esprit japonais, en fait ici confucéen, et culture technique occidentale contenue dans le mot d'ordre *wakon yôsai*.

On ne s'explique complètement comment cette contradiction, qui était celle de la société japonaise tout entière, put mener à ce genre d'impasse radicale tout en étant en parfaite harmonie avec l'idéologie officielle du temps, qu'à travers le cas du troisième «excentrique et solitaire», le professeur de littérature chinoise Noma Sankei. La trajectoire sociale de Noma est celle d'un déclassé excentrique. Professeur de lettres chinoises [*kanbun*], et donc porteur de la culture confucéenne au centre de l'éducation lettrée japonaise traditionnelle, il a eu le tort de prendre au sérieux, précisément à cause de sa culture particulière, le mot d'ordre de retour au gouvernement direct de l'Empereur éclairé par les principes confucéens, formulé dès les premières années de la restauration par le nouveau pouvoir impérial. Dans le cas de maître Noma, élevé par son père selon les traditions de l'école de Mito dans l'espérance d'une restauration impériale, l'avènement de Meiji devait remplir toutes les attentes de la génération précédente. Mais la dissociation entre le conservatisme confucéen des discours idéologiques du nouveau régime et l'occidentalisation de fait qui a rapidement mis à mal les bases (et l'assise sociale d'enseignement) de la culture confucéenne et chinoise traditionnelle l'a placé dans une contradiction insurmontable, dont il ne peut sortir que par la retraite dans le refus de la réalité, dans l'exaltation d'un âge d'or à venir confondu avec une antiquité sino-japonaise idéalisée.

Pourtant, le déclassement social de Noma ne se double pas d'une rupture complète avec l'idéologie de Meiji et Shōwa, loin de là. L'école de Mito, dont son père était un adepte, avait développé pendant la seconde moitié de l'époque d'Edo, au XVIII^e et dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle, un système de pensée original qui, dans des cadres encore tout imprégnés de confucianisme, traçait la voie à la restauration impériale et à la fondation de la religion shintoïste rénovée centrée sur l'Empereur, en prônant la valorisation des éléments japonais dans la culture japonaise alors dominée par le culte des classiques chinois, la séparation de l'antique religion japonaise, le *shintō*, d'avec le bouddhisme avec lequel il s'était peu à peu confondu, et l'expansion japonaise au dépens des barbares et des voisins asiatiques. Cette pensée largement xénophobe, formant un nouveau syncrétisme entre confucianisme (qui n'était pas éliminé, mais réinterprété dans un sens d'exaltation du Japon) et proto-nationalisme japonais, avait eu une influence déterminante sur le développement de la doctrine du *sonnō jōi* et la chute du *bakufu*, mais aussi sur les choix politiques et idéologiques de certains des promoteurs de la restauration de Meiji. Elle théorisait par exemple la formation d'une armée puissante et la conquête de la Corée à partir d'une lecture orientée des récits semi-légendaires de l'histoire du Japon antique.

Un tel courant de pensée, typique d'une certaine opposition intellectuelle à l'époque d'Edo, puisqu'il valorisait la figure de l'Empereur aux dépens du *shōgun*, allait se métamorphoser à travers le processus d'occidentalisation de Meiji pour inspirer certains aspects fondamentaux de l'idéologie totalitariste de Shōwa, centrée sur l'adoration de l'Empereur. L'itinéraire social de Noma Sankei, employé dans une école française prestigieuse pour rejets de la bourgeoisie à enseigner une matière sur le déclin et apparemment coupée de la réalité, les lettres chinoises, montre la complexité des mécanismes sociaux et intellectuels de transmission et de mutation des courants de pensée et des traditions japonaises à travers le filtre de Meiji, car le « simili-saint » qu'est le maître est coupé des voies de promotions sociales et de contact avec la réalité, mais pas des voies complexes

de maturation de cette idéologie impériale qui allait servir d'armature conceptuelle au totalitarisme à la japonaise dans les années 1930. Tout comme, dans un tout autre registre, le romancier Nagai Kafû, à travers « une vallée glacée de cinquante ans », se fait le passeur du Japon du kabuki et des geishas d'Edo vers la littérature contemporaine, Noma Sankei, en dépit de son existence pitoyable, relie fortement par son enseignement les théories nationalistes de l'école de Mito, avec leurs fantasmes archaïques d'unification de l'univers sous la sainte royauté japonaise, à leur résurgence spectaculaire et dévastatrice dans le Japon contemporain de Shôwa.

L'Auguste portrait : formation, diffusion et contradictions de l'idéologie impériale

L'enseignement de maître Noma introduit à un aspect essentiel de la formation du Japon contemporain que Kaneko évoque par touches successives tout au long de l'essai : la diffusion dans la société d'une idéologie impériale dont le poids toujours plus pesant finit par provoquer le basculement du pays, fortement aidé par l'armée, vers le régime totalitaire des années 1936-1945. Cette idéologie était liée depuis l'origine de la restauration à l'armée. Kaneko met en perspective l'enseignement de Noma avec le développement d'une volonté de puissance japonaise que les guerres victorieuses contre la Chine mandchoue (1894-1895) et la Russie tsariste (1904-1905) laissent insatisfaite ; le maître soutenait vigoureusement la guerre et se réjouit vivement de l'intégration de la Corée au Japon :

[...] bientôt, l'Empereur du Japon, fils d'une lignée de dix mille âges, devait inmanquablement soumettre le monde et établir la Voie royale (vue pour le moins difficile à faire admettre aux autres pays) – voilà le genre de discours qu'il tenait devant ses étudiants. C'était à peu près comme si une femme au visage ordinaire, persuadée de sa beauté, s'était infatuée de l'idée que tous les hommes, captivés, brûlaient de l'aborder.

Faire prévaloir le Japon sur le reste du monde, cette idée malsaine qui, plus tard, s'imposa au cœur de la guerre sino-japonaise et de la guerre du Pacifique, je me souviens qu'elle revenait dans les discours de maître Noma, et je comprends aujourd'hui que c'était déjà le symptôme d'une intoxication parvenue à un point de non-retour. (*supra*, p. 51)

Mais cette volonté de puissance diplomatique et militaire, qu'on pourrait lire simplement comme un effet mécanique de l'occidentalisation et du programme de résistance à l'impérialisme européen, alla de pair avec le développement d'une idéologie impériale fondée sur les prémisses traditionnelles présentées plus haut, qui prit sous Meiji une forme originale. Le nouveau culte de l'Empereur alliait des techniques de propagande politique modernes comme la vénération du portrait impérial, à la réactivation d'une mythologie archaïque contenue dans les anciennes chroniques du Japon, celles qui narraient, en deçà du développement de la civilisation urbaine sous influence chinoise, l'origine divine de la famille impériale, l'unification du Yamato, l'ancien Japon protohistorique, et les guerres en Corée, perdues dans une lointaine et mythique antiquité. Ce culte irrigua peu à peu la société japonaise par le canal de l'appareil d'État fortement centralisé, de l'éducation et surtout de l'armée de conscription.

Dans un essai paru en 1988 sous le titre de *Goshinei [L'Auguste portrait]*, Koji Taki a analysé les précédents, la création et la diffusion dans la société japonaise de la photographie de l'empereur Meiji (en fait un portrait-montage) créée en 1888 par l'italien Chiossone pour servir de support à la propagande impériale. La diffusion de l'«Auguste portrait» à travers les écoles et les bureaux de poste du pays peut se lire comme l'indicateur le plus sûr de l'acclimatation progressive au sein de la population du culte de l'Empereur qui formait la colonne dorsale de l'idéologie diffusée par le nouveau régime. Kaneko garde le souvenir comique des lithographies criardes, inspirées de ces images officielles (voir *supra*, p. 75-76), qui étaient vendues aux paysans montant à Tôkyô dans le parc d'Asakusa au début du siècle. Le contraste entre le peu de valeur des images de pacotille et la vénération dont les péquenots faisaient preuve à leur égard est comme une métaphore théâtralisée du différentiel inquiétant entre le poids croissant de cette idéologie de l'adoration impériale et le vide qu'elle recouvrait, vide que Kaneko se refuse à combler au nom d'une mystique orientale avec laquelle il tient à prendre ses distances dès les premières pages de l'essai.

On peut en effet voir dans le décalage croissant entre l'archaïsme des matériaux de base de cette construction idéologique moderne et sa progression inexorable comme fondement de la machine étatique dans ses aspects les plus répressifs (le pouvoir politique dans son aspect transcendant, anti-démocratique, et l'armée) une des causes probables de la catastrophe politique de Shôwa. Derrière l'efficacité moderne de la propagande visuelle et des grandes cérémonies unificatrices des nouvelles fêtes nationales, inventées de toute pièce à partir des mythes antiques réinterprétés, l'idéologie impériale avait recours à un amas des légendes – certes fascinantes de par leur contenu historique et religieux, mais flottant dangereusement dans le vide en plein ^{xx}^e siècle – sur la fondation, la sacralité et la pérennité de la dynastie impériale contenues dans le *Kojiki* [*Livre des choses anciennes*] et les autres chroniques du Japon antique. Au fur et à mesure que l'occidentalisation de la société vidait de sa substance la philosophie confucéenne recouvrant, enrichissant et structurant traditionnellement ce vieux fond archaïque de vénération, en éloignant lentement le Japon de son héritage chinois, ce *shintô* d'État impérial se déshumanisait pour devenir un ensemble de rites sacrificiels où l'adoration de l'Empereur, gage divin de la supériorité japonaise, constituait une fin en soi, annulant la nécessité de rationaliser l'échange avec autrui. Kaneko montre par touches successives comment l'imprégnation d'une partie de la population par cette mystique échappa peu à peu à tout contrôle à partir de la fin de Meiji, en une pulsion de mort dont la première grande manifestation fut l'attente du trépas puis le deuil de l'empereur Meiji, en 1912.

C'était tout à fait comme des fanatiques hindous en pleine mortification. « Les sentiments profonds du peuple recouvrent les abords du siège impérial », disaient les journaux, mais si c'était bien le cas, le tréfonds des cœurs japonais était si lugubre, tel un vœu de sacrifice humain au fond d'un continent obscur, que je ne pensais qu'à fuir au plus vite cette atmosphère proprement terrifiante. (*supra*, p. 69)

Le jeune Kaneko découvre à cette date le pouvoir d'attraction de cette religion impériale désormais intériorisée par le peuple japonais, en voyant son ami Senge Sachimaro, dans son costume mi-japonais, mi-occidental, rejoindre la masse des vieilles gens qui prient en se

mortifiant aux abords du palais impérial. La famille Senge telle qu'elle est décrite dans l'*Histoire spirituelle* semble d'ailleurs comme une modélisation de la société japonaise en évolution dans ses rapports avec le *shintô* rénové, cette nouvelle forme prise par l'ancestrale religion japonaise. Le père, Senge Takatomi, héritier d'une très vieille famille d'Izumo, continue à desservir le grand sanctuaire *shintô* de cette province dont les Senge étaient les prêtres depuis un temps immémorial, mais dans le cadre de la nouvelle religion d'État. Il devient par ailleurs ministre de la Justice du nouveau régime de Meiji. Il assure ainsi dans sa personne la problématique unité entre les deux faces du régime. Son fils aîné Motomaro devient l'une des figures de proue du *Shirakaba*, le groupe du Bouleau Blanc, choisissant la nouvelle littérature et l'avant-gardisme, et survivant à la Seconde Guerre mondiale ; l'ami de Kaneko, Sachimaro, succombe à ses contradictions et se suicide à l'époque de la mort de l'Empereur, peu après avoir participé à cette macabre cérémonie du « rétablissement de l'Auguste santé ».

Kaneko ne perd jamais complètement le fil qui relie cette mystique impériale au pouvoir croissant de l'armée et à la propagation des doctrines expansionnistes dans une partie de la société. Mais son analyse des résistances à la mise en place du nouveau régime et à sa transformation permet de comprendre comment entre 1868 et 1945 la société japonaise, loin d'accepter en bloc cette évolution, a pu ressentir la militarisation et l'aventure expansionniste du Japon à la fois comme une conséquence inévitable et souhaitable de la restauration impériale et comme une pression difficilement tolérable dans la vie quotidienne. Là encore, tout se passe comme si les deux extrémités de la période, l'imposition autoritaire du régime au début de Meiji et sa fin catastrophique lors de la guerre de Chine et du Pacifique, se rejoignent, en boucle, dans leur caractère plus crûment autoritaire, par delà la parenthèse ou l'espace plus ouvert des dernières années de Meiji et des premières années de Taishô, dans le premier quart du xx^e siècle. Kaneko rappelle à quel point la conscription nationale, instrument principal de la mise en place du nouveau régime qui permit de briser les résistances des derniers *samurai* en 1877, fut vécue par

les premières générations de Meiji comme un drame contre lequel tous les subterfuges et tous les exorcismes étaient conjurés. Le *drill* à la japonaise employait des mécanismes de destruction de la personnalité qui laissaient sanguinolent le troupeau des « jeunes porcs » nippons poussés vers la conscription. À l'autre extrémité de la période, en 1943-1945, Kaneko évoque, à travers l'histoire personnelle de sa lutte désespérée pour sauver son propre fils de la conscription et d'autres exemples plus généraux, le vaste deuil collectif que le sacrifice des enfants sur l'autel d'une guerre aux buts mystérieux engendra dans la population japonaise.

Mais en contrepoint, les exemples ne manquent pas pour expliquer par quel conditionnement, lié à l'omniprésence du culte impérial, la nécessité du sacrifice du fils-guerrier au nom du Japon était intériorisée par la population. Lors de la guerre meurtrière de 1904-1905 contre la Russie, victorieuse pour le Japon, mais au prix de pertes gigantesques dans les batailles terrestres en Mandchourie, le grand-père adoptif de Kaneko, Sadachi, se lamente de ne pas avoir de fils en âge d'être sacrifié. Plus spectaculaire encore est l'attitude de leur famille envers ces soldats qui n'eurent pas le bon goût, dans les guerres contre la Chine et la Russie impériales de 1894-1895 et 1904-1905, de mourir au front plutôt que de se constituer prisonniers. Bannis de la société japonaise pour manquement à l'éthique du *bushidô*, la féodale voie du guerrier étendue par la magie de la conscription à l'ensemble de la population mâle, ils n'eurent plus qu'à refaire leur vie sur le continent ou à rentrer au Japon sous un autre nom.

Pourtant, entre la guerre russo-japonaise et les prodromes de la guerre contre la Chine républicaine, en 1935-1936, le Japon de la fin de Meiji et du début de Taishô a pu prospérer pendant vingt ans sans avoir à affronter véritablement la guerre : comme le note Kaneko, la Première Guerre mondiale a surtout été une bonne affaire économique, une fois les faciles conquêtes sur des positions allemandes dans le Pacifique accomplies en quelques semaines à l'automne 1914. Le développement d'un sens critique vis-à-vis des prévarications de l'armée dans les années vingt semblait alors annoncer l'apparition

d'un décalage entre celle-ci et la société. Selon la lecture de Kaneko, ce décalage irait croissant au fur et à mesure de l'enfoncement dans la crise, jusqu'à ce que l'armée révèle aux yeux de la population son caractère d'« association de gangsters urbains » à la fin de la guerre, en 1944-1945, en mobilisant au détriment de la population civile les ressources nécessaires à sa propre survie.

Mais le pacifisme de Kaneko ne le conduit pas à confondre sa propre vision critique avec celle du pays. En 1919, au sortir de la Première Guerre mondiale, sur le bateau qui l'emmène une première fois en Occident, il mesure le décalage entre l'intelligentsia occidentalisee dont il fait partie et le peuple, complètement imprégné par l'idéologie militariste de Meiji. Placé sous la pression d'un environnement étranger, en l'espèce les Occidentaux et Levantins qui peuplent le cargo, le petit groupe des Japonais se retrouve au Nouvel An dans la vénération de l'Empereur, « fils d'une seule lignée sans rivale », et dans la haine des étrangers qu'il faut balayer par une grande guerre, résumée en deux lignes directrices qui préfigurent parfaitement le double programme mis en œuvre vingt ans plus tard : expulser les Occidentaux de leurs colonies asiatiques et régler leur compte aux *Chankoro*, aux sales Chinois définitivement rejetés du côté de l'animalité. On reconnaît là une nouvelle illustration du *sonnô jôï*, intériorisé par un peuple qu'a conditionné un gouvernement au départ beaucoup plus prudent dans ses objectifs réels que dans ses objectifs affichés, car connaissant, lui, la force relative du pays.

La grande différence entre la fin de Meiji et le début de Shôwa, à vingt ans d'intervalle, se situe précisément dans le brouillage des frontières jadis peut-être plus clairement établies entre l'idéologie apparente et les objectifs concrets de la politique japonaise. En 1937-1945, quand le pays s'enfonce dans la guerre contre la Chine, puis contre les Anglo-Saxons, une fraction du peuple a tant bien que mal accédé à un degré de sens critique qui la place au moins dans une position d'attentisme et d'interrogation face aux événements, même si le conditionnement idéologique joue toujours à plein dans une grande partie de la population. Et ce sens critique croissant est peut-être

lié au fait que le gouvernement semble, quant à lui, avoir perdu sous la pression de l'armée la capacité de distinguer entre idéologie et réalité, et que sa propagande perd tout contact avec cette dernière. Les visions de domination de l'univers sous l'égide bienveillante de l'Empereur, issues de l'école de Mito, qui semblaient en 1910 des délires de vieillard gâteux dans la bouche de maître Noma, circulent à la fin des années trente dans la bouche des *rônin* continentaux, ces affairistes japonais navigant entre armée de Chine et industriels insulaires dans la Chine du Nord occupée, en 1937-1938.

Tout ça, c'est en passe de devenir une très grande guerre. Nous allons aussi écraser l'Angleterre et l'Amérique. En nous servant de Karafuto comme tremplin, nous passerons en Amérique, nous occuperons Washington et New York, et ils ne pourront rien y faire. Mais tant qu'on n'aura pas battu la Chine, on sera gênés sur nos arrières, ce sera embêtant », racontait-il innocemment, comme dans une conversation de salon de thé. Ces grandes fanfares, elles résonnaient un peu partout, je n'étais pas plus étonné que ça, mais c'était la première fois que j'entendais parler de l'invasion de l'Amérique. (*supra*, p. 131)

Enfin, au plus fort de la guerre, en 1942-1943, la scène pathétique et burlesque de la réunion d'intellectuels invités par l'armée à participer à l'effort de propagande dans le cadre de la « société patriotique », porte cette logique de plongée dans l'absurde à son dernier stade. Un seul point de l'opération de séduction en direction des intellectuels malais, indonésiens et indochinois semble vraiment important aux yeux des participants : les emmener devant le palais impérial pour « le leur faire vénérer à distance respectueuse, et leur faire lire à haute voix la notice d'explication sur l'esprit de "fraternité universelle" qui venait d'être imprimée, pour leur inculquer en passant une bonne fois pour toute l'esprit japonais »... (*supra*, p. 140-141) Et quand Kaneko exprime des doutes sur la portée de cette lecture pour des étrangers par définition peu au fait des arcanes du culte impérial, l'intellectuel du régime du jour, Nakayama Shôzaburô, le rabroue vertement en lui rappelant qu'« il n'y a pas d'intellectuels étrangers. Il n'y a que les gens de la sphère de co-prospérité qui se rassemblent dans l'éclat de la Majesté impériale. »

Le passage appelle un commentaire. L'absurde de la situation n'apparaît dans toute sa portée que si l'on dévoile les connotations et l'origine de la formule « fraternité universelle », et le parcours intellectuel de Nakayama. La « fraternité universelle », *hakkô ichiu*, littéralement « une seule voûte pour les huit confins », était le nouveau slogan en quatre caractères sino-japonais, analogue dans sa structure formelle au *sonnô jôï*, utilisé pour exalter la fraternité entre les divers peuples réunis dans la sphère de co-prospérité japonaise. Mais la formule n'avait rien à voir avec une traduction, parfaitement possible à cette époque, des concepts politiques renvoyant à la « fraternité » de la devise républicaine française ou à l'universalité des droits de l'homme, qui aurait fait des étrangers les égaux des Nippons dans le cadre du nouvel empire. Il s'agissait d'une citation du *Nihon shoki*, antique chronique du Japon écrite en chinois au VIII^e siècle, charriant avec quelques autres textes un ensemble de mythes et d'histoires anciennes qui formaient l'armature de l'idéologie impériale, et c'est la conception sino-japonaise, réaménagée par le nouveau régime, d'un univers tournant autour de l'Empereur comme la roue autour du moyeu, que ces quatre caractères étaient censés évoquer. Aussi l'étranger ne pouvait-il être perçu que comme un barbare des confins [*hakkô*], condamné à l'adoration de l'Empereur dans une position subordonnée, sans relation d'altérité véritable. On perçoit alors comment la logique envahissante de l'idéologie issue de l'école de Mito contraignait la propagande japonaise de l'État totalitaire à des choix en apparence absurdes, et dans les faits contre-productifs : les intellectuels ou hommes politiques imbus ou simplement teintés de cette mystique néo-shintoïste ont cherché un slogan pour promouvoir la solidarité est-asiatique, mais ils l'ont détourné en message semi-cryptique d'exaltation du pouvoir impérial, parce qu'ils étaient obligés d'aménager leur propagande de guerre en fonction de cette symbolique omniprésente, tuant dans l'œuf tout effort pour rationaliser leur message.

Kaneko suspecte fortement les intellectuels qui, tel Nakayama, se firent à cette époque les promoteurs de cette idéologie, d'avoir tout simplement cédé à la faiblesse et d'avoir dissimulé leur véritable

opinion. Notre auteur lui-même s'est bien laissé approcher par ces chantres du nouveau Japon au nom de la lutte en faveur des populations malaises et indonésiennes qui lui étaient chères. Mais son analyse suggère aussi qu'ils étaient sans doute la proie d'une contradiction plus complexe, se trouvant aux prises avec le dédoublement potentiel de personnalité qu'impliquait pour tout intellectuel japonais la coexistence de deux systèmes de pensée en apparence peu compatibles : l'idéologie impériale inculquée dès l'enfance et la culture individualiste occidentale. Nakayama n'était-il pas, avant de devenir un aboyeur du régime, un talentueux traducteur de Pouchkine et de Tourgueniev ? Le grand écart entre un esprit de fraternité universel promouvant l'ouverture vers l'étranger, partagé par les intellectuels depuis Meiji, et le mystérieux et exclusif « esprit japonais » lové dans les méandres du passé recomposé d'une improbable pureté originelle, se résolvait ainsi dans la confusion sémantique de ce slogan-paravent, véritable traduction dans la langue de cette pesanteur idéologique qui entraînait le régime vers une irrationalité toujours plus prononcée, et vers sa perte, au moment où il serait forcé de reprendre contact avec la réalité. Il y faudrait la défaite de 1945, libérant les intellectuels de la nécessité de concilier leurs convictions de lettrés individualistes et leur obsession d'étrangeté, politique et littéraire.

La piste de l'étranger

Ce thème fondamental de l'étranger et de l'étrangeté, traversant l'*Histoire spirituelle* de bout en bout, se ramifie en deux sous-thèmes entremêlant constamment leurs motifs dans une sorte de pulsation dialectique. Le premier est celui de la sensation d'éloignement, d'aliénation progressive de l'intellectuel japonais entre la fin de Meiji et le début de Shōwa. Peu à peu dénipponisé par l'occidentalisation, il finit par se retrouver coupé à la fois de la moyenne de la population japonaise et d'un Occident qu'il peut singer mais qui, à l'apogée du colonialisme et de l'intériorisation de l'idéologie raciale, « trouve assez vite proprement intolérable toute prétention du singe [japonais] à l'égalité » (*supra*,

p. 87). Le second est celui du contact avec l'étranger représenté tant par le double traumatisme de l'arrivée des non-Japonais sur la terre du Japon que par celui, inverse, du voyage d'Occident ou d'Orient, provoquant chez les acteurs japonais de l'*Histoire spirituelle* les réactions les plus contrastées, de l'occidentalisation à outrance au repli dans une nostalgie dévastatrice. À mi-distance entre ces deux tendances, connaissant à la fois l'exil intérieur et extérieur, le nihiliste Kaneko utilise, pour symboliser son inadaptation profonde à l'Europe comme au Japon, l'image du minable successivement mis à la porte par deux femmes qui se moquent de lui.

Reflétant cette complexité discursive porteuse à la fois d'introspection et d'ouverture sur l'ailleurs, plusieurs termes assument dans le texte la charge sémantique du français «étranger». L'un, d'origine sino-japonaise, *gaijin*, littéralement, les «gens de l'extérieur», qualifie le plus souvent l'étranger occidental ou levantin par opposition au Japonais, celui qui vient sur la terre du Japon mais que ses traits font reconnaître automatiquement comme non japonais. Cet étranger-là, contre lequel le Japon s'est barricadé sur l'ordre des autorités pendant plus de deux siècles, et auquel il a dû s'acclimater à contre-cœur après l'ouverture forcée de 1853, inspire, dans un premier réflexe, la peur et la répulsion physique. Pour éviter son contact, les passagers du Sadomaru se regroupent dans une section du navire où c'est «la terre du Japon qui continue». Plus loin, le maître-jardinier utilise, pour moquer les Européens restés au fond de vrais barbares en dépit de toute leur avance technique, le terme *ketô*, littéralement «barbare poilu», qui renvoie dans la bouche des Japonais à une pilosité caractéristique aussi bien des Chinois que des Occidentaux.

Si *Chankoro* est une simple injure argotique pour désigner les Chinois dans la bouche des marins du Sadomaru, un autre vocable, *daikokujin*, littéralement «membre d'un pays tiers», qui n'apparaît qu'une fois pour parler de la pègre sévissant dans l'après-guerre, présente le cas plus complexe d'un euphémisme (dont l'utilisation à des fins dépréciatives peut être encore aujourd'hui un marqueur politique) désignant notamment les Chinois et surtout les Coréens travaillant au

Japon en position subordonnée, qui ne se reconnaissent guère à leur physique, mais plutôt à leur accent particulier – d'où les chansons folkloriques utilisées par leurs persécuteurs pour les démasquer en 1923. Le grand tremblement de terre de Tôkyô fait en effet craquer le vernis de civilisation qui avait recouvert le *sonnô jôï*, et c'est alors la chasse aux Coréens immigrés au Japon depuis l'annexion de leur pays en 1910 pour y travailler dans une véritable situation de ségrégation, aussitôt assimilés à des pillards et des empoisonneurs de puits, ce dont Kaneko rend compte sans concession. Le pogrom ainsi déchaîné fit d'innombrables victimes, et peu d'écrivains s'en sont fait l'écho avant une époque récente¹. Plus tard, en 1945, l'opposition radicale entre ces Coréens du Japon et les Japonais resurgit l'espace d'un éclair, au moment de la défaite. Ce sont les manifestations de joie exubérantes des Coréens rencontrés par la femme de Kaneko et sa compagne qui confirment sans doute possible que l'étrange discours impérial entendu à la radio correspond à l'annonce de la reddition.

Déshumanisation, peur, méfiance réciproque : tel est donc selon Kaneko le premier niveau de la rencontre entre Japonais et étrangers sur le sol du Japon, et les fantasmes des villageois partant égorger leurs vaches et cacher leurs grands-mères à l'arrivée des Américains, transformés par la propagande de guerre en Améri-chiens à l'aide d'un jeu graphique sur les caractères sino-japonais encodant « anglais » et « américain », donnent la mesure des persistance, tout au long du siècle de Meiji, de cette peur irraisonnée de l'étranger que l'idéologie du *sonnô jôï*, tapie derrière le mot d'ordre « Esprit japonais, sciences occidentales » [*wakon yôsei*], réintroduit sans cesse dans le petit peuple par la petite porte en dépit de l'ouverture de façade vers l'Occident.

1. Une exception remarquable, Nakajima Atsushi (1909-1942), écrivain atypique par son intérêt pour les peuples « colonisés » du Japon et leur point de vue, tant en Corée que dans la Micronésie ex-allemande administrée par le Japon dans l'entre-deux guerres (îles Mariannes et Palau). Dans la nouvelle *Juna no iru fûkei* [*Scènes avec agent de police*], il décrit par exemple le Séoul de l'entre-deux-guerres sous le joug japonais et les échos du pogrom insulaire dans la population coréenne (Nakajima A., *Chikuma Nihon bungaku zenshû* [Anthologie Chikuma de la littérature japonaise], n° 36, Tôkyô, éd. Chikuma Shobô, 1992, p. 297-316).

Mais l'*Histoire spirituelle* parle en définitive davantage de l'« étranger », rendu par l'emprunt au français *etoranzé*, que devient peu à peu l'intellectuel Japonais quand il perd le contact avec la masse plus superficiellement occidentalisée, au moment où une nouvelle génération, consciente de l'impossibilité d'importer les techniques de l'Occident sans étudier la part plus spirituelle de sa civilisation, entre en scène, dans la seconde moitié de Meiji, vers 1895, à la naissance de Kaneko. Cette tentation littéraire et spirituelle de l'Occident, isolant les intellectuels dans un entre-deux qui les sépare de la masse de la société japonaise en exacerbant leur individualisme, leur conscience politique, leur course à l'avant-gardisme, sans toutefois faire d'eux des Occidentaux, Kaneko est peut-être en 1965 le centième à la raconter, à en analyser les impasses et les détours. Là encore, ce qui fait l'originalité du livre n'est pas tant cette analyse du malaise des intellectuels japonais toujours en avance, pour leur malheur, d'une génération dans ce processus d'individualisation qui en fait les premiers à réclamer le droit à l'amour et au mariage libre, les victimes désignées de l'attraction du socialisme, réprimé sans pitié par le régime de Meiji comme par celui de Shôwa, ou encore les dupes des idéaux humanitaires en contradiction avec le durcissement du régime dans les années 1930. La valeur de ce témoignage d'« étrangeté » tient plutôt à l'originalité du parcours de Kaneko, l'un des quelques grands auteurs japonais de sa génération à avoir vécu cet appel de l'ailleurs dans ses conséquences ultimes à travers une série de confrontations et de remises en cause nées de ces pérégrinations répétées qui le lancèrent sur les routes des diasporas japonaises d'Orient et d'Occident pendant deux décennies, de 1919 à 1938.

Certes, à la génération précédente, un Nagai Kafû (1879-1959) à New York, Paris et Lyon, pendant six années de sa jeunesse (1903-1908), un Natsume Sôseki (1867-1916) à Londres, pendant trois ans (1900-1903), un Mori Ogaï en Allemagne (1884-1888), avaient fait le voyage d'Occident et en avaient rapporté, comme tant d'autres intellectuels japonais des deux premières générations de Meiji, des souvenirs, des connaissances linguistiques, des lectures et la matière

de riches expériences littéraires, mais aussi, au moins pour les deux derniers, un profond traumatisme, et dans le cas des deux premiers, la volonté partagée d'un retour au Japon, le Japon du monde des plaisirs de la fin d'Edo et du début de Meiji pour Kafû, le Japon contemporain de Meiji pour Natsume Sôseki. Le voyage en Occident des générations fondatrices de Meiji, si fondamental dans la formation de l'intellectuel japonais moderne, restait en partie orienté vers le désir d'une appropriation à mettre au service du pays [*kuni no tame ni*], selon une formule consacrée qui revient plusieurs fois dans le texte.

Mais à la génération de Kaneko, la volonté de voyage, moins liée à un besoin professionnel qu'à un désir de s'enfuir, physiquement et mentalement, de « c'Japon trop étroit », pour reprendre la chanson du « Bandit à cheval » en vogue dans les années 1920 (*supra*, p. 24-25), s'est traduite par une ouverture différente à un « ailleurs » qui n'était plus uniquement constitué des métropoles occidentales, mais ouvert au monde en devenir de la Chine en pleine mutation dont les Japonais pouvaient en quelque sorte découvrir l'étrangeté du haut de leur cinquante ans d'occidentalisation ou d'un grand sud micronésien et malais dont l'expansion politique et économique du Japon impérial leur entrouvrait les portes.

Or la carrière de bourlingueur impénitent de Kaneko le place en apparence au centre de ce mouvement d'ouverture vers l'étranger de la génération qui commença à écrire sous Taishô (1912-1926), mouvement dont l'héritage littéraire est peu connu en dehors de l'archipel. En dehors même de leur incontestable valeur littéraire, le japonisme de contemporains de Kaneko tels que Tanizaki (1886-1965) ou Kawabata (1899-1972), dont les œuvres de maturité sont largement tournées vers l'analyse de la société japonaise, leur a valu auprès du public non japonais un statut d'exemplarité en tant que miroirs de l'essence ou des tourments du Japon de Taishô et du début de Shôwa. À la même génération, si par génération on entend un âge littéraire dans lequel les dates de production et de décès des auteurs compteraient autant que celle de leur naissance, Kaneko et son cadet

tôt disparu Nakajima Atsushi, célèbre par ses nouvelles chinoises et micronésiennes¹, forment le cœur d'une constellation d'auteurs moins connue en Occident, reflétant un mouvement d'ouverture vers autrui, et notamment vers un ailleurs où l'inévitable Europe est équilibrée par la Chine et les Tropiques. Ils explorent en effet une voie différente de la littérature japonaise qui correspond au choix d'une aventure moins systématiquement orientée vers l'introspection et passant par la découverte d'un continent littéraire à la géographie originale et méconnue, tourné vers des ailleurs utopiques, exotiques ou abolis.

À l'intérieur de cet espace littéraire qui mériterait d'être cartographié plus précisément, le traumatisme de l'« étrangereté » intellectuelle, partagé par tous ces auteurs, ne s'est pas résolu dans la valorisation narcissique, poétique ou nostalgique d'un Japon traditionnel ou intérieur, mais dans l'ouverture vers des humanités différentes, passées ou présentes, vécues ou rêvées. Il n'est pas possible d'évoquer longuement dans ces pages cette autre dimension de la littérature japonaise du premier xx^e siècle que fut cet appel de l'étrange et de l'étranger, particulièrement fort dans l'entre-deux guerres. On peut en revanche suggérer la pertinence des écrits de Kaneko pour comprendre de quel terreau social, de quelles dynamiques individuelles et collectives cette dimension a pu parfois émerger, grâce à la force et à l'intérêt documentaire des écrits de notre auteur pour qui veut reconstituer les chemins de la diaspora japonaise à l'étranger dans l'entre-deux-guerres.

Le poids de ses longs séjours dans les tropiques malais et indonésiens, en France, en Angleterre et en Belgique, en Chine centrale et du Nord (Shanghai, Nankin, Pékin, Tientsin), étalés sur vingt ans, avec en leur centre le périple des années 1928-1932, a en effet conditionné une bonne partie de la production littéraire ultérieure de Kaneko. La répétition des voyages dans chacune de ces trois sphères malaise, chinoise et européenne, l'a mis à l'abri d'une certaine superficialité

1. La majeure partie des nouvelles de cet auteur ont pour cadre la Chine antique ou médiévale, la Corée sous occupation japonaise, les îles du Pacifique, mais aussi le Proche-Orient antique. Leur lien commun est la réflexion sur le passage à l'étranger.

toujours inhérente au genre littéraire du *Carnet de route*. Ils seront racontés avec un grand luxe de détail dans divers livres de souvenir (*Dors, Paris* ; *Ouest-Est* ; *Un crâne pour coupe*) parus dans les toutes dernières années de sa vie, entre 1971 et 1974, à l'exception notable de son *Journal de voyage en Malaisie et en Inde néerlandaise*, publié en 1940, à l'époque où la volonté de soutien aux populations malaises sous le joug occidental était sa seule ligne de convergence avec les milieux nationalistes. Entre *Shijin*, qui laissait relativement peu de place à la narration d'épisodes chinois et occidentaux en 1958, et cette dernière grande période productrice de la vie de Kaneko, tout entière centrée sur l'évocation de ses errances, l'*Histoire spirituelle* apparaît comme un moment de transition où les souvenirs se réorganisent, parfois au prix de torsions, pour s'orienter vers des horizons différents.

Elle reste certes programmatiquement un essai d'introspection sur l'histoire et le caractère des Japonais, mais le plan même de l'ouvrage, partant du Japon de son enfance pour aboutir à la Chine en convulsion des années trente en passant par la Malaisie de W. Somerset Maugham et le Paris des artistes étrangers, indique que Kaneko entendait désormais mener cette réflexion en s'appuyant sur ses expériences outre-mer. En revanche, la ligne directrice de l'essai lui imposait ici de parler essentiellement des Japonais à l'étranger, et en second lieu seulement de leur relation avec les « natifs » européens, chinois ou malais. Mais il ne s'agit pas là d'une fermeture ou d'une limitation subie, par manque d'expérience. Si les connaissances francophones de Kaneko, évoquées plus longuement dans *Shijin* et le journal du séjour à Paris *Dors, Paris*, sont totalement absentes de l'*Histoire spirituelle*, les chapitres chinois laissent transparaître l'intensité des contacts avec les plus grands noms de la littérature chinoise moderne rencontrés à Nankin ou Shanghai dans les années vingt, tels Lu Xun et Yu Dafu, pour ne citer qu'eux. Nul doute que dans ces deux derniers cas, la connaissance par ces prestigieux intellectuels chinois de la culture japonaise, apprivoisée lors de longs séjours dans l'archipel, au temps des luttes politiques et intellectuelles pour fonder une Chine nouvelle sur les ruines de l'empire mandchou agonisant, au début du siècle,

n'ait aidé à rendre ce contact plus profond et moins artificiel qu'il ne pourrait sembler. L'éloignement des deux pays par suite de la guerre de 1937-1945 et de la séparation politique de l'après-guerre entre le Japon américanisé et la Chine communiste a masqué avec le temps l'existence et la persistance de ces liens actifs entre avant-gardes littéraires chinoise et japonaise, liens mis à mal par les désastres des années 30 et de la Seconde Guerre mondiale.

Une partie de cette *intelligentsia* chinoise de sympathie japonaise se retrouva d'ailleurs peu à peu prise au piège dans la voie sans issue d'une collaboration de façade avec l'occupant japonais, à partir de 1937. Une scène de l'*Histoire spirituelle* symbolise cette impasse. La rencontre de Kaneko, dans le cadre d'une collaboration apparente entre intellectuels japonais de Chine et personnalités chinoises soutenant le gouvernement pro-japonais de Nankin, avec la fille de Kang Youwei, le grand politique du tournant du siècle qui après sa vaine tentative de réforme intérieure de l'Empire mandchou, avait dû se réfugier au Japon, n'aboutit qu'à une contemplation muette, car l'omniprésence de la police politique empêchait toute effusion sincère. Le sort ultérieur de Yu Dafu, qui allait finir comme interprète de la police militaire japonaise auprès des populations chinoises de Malaisie avant d'être assassiné en septembre 1945, peut servir de contrepoint à l'évocation par Kaneko des Japonais sinologues ou amoureux de la Chine, à demeure à Pékin ou à Nankin, qui sentaient le sol se dérober sous leurs pas à mesure que la tyrannie des armées japonaises détruisait tout espoir de cohabitation entre Chinois et Japonais, et dont il perdit toute trace après-guerre.

Mais la Seconde Guerre mondiale ne détruisit pas seulement un dialogue intellectuel sino-japonais. Entre le début du siècle et la guerre du Pacifique, c'est tout un milieu japonais de Chine qui s'était constitué, paysans-colons de Mandchourie, affairistes et marchands précédant dans les concessions occidentalisées des grandes villes les militaires, avant de suivre leur progression ultérieure dans l'arrière-pays. Il représentait la deuxième de ces trois vagues dont la première avait poussé des millions de Japonais sur les routes de la Corée et de Taiwan,

officiellement annexés, et dont la troisième voyait les plus pauvres ou les plus audacieux s'expatrier au Pérou, au Brésil, en Californie, voire en Europe.

Dans l'*Histoire spirituelle*, l'activité des Japonais en Corée et à Taiwan n'est évoquée que dans le prolongement de carrières métropolitaines un temps déplacées dans les nouvelles terres de conquête par l'appât du gain (ainsi dans le cas de la famille de Maejima Munenori partant dans les montagnes coréennes pour toucher triple salaire) ou pour un début de carrière (en ce qui concerne le père adoptif de Kaneko, chargé de la construction de nouveaux bâtiments publics à Taiwan) : il s'agit là d'un espace intermédiaire entre le Japon et l'étranger, où l'organisation métropolitaine se superpose à l'exotisme des Tropiques ou du continent. Mais de cette Corée qui était aussi un seuil vers la Chine, et de ce Taiwan mi-chinois, mi-tropical, à mi-chemin entre Okinawa et le Grand Sud, rien n'est décrit dans le livre¹.

La deuxième et la troisième vague sont beaucoup mieux représentées. En Chine, en Malaisie, en Europe, l'essai de Kaneko, grâce aux multiples expériences professionnelles et commerciales que sa pauvreté le contraignit à tenter dans les années 1928-1932, dessine une sorte de cartographie des diasporas japonaises, à laquelle il ne manque que le Nouveau Monde des colons de Californie, du Pérou et du Brésil pour être complète. Cette dispersion japonaise autour du monde, en dehors de la sphère de pouvoir japonaise, déjà esquissée sous Meiji, prit de l'ampleur au fur et à mesure de l'accroissement de la pression démographique et de l'insertion du Japon dans les circuits économiques de l'Asie et du monde sous Taishô (1912-1926). Elle était radicalement différente, dans ses conditions de vie, des riches et compactes colonies urbaines implantées dans les grandes métropoles occidentales par le Japon de la fin du ^{xx}e siècle.

C'était ainsi un monde d'affairistes, de commerçants et de colons-planteurs installé en un maillage clairsemé dans l'espace de langue malaise (Indonésie, Insulinde) et les autres contrées du Sud-Est

1. Taiwan et sa culture aborigène a en revanche été la source d'inspiration littéraire du roman le plus célèbre du frère de Kaneko, Ôshika Taku, *Yabanjin* [*Le Barbare*].

asiatique, qui serait recouvert pour quelques années par la « sphère de co-prospérité », avant que le ressac de la défaite ne balayât les populations japonaises parfois installées dans ces parages depuis des décennies. On devine que ces Japonais des Tropiques, politiquement dépendants des pouvoirs coloniaux américains (aux Philippines), anglais, français ou hollandais, qui tentaient de restreindre l'accès de ces positions à ces Asiatiques trop entreprenants, réussirent tant bien que mal à s'insérer dans un système qui faisait d'eux des « colons » au statut incertain, s'assimilant au maître des lieux occidental, dans l'*Histoire spirituelle* l'Anglais ou le Hollandais, par la puissance de leur contrée d'origine, leur savoir et leur prospérité économique, mais touchant à l'Oriental courbé sous le joug par leur physique et un certain nombre de traits culturels partagés. La « Japonité », représentée par les colonies structurées autour de leurs journaux et de leurs commérages, y était en proie à des tentations tropicales, au rythme du *dronggen* évoqué par Kaneko, qui ne furent pas forcément si différentes de celles des colons « officiels » anglais décrits dans les nouvelles malaises de W. Somerset Maugham ou dans les *Burmese Days* de George Orwell. De cette rencontre des Japonais avec le Grand Sud asiatique dans l'entre-deux-guerres où, chez Kaneko, le colonisateur japonais côtoie en situation d'infériorité juridique le colonisateur européen, Nakajima Atsushi donne une autre facette avec ses nouvelles micronésiennes, dans l'espace des îles Mariannes et Salomon où les Japonais avaient succédé aux Allemands comme mandataires de la Société des Nations. Il s'agit là encore d'une dimension de la littérature et de l'imaginaire japonais du premier xx^e siècle peu familière aux lecteurs occidentaux, mais fondamentale, car riche d'harmoniques avec cette partie de la culture japonaise qui regarde vers de possibles origines malayo-polynésiennes, vers le sud des Ryûkyû, de cet Okinawa dont était issu le grand ami évoqué dans le troisième chapitre de l'*Histoire spirituelle*, Yamanoguchi Baku, et dont Kaneko est à travers cette dimension de son œuvre un représentant important.

À Paris, la troisième grande étape des récits de voyage de Kaneko, la situation de la colonie japonaise dans l'entre-deux-guerres était

toute différente et ferait davantage songer aux récits d'Hemingway. Dans une faune interlope où se côtoyaient étudiants, reliefs humains laissés par la Première Guerre mondiale ou les expositions universelles, artistes et gigolos, la valeur principale, qui justifiait en apparence la présence des uns et des autres, était l'activité artistique. Outre les possibilités réelles de s'imprégner des courants de l'avant-garde artistique ou littéraire, et de les monnayer très cher de retour au Japon, en Italie ou aux États-Unis, la réputation de Paris en tant que capitale artistique n'attirait pas seulement les artistes professionnels dotés d'une stratégie affirmée mais aussi toute une Bohème diffractée en cent reflets, à la dimension des différentes nations représentées. Parmi elles, un Japon en réduction, grouillant d'intrigues et de projets, croqué par Kaneko. De ses deux séjours occidentaux de l'entre-deux-guerres, il retira une solide connaissance du français, des lectures et des contacts littéraires qu'il mettrait à profit tout au long de sa carrière littéraire, dans laquelle l'œuvre de traduction, concernant essentiellement des poètes français et belges du XIX^e et du XX^e siècle, et notamment Verhaeren, Rimbaud et Aragon, est loin d'être négligeable¹. Mais quand il rend compte dans l'*Histoire spirituelle* de son premier, et surtout de son second voyage, où sa pauvreté avait donné la priorité à des occupations plus en rapport avec sa formation artistique, longuement racontée dans *Shijin*, c'est essentiellement à une description du petit monde qui vivait en « vendant du Japon », sous forme de peintures à la japonaise, de jardins japonais, de poèmes sino-japonais, que se livre Kaneko.

Son récit permet d'entrer dans l'intimité de ce monde assez hiérarchisé, où les membres de la communauté japonaise, très loin de leurs bases à une époque où le voyage de retour de Paris à Kôbe se faisait en deux mois en empruntant les lignes transocéaniques par Marseille, Suez, Colombo et Singapour, étaient forcés de se regrouper pour survivre.

Kaneko, dans son premier voyage, était commis et apprenti chez un marchand d'antiquités japonaises en Occident disposant d'une

1. On se reportera à la chronologie donnée *infra*, p. 249, pour la parution des principales traductions, avant et après la guerre.

clientèle attirée, Suzuki Kôjirô, qui l'avait initié au monde des ventes aux enchères et des grands collectionneurs de japonaiseries, toujours demandées sur les marchés londoniens et parisiens depuis la grande braderie bouddhique du début de Meiji, quand la fermeture d'un certain nombre de temples par les nouvelles autorités avait provoqué un premier afflux d'antiquités sur les marchés occidentaux¹. Dix ans plus tard, dans son second voyage, ayant dégringolé de cette position relativement fortunée à celle d'homme à petits boulots, il retrouve en la personne de Takiguchi, ex-officier à moitié fou resté à Paris à la suite d'un accident d'aviation, l'autre bout de la chaîne de transmission des antiquités japonaises. Takiguchi hante les magasins d'antiquité occidentaux dans lesquels le fatras de vieux objets sortis des temples et des demeures de familles ruinées a fini par échouer à force d'inonder le marché. Il y distingue les objets qui ont une véritable valeur, ignorée par leurs propriétaires parisiens, les achète, et les revend avec profit aux Japonais. D'autres, comme Matsuda, le confectionneur de cadres à l'ancienne qui sortent de l'atelier avec toutes les apparences d'un objet vieux de deux siècles, dans l'atelier duquel Kaneko et d'autres artistes nécessaires sont employés, sont parfaitement intégrés au milieu artistique parisien, en tant que sous-traitants ; les cadres sont par exemple achetés par Derain.

Mais à ces exceptions près, il s'agit, dans la majeure partie des cas, de « vendre du Japon » aux Européens, en acquérant éventuellement une expérience européenne qui sera ensuite monnayée dans la mère patrie. Pour un artiste relativement célèbre comme Toda Kaiteki, qui fera effectivement carrière au Japon, l'*Histoire spirituelle* évoque surtout des carrières de moindre envergure, ou franchement ratées, comme celle du voyou Dejima qui vient taper le vieux Matsuda dans l'atelier. La cruauté de ce jeu de seconde zone où des artistes manqués,

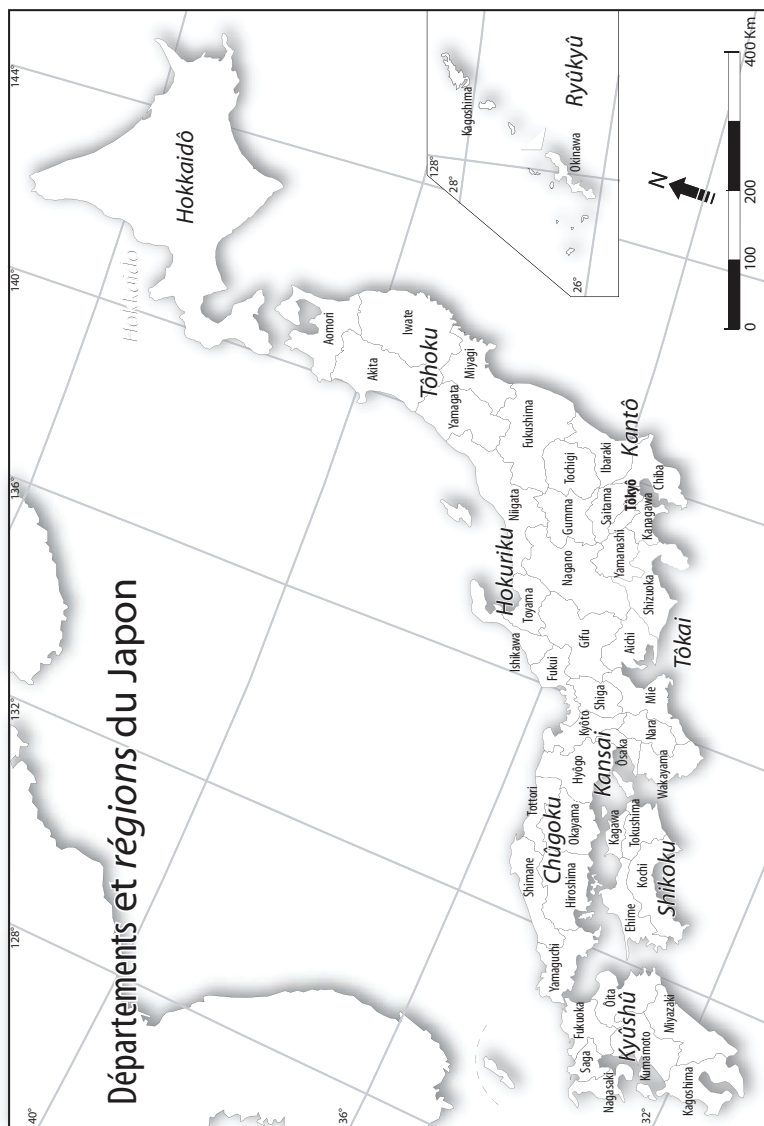
1. Le gouvernement de Meiji, dans son effort pour créer une nouvelle religion nationale à partir des cultes *shintô* traditionnels, exerça durant ses premières années une sorte de persécution larvée contre le bouddhisme accusé d'avoir dévoyé l'esprit du *shintô*, fermant de nombreux temples non reconnus par l'État. Cette circonstance provoqua un afflux d'antiquités bouddhiques sur le marché occidental. C'est par exemple à cette époque que furent acquises les collections d'art bouddhique japonais du musée Guimet.

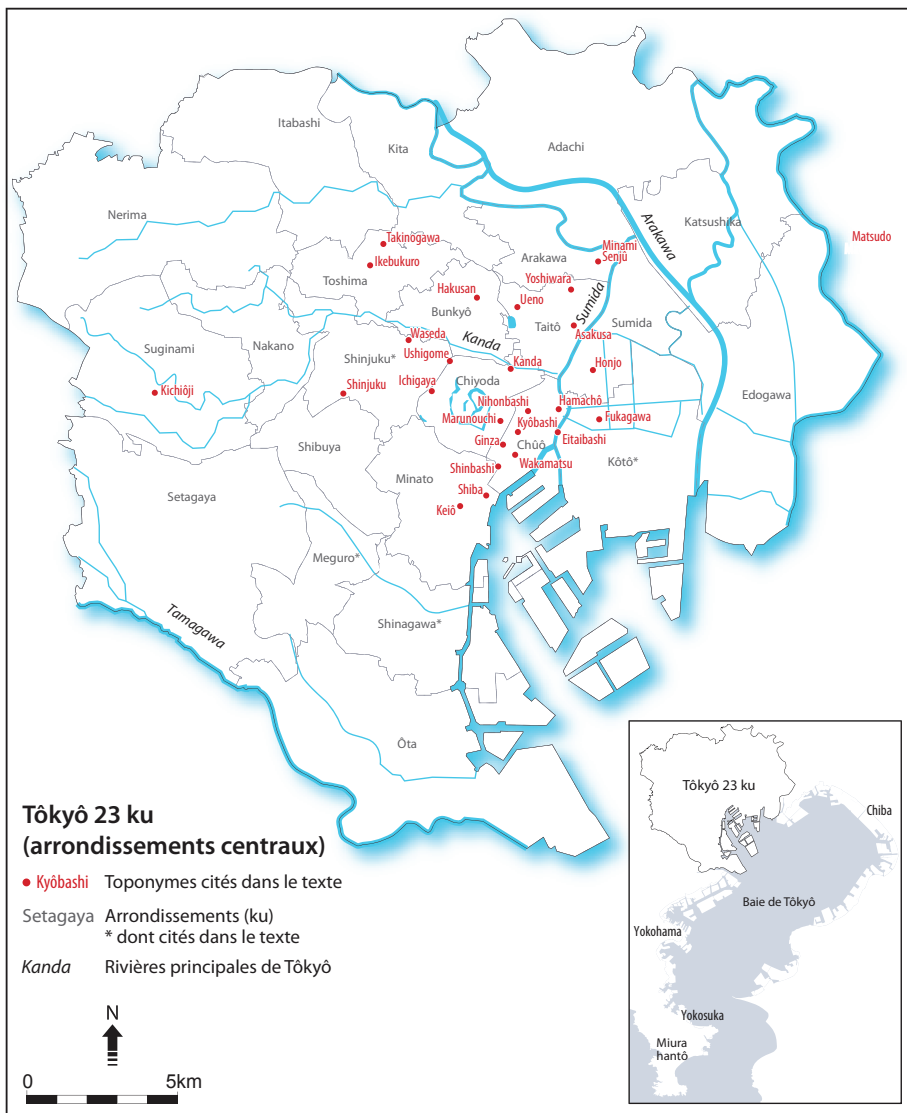
quasiment prisonniers de leur environnement parisien, essaient de se racheter en vendant leur « japonité » à l'aide d'intermédiaires douteux comme la soi-disant comtesse Monici, est accentuée par le contraste avec ceux qui ont réussi à vendre du Japon par une sorte de jeu à la limite de l'escroquerie sur la valeur spirituelle de la marchandise, en jouant de l'« esprit japonais » : ainsi du jardinier-paysagiste qui sous-traite à des Français la confection des jardins japonais vendus à la chaîne aux snobs parisiens, ou du cuistre qui livre au kilomètre de la poésie sino-japonaise, prête à être traduite en anglais, au public londonien. Derrière le discours de façade tenu aux acheteurs occidentaux, il y a le plaisir d'avoir fait une bonne affaire et la satisfaction du devoir accompli sur le dos des barbares poilus [*ketô*], au nom d'un « esprit japonais » qui n'est que la répétition mécanique d'une tradition sclérosée par des artisans de troisième ordre, des philistins de l'âme japonaise. Et c'est dans la sclérose de ces marchandages artistiques, dans les destins pathétiques de ces âmes en peine abandonnées « comme sur une île de l'Antarctique » dans les greniers parisiens de l'entre-deux-guerres, à dix mille lieues de la terre natale du Japon, que Kaneko dissèque peut-être avec la plus grande netteté, grossis par la distance, les symptômes de l'impasse spirituelle dont il a analysé la formation depuis le début de l'essai.

Les jardins « à la japonaise », les poèmes chinois, les peintures dans le style japonais vendus aux snobs de Londres ou de Paris, font partie de ce même répertoire d'antiquités, de cloisons de papier, de laques et de vieilles lanternes que les Japonais de la génération de Kaneko, ceux qui avaient vingt ans en 1915, découvrirent dans les greniers de leurs parents, comme les témoins et symboles d'un Japon encore proche mais désormais en décalage, dans tous ses aspects, avec la confusion bariolée, le tourbillon intellectuel, esthétique et technique de Taishô. Et ce Japon-là, le Japon révolu d'Edo, les uns, comme Nagai Kafû, dont Kaneko évoque la silhouette dans une page poignante, choisirent de le chérir et décidèrent d'y retourner, dans un voyage intérieur qui les séparait du monde présent, des années folles, par un saut en arrière de cinquante ans (*supra*, p. 98). Les autres, comme

tant de têtes brûlées évoquées dans les pages centrales de l'*Histoire spirituelle*, préférèrent le maudire comme un ramassis de vieilleries hors d'usage qui encombraient les voies du présent. Mais d'autres encore, à l'instar de Kaneko lui-même, voulurent l'interroger, dans un mélange de fascination et d'inquiétude sur la valeur réelle de ces antiquailles spirituelles et matérielles qui prenaient l'allure de fantômes omniprésents, mais désormais inaudibles, telles les apparitions murmurant dans la chambre du vieux Hasegawa ou le discours impérial entendu sur le poste de radio hors d'usage, un 15 août 1945.

Pour Kaneko, à la fois honnête et cynique, ce Japon-là était déjà un mystère, mystère du passé devant lequel un intellectuel sincère ne pouvait qu'admettre, en 1920, son «étrangeté», qu'il se définît comme «Occidental» ou «Japonais». Et si ce mystère recouvrait un vide, parce qu'il correspondait à un ensemble de références traditionnelles sino-japonaises peu à peu vidées de leur substance mais sans cesse invoquées par les marchands de japonité, par le gouvernement impérial, par l'armée, pour compenser l'absence dans la caisse du Japon des valeurs spirituelles que les ambiguïtés de Meiji avaient refusé d'importer, la solution ne consistait pas, pour Kaneko, à cacher ce secret de polichinelle derrière une prétendue spiritualité orientale, mais à assumer cette «étrangeté», en refoulant sans cesse les fantômes de l'ancien Japon qui débordaient de l'autel des ancêtres pour envahir les pièces de la maison. En refusant la recherche narcissique d'une identité japonaise qui passerait par l'introspection de l'âme de l'archipel dans une régression chronologique vers l'hypothétique pureté (vacuité ?) originelle. En affrontant les vagues mouvantes que croisaient sur les routes du premier xx^e siècle les Japonais désorientés et leurs frères en confusion, Malais, Chinois, Européens.





Chronologie

1600 et années suivantes : à la suite de la bataille de Sekigahara, Tokugawa Ieyasu assure rapidement son autorité sur le Japon et fonde en 1603 le shogunat d'Edo (ancien nom de Tôkyô). Sous l'autorité théorique de l'empereur, les *shôgun* de la maison des Tokugawa gouvernent de manière centralisée le Japon féodal. Ils imposent comme idéologie d'État une stricte morale confucéenne et la division de la population en quatre classes, *samurai* ou guerriers, paysans, artisans et marchands.

1616-1639 : alarmées par la progression du christianisme dans les fiefs du Sud et par les rumeurs concernant l'avancée des Européens dans les mers du Sud, les autorités japonaises procèdent à la fermeture du pays [*sakoku*]. Les rares communications avec l'étranger, assurées par les Chinois et les Hollandais en des points précis, sont strictement contrôlées par l'État.

1815-1852 : les pressions européennes pour ouvrir le Japon au commerce se font de plus en plus insistantes.

1853 : l'escadre américaine du commodore Perry fait une démonstration de force et oblige les autorités shogunales à renoncer à leur politique d'isolement.

1867-1868 : à l'issue d'une courte guerre civile, le régime shogunal s'effondre grâce à l'alliance des fiefs de Satsuma et Chôshu et de la cour impériale. Commence la « restauration » de Meiji (nom d'ère signifiant « gouvernement éclairé »), sous l'autorité nominale de l'empereur Meiji. À la suite d'une révolution politique d'essence conservatrice qui avait pour fondement l'expulsion des étrangers, le Japon commence une occidentalisation à marche forcée dans le but déclaré de devenir une puissance capable de tenir tête aux Européens et aux États-Unis.

1877 : dernière révolte des *samurai* du Sud-Ouest qui s'estiment trahis par le nouveau régime. Ils sont écrasés par la nouvelle armée de conscription paysanne du gouvernement. L'égalité des ex-quatre classes, établie par le nouveau régime, est démontrée dans les faits.

1894-1895 : le Japon défait dans une première guerre extérieure la Chine impériale des Mandchous, mais doit renoncer à une grande partie de ses conquêtes sous la pression de la France, de l'Allemagne et de la Russie. Il garde néanmoins Taiwan.

25 décembre 1895 (an vingt-huit de Meiji) : naissance de Kaneko Mitsuharu, dont le premier nom fut Ôshika Yasukazu.

1897 : Kaneko est adopté par Kaneko Shôtarô, chef de la section de Nagoya d'une importante entreprise en bâtiment, à la suite d'un caprice de la femme de celui-ci, une jeune fille de seize ans. Son père adoptif, suite à l'annexion de Taïwan par le Japon après la victoire sur la Chine impériale, s'y rend pour travailler à la direction de divers chantiers.

1901 : son père adoptif est muté à Kyôto.

1903 : Kaneko commence à lire des revues ou contes pour enfants de l'époque.

1904 : il se rapproche de groupes chrétiens, lit l'histoire grecque et romaine, acquiert les bases d'une culture historique et artistique concernant l'ancien Japon.

1904-1905 : le Japon attaque la Russie et lui inflige une série de défaites retentissantes. Mais il n'obtient qu'une partie des résultats espérés lors des négociations diplomatiques, et notamment pas d'indemnité de guerre. Crise morale et politique à l'issue de la signature de la paix.

1906 : retour de la famille à Tôkyô.

1907 : Kaneko a douze ans. La famille ne cesse de déménager dans Tôkyô. Fugue avec des amis, évoquée dans l'*Histoire spirituelle*.

1908 : il entre à l'institut privé catholique Gyôsei [Étoile du matin].

1909 : en réaction à l'enseignement de l'institut, il se plonge dans l'étude de la littérature chinoise classique, puis de la littérature de divertissement de l'époque d'Edo.

1912 : mort de l'empereur Meiji et début de l'ère Taishô (1912-1926), temps de prospérité et de démocratie relative. Kaneko est en quatrième année au collège Gyôsei. Il est de plus en plus attiré par la littérature japonaise contemporaine.

1914 : il entre à la section de littérature anglaise de la prestigieuse université Waseda à Tôkyô.

1915 : il abandonne Waseda et entre à l'université des Beaux-Arts de Tôkyô, mais en est expulsé au bout de trois mois. Il entre en septembre à l'université de Keiô, où il n'étudiera qu'un an.

1916 : le père adoptif de Kaneko meurt en octobre, lui laissant un héritage non négligeable, qu'il entame rapidement.

1918 : Kaneko perd la plus grande partie de ses ressources dans une spéculation minière. Le Japon, qui a participé aux côtés des alliés à la Première Guerre mondiale sans avoir à consentir les sacrifices militaires ou financiers des États européens et a connu une spectaculaire croissance économique pendant la guerre, obtient une partie des ex-colonies allemandes du Pacifique et des droits spéciaux en Chine, mais doit s'adapter au nouveau contexte économique de l'après-guerre.

1919 : Kaneko publie son premier recueil de poèmes significatif, *Akatsuchi no ie [La Maison d'argile]*. Il part pour l'Europe en compagnie d'un ami de son père, le marchand d'antiquités Suzuki Kôjirô, d'abord à Londres, puis en Belgique. Il séjourne longuement dans les environs de Bruxelles, hébergé par Ivan Lepage, collectionneur d'antiquités japonaises, et traduit des poèmes de Verhaeren.

1920 : il se rend à Paris en mai, puis de nouveau à Bruxelles et à Londres. En novembre, il commence le voyage de retour vers le Japon.

1921-1922 : de retour au Japon, il publie dans des revues divers morceaux d'écriture accumulés en Belgique.

Juillet 1923 : publication du recueil de poèmes *Koganemushi* [Scarabée].

Septembre 1923 : grand tremblement de terre du Kantô. La ville de Tôkyô est détruite. Scènes d'apocalypse, pogroms anti-coréens et chasse aux socialistes, longuement évoqués dans l'*Histoire spirituelle*. Kaneko se réfugie à Nagoya.

1924 : il revient par étapes à Tôkyô. Il se marie avec Mori Michiyo, jeune intellectuelle libertaire qui a alors vingt-trois ans, et voyage avec elle à travers le Japon.

1925 : naissance de son fils Ken. Publication d'un volume de ses traductions de Verhaeren aux éditions Shinchô-sha et d'une anthologie de poètes français contemporains [Kindai Furansu shishû].

1926 : fin de l'ère Taishô et début de l'ère Shôwa. Premier voyage de Kaneko en Chine, notamment à Shanghai et à Nankin. Il y rencontre les écrivains Guo Moruo et Lu Xun. Publication du recueil *Mizu no Rurô* [Au fil de l'eau] aux éditions Shinchô-sha.

1927 : deuxième voyage à Shanghai.

1928 : Kaneko décide d'entreprendre un voyage en Europe avec sa femme, avec laquelle il a reformé un couple stable après une période orageuse. Ils laissent leur fils dans la famille de Michiyo et s'embarquent en passant par Shanghai, où ils restent pendant quatre mois.

1929 : en mai, ils sont à Hong-Kong, en juin, à Singapour, puis ils se rendent à Jakarta, à Surabaya, d'où ils reviennent à Singapour. Kaneko vit d'invitations, de sa peinture et de petits travaux d'édition dans le monde du journalisme des communautés japonaises installées dans les Indes néerlandaises et la Malaisie anglaise. Sa femme le précède à Paris, alors qu'il lève des fonds en Malaisie. Il atteint Paris fin décembre.

1930 : il vit à Paris, dans le XIV^e arrondissement, rue Daguerre, de divers expédients dont certains sont décrits dans l'*Histoire spirituelle*.

1931 : il doit fuir Paris après s'être mis à dos une partie de la communauté japonaise et se rend à Bruxelles. Il divorce d'avec sa

femme par consentement mutuel. Il entame le voyage de retour, ayant amassé l'argent nécessaire pour arriver à Singapour, où il est en novembre.

1932 : il voyage longuement dans l'intérieur de la Malaisie. Michiyo est rentrée au Japon en mars. Il rentre à son tour au Japon à la nouvelle d'une maladie de son fils. Il vit en célibataire à Tôkyô. Le Premier ministre Inukai est assassiné par des extrémistes et la fascisation du régime sous l'autorité grandissante de l'armée s'amorce.

1933 : il rencontre Yamanoguchi Baku, ami longuement évoqué dans *l'Histoire spirituelle*.

1935 : parution de recueils de poèmes dans des journaux littéraires, dont la revue *Chûôkôron*.

1936 : « incident » (coup d'état avorté) du 26 février 1936. Kaneko prend conscience de la gravité de la situation politique. Il vit de nouveau avec Michiyo et leur fils.

1937 : parution du recueil antimilitariste *Same [Requins]*, à un moment peu approprié. La guerre avec la Chine commence sur un grand pied, à la suite de l'incident du pont Marco Polo. En décembre, il se rend avec Michiyo en Chine du Nord pour jauger la situation.

1938 : en Chine du Nord, puis de retour au pays. Il publie le recueil *Rakkasan [Le Parachute]* dans la revue *Chûôkôron*.

1940 : il publie son recueil d'impression sur l'Asie du Sud-Est *Marê-Ran'in kikô [Journal de voyage en Malaisie et dans les Indes néerlandaises]*.

1941 : divers travaux de traduction. En décembre commence la guerre du Pacifique. Les Japonais neutralisent momentanément la flotte américaine et occupent, en plus des vastes portions de la Chine déjà conquises, la presque totalité de l'Asie du Sud-Est (Indochine, Insulinde) ainsi que les îles du Pacifique occidental. Ils installent dans ces conquêtes leur « Sphère de co-prospérité asiatique ».

1942 : Kaneko est approché par diverses personnalités pour participer aux entreprises de collaboration des intellectuels à la construction

de cette sphère, principalement en raison de sa connaissance de la Malaisie et de l'Insulinde, à présent aux mains de l'armée japonaise. À partir de juin 1942, les Japonais perdent l'initiative de l'attaque et sont lentement repoussés vers l'ouest du Pacifique.

1944 : Kaneko s'active pour empêcher le départ de son fils pour l'armée. En décembre, à la suite des bombardements de plus en plus intensifs sur Tôkyô et par crainte d'un assassinat politique, il se retire avec sa famille dans la région des lacs au pied du mont Fuji.

1945 : il réussit de nouveau à empêcher la mobilisation de son fils. Le 15 août, c'est la capitulation du Japon et l'installation par les autorités d'occupation d'un régime démocratique.

1946 : retour à Tôkyô. Participation à la fondation de la revue *Cosmos*.

1947-1948 : parution en revue de nombreux poèmes, dont le recueil *Ga [Phalènes]* ; réimpression en livre de *Rakkasan*.

1949 : la santé de Michiyo se détériore. Parution du recueil *Onnatachi no erejî [Élégie pour les femmes]* et de *Oni no ko no uta [Chant d'un enfant de démon]*.

1950 : son fils termine des études de littérature anglaise à Waseda et commence des études en littérature bouddhique.

1951 : parution de *Kaneko Mitsuharu shishû [Recueil de poèmes de Kaneko Mitsuharu]* et de deux recueils de traductions *Poèmes de Rimbaud, Poèmes d'Aragon*.

1952 : voyage dans son terroir natal. Kaneko publie le recueil de poèmes *Ningen no higeki [La Tragédie de l'être humain]*.

1953 : *La Tragédie de l'être humain* reçoit le prix littéraire Tokubai.

1954 : nouvelles parutions de recueils de poèmes.

1957 : publication de l'autobiographie *Shijin [Un poète. Autobiographie de Kaneko Mitsuharu]*.

1958 : publication des essais *À propos des Japonais* et *À propos de l'art japonais*.

1960 : parution du premier tome des *Œuvres complètes* de Kaneko [Kaneko Mitsuharu, *Zenshû*].

1963 : mariage de son fils avec Inoue Takao. Mort de son ami Yamanoguchi Baku. La publication de ses œuvres complètes en est au troisième volume.

1964 : naissance d'une petite-fille. Publication du quatrième volume des œuvres complètes.

1965 : l'activité poétique de Kaneko se poursuit régulièrement, avec la parution du recueil *IL*. Parution de l'*Histoire spirituelle du désespoir*.

1966 : son recueil de poèmes *IL* reçoit le prix Rekitei.

1967-1968 : nombreuses parutions de nouvelles poésies et réimpressions.

1969 : premiers problèmes de santé sérieux.

1971 : réimpression de *Shijin*. Parution des souvenirs de voyage en Chine *Dokurohai* [Un crâne pour coupe].

1972 : son roman *Fûryû Shikaiki* [Journal d'une transfiguration], paru l'année précédente, reçoit le prix du ministre de l'Éducation pour la promotion artistique.

1973 : parution de son recueil de souvenirs sur son séjour à Paris *Nemure Pari* [Dors, Paris].

1974 : son activité poétique continue. Parution de la suite de ses souvenirs de voyage : *Nishi-higashi* [Occident-Orient].

30 juin 1975 : mort de Kaneko Mitsuharu à l'âge de quatre-vingts ans.

Bibliographie

Œuvres de Kaneko Mitsuharu

En langue originale

Kaneko faisant partie de la catégorie des écrivains prolifiques, si redoutables pour leurs commentateurs, on se limite ici aux deux séries d'œuvres complètes et à quelques œuvres en prose parmi les plus rééditées, toutes citées à un titre ou un autre dans cette traduction commentée de l'*Histoire spirituelle*.

Zenshû, Tôkyô, Yuriika-Shôshinsha, 1960-1970, 5 vol. (sélection).

Zenshû, Tôkyô, Chûôkôron, 1975-1977, 15 vol. (L'*Histoire spirituelle du désespoir* est éditée dans le douzième volume, paru en 1975. C'est ce texte qui a servi de référence à l'édition de 1991, sur laquelle se fonde la présente traduction.)

Marê-Ran'in kikô [Journal de voyage en Malaisie et dans les Indes néerlandaises], 1940, rééd. Chûôkôron, 1997, coll. «Chûkô bunko».

Shijin [Un poète. Autobiographie de Kaneko Mitsuharu], 1965, rééd. Kôdansha, 1994, coll. «Bungei bunko».

Zetsubô no Seishinshi [Histoire spirituelle du désespoir], 1965, rééd. Kôdansha, 1996, coll. «Bungei bunko».

Dokurohai [Un crâne pour coupe], 1971, rééd. Chûôkôron, 2002, coll. «Chûkô bunko».

Furyû shikaiki [Journal d'une transfiguration], 1972, rééd. Kôdansha, 1997, coll. «Bungei bunko».

Nemure Pari [Dors, Paris], 1973, rééd. Chûôkôron, 1999, coll. «Chûkô bunko».

Nishi-Higashi [Ouest-Est], 1974, rééd. Chûôkôron, 1997, coll. «Chûkô bunko».

En traductions occidentales

MORITA, James R., *Kaneko Mitsuharu*, Boston, Twaine Publishers, 1980 (brève bibliographie avec quelques citations simplifiées tirées de *Shijin* et de l'*Histoire spirituelle* et une anthologie de poèmes traduits en anglais).

Choix de poèmes, dans *Anthologie de la poésie japonaise contemporaine*, Paris, Gallimard, 1986.

Shijin – autobiography of the poet Kaneko Mitsuharu (1895-1975), trad. A. R. Davis, éd. A. D. Syrokomla-Stefanowska, Wild Peony, The University of Sydney East Asian Series, 1988 (traduction complète de *Shijin* richement annotée, précédée d'une introduction et d'une anthologie de poèmes traduits en anglais, et suivie d'un répertoire bibliographique des principaux auteurs mentionnés).

Dictionnaires utilisés

- Nihon kokugo daijiten* (Grand dictionnaire de la langue japonaise), éd. Shôgakkan, 1973-1977, 20 vol.
- Heibonsha daihyakka jiten* (Grand dictionnaire encyclopédique Heibonsha), éd. Heibonsha, 1986, 16 vol.
- Edo-Tôkyô jimei jiten* (Dictionnaire des noms de lieux d'Edo-Tôkyô), éd. Sekka-sha, 1966.
- Engi Hakka daijiten* (Grand dictionnaire encyclopédique du théâtre), éd. Heibonsha, 1984, 6 vol.
- Gendai Nihon Shippitsusha daijiten* (Grand dictionnaire des intellectuels du Japon contemporain), éd. Nichigai, 1978-1980, 4 vol.
- Kabuki Meisaku jiten* (Dictionnaire des noms et des œuvres du théâtre kabuki), éd. Engi Shuppansha, 2002.
- Kokushi daijiten* (Grand dictionnaire d'histoire nationale), éd. Yoshikawa kôbunkan, 1979-1997, 20 vol.
- Kokushô jinmei jiten* (Dictionnaire de noms propres de la littérature traditionnelle en langue japonaise), éd. Iwanami shôten, 1993-1999, 6 vol.
- Meiji Ishin jinmei jiten* (Dictionnaire des noms propres de la restauration de Meiji), éd. Nihon Rekishigakkai, 1981.
- Nihon gendai bungaku daijiten* (Grand dictionnaire de la littérature japonaise contemporaine), éd. Meishi Shôin, 1994, 2 vol.
- Nihon Jôsei jinmei jiten* (Dictionnaire de noms propres de femmes japonaises), éd. Nihon Toshô-sentâ, 1993.
- Nihon kindai bungaku daijiten* (Grand dictionnaire de la littérature moderne japonaise), éd. Kôdansha, 1977, 4 vol.
- Nihon ongaku daijiten* (Grand dictionnaire de la musique japonaise), éd. Heibonsha, 1989.
- Ongakuka jinmei jiten* (Dictionnaire des musiciens), éd. Nichigai, 1991.
- Zenkoku chimei ekimei yomikata jiten* (Dictionnaire de prononciation des noms de lieux et de gares de l'ensemble du pays), Nichigai Associates, 2000.

Études mentionnées

- «Anarchisme et mouvements libertaires au début du xx^e siècle», dossier paru dans *Ebisu. Études japonaises*, 28, printemps-été 2002, p.49-183.
- Hayashi-Hibino, Yôko, «Entre la France et le Japon : Foujita et *Légendes japonaises* (1923)», dans *Ebisu. Études japonaises*, 29, automne-hiver 2002, p.57-79.
- Miura, Nobutaka, «Les écrivains japonais face à la modernité occidentale : la situation de Kaneko Mitsuharu», dans *Ebisu. Études japonaises*, 29, automne-hiver 2002, p.35-43.
- La Nation en marche. Études sur le Japon impérial de Meiji*, sous la direction de Jean-Jacques Tschudin et Claude Hamon, Paris, Philippe Picquier, 1999.

- Pinguet, Maurice, *La Mort volontaire au Japon*, Paris, Gallimard, 1984.
- Pons, Philippe, *D'Edo à Tôkyô. Mémoires et modernités*, Paris, Gallimard, 1988.
- , *Misère et crime au Japon du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1999.
- Taki, Koji, *Go-shinei*, Tôkyô, Iwanami Shoten, 1988 (trad. ital. *Il ritratto dell'Imperatore*, Milan, Medusa, 2005).

Autres œuvres chinoises et japonaises

On donne ici un choix de traductions françaises d'œuvres dont l'influence ou les auteurs sont évoqués par Kaneko.

- AKUTAGAWA, Ryûnosuke, *Rashômon et autres contes*, traduction et introduction d'Arimasa Mori, Paris, Gallimard/Unesco, 1965, « Connaissance de l'Orient ».
- CHIKAMATSU, Monzaemon, *Les Tragédies bourgeoises*, traduction de René Sieffert, Paris, Publications orientalistes de France, 1971-1972, 4 vol.
- FUKUZAWA, Yukichi, *Plaidoyer pour la modernité. Introduction aux œuvres complètes*, traduction et présentation par Marion Saucier, Paris, CNRS éditions, 2008.
- Histoires qui sont maintenant du passé [Konjaku-monogatari shû]*, traduction, introduction et commentaires de Bernard Frank, Paris, Gallimard/Unesco, 1968, « Connaissance de l'Orient ».
- KÔTOKU, Shûsui, *L'impérialisme, le spectre du XX^e siècle*, traduction et présentation par Christine Lévy, Paris, CNRS éditions, 2008.
- Lu, Xun, *Errances*. Suivi de « Les chemins divergents de la littérature et du pouvoir politique », traduction, annotation et postface de Sebastian Veg, Paris, Rue d'Ulm, 2004, « Versions françaises ».
- MORI, Ogai, *La Danseuse*, traduit du japonais par Jean-Jacques Tschudin, Paris, Le Rocher, 2006.
- NAGAI, Kafû, *La Sumida*, traduit du japonais, présenté et commenté par Pierre Faure, Paris, Gallimard/Unesco, 1975, « Connaissance de l'Orient ».
- , *Une histoire singulière à l'est du fleuve*, traduit du japonais et présenté par Alain Nahoum, Paris, Gallimard/Unesco, 1975, « Connaissance de l'Orient ».
- NAKAE, Chômin, *Dialogue politique entre trois ivrognes*, traduction et présentation par Christine Lévy et Eddy Dufourmont, Paris, CNRS éditions, 2008.
- TAKUBOKU, *Ceux que l'on oublie difficilement*, traduit du japonais par Alain Gouvret, Yasujo Kudaka et Gérard Pfister, Paris, Arfuyen, 1989 (édition bilingue).
- Tao, Yuan-ming, *Œuvres complètes*, traduit du chinois et édité par Paul Jacob, Paris, Gallimard/Unesco, 1990, « Connaissance de l'Orient ».
- TAYAMA, Kataï, *Futon*. Roman suivi de *Un soldat, une botte d'oignons*, traduit du japonais par Amina Okada, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000, « Motifs ».

Index des noms de personnes

- Akiyama Kiyoshi (poète, critique anarchiste), 149
Akutagawa Ryûnosuke (écrivain), 117
Alexandre II, 60
Amakasu Masahiko (capitaine), 104, 138
Amano Hachirô (guerrier), 47
Arishima Takeo (poète, penseur politique), 117
Artsybashev, Mikhaïl (écrivain), 58
Akiyama (colonel), 110
Bai Yushuang (chanteuse de l'opéra de Pékin), 138
Bashô (poète de la période d'Edo), 32
Baudelaire, Charles, 90
Bismarck, 34
Cao Cao (roi de Wei, antiquité chinoise), 128
Cendrars, Blaise, 107
Cheng Yanqiu (chanteur de l'opéra de Pékin), 145
Chikamatsu Monzaemon (écrivain de l'époque d'Edo), 31
D'Annunzio, Gabriele, 85
Dejima Harumitsu (ami de K., peintre raté), 109-111, 114
Derain, André, 108
Ford, Francis (acteur et cinéaste), 86
Fujimura Misao (suicidé célèbre), 53
Fujita Tsuguharu (peintre), 110
Fukushi Kôjirô (poète), 101
Garibaldi, Giuseppe, 34
Gide, André, 107
Gish, Lilian (actrice), 86
Gladstone, William, 41
Guillaume II, 34
Gunji Naritada (capitaine, explorateur), 81
Hara Nobuko (chanteuse), 85
Hasegawa (« le vieux H. », ami de K.), 45-48, 50
Hatanaka Shigeo (éditeur), 125
Hayasaka Jirô (angliciste), 128
Hayashi Takashi (médecin, romancier, poète), 105
Hiroshige (peintre-stampeur de la période d'Edo), 93
Hitler, Adolf, 153
Hokusai, voir Katsushika Hokusai.
Honjô Mutsuo (éditeur), 120
Hoshi Tôru (homme politique), 153
Hosoda Tamiki (romancier), 140-141
Inukai Tsuyoshi (homme politique), 110, 119
Itô Denemon (industriel), 41
Iwano Hômei (critique, romancier et poète), 97
Izumi Kyôka (romancier), 97
Kaba (général), 110
Kang Youwei (homme politique), 137
Katô Kiyomasa (guerrier célèbre), 36
Katô Takeo (romancier), 67
Katsu Kaichû (politicien), 47
Katsushika Hokusai (peintre-stampeur de la période d'Edo), 31, 93
Kenzan (peintre-stampeur de la période d'Edo), 93
Kikuchi Katsumi (beau-frère de K.), 123
Kitamura Tôkoku (poète), 52, 59
Kitazawa Rakuten (auteur de *manga*), 59
Kiyonaga (peintre-stampeur de la période d'Edo), 93

- Kobayashi Hideo (romancier, critique, traducteur), 114-115
- Kondô Renpei (homme politique, pair), 48
- Kôno Mitsu (beau-frère de Kaneko), 104
- Kôrin (peintre-estampeur de la période d'Edo), 93
- Kôtoku Shûsui (penseur), 60
- Kujô Takeko (dame), 72
- Kume Masao (écrivain), 140
- Kunikida Doppo (poète), 59
- Kuroki Tametomo (général), 26
- Lü hou (impératrice), 138
- Lu Xun (écrivain), 106, 128
- Ma Zanshan (général), 118
- Maedakô Hiroichirô (écrivain), 106
- Maejima Munenori (ami de K.), 63-65
- Makarov, Stepan (amiral), 48, 51
- Makino Katsuhiko (écrivain, peintre et critique d'art), 104, 149
- Masaoka Iruru (écrivain), 116, 123-124, 150
- Masugi Shizue (romancière), 142
- Matsuda (marchand de cadres à Paris), 108-109
- Meiji (empereur), 68-69, 75-77, 84
- Mi Heng (figure de l'histoire chinoise ancienne), 128
- Miomandre, Francis de (écrivain et traducteur), 107
- Miyoshi Tatsuki (poète et traducteur), 114-115
- Mizuochi Matsujirô (enseignant), 45
- Momota Sôji (poète), 101
- Monici (comtesse), 111
- Mori Arimasa (universitaire), 96
- Mori Michiyo (compagne de Kaneko, écrivain), 105-106, 115, 143-146
- Mori Ôgai (écrivain), 96
- Murai Kichibee (industriel), 41
- Murakami Tomoyuki (sinologue), 129
- Muramatsu Shôfû (romancier), 106
- Murô Saisei (poète), 105
- Nagai Kafû (écrivain), 97-98
- Nagase Sango (journaliste), 130-131
- Nakae Chômin (penseur), 60
- Nakane Komajurô (éditeur), 67
- Nakayama Shôzaburô (traducteur), 139-141
- Nishimori (ami de K.), 95-96
- Nishimura (agent de l'Ômotokyô en Europe), 108
- Noma Sankei (enseignant), 42-45, 48-51
- Napoléon I^{er}, 41
- Napoléon III, 34
- Nietzsche, Friedrich, 86
- Okada (monsieur O., ami de K.), 124
- Okamoto Jun (écrivain), 149
- Okazaki (vicomte), 67
- Ôshika Taku (frère cadet de K., romancier), 149
- Ôsugi Sakae (penseur anarchiste), 104, 138
- Otsuma « aux cheveux déliés » (*geisha*), 72
- Ôya Sôichi (journaliste et écrivain), 97
- Ozaki Kihachi (poète et traducteur), 142
- Poe, Edgar Allan, 58
- Poincaré, Raymond, 34.
- Rodin, Auguste, 95.
- Rossetti, Dante Gabriel, 72.
- Rubens, Pierre Paul, 93.
- Ryûtei Tanehiko (écrivain de la période d'Edo), 98
- Sadachi Shichijirô (grand-père adoptif de K., entrepreneur), 48-51, 97
- Sakai Toshihiko (journaliste, penseur politique), 60
- Satô Nobuhiro (penseur), 120
- Senge Motomaro (poète), 66

- Senge Sachimaro (ami de K.), 66-69
 Senge Takatomi (baron, ministre), 66
 Shimizu Kintarô (chanteur), 85
 Shimizu Yasuzô (pédagogue), 128
 Shioda Ryôhei (spécialiste de littérature moderne), 140
 Shirakawa Yoshinori (général), 118
 Shôkyokusai Ten'ichi (prestidigitateur), 117
 Shôwa (empereur), 78, 145
 Smiles, Samuel (philosophe anglais) 41
 Sugiyama Heisuke (penseur), 128.
 Suzuki Kôjirô (antiquaire), 93
 Tachibana Hyakuen (conteur de *rakugo*), 116, 150
 Tagore, Rabindranath (poète), 85
 Takayama Chogyû (poète), 59
 Tanihara (ami de K.), 132
 Takahashi Korekiyo (homme politique), 119
 Takebayashi Fumiko (danseuse), 108
 Takeda Rintarô (écrivain, éditeur), 120
 Taishô (empereur), 77-78
 Takami Jun (poète et romancier), 142
 Takemoto Seihô (beauté célèbre), 72
 Takiguchi (ex-aviateur), 112-114
 Takuboku (poète), 59
 Tamagawa Katsutarô (maître de chant *ryôkoku*), 116
 Tamenaga Shunsui (écrivain de la période d'Edo), 98
 Tang Huaqiu (producteur de théâtre), 130
 Tao Yuanming (poète), 43
 Tatsuno Kingo (ingénieur), 48
 Tatsuno Yukata (universitaire), 76
 Taya Rikizô (chanteur), 85
 Tayama Katai (écrivain), 91
 Tchang Kai-chek, 106, 133
 Tchekhov, Anton, 61
 Tian Han (auteur de théâtre), 130
 Toda Kaiteki (artiste, notamment sculpteur), 110-111.
 Tokuda Shûsei (écrivain), 91
 Tolstoï, Léon, 51, 54
 Tourgueniev, Ivan, 86, 147
 Tsuboi Shigeji (poète), 150
 Tsuruya Nanboku (écrivain de la période d'Edo), 31
 Uchida Ginzô (penseur), 34
 Uchimura Kanzô (philosophe et essayiste), 60
 Uchiyama Kanzô (promoteur d'échanges culturels entre le Japon et la Chine), 128
 Utagawa Kunisada (peintre), 72
 Van Eyck, 93
 White, Pearl (actrice), 86
 Whitman, Walt, 87
 Yamanoguchi Baku (poète, ami de K.), 116-117, 124-125, 150
 Yamanouchi Yoshio (spécialiste de littérature française), 100
 Yan Yuan (disciple de Confucius), 45
 Yanagase Naoya (ami de K.), 62-63
 Yanagihara Byakuren (dame, poétesse), 42
 Yokomitsu Riichi (écrivain), 149
 Yoshizawa Kenkichi (ambassadeur et homme politique), 110
 Yu Dafu (écrivain), 106, 120
 Zhuzi (penseur confucéen), 51

Index des noms de lieux

- Aichi (préfecture d', Japon), 53
Akasaka (quartier de Tôkyô), 85
Akasaka Mitsuke (sous-quartier d'Akasaka), 85
Allemagne, 21, 28
Ama (district d', Japon), 53
Amérique (États-Unis d'), 20-21, 23, 56, 87, 93, 104, 108, 131
Angleterre (Royaume-Uni d'), 21, 93, 131
Annam (Vietnam), 140
Antarctique, 114
Anvers, 112, 117
Aoki (Japon), 76
Asakusa (quartier de Tôkyô), 46, 75-77, 84, 99, 100
Asakusa Mekifudô (sous-quartier d'Asakusa), 46
Awa (pays du Kantô, Japon), 76
Awajima (sanctuaire, Tôkyô), 77
Bandung (Indonésie), 30
Ba Da Ling (montagne, Chine), 134
Batopaha (Malaisie), 82
Belgique, 93, 117-118
Birmanie, 153
Boulogne (bois de, Paris), 111
Brésil, 152
Bruxelles, 118
Chiba (préfecture de, Japon), 38
Chine, 21, 28, 37, 81, 106, 118-119, 125-138, 140, 150
Chôshu (fief de, Japon), 47
Corée, 28, 51, 56, 63-65, 119, 153
Dong An (marché, Pékin), 138
Dôtonbori (quartier d'Ôsaka), 127
Ebisugawa (Japon), 64
Egawa (Japon), 76
Eitai (pont, Tôkyô), 100-101
Espagne, 108
Europe, 20-21, 25, 30, 87, 91, 93-97, 107-114, 117, 132-133, 141, 152
Extrême-Orient, 20-21, 27 (cf. également Chine, Corée)
France, 21, 94-96, 107-114, 117, 132-133
Fuji (mont, Japon), 26, 145
Fuji Yoshida (village de, Japon), 145-146
Fukugawa (quartier de Tôkyô), 99, 101
Fukushima (Japon), 90
Futami (côte de, Japon), 65
Gaibô (province de, Japon), 63
Ghana, 152
Gifu (préfecture de, Japon), 62
Ginza (quartier de Tôkyô), 55, 98
Ginza Sanjukkenbori (sous-quartier de Ginza), 55
Grande Muraille (de Chine), 134
Gunma (montagne de, Japon), 90
Hachiôji (quartier de Tôkyô), 150
Hakata (Japon), 143
Hama-chô (quartier de Tôkyô), 35
Hamgyong-nam-do (région de Corée), 63
Hanayashiki (parc, Asakusa), 75, 84
Haneda (quartier de Tôkyô), 77
Hankou (Chine), 106
Hayama (Japon), 78
Hebei (province du), Chine, 134
Heng Bang (pont à Shanghai), 106
Higashiyama (quartier de Kyôto), 54
Hirano (village de, Japon), 147
Honjo (quartier de Tôkyô), 47, 99, 101
Honjo Narihira (sous-quartier de Honjo), 101

Huangpu Jiang (fleuve, Chine), 118
 Ibaraki (préfecture de, Japon), 150
 Ibuki (Japon), p. 62.
 Ichigaya (quartier de Tôkyô), 100
 Ikebukuro (quartier de Tôkyô), 105
 Ikenoshima (étang de, Asakusa), 76
 Inde, 106
 Indonésie, 140, 142
 Ise (golfe de, Japon), 63
 Italie (avenue d', Paris), 107, 113
 Izumo (grand sanctuaire d', Japon), 66
 Java (île de), 106
 Jûnikai (tour, à Tôkyô), 76-77, 100
 Kaba (mont, Japon), 37
 Kagoshima (Japon), 18
 Kanda (quartier de Tôkyô), 120, 125
 KandaAwajimachi (sous-quartier de Kanda), 120
 Kansai (région du, Japon), 62, 64, 126
 Kantô (région du, Japon), 99, 101
 Karafutô (aujourd'hui île de Sakhaline, Russie), 131
 Kasumigahara (Japon), 140, 149
 Katsushika (quartier de Tôkyô), 77
 Kazusa (pays du Kantô, Japon), 76
 Kegan (cascade de, Nikko), 43
 Keiô (université de, Tôkyô), 58
 Kichijôji (quartier de Tôkyô), 124, 149
 Kiso (région du Japon), 65
 Kitayama (montagnes du Kansai), 64
 Kôbe, 97, 125, 138, 141
 Kôtô (quartier de Tôkyô), 98, 140
 Kyôbashi (quartier de Tôkyô), 54
 Kyôto, 54
 Kyûshû (île de, Japon), 126
 Lin-an (ou Hang Zhou), Chine, 98
 Londres, 94, 152
 Long Wang Miao (Chine), 119
 Lyon, 111
 Macao, 25
 Malaisie, 26, 82-83, 106, 126
 Mandchourie, 56, 81, 97, 104, 136, 138, 153
 Marseille, 141
 Maru no uchi (quartier de Tôkyô), 49, 99, 119, 125, 139
 Matsudo (quartier de Tôkyô), 124
 Meguro (quartier de Tôkyô), 103
 Melbourne, 132
 Mito (fief de, Japon), 43
 Miura (presqu'île de, Japon), 56, 70
 Mongolie, 138, 153
 Nagasaki, 116, 126
 Nagoya, 54, 104
 Nashigadaira (japon), 145
 New York, 131
 Nichigeki (théâtre, Tôkyô), 54
 Nihonbashi (quartier de Tôkyô), 99, 121, 149
 Nijûbashi (pont, Tôkyô), 68
 Nikkô (Japon), 53, 140
 Nishinomiya (Japon), 104
 Nouveau-Mexique, 87
 Occident, 23, 41, 43, 47-48, 73, 86-88, 97, 132 (cf. également Belgique, Espagne, France, Royaume-Uni)
 Ôgaki (Japon), 62
 Ôsaka, 127
 Orléans (avenue d', Paris), 112
 Ostende (Belgique), 110
 Palembang (Indonésie), 79
 Paris, 94-96, 106-114, 117, 152
 Pékin, 128-130, 137-138, 145
 Penang (Malaisie), 118
 Piccadilly Circus (Londres), 94
 Port-Arthur (Chine), 48
 Portugal, 25
 Provence, 112
 Proche-Orient, 25
 Rakuzan (temple, Tôkyô), 46
 Rome, 152
 Royal Hall (opéra, Tôkyô), 88, 90

- Russie, 37 (cf. également « guerre russo-japonaise »)
- Ryûkyû (archipel des, Japon), 116
- Saïgon, 26
- Sanuki (fief de, Japon), 48
- Sekigahara (champ de bataille de, Japon), 62
- Sembrong (rivière, Malaisie), 83
- Senjû (quartier de Tôkyô), 116
- Shanghai, 97, 106, 128, 130, 152
- Shinbashi (quartier de Tôkyô), 54
- Shinagawa (quartier de Tôkyô), 69
- Shin'ogawa-chô (sous-quartier d'Ushigome), 55
- Satsuma (fief de, Japon), 47
- Serangoon (boulevard, Singapour), 83
- Shanxi (province du, Chine), 135
- Shiba (quartier de Tôkyô), 67
- Shikoku (île de, Japon), 18
- Shinjuku (quartier de Tôkyô), 105, 115
- Shitamachi (ville basse de Tôkyô), 99, 104
- Shônân (Japon), 59
- Shunkei (temple, Tôkyô), 101
- Singapour, 79-83, 106, 117-118
- Sud-Est asiatique, 56, 79-81, 139 (cf. également Bandung, Indonésie, Malaisie, Singapour, Sumatra, Surabaya...)
- Sumatra (île de), 106
- Sumida (rivière, Tôkyô), 41
- Sunamura (quartier de Tôkyô), 103
- Surabaya (Indonésie), 26, 71
- Taisô (temple, Tôkyô), 115
- Taiwan, 36
- Takegawa (sous-quartier de Ginza), 43
- Takinogawa (quartier de Tôkyô), 46, 116
- Tamagawa (rivière, Tôkyô), 103
- Tanggu (Chine), 126
- Tarui (gare de, préfecture de Gifu, Japon), 62
- Texas, 87
- Thaïlande, 140
- Tientsin (Chine), 127, 130-132
- Tôhoku (région du Japon), 96, 129
- Tôkyô, 28, 35, 41, 43, 45-47, 49-50, 54-56, 58-59, 62-64, 66-68, 75-77, 85, 91, 98-105, 115-116, 119-121, 124-126, 132, 138-140, 144-146, 148-152
- Toyama (école militaire de, Japon), 140
- Tsintao (Qingdao, Chine), 26, 78
- Tsukuda (quartier de Tôkyô), 77
- Tsurumaki (quartier de Tôkyô), 58
- Tsushima (Japon), 53
- Ueno (quartier de Tôkyô), 150
- Ushigome (quartier de Tôkyô), 45, 50, 55, 66, 101
- Ushigome Mitsuke (sous-quartier d'Ushigome), 50
- Ushigome Shin'ogawa (sous-quartier d'Ushigome), 66
- Ushigome Yochô (sous-quartier d'Ushigome), 45
- Waseda (université de, Tôkyô), 58-59, 64, 132
- Washington (DC), 131
- Wuchang (Chine), 106
- Xinjing (Chine), 128
- Yaesuguchi (secteur de la gare centrale de Tôkyô), 144
- Yamanaka (lac, Japon), 144, 147
- Yamanote (ville haute de Tôkyô), 99
- Yang Shu Pu (périphérie de Shanghai, Chine), 118
- Yokohama (périphérie de Tôkyô, Japon), 55, 99
- Yokosuka (Japon), 56
- Yôrô (Japon), 62
- Yoshidayama (colline de, Kyôto), 54
- Yoshiwara (quartier de Tôkyô), 46-47, 100, 124
- Zhao Yang (faubourg de Pékin), 138

Index des nipponica (histoire et culture japonaises)

- Acteurs de théâtre, 72
Adoption (pratiques d'), 38, 53
Ambassades du Japon en Europe, 110, 118
Américains (leur arrivée en 1945), 147-150
« Amis de la pierre à encre » (société des, *Kenyûsha*), 61
Amour, comportements amoureux, 66-74, 87-88
Anarchisme, anarchistes, 105, 149
Antimilitarisme, 51, 60, 120, 124
Antiquaires et marchands d'art japonais en Europe, 93, 108-110, 113
Après-guerre (1945-1965), 15, 35, 147-154
Arc, tir à l'arc, 66-68
Armée, 38-39, 81-82, 89, 103-104, 118-119, 121-122, 124, 127, 129-131, 134-140, 143, 148-149
Au fil de l'eau (recueil de poèmes de K.), 33
Bakufu (système politique du), 22, 30, 35, 38-39, 41, 51, 66, 153
Boddhidharma, 80
Bonsai, 126
Bouddhisme, 30, 47, 69, 78, 84, 102, 123
« Bouleau blanc » (groupe littéraire du), 66
Bushi (guerriers), 30, 35-36, 39, 41, 45, 49, 71
Bushidô (voie des guerriers), 81
Ceintures (*hekoobi, kakuobi*), 33, 58
Chambre des Pairs, 48
Chansons populaires, en vogue, 24-26, 30, 46-47, 85, 103, 145
Chasteté, amour platonique, 69-70
Chine (doctrine d'annexion par le Japon), 119-120, 133
Chinois (racisme anti-), 27
Christianisme (conversions au, influence du), 43-52, 59-60, 73
Chûôkôron (éditions), 125
Cinéma, films (importés, puis japonais), 70, 72-73, 86, 88, 115
Classes et castes, 40-41, 66
Climat du Japon, 22, 29-31, 104
Coiffure féminine (*marumage, Takashimada*), 26, 47
Coiffure masculine (en demi-lune), 36
Communisme (son introduction, sa répression), 60, 105, 114-117, 123-124
Complot de lèse-majesté (affaire du, 1911), 61
Compagnie maritime du Japon, 48-49
Confucianisme, morale confucéenne, 24, 30, 34, 43, 49, 51, 63, 85, 144
Consulats japonais outre-mer, 79
Corée (son annexion par le Japon, 1910-1945), 51, 63, 119
Coréens (immigrés au Japon), 102-103, 116, 145
Cosmos (revue littéraire), 149
Coup d'État de mai 1932, 119
— de février 1936, 119
Cour impériale, 41, 43
Cour shogunale, 37
Cycle calendérique chinois (superstitions liées au), 38, 73

- Daikon* (radis japonais), 86
- Daimoku (divinisation du sûtra du lotus), 69
- Danseuse* (*La*, roman de Mori Ôgai), 96
- Décalsages générationnels, 57-58, 151-152
- Dieux, divinités (du shintô), 47, 123
- Dôjô* (centre d'arts martiaux), 66-68
- Donburi* (préparation culinaire servie dans les bols homonymes), 107
- Dozô* (grenier-entrepôt), 35
- Ebicha Shikibu* (demoiselles en brun, surnom des étudiantes vers la fin de Meiji), 60
- Edo (période d', 1603-1668), 28, 30-31, 36-37, 50, 72, 85, 94
- Émigration japonaise outre-mer, 24-25, 79-81, 97, 106-114, 126-133, 136
- Empereur (culte de l'), 22, 26, 37-40, 43, 51, 66, 68-69, 75-77, 84, 140-141
- Empereur, portrait de l' (*go-shinei*), 26, 75-77, 84, 145
- Épées, sabres, cannes-épées, 41, 47, 64, 71, 103, 114, 138
- Estantes, peintures traditionnelles, 28, 31, 57, 72, 93
- « Étoile du matin » (école privée catholique), 43-44, 56
- Fantômes, 22, 31, 47, 57, 65, 73, 84, 97
- Féminisme, 60, 73, 88
- Femmes, condition féminine, idéaux féminins, 60, 69-74
- Fêtes traditionnelles, 30-31
- Fiefs (du Japon d'Edo), 35, 48
- Fukoku Kyôdhei* (« Enrichir le pays, renforcer l'armée », slogan politique), 21
- Furoshiki* (étoffe servant de baluchon), 124
- Futon* (mobilier), 101, 116
- Gakushûin (école des enfants de la haute noblesse), 43
- Gauche, mouvements de gauche, 57, 60-61, 103, 105, 114-117, 119, 123-124
- Geisha*, 72
- Genji (ère, 1864-1865), 57
- Geta* (plur. francisé *getas*, soques), 77, 80, 86, 94
- Giri-ninjô* (« Devoir et sentiment », ou « devoir et compassion », concept traditionnel), 22, 24, 42, 49, 59, 115-116
- Gouvernement provisoire chinois (pro-japonais), 128, 137
- Guerre du Pacifique, 15, 51, 65, 136, 139-146
- Guerre russo-japonaise (1904-1905), 19, 24, 26, 36-37, 48, 51, 54, 56, 60, 81, 118, 122, 136
- Guerre sino-japonaise (1894-1895), 37, 60, 81, 118, 122, 136
- (1937-1945), 51, 119, 125-140 (cf. également « Guerre du Pacifique »)
- Guerres intestines (*Sengoku*, période des, 1493-1573), 36
- Guerre du Sud-Ouest (1877), 37
- Hakama* (vêtement masculin), 64, 69, 131
- Hakkô Ichiu* (« fraternité universelle », slogan politique), 140
- Hanjûshugi* (faunisme, doctrine littéraire et esthétique), 59
- Hanten* (vêtement masculin), 111, 124
- Haori* (vêtement masculin), 46
- Haorihakama* (vêtement masculin), 94, 126
- Hatamoto* (rang vassalique des), 66
- Heimin* (organisation politique de tendance socialiste), 60
- Hollandais (pratique du hollandais à l'époque d'Edo), 85

- Huit chiens de Satomi* (histoire des), 50
 Humanisme, humanitarisme (*hyūmanizumu*), 78, 79, 89, 102, 142
 Impératrice, 75, 128
Impitoyables (recueil de poèmes de K.), 147
 Inari (divinité), 47
 Incident du mont Kaba (1884), 37
 — du pont Marco-Polo (1937), 119
 Indonésiens et Malais (propagande japonaise à leur attention durant la guerre du Pacifique), 139-142
 Japonais (langue, accents, manière de parler, diffusion du), 23, 95-96, 126-127, 129, 141
 Japonais à Paris, 94-97, 107-114, 117
 Japonais en Chine, 106, 125-138
 Jardins à la japonaise, 57, 62, 65, 94-95
 Jeux de carte, 26
 Jinmin (maison d'édition), 120
Jōruri (genre de théâtre), 63
Jōruri ningyō (théâtre de marionnettes), 61
Jour de neige (roman de Nagai Kafū), 98
Journal de Pékin (en japonais), 129
Jūjitsu, 32
 Jūnikai (tour, comme symbole du Tōkyō de Meiji et Taishō jusqu'en 1923), 76-77, 100
Kabuki (genre théâtral), 72
 Kaei (ère, 1848-1854), 57
 Kasei (ère, 1789-1801), 98
Kanbun (étude et culte des lettres chinoises), 42-43, 94-95
Kanji (idéogrammes sino-japonais), 15, 120
Karayuki-san (prostituées suivant l'émigration outre-mer), 79, 82-83
Kenpeitai (police militaire), 121, 128, 150
Kimono, 36, 64, 131
Konjaku monogatari (recueil de contes), 30
 Kume, ermite de (personnage d'un conte traditionnel, symbole de concupis-
 cence), 149, 151
Kuni no tame (« Pour le pays », courant de pensée), 21
 Lanternes ornementales, 57, 65, 100
 Laques, 46, 57, 93, 107, 127
 Littérature contemporaine (naissance et développement, tendances), 57-60, 66, 87-89, 91-92, 114-115, 141, 150
 Littérature de la période d'Edo, 30-31, 50, 85
 Livres pour enfants sous Meiji, 25
 Maison japonaise traditionnelle, 29
Manifeste du parti communiste (sa traduction), 60
Manga, 59-60
 Mariage (arrangé, libre, traditionnel), 70-71, 73, 88
 Meiji (ère de, 1867-1912), 15, 18-24, 27, 31, 33, 35, 37, 39-40, 42, 45, 47-50, 52-53, 55-57, 59-61, 66, 68-69, 71-74, 76-78, 83-84, 88-90, 92-93, 95-97, 103, 116, 121-122, 152-153
Mission schools (au Japon), 73
Miso (soupe de), 86
 Mito (école de pensée de), 43
 Mitsui (groupe), 128
Mochigashi (pâtisserie), 67
 Moustaches, 33-40, 42, 46, 126
 Naigai Menkō (ou Naigai Wata, entreprise cotonnière implantée en Chine), 106
Netsuke (ornements de ceinture), 93
 Nihilisme, 60, 68-69, 102

- Nihonjinron* (essais sur le Japon), 6, 19
Noblesse, p. 39, 41-42, 66-69, 72.
Occident (voyage d', à l'époque de Meiji),
23, 48, (de K.) 91-96, 106-114
Odôso (*Couches de l'ass*, revue), 129
Ôji-gongen (divinité), 46
Omiya (personnage de roman, personni-
fication de la dépravation féminine),
69-70.
Ômotokyô (mouvement religieux), 108
« Only » (catégorie de femme entretenue
dans l'immédiat après-guerre), 150
Opéra (à la mode sous Taishô), 84-85,
88, 90
Organisations solidaires de voisinage
(*tonarigumi no rentai*), 144
Palais impérial (de Tôkyô), 16, 69, 140
Parachute (*Le*, recueil de poèmes de
K.), 17
Parti libéral, p. 60.
Phalènes (recueil de poèmes de K.), 121
Plan secret d'unification (des pays de
culture confucéenne sous l'autorité
du Japon), 120
Plantations (développées par les Japonais
dans l'espace malais), 26, 82-83
Poèmes (à l'occidentale, avant-gardistes,
non-traditionnels), 87, 105, 116-117,
120
Pogrom anti-coréen de 1923, 102-103
« Point n'est besoin que le peuple sache »
(maxime dérivée des *Entretiens* de
Confucius), 24, 28
Politesse (emploi des termes honorifiques
et niveau de politesse), 67, 95
Portes-cloisons, 57
Pousse-pousse, *rickshaw*, voiture à bras,
33
Prestidigitateurs, 117
Prisonniers de guerre (ne rentrent pas au
Japon), 81-82
Quotidien Pékin-Tientsin (journal japonais),
130
Radio (proclamations du début et de la
fin de la guerre), p. 139, 145.
Raijû (monstre chevauteur d'éclairs),
p. 123.
Rakugo (théâtre d'improvisation), 123,
150
Régiment Shôgi, 45, 47
Registre des défunts, 31
Renard (doté de pouvoirs magiques dans
le folklore japonais), 123
Renard (*Le*, roman de Nagai Kafû), 98
Requins (recueil de poèmes de K.), 75,
117, 120
Rescrit impérial sur l'éducation, 34
Restauration (*Meiji Ishin*), 34, 37, 45,
50, 153
Révolution, révolutionnaires, 114, 119,
123
Revue de divertissement, littéraires, avant-
gardistes, 35, 59, 104-105, 129, 150
Rites du shintô (purification, invocations),
142
Rôkyoku (technique et genre de récitation
chantée), 116
Romans naturalistes, 87, 89, 91, 98
— d'introspection, 87-89
Rônin (*samurai* sans attaches), p. 153.
— continentaux (aventuriers et agents
japonais en Chine), 131
Saints, saint règne, saints empereurs
(notions confucéennes), 43, 49, 85
Saison des pluies, 29
Sakés divers (saké de Nada, *awamori*...),
113, 116
Sakoku (politique de fermeture du Japon à
l'époque d'Edo), 19, 24, 28, 51, 94

- Samurāi*, 34, 41, 46
Scarabées (recueil de poèmes de K.), 94
 Seitō (groupe féminisme), 60
 Sekigahara (bataille de), 62
 Senge (maison des), 66, 68
Sentiment au sommet du roc (poème-testament), 53
Seppuku (suicide par éviscération), 32, 64, 149
 Service militaire, 38-39
Share-bon (genre littéraire de la période d'Edo), 85
 Shinchō (maison d'édition), 67
 Shintō (religion), 7, 142 (cf. également « Empereur »)
Shiruko (pâtisserie), 98
 Shōgun, 35-37, 47
 Shogunat, 85 (cf. également *bakufu*)
 Shōwa (ère, 1926-1989), 15, 18, 21, 31, 35, 75, 106, 118, 122
 Sinologues (japonais), 129, 141
Soba (nouilles japonaises), 134
 Socialisme (son introduction au Japon, sa répression), 57, 60-61, 103
 Société patriotique pour la littérature japonaise (*Dainihon bungaku hōkokukai*), 139-141
 Song du Sud (dynastie chinoise, symbole de raffinement, 1127-1279), 98
Sonnō jōi (« Vénérez l'Empereur, chassez les barbares », slogan politique), 39, 43, 89
 Sphère de coprosperité de la Grande Asie (pendant la guerre du Pacifique), 140-141
 Suicide (formes de suicides, suicides célèbres), 18, 32, 52-53, 64-65, 70-71, 74, 149
Sumida (*La*, roman de Nagai Kafū), 98
 Système féodal, 24
 Taira (maison féodale des, symbole d'orgueil puni), 63
 Taishō (ère, 1912-1926), 15, 18, 21, 23-25, 27, 31, 42, 46, 59, 72, 77-78, 84, 88-90, 92-93, 99, 102, 106, 119, 122, 136, 152
 Talismans, 38
Tanka (poèmes courts), 62
Tatami (mobilier), 29, 67-68, 83, 101, 113
 Tenmei (ère, 1781-1788), 98
 Tenpyō (ère, 729-767), 85
 Tōdō (maison féodale des), 63
Tōkyō Puck (revue satirique), 59
 Toyama (école militaire de), 140
 Tremblement de terre (du Kantō, 1923), 99-105
Ukiyoe (estampes), 72, 93
 Universités, monde universitaire (de Keiō, Waseda), 58-59, 64, 91, 132
 Urabon (fête des morts), 30, 85
 Urashima Tarō (personnage de conte, symbole du dépaysement après une longue absence), 114
 Vénus (courant littéraire), 60
 « Voix de jade » de l'Empereur, 145
Yukata (vêtement), 26, 101, 113
Zabuton (coussins), 26
Zaibatsu (conglomérat industriel), 128
Zen, zazen (technique de méditation bouddhique), 32
Zōsui (soupe), 148

Table des matières

5	Note sur l'édition
	Histoire spirituelle du désespoir
	L'expérience du siècle de Meiji dans ses tristesses et cruautés
15	Avant-propos
17	1. Le Japon, terre d'élection du désespoir (la spécialité d'une île solitaire du Pacifique)
33	2. La tragédie du temps des moustaches (antagonismes entre pères et fils sous Meiji)
75	3. Ces Japonais en pleine Europe (espoirs et désillusions des intellectuels de Taishô)
121	4. Les « démons du Pacifique » brûlent d'impatience (souffrance des consciences dans les premières années de Shôwa)
147	5. À nouveau les vieilles histoires (fantômes au beau milieu d'une atmosphère de paix)
155	Notes du traducteur
203	Des fantômes d'Edo aux greniers de Paris, par Benoît Grévin
205	<i>Le « désespoir japonais », position du problème</i>
214	<i>Une société sous l'emprise des fantômes d'Edo</i>
223	<i>L'Auguste portrait : formation, diffusion et contradictions de l'idéologie impériale</i>
231	<i>La piste de l'étranger</i>
245	Carte du Japon et plan de Tôkyô
247	Chronologie
254	Bibliographie
257	Index

Versions françaises

Fondée et dirigée par Lucie Marignac

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'appropriier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus « spécialistes ». Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Theodor W. ADORNO, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2008, 102 pages.

Lou ANDREAS-SALOMÉ, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

—, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Pietro ARETINO, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

Cesare BECCARIA, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy BENTHAM, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 2^e tirage 2016, 288 pages.

Giovanni BOTERO, *Des causes de la grandeur des villes*, édition de Romain Descendre, 2013, 192 pages.

- Tommaso CAMPANELLA, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.
- Margaret CAVENDISH, *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*, édition de Constance Lacroix, préface de Lise Cottegnies, 2014, 140 pages.
- Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008)*, édition de Stéphane Sawas, 2^e éd., 2015, 216 pages.
- Edmondo DE AMICIS, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage 2011, 496 pages.
- , *Souvenirs de Paris*, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudel, 2015, 202 pages.
- Frederick DOUGLASS, Henry David THOREAU, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 2^e tirage 2016, 208 pages.
- William E. B. DU BOIS, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.
- Emilia DVORIANOVA, *Chaconne*, édition de Marie Vrinat, 2015, 134 pages.
- Konrad FIEDLER, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2008, 2^e éd. 2017, 172 pages.
- , *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.
- Moderata FONTE, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.
- Margaret FULLER, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.
- Nathaniel HAWTHORNE, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.
- José Natividad IC XEC, *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, édition de Nicole Genaille, 2013, 146 pages.
- Washington IRVING, *Les Déterreurs de trésors*, édition de Thomas Constantinesco et Bruno Monfort, 2014, 136 pages.
- William JAMES, *De l'immortalité humaine*, édition de Jim Gabaret, 2015, 140 pages.
- Thomas JEFFERSON, *Observations sur l'État de Virginie*, édition de François Specq, 2015, 316 pages.
- Sarah Orne JEWETT, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.
- Immanuel KANT, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, 2^e éd., 2011, 2^e tirage 2015, 176 pages.

- Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.
- LU XUN, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.
- , *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.
- , *Nouvelles et poèmes en prose (Errances, Cris, Mauvaises herbes)*, édition de Sebastian Veg, 2015, 664 pages.
- Herman MELVILLE, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Derail et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.
- José ORTEGA Y GASSET, *L'Homme et les gens*, édition de François Géral, préface de Christian Baudelot, 2008, 2^e tirage 2016, 278 pages.
- Puritains d'Amérique. Prestige et déclin d'une théocratie. Textes choisis 1620-1750*, édition dirigée par Agnès Derail, 2016, 396 pages.
- Friedrich VON SCHELLING, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 3^e tirage 2013, 322 pages.
- Georg SIMMEL, *Face à la guerre. Écrits 1914-1916*, édition de Jean-Luc Evard, 2015, 120 pages.
- Gertrude STEIN, *Narration*, édition de Chloé Thomas, préface de Christine Savinel, 2017, 118 pages.
- Niccolò TOMMASEO, *Fidélité*, édition d'Aurélié Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.
- Henry David THOREAU, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.
- Carry VAN BRUGGEN, *Eva*, édition de Sandrine Maufroy, 2016, 290 pages.
- Dorothy WORDSWORTH & William WORDSWORTH, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Imprimerie Présence Graphique

N° d'impression :

Dépot légal : mai 2017